

DES CAUSES
DE LA
CORRUPTION
DU GOUST.

Par MADAME DACIER.



A PARIS,
Aux Dépens de RIGAUD Directeur
de l'Imprimerie Royale.

M. DCCXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



DES CAUSES
DE LA
CORRUPTION
DU GOUST.

HOMERE en parlant de la guerre que les Géants déclarerent aux Dieux, dit que ces Enfants de la Terre menacerent les Immortels de porter la guerre jusques dans le ciel; & qu'afin de pouvoir l'escalader, ils entreprirent d'entasser le Mont Ossa sur l'Olympe, & le Mont Pelion sur le Mont Ossa. Et il ajoûte avec une audace digne d'un grand Poëte, & qui donne une grande idée de ces Geants, *Et ils l'auroient fait sans doute, s'ils estoient parvenus à l'âge d'homme.* En effet que ne devoit-on pas attendre de ces hommes prodigieux, qui crois-

soient toutes les années d'une condée en grosseur & de deux en hauteur ; & qui à l'âge de treize ou de quatorze ans se sentoient desja assez forts pour transporter des montagnes. Cette taille énorme & cette force invincible justifioient en quelque sorte leur ambition, & servoient d'excuse à leur temerité. On ne voit que trop que cette force excessive est ordinairement accompagnée de violence, d'injustice & d'emportement, & qu'elle regarde la pudeur, la modestie & la raison comme le partage des foibles. Cette guerre donc ne parut pas trop surprenante : mais si on avoit vû des Pygmées faire la mesme entreprise, il n'y a personne qui ne s'en fust mocqué, & jamais Homere n'auroit ajoûté ce trait hardi, *Ils l'auroient fait sans doute :* car c'est une maxime sûre, & dont tous les hommes conviennent, qu'il faut tousjours que nos forces soient proportionnées à nos desseins.

Ce qui auroit paru si ridicule dans ces temps heroïques, c'est ce qui arrive

aujourd'huy, & qui est mesme plus risible. Tous les Geants, j'appelle ainsi tous les grands hommes depuis vingt-cinq ou vingt-six siecles, bien-loin de déclarer la guerre à Homere, l'ont honoré, l'ont respecté, l'ont reconnu generalement pour le Pere de la Poësie; mais depuis cinquante ans il s'est élevé, je ne dis pas des Pygmées, mais des hommes tres mediocres, qui sans autres armes que leur temerité, car il n'y en a pas un seul qui ait sçeu le Grec, ont levé l'estendard contre ce grand Poëte. Le dernier, qui a pourtant beaucoup d'esprit, est celuy qui s'est le plus signalé dans cette estrange conjuration. Car il ne s'est pas contenté de critiquer ce Poëte dans un discours qu'il a fait contre luy, sans l'avoir jamais lû & sans connoistre sa langue; il a encore estropié toute sa Poësie, & il l'a tellement défiguré, qu'il n'est plus reconnoissable.

La douleur de voir ce Poëte si indignement traité, m'a fait résoudre à le deffendre, quoyque cette sorte d'ou-

vrage ſoit tres oppoſé à mon humeur, car je ſuis tres pareſſeuſe & tres pacifique, & le ſeul nom de guerre me fait peur; mais le moyen de voir dans un ſi pitoyable eſtat ce qu'on aime, & de ne pas courir à ſon ſecours!

Virg. Æn. liv. 6. Jamais Deïphobus ne fut ſi horriblement mutilé par Menelas & par Ulyſſe, qu'Homere l'eſt par M. de la Motte. Et il y a encore plus de ſujet de s'eſcrier en s'adreſſant à Homere :

Quis tam crudeles optavit ſumere pœnas!
Cui tantum de te licuit!

Qui eſt-ce qui a pû ſe vanger de vous avec tant de cruauté! Qui a oſé vous traiter avec cette barbarie! C'eſt peu de dire que ce grand ennemi d'Homere retranche tout d'un coup douze Livres de ſon Poëme : il faut ajoûter qu'il eſtropie ſi-bien tous les autres, que les ſeize mille vers, dont ce Poëme eſt composé, il les réduit à quatre mille cinq ou ſix cens; & que de ce petit nombre, il y en a prés de la moitié qui ſont de ſon cru, & tres peu reſſemblants à ceux de l'original; que dans les au-

tres il n'y en a pas un ſeul où l'on puiſſe reconnoître ce grand Poëte, tant ce grand Critique a trouvé le ſecret de les déguiſer!

Si tous ceux qui ont attaqué Homere, & qui n'ont fait que quelques miſerables critiques çà & là ſans toucher à ſes Poëmes, ont eſté couverts d'un ridicule qui durera éternellement, que ne doit point craindre un auteur qui a ſi eſtrangement changé & deshonoré ce beau Poëme, aprés l'avoir critiqué ſi malheureuſement! Il en peut juger par ce qui eſt desja arrivé à celuy dont il a ſuivi les vûës, car il n'eſt pas l'inventeur de ce beau projet; il le doit à un auteur dont la critique a eſté mépriſée dés ſa naiſſance. Il y a cinquante ans que l'auteur des Viſionnaires, homme qui ne manquoit pas d'eſprit ni meſme de ſçavoir, mais ſans gouſt, & dont l'imagination dereglée luy faiſoit produire une infinité de mauvaiſes choſes, & tres peu de paſſables, s'eſleva contre ce grand Poëte, voicy comment. Plein de bonne opi-

opinion de ſa capacité & de ſon genie, il ſe croyoit fort au deſſus de tout ce que l'antiquité a eu de plus grand ; & pour le prouver il donna ſon Poëme de *Clovis*. Ce Poëme fut receu comme il le meritoit. S'imaginant que c'eſtoit par envie qu'on le traitoit ſi mal, il donna ſous un autre nom, comme il le dit luy-meſme, le Poëme de la *Magdelaine*. Cette ſuppoſition ne réüſſit pas mieux : au deſeſpoir de ce mauvais ſuccés, il prend la plume, crie qu'il n'y a plus ni pieté ni religion dans le monde, puiſque des Poëmes ſi beaux & ſi ſaints n'eſtoient pas gouſtés, & croyant que c'eſtoit la ſotte admiration, qu'on avoit pour Homere, qui nuiſoit à ſa Poëſie, il entreprit de le décrier. Il fit un Livre intitulé *la Comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Françoiſe avec la Grecque & la Latine*, & c'eſt là qu'il étale toutes ces belles critiques, que M. de la Motte vient de réchaufer.

Homere, dit-il, *eſt abondant en fictions entaſſées les unes ſur les autres & mal reglées, en Epiſodes ennuyeuſes, en*

Dieux introduits ſans neceſſité contre le precepte d'Horace, en Narrations d'une longueur inſuportable, en Diſcours ſouvent déraiſonnables & hors de temps ; en ſorte que ſi on oſtoit le ſuperflu, on oſteroit la moitié de tout l'ouvrage. Voilà le Plan de preſque tout le diſcours de M. de la Motte ; voilà le projet qu'il a ſuivi & qu'il a ſi bien executé. Il pouvoit donc par avance juger du ſuccés que devoit avoir ſon Diſcours & ſon Poëme, par l'eſtime qu'on avoit euë pour l'auteur de ce beau projet. Cette critique avoit eſté encore plus mépriſée que tous ſes autres ouvrages, & tellement oubliée qu'il n'en reſtoit plus aucun ſouvenir. Ce n'eſt que par hazard qu'un de mes amis l'a trouvée dans la pouſſiere d'une Bibliotheque, & qu'il a eſté en eſtat de me la communiquer, car j'avouë que je l'ignorois entierement. J'ay eſté ravie de voir tous les meſmes principes du nouveau Cenſeur, ſoit qu'il les ait copiez, ou que la conformité des vûës luy en ait fait faire l'heureuſe découverte. Quoy-

qu'il en ſoit, il le ſuit pas à pas comme un fidelle copiſte.

Je n'avois pas cru d'abord que l'ouvrage de M. de la Motte fuſt plus dangereux que ne l'avoit eſté celuy de Saint-Sorlin. Car quoyque les Lettres ne ſoient pas ſi floriſſantes qu'elles l'ont eſté, & que l'ignorance faſſe du progrés par le peu de ſoin qu'on a de s'inſtruire dans les ſources, nous avons encore des gens d'un tres grand ſçavoir, & dont les lumieres ſont tres capables de diſſiper ces vains nuages qu'on oppoſe au bon Gouſt & à la Raiſon. Mais j'ay vû que je me flattois, que pour un petit nombre d'hommes eſclairez qui ſeroient au deſſus de la ſurpriſe, il y en auroit une infinité qui ſe laiſſeroient tromper, car il faut avoüer que le Diſcours de M. de la Motte eſt mieux eſcrit que tout ce qu'on avoit fait avant luy contre Homere. Sa Proſe eſt legere, vive, ſpecieuſe; il accompagne ces vieilles critiques de nouvelles raiſons; il convertit ces raiſons en préceptes, & il parle

d'un ton ſi affirmatif, que cette belle Cenſure a impoſé à un grand nombre d'ignorants. Que dis-je d'ignorants ! Elle a ſurpris des gens ſçavants, des gens dont la profeſſion eſt d'eſtre hommes de Lettres & meſme de les enſeigner. Quels éloges n'en a-t-on point faits dans des eſcrits publics, à la grande honte du jugement de leurs auteurs & de noſtre ſiecle ! Que ne doit-on pas craindre pour les jeunes gens ! C'eſt pour eux & en leur faveur qu'il eſt neceſſaire de répondre ; il faut taſcher de les munir contre ce nouveau poiſon.

Les jeunes gens ſont ce qu'il y a de plus ſacré dans les Eſtats, ils en ſont la baſe & le fondement ; ce ſont eux qui doivent nous ſucceder & compoſer aprés nous un nouveau Peuple. Si l'on ſouffre que de faux principes leur gaſtent l'eſprit & le jugement, il n'y a plus de reſſource ; le mauvais gouſt & l'ignorance acheveront de prendre le deſſus, & voilà les Lettres entierement perduës ; les Lettres qui ſont la ſource du bon gouſt, de la Politeſſe & de tout

bon Gouvernement : voilà pourquoy Socrate vouloit qu'on s'attachast entierement à la jeunesse & qu'on en prist un soin particulier, pour préparer & pour former de bons sujets à la Republique. J'entreprends donc cette réponse uniquement pour empescher, autant qu'il m'est possible, les jeunes gens, ordinairement credules & peu précautionnez, & qui fuyent la peine & le travail, d'estre les duppes d'une fausse doctrine. *Ne puerorum ætas improvida ludificetur.* M. de la Motte dit dans son Discours qu'*il pardonneroit mesme les injures à qui le détromperoit à ce prix.* Je voudrois certainement le détromper, mais je ne luy diray point d'injures ; car outre que les injures ne sont jamais des raisons, j'ay pour luy l'estime qu'il merite d'ailleurs, & je n'ay pas oublié l'honneur qu'il m'a fait de m'adresser quelques-unes de ses Odes ; & moins je me reconnois loüable, plus j'ay d'obligation à celuy qui a quelquefois daigné me loüer. Les Dieux mesmes, si l'on en croit les Poë-

tes, ont ſouvent récompenſé des Hymnes qu'on avoit faits à leur honneur. Quelle reconnoiſſance ne dois-je point avoir pour les Odes dont il a bien voulu m'honorer! Je garderay donc tous les ménagemens poſſibles, autant que les intereſts de la verité me le permettront ; & je n'uſeray contre luy que des meſmes libertez dont il a uſé contre Homere. Il connoiſt trop le zéle des admirateurs de ce Poëte pour n'eſtre pas content de cette moderation. Mais la partie n'eſt-elle pas trop inégale entre M. de la Motte & moy ? moy qui, ſans m'appercevoir des défauts infinis qui ſont dans Homere, j'ay traduit en Proſe le plus litteralement & le plus fidellement qu'il m'a eſté poſſible, & qui en mille endroits ay eſté aſſez ſimple pour avoüer tres ſincerement que je me reconnoſſois tres inferieure à mon Original ; de maniere que j'ay cru devoir ſoutenir mon travail par des Remarques qui fiſſent ſentir les beautez que je n'avois pû exprimer : & M. de la Motte qui

avec un genie ſuperieur vient nous ouvrir les yeux, & nous faire voir les bevües innombrables de ce Poëte ; & qui non ſeulement s'eſt cru capable de le corriger, mais encore de l'embellir ! Je ſens toute la difference que cela met entre nous, mais comme dans Homere les guerriers les moins braves & les plus foibles deviennent hardis & forts quand ils ſont appuyez par quelque Divinité, je ſuis à peu prés comme ces guerriers, je ſens que j'ay prés de moy un ſecours plus ſûr que celuy des Dieux d'Homere, & qui ne me manquera pas dans cette occaſion. Avec ce ſecours j'entreprendray de combattre un ſi terrible adverſaire, & d'examiner ſon Diſcours & ſon Poëme ; & d'ailleurs fortifiée par tout ce que l'Antiquité me fournit, j'eſpere de faire voir d'une maniere tres ſenſible & tres intelligible, que tout le diſcours roule ſur de faux principes, que la Critique des paſſages d'Homere, qu'il a rapportez, eſt frivole, & qu'il regne par-tout un certain eſprit tres capable de nuire

aux belles Lettres & à la Poësie ; & qui a desja donné lieu aux Estrangers de nous reprocher que nous dégenerons de ce bon goust où nous estions heureusement entrez dans l'autre siecle.

Aprés avoir examiné le Discours, j'entreray dans l'examen du Poëme, & je me flatte de démonstrer que M. de la Motte a esté également malheureux dans ce qu'il a retranché, dans ce qu'il a ajoûté, & dans ce qu'il a changé ; que son imitation est vicieuse ; qu'il n'a jamais traduit, quoyqu'il dise souvent qu'il est Traducteur ; & que par-tout, sa Poësie est si platte & si prosaïque, qu'en démontant ses Vers, on n'y trouvera pas la moindre expression de Poëte, & qu'on ne pourroit y substitüer de Prose plus familiere & plus commune. Je prouveray qu'il a corrompu les plus beaux endroits d'Homere, qu'il a mal changé les caracteres, qu'il a jetté un comique risible dans des endroits tres serieux, & enfin qu'il a retranché non seulement des beautez que tous les siecles ont admirées, &

des choſes importantes pour la connoiſſance de l'Antiquité; mais encore des parties eſſentielles au Poëme, & que les Anciens ont relevées pour le caracteriſer. Aprés cela il ne tiendra qu'à M. de la Motte de ſe rendre juſtice ; je ſuis perſuadée au moins qu'il faudra que ſon amour propre ſoit bien fort, s'il ne rabbat un peu de la complaiſance qu'il a pour ſon Ouvrage, & s'il ne ſent combien il eſt malheureux d'avoir eſté chercher ce rocher fameux par le naufrage de tous ceux qui y ont heurté ; car je ne ſçay par quelle fatalité Homere a eſté dans tous les ſiecles l'écüeil de la réputation de tous ceux qui ont eſcrit contre luy.

Mais pour ne pas faire de cet Ouvrage un de ces ouvrages purement polemiques , & que je hais parce qu'ils me paroiſſent plus propres à divertir les Lecteurs qu'à inſtruire , je taſcheray de me tirer de cette voye commune de diſpute, & de faire une eſpece de Traité qui ſera une recherche *des Cauſes de la Corruption du*

Goust. Un Ancien, on ne ſçait pas ſi c'eſt Quitilien ou Tacite, a fait un Traité *des Cauſes de la Corruption de l'Eloquence*, & c'eſt un ouvrage fort utile pour ceux qui voudroient le bien méditer, car on y trouve la meſme diſpute qui regne depuis quelque temps ſur les Anciens & ſur les Modernes, & on y voit triompher le bon parti. Mais il me ſemble que c'eſt plus mettre la coignée à la racine de l'arbre, & découvrir plus à fond la ſource du mal, que de rechercher les Cauſes de la Corruption du Gouſt ; car ces Cauſes eſtant connuës, nous connoiſtrons en meſme temps ce qui a corrompu l'Eloquence, & preſque tous les autres Arts qui dépendent de l'Imagination & de l'Eſprit.

Il ſeroit bien difficile de dire comment le bon gouſt s'eſt formé parmi les Nations qui ont eſté les plus celebres par leur politeſſe & par leur eſprit.

Quand je lis les Livres de Moyſe & des autres Eſcrivains ſacrez qui ont veſcu avant le ſiecle d'Homere, je ne

ſuis point eſtonnée du grand gouſt qui regne dans leurs eſcrits, ils avoient le veritable Dieu pour maiſtre, & on y ſent par tout ce divin caractere, qu'aucune production humaine ne peut attraper.

Mais quand je lis tout ce qu'on rapporte des Egyptiens; que je vois fleurir parmi eux la Geometrie, l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, l'Aſtronomie, la Divination, peu de ſiecles aprés le Déluge; que je vois un Peuple perſuadé de l'immortalité de l'ame, & de la neceſſité d'une Religion, un Peuple qui a une Theologie tres myſterieuſe & tres enigmatique, qui baſtit des Temples, & qui donne à la Grece meſme ſon Culte & ſes Dieux; enfin que je vois les anciens monuments qui nous reſtent de ce Peuple, je ne puis pas douter que le bon gouſt ne regnaſt auſſi dans leurs eſcrits, & j'avoüe que je ſuis ſurpriſe, & que je ne ſçay d'où tout cela peut leur eſtre venu.

Si je paſſe de là en Grece, mon

estonnement est encore plus grand ; car je vois tout d'un coup un prodige, je vois un Poëte, qui deux cens cinquante ans aprés la guerre de Troye, & contre la gradation marquée par la nature à toutes les productions de l'esprit humain, joint à la gloire de l'invention celle de la perfection ; & qui nous donne une sorte de Poëme dont il n'avoit jamais veu de modelle, qu'il n'avoit imité de personne, & que personne n'a pû imiter depuis ; un Poëme qui pour la fable, pour l'union & la composition de ses parties, pour le nombre, l'harmonie & la noblesse de sa diction, pour l'artificieux meslange de la verité & du mensonge, pour la magnificence des idées, & pour la sublimité de ses veües & de sa fiction, a tousjours esté regardé comme l'ouvrage le plus achevé qui soit sorti de la main des hommes. Comment Homere a-t-il donc esté exempt de la loy generale, qui n'a peut-estre souffert que cette exception ! C'est ce que je ne sçaurois dire. Homere avoit beaucoup

voyagé en Egypte, en Eſpagne, & en Afrique : mais tout ce qu'il avoit pû rapporter de ſes voyages, c'eſtoit de quoy enrichir ſa Theologie mythologique, & embellir quelques parties de ſon Poëme par des nouveautez ſingulieres, comme je l'ay dit ailleurs. Ni l'Egypte, ni l'Eſpagne, ni l'Afrique ne luy avoient rien monſtré qui puſt luy donner l'idée de ſes deux Poëmes. Il faut donc neceſſairement revenir à ce principe, que comme les hommes ne peuvent ſçavoir que ce qu'ils ont trouvé d'eux-meſmes, ou ce qu'ils ont appris des autres, il y a des Nations ſi heureuſement ſituées, & que le Soleil regarde ſi favorablement, qu'elles ont eſté capables d'imaginer & d'inventer elles-meſmes, & d'arriver à la perfection ; & qu'il y en a d'autres qui enſevelies dans un air plus eſpais, n'ont jamais pû, que par le ſecours de l'imitation, ſe tirer de la groſſiereté & de la barbarie où leur naiſſance les a plongées. Et telles ſont toutes les Nations Occidentales par comparaiſon à celles

qui sont à l'Orient. Ces dernieres ont beaucoup plus de vivacité, d'imagination & de fleur d'esprit, comme on le voit encore aujourd'huy par les Peuples de la Grece, car malgré la dure captivité où ils croupissent depuis si long-temps (& où est l'esprit qui puisse se soustenir & se conserver dans une captivité si barbare & si longue!) ils ne laissent pas de faire paroistre encore des rayons de ce mesme esprit qui a si fort distingué leurs ancestres.

Ce que je dis, que les Nations Occidentales n'ont pû se perfectionner que par l'imitation, se justifie par l'Histoire seule. Pour ne pas sortir de nostre sujet, voyons de quelle maniere la Poësie s'est perfectionnée parmi les Latins. Leurs essays n'ont point été des chef-d'œuvres comme en Grece. Horace, d'accord en cela avec Tite-Live, nous apprend qu'ils furent long-temps sans aucune Poësie, à moins qu'on ne veüille compter pour Poësie les vers informes des Saliens, composez par Numa, & qui du temps d'Auguste

n'estoient plus entendus par les Saliens mesmes, les vers défendus par la Loy des XII. Tables, & quelques méchantes Chansons que les anciens Romains faisoient chanter à table à la loüange des grands hommes. Enfin la joye & la chaleur du vin dans quelques festes, firent trouver la premiere ébauche de la Comedie, qui ne fut d'abord qu'un amas d'injures grossieres & obscenes que ces bons Paysans se disoient les uns aux autres. A ces Vers grossiers succeda une sorte de Poëme plus réglé, appellé *Satyre*, qui retenoit beaucoup des railleries & des plaisanteries de cette premiere ébauche, & qui n'en retranchoit que la plus odieuse obscenité. Cela dura en cet estat plus de deux cens ans encore, & la seule raison qu'en donne Horace, c'est que les Romains ne commencerent que tard, & aprés la premiere Guerre Punique, c'est à dire, l'an de Rome 514. & la premiere année de l'Olympiade CXXXV. à lire les Escrits des Grecs. Alors une nouvelle lumiere éclaira les esprits. On

vit un Livius Andronicus & un Nævius donner des Pieces à la maniere des Grecs, qu'ils traduisirent. Nævius fit mesme en Vers l'Histoire de cette premiere Guerre Punique, où il avoit porté les armes. Le bon goust, qui avoit commencé aprés cette premiere Guerre, se polit & se lima beaucoup dans la seconde, à mesure qu'on estudia davantage ces grands Originaux; & enfin la Poësie Latine receut toute sa perfection d'Horace & de Virgile sous le regne d'Auguste, deux cens ans aprés Livius Andronicus. C'est ainsi que l'imitation acheva de former le goust des Romains. Et voilà pourquoy Horace recommandoit avec tant de soin d'estudier nuit & jour les Escrits des Grecs, qui estoient si utiles.

Aprés avoir donné ce leger crayon des progrés si tardifs des Latins, quoyque de l'aveu mesme d'Horace ils eussent naturellement l'esprit grand & sublime, que l'enthousiasme tragique ne leur manquast point, & qu'ils ne fussent pas dépourvûs d'audace,

& d'une audace heureuse, examinons ce qui s'est passé parmi nous. Nous verrons que nous avons croupi encore plus long-temps dans nostre barbarie, parce que nous n'avons pas pris soin de connoistre ces parfaits modelles que les Latins & les Grecs nous avoient laissez ; & que nous n'avons pas plustost commencé à les estudier, qu'on a veu cette grossiereté s'éclipser peu à peu, & la politesse & la propreté de ces Originaux chasser enfin la rusticité & le poison de nos ouvrages. En effet, aprés la renaissance des Lettres, on vit tout d'un coup s'eslever des gens d'un sçavoir profond & d'un goust exquis, qui firent des Ouvrages immortels, & qui ouvrirent le chemin aux autres. Nostre Poësie sur-tout changea de forme & de ton. On auroit dit qu'un Dieu estoit venu tout d'un coup débroüiller ce Chaos, dissiper les tenebres, & créer la lumiere. Je ne diray point icy par quels degrez nostre Poësie est parvenuë à la perfection que nos Poëtes ont esté capables de luy

donner ; je laisse cela à ceux qui escriront son histoire, il me suffit de faire voir que c'est l'imitation seule qui a introduit le bon goust parmi nous, & que par ce moyen la Tragedie, la Comedie, la Satyre & la Fable ont esté portées à un point qu'elles peuvent entrer en parallele avec celles des Anciens. Nous n'avons pas esté si heureux pour le Poëme Epique ; tous les Essais que nous avons faits n'ont point approché du but, & il ne paroist pas que nous ayons eu la moindre idée des regles & de la constitution de ce Poëme, & j'espere de le démonstrer ailleurs.

Quand une fois une experience seure & souvent repetée a fait voir ce qui forme le goust, il est seur que la mesme experience montrera tousjours ce que c'est qui le corrompt & qui le gaste. Nous avons veu d'une maniere convainquante que c'est l'estude des Grecs & des Latins qui nous a tirez de la grossiereté où nous estions ; & nous allons voir que c'est l'ignorance & le mépris de cette mesme estude qui nous

y replonge. En effet, on n'a pas eû plus-tost negligé ces excellents Originaux, & les estudes qui en donnent seules l'intelligence, qu'on a veu des flots de méchants Ouvrages inonder Paris & tout le Royaume. Mais il est important de voir par quels degrez ce bon goust, qu'on avoit eu tant de peine à former, est retombé dans sa premiere barbarie, où, si on n'y prend garde, il entraisnera bientost tous les Arts.

L'autheur du Traité *des Causes de la Corruption de l'Eloquence*, dit que trois choses avoient sur-tout contribué à la faire tomber dans le précipice où elle estoit de son temps.

La premiere, la mauvaise Education.

La seconde, l'Ignorance des Maistres.

Et la troisiéme, la Paresse & la Negligence des jeunes gens.

La *mauvaise Education*. Car un enfant, dit-il, est gouverné d'abord par un pere ou une mere, ou ignorants, ou peu soigneux, qui le laissent ordinairement

nairement entre les mains ou de valets ou de ſervantes, incapables de toute choſe ſerieuſe, qui n'ont pas la moindre idée de l'honneſteté & de la vertu, & qui ne l'entretiennent que de ſottiſes & de contes. Souvent meſme le libertinage & la licence où vivent les péres & les meres, ſont encore plus pernicieux pour les enfants, que les diſcours & les exemples de ces Gouverneurs qu'ils leur donnent; car enteſtez des jeux & des ſpectacles ils communiquent à leurs enfants ces meſmes inclinations, incompatibles avec l'amour du bien. Ils n'entendent parler dans leurs maiſons que de jeux & de plaiſirs, de ſorte que tous leurs entretiens ne roulent que ſur ces divertiſſements dont ils ont l'idée remplie. La ſeverité des eſtudes, qui ſe font tousjours avec travail & avec peine, peut-elle s'accorder avec une diſſipation continuelle qui les flatte & qui les corrompt!

L'*Ignorance des Maiſtres.* C'eſt une pitié de voir quels Precepteurs on donne pour l'ordinaire à ces pauvres en-

fants. De cent il n'y en a pas deux qui soient capables de ce grand employ, & pour les en rendre capables il faudroit leur faire oublier ce qu'ils sçavent, & leur apprendre ce qu'ils ne sçavent pas.

Enfin *la Paresse & la Negligence des enfants mesmes*. Accoustumez à des amusements, & naturellement portez à quitter la peine pour le plaisir, ils fuyent toute application penible, & ne travaillent ni à entendre les Autheurs, ni à s'instruire de l'Antiquité, ni à apprendre l'Histoire des hommes, des choses, des Pays, & des Temps.

A ces causes de la corruption de l'Eloquence, le mesme Escrivain oppose ce qui l'avoit portée à la splendeur où elle estoit six vingts ans auparavant. Il nous represente les travaux des anciens Orateurs, leurs meditations continuelles, & les nobles efforts qu'ils avoient faits pour se rendre habiles. Ciceron avoit appris le droit de Mutius, la Philosophie de Philon & de Diodore, dont l'un suivoit les senti-

ments de Zenon, & l'autre ceux de la nouvelle Academie ; il avoit parcouru l'Achaïe & l'Aſie pour s'inſtruire dans toutes les Sciences & dans tous les Arts. Je voudrois qu'il euſt adjouſté qu'il s'eſtoit occupé à traduire une grande partie de Platon, & pluſieurs Oraiſons de Demoſthene.

Je laiſſe aux Lecteurs à juger ſi les plaintes que cet Eſcrivain fait contre ſon ſiecle ne conviennent pas auſſi parfaitement au noſtre ; Et s'il n'y a pas aujourd'huy autant de difference de noſtre ignorance & de noſtre pareſſe, à la diligence & au profond ſçavoir de ces anciens.

Mais nous avons encore deux choſes qui nous ſont particulieres, & qui contribuent autant que tout le reſte à la corruption du gouſt. L'une, ce ſont ces ſpectacles licentieux qui combattent directement la Religion & les mœurs, & dont la Poëſie & la Muſique également molles & effeminées communiquent tout leur poiſon à l'Ame, & relaſchent tous les nerfs de

l'eſprit, de ſorte que preſque toute noſtre Poëſie d'aujourd'huy porte ce caractere.

L'autre, ce ſont ces Ouvrages fades & frivoles, dont j'ai parlé dans la Préface ſur l'Iliade, ces faux Poëmes Epiques, ces Romans inſenſez que l'Ignorance & l'Amour ont produits, & qui metamorphoſant les plus grand Heros de l'antiquité en Bourgeois Damoiſeaux, accouſtument tellement les jeunes gens à ces faux caracteres, qu'ils ne peuvent plus ſouffrir les vrais Heros s'ils ne reſſemblent à ces perſonnages bizarres & extravagants.

Voilà les deux cauſes les plus prochaines de la Corruption du Gouſt. Ce ſont-elles qui ont enfanté le Diſcours & l'Iliade de M. de la M. tout y ſent ce faux Gouſt d'Opera & de Romans comme je le prouverai dans la ſuite.

Une marque ſeûre que ce ſont-là les deux ſources de la mauvaiſe Poëſie d'aujourd'huy, c'eſt que l'Eloquence de la Chaire & celle du Barreau ſe ſont

ſauvées de cette peſte ſi contagieuſe. A quel haut degré de perfection celle de la Chaire, n'a-t-elle point eſté portée de nos jours! Où trouve-t-on dans les Anciens plus de vehemence, plus de paſſion, plus de force, plus d'élevation d'eſprit, des Images plus vives & plus magnifiques, des Figures plus nobles, & une compoſition plus majeſtueuſe!

Et quant à celle du Barreau, pour ne pas parler de ces grands perſonnages que nous avons perdus, & qui ont acquis vne gloire immortelle par leur Eloquence, n'en voyons nous pas aujourd'huy, ſur tout dans le Parquet, qu'Athenes & Rome auroient comptez autrefois parmi leurs plus grands Orateurs!

Que dis-je, noſtre Eloquence! Noſtre Poëſie meſme ne s'eſt-elle pas garantie auſſi de cette contagion, & n'eſt-elle pas devenuë la rivale de la Poëſie des Grecs entre les mains des grands Poëtes qui ont honoré le dernier ſiecle!

D'où vient donc cette difference entre le ſort de cette Poëſie & de cette Eloquence, & celuy de noſtre Poëſie d'aujourd'huy ? Ne vient-elle pas uniquement de ce que nos Orateurs & ces grands Poëtes ont travaillé, medité, qu'ils ont puiſé dans les ſources du vrai & du beau, & qu'à l'exemple de Ciceron, ils ſe ſont livrez aux Maiſtres de l'Art, & ſe ſont inſtruits de toutes les Sciences ? au lieu que les Poëtes d'aujourd'huy qui deshonnorent la Poëſie, n'ont jamais travaillé ſerieuſement, qu'ils n'ont fait que des eſtudes plus nuiſibles que profitables, qu'ils n'ont que les Caffez pour Cabinet & pour Parnaſſe, & que n'ayant la teſte remplie que d'Opera & de Romans, ils n'ont que de fauſſes idées, & ne connoiſſent point, pour me ſervir des paroles d'Horace, *undè parentur opes : quid alat, formetque Poëtam : Quid deceat, quid non : quò virtus, quò ferat error.* Art. Poëtiq. ỷ. 307. *en quoy conſiſtent les richeſſes de la Poëſie, ce qui forme & nourrit les Poëtes,*

ce qui sied ou ne sied pas, en un mot toutes les vertus de cet Art, & ses vices. Et c'est ce qui acheve la preuve que j'ay voulu donner de cette importante verité, que c'est la connoissance & la familiarité que l'on contracte avec ces grands personnages de l'Antiquité Grecs & Latins, & sur tout avec les Grecs, qui forment & nourrissent le bon goust, & que le mépris & l'éloignement qu'on a pour eux le corrompent & le perdent. Je me connois mal en preuves, si celle-cy n'approche de la demonstration. Mais pour luy donner encore plus de force, examinons le Discours de M. de la M. & developpons les faux raisonnements, les béveûës & les erreurs fondamentales dont il est rempli; nous passerons ensuite à son Poëme, qui est le digne fruit de ses préjugez chimeriques, & j'espere que des reflexions que je feray sur ces deux Ouvrages, il en rejaillira une lumiere qui achevera de dissiper l'entestement aveugle de ses Partisans, s'il est possible qu'il en ait encore, en leur

faisant voir que ce n'est uniquement que par les défauts que j'ay marquez, que la Critique & la Poësie de ce nouveau Poëte sont si malheureuses, car d'ailleurs il ne manque ni d'esprit, ni de genie s'il avoit voulu les cultiver.

Mais par quelle fatalité faut-il que ce soit de l'Academie Françoise, de ce Corps si celebre, qui doit estre le rempart de la Langue, des Lettres, & du bon Goust, que sont sorties depuis cinquante ans toutes les méchantes Critiques qu'on a faites contre Homere! Jusqu'icy M. Despreaux & M. Dacier se sont élevez contre ces égarements de la raison, & en ont fait voir tout le ridicule, de sorte que l'Academie a esté assez justifiée à cet égard. Aujourd'huy voicy une temerité bien plus grande, & une licence qui va ouvrir la porte à des desordres plus dangereux pour les Lettres & pour la Poësie, & l'Academie se taist ! Elle ne s'éleve pas contre cet excés si injurieux pour elle ! Je sçay bien qu'il y en a qui gemissent de cet attentat, & je suis

témoin de l'indignation que quelques-uns en ont conçeûë ; mais cette indignation d'une partie ne ſuffit pas pour juſtifier tout le Corps, & le public attendoit quelque choſe de plus de cette Compagnie. Je n'ay garde de vouloir ſuſciter à M. de la M. des Ennemis ſi dangereux, la charité me le deffend. Il vaut mieux que je deffende Homere toute ſeule, puiſque j'y ſuis intereſſée, & que je repouſſe les inſultes que ce Cenſeur fait à ſa Poëſie & à ſon Art qu'il n'a jamais connus. Il en ſera quitte à meilleur marché, & par la maniere dont je le traitteray, il verra ce qu'il auroit eu à eſſuyer, ſi quelqu'un de ces Sçavants hommes qui compoſent cette fameuſe Compagnie, & qui ſont ſi indignez de ſon Ouvrage, l'avoit entrepris.

Ce grand Critique commence d'abord par declarer qu'il s'éloigne de la couſtume des Traducteurs.

C'eſt un uſage immemorial parmi eux, dit-il, *de relever l'excellence de l'Auteur qu'ils traduiſent, &c.* Cet uſage Pag. 9.

eſt tres juſte & tres ſenſé, ſi on a bien choiſi l'original qu'on traduit ; mais ſi en traduiſant un Lucain, un Stace, on leur donnoit les loüanges, qui ſont deûës à Homere & à Virgile, voilà ce qui ſeroit tres impertinent. Mais ne l'eſt-il pas encore davantage de traduire ou d'imiter Homere ſans le loüer, & en luy diſant meſme des injures!

On s'attend ſans doute ſur cet uſage continuë-t-il, *à trouver icy le Panegyrique d'Homere. Mais outre que je le traduis moins que je ne l'imite, & qu'ainſi l'uſage des Traducteurs ne fait point de loy pour moy, j'ay crû encore que rien ne pouvoit authoriſer les exaggerations ; que le vray merite eſtoit de reconnoiſtre les défauts par tout où ils ſont*, &c.

Voilà en peu de mots trois plaiſantes raiſons que M. de la M. donne de ce qu'il n'a pas fait le panegyrique d'Homere à la teſte de ſa Préface. La premiere eſt qu'*il le traduit moins qu'il ne l'imite.* C'eſt à un Traducteur à faire l'éloge des Autheurs qu'il tra-

duit, car il voit tousjours ſon original au-deſſus de luy ; mais un Imitateur comme M. de la M. ſe diſpenſe de cette loy, car il égale ſon original, ou meſme il le ſurpaſſe. Ainſi il n'y a que luy qui merite d'eſtre loüé. Mais M. de la M. ne nous dit-il pas qu'*il eſt Traducteur en beaucoup d'endroits*. p. 139. *qu'entant que Traducteur il s'eſt attaché à trois choſes*. p. 152. & *qu'il ſe regarde comme Traducteur par tout où il n'a fait que de legers changements!* Si comme Imitateur il n'a pas deû loüer Homere, il devoit donc le loüer comme Traducteur ; mais l'orgüeilleuſe ingratitude de l'Imitateur l'a emporté ſur la modeſte reconnoiſſance du Traducteur.

La ſeconde, c'eſt qu'*il a crû que rien ne pouvoit authoriſer les exaggerations*. C'eſt-à-dire, que ne pouvant loüer Homere ſans exaggerer, il n'a pas jugé à propos de tomber dans un excés ſi blaſmable. Il ne prodigue, ni ne profane pas ſes loüanges ſi facilement.

Et la troisiéme enfin, *c'est que le vray merite consiste à connoistre les défauts par tout où ils sont*, Voilà M. de la M. qui se donne ce vray merite, d'avoir reconnu les défauts d'Homere. Je l'ay loüé comme toute la Terre, parce que toute la Terre ni moy n'avons connu ses défauts, mais M. de la M. les a connus. Il a repeté ce que Desmarets, P. & quelques autres avoient dit avant luy, & il appelle cela *connoistre les défauts d'Homere*; nous verrons ce que cette belle connoissance produira.

Quatriéme raison qui a empesché nostre Censeur de faire le panegyrique d'Homere, *c'est que les fautes des grands hommes sont les plus dangereuses, & qu'il est d'autant plus important de les faire sentir, que bien des gens font gloire de les renouveller.* Ne sommes-nous pas bien obligez à M. de la M. de n'avoir pas loüé Homere, s'il avoit eu ce mauvais sens, nous estions perdus, car aprés un éloge d'un si grand poids, nous aurions esté confirmez

dans nos erreurs. Nous faisions gloire de renouveller les fautes de ce méchant Poëte ; mais presentement que ce grand Critique a daigné nous éclairer, tous les défauts d'Homere vont estre connus & proscrits , & nos Ouvrages plus réguliers & plus admirables , car ils ne tiendront rien de ce méchant Original.

Ce discours ne sera donc point, dit-il, *un éloge d'Homere, mais seulement une Dissertation, ou, si je l'ose dire, un essay de Poëtique.* Voilà donc des Memoires & une espece de canevas que M. de la M. presente à l'Academie Françoise pour la Poëtique qu'elle doit donner. Mais je doute qu'un corps si esclairé adopte facilement ces regles, & j'espere de faire voir qu'elles sont si ennemies de l'Art , que les Poëtes, qui les suivroient, ne seroient pas bien sûrs de plaire.

Il n'y a point eu d'Homere , selon quelques Critiques, &c. M. de la M. copie icy M. Perrault qui escrit *que beaucoup d'excellents Critiques soustien-* Paralelle, tom. 3. p. 33.

nent qu'il n'y a jamais eu au monde un homme nommé Homere, qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée, & que ces deux Poëmes ne sont qu'une collection de plusieurs petits Poëmes de differents Auteurs qu'on a joints ensemble.

Comment se peut-il que M. de la M. ait l'imprudence de renouveller cette fausseté aprés le démenti public que M. Despreaux a donné à M. Perrault! *Il n'est pas vray*, dit-il, *que jamais personne ait escrit une pareille extravagance*. Et Ælien, que M. Perrault a cité pour son garant, dit formellement tout le contraire, car il dit que l'opinion des anciens Critiques estoit que les Poësies d'Homere coururent d'abord en Grece par piéces détachées; qu'elles estoient chantées chez les anciens Grecs sous certains titres qu'ils leur donnoient; que Lycurgue revenant d'Ionie, les rapporta toutes entieres en Grece; & que Pisistrate les ayant ramassées ensemble, fut celuy qui donna au Public l'Iliade & l'Odyssée en l'estat où nous les avons. Y a-t-il là un

ſeul mot qui marque qu'il n'y a jamais eu d'Homere! Mais cecy me meneroit trop loin, je prie le Lecteur de lire la troiſiéme Reflexion de M. Deſpreaux ſur Longin, il ſera étonné de l'audace de M. de la M.

Mais ſans traiter cette opinion d'extravagante, il parle de l'opinion qu'il n'y a jamais eu d'Homere, & que les Poëmes, que nous avons, n'eſtoient que differentes piéces de differents Autheurs, *j'avouë que je n'y trouve point de vrayſemblance.* Voilà comme raiſonne M. de la M. Il ne trouve pas cette opinion vray-ſemblable, mais il n'a garde de la traiter d'extravagante. Et moy j'oſe dire qu'elle eſt ſi fauſſe, ſi inſenſée & ſi extravagante, qu'il faut la trouver telle, ou renoncer à toutes les lumieres de la raiſon. Car il n'y eut jamais deux Poëmes ſi bien ſuivis & ſi bien liez que l'Iliade & l'Odyſſée, ni où le meſme genie eſclate davantage, & dont les differentes parties concourent plus ſenſiblement à faire un ſeul & meſme tout,

comme tous ceux qui les ont leus en conviennent.

Il n'en faut pas davantage pour me ranger du parti du grand nombre ; l'Iliade est d'un seul Autheur, & ce qui veut dire la mesme chose, il y a eu un Homere. L'authorité du grand nombre subjugue icy M. de la M. bientost il luy resistera ; mais icy il cede, & il a la docilité de convenir qu'il y a eu un Homere, & que ces Poëmes sont de luy; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en accordant cette verité, il raisonne fort mal. *L'Iliade est d'un seul Autheur, & ce qui veut dire la mesme chose, il y a eu un Homere.* Ce n'est pas une consequence pour la verité dont il s'agit. L'Iliade pourroit estre d'un seul Autheur, elle pourroit estre d'un homme nommé *Homere*, & estre cependant un composé de parties qui n'auroient entre elles aucun rapport, & qui n'auroient point este faites pour estre ensemble. Il devoit donc s'expliquer mieux, & convenir nettement qu'il y a eu un Homere, & que toutes les par-

ties de ce Poëme sont un seul & mesme tout.

Aprés avoir si obligeamment accordé qu'il y a eu un Homere, il reconnoist *que cet Autheur est devenu de siecle en siecle un objet important de la vanité & de la curiosité humaine.* Mais comment un Poëte si mediocre, ou plustost si rempli de deffauts, a-t-il pu produire un si grand effet que toute la Terre ait voulu le connoistre, que les villes se soient disputé l'honneur de luy avoir donné le jour, que tout ce qu'il y a eu de plus grands genies l'ayent loüé, & qu'aprés tant d'éloges ont ait cru que ses loüanges n'estoient encore qu'ébauchées! cela est estonnant. M. de la M. nous expliquera ce paradoxe. En attendant je doute qu'avec sa petite Iliade si bien corrigée & où il n'a rien mis que de precieux, il devienne si-tost l'objet important de la vanité & de la curiosité humaine. Quelle injustice pour un siecle si poli! *Pag. 11.*

Le plus grand nombre, sur-tout dans nostre siecle, a décidé superficiellement

du merite de ses Ouvrages, sur des beautez ou des deffauts que d'ingenieux Escrivains s'efforceoient tour à tour d'y faire appercevoir. Ceux qui ne lisent pas cecy avec volupté, n'en connoissent pas tout le prix. Les plus grands hommes de nostre siecle ont lû & relû Homere avec admiration, & l'ont comblé de loüanges. C'est dans nostre siecle que les plus sçavants & les plus profonds dans la Langue Greque ont le mieux éclairci la Poëtique d'Aristote & celle d'Horace, & mis l'art d'Homere dans un plus grand jour. Tous ces gens-là n'ont décidé que superficiellement selon M. de la M. mais luy, sans sçavoir la Langue d'Homere, sans l'avoir jamais lû, il vient souffler sur ces décisions superficielles, & nous monstrer comment il faut juger de ce Poëte. Voilà desja un assez grand ridicule qui se presente icy. En voicy un autre qui n'est pas moindre, *d'ingenieux Escrivains se sont efforcez tour à tour de faire appercevoir des beautez & des défauts dans ce Poëte.* Qui sont ces ingenieux Escrivains qui

se sont efforcez de relever les défauts d'Homere ! C'est l'Autheur de *Clovis*, celuy des Paralelles, & deux ou trois ignorants Disciples de tels Maistres. Voilà les Escrivains ingenieux que M. de la M. oppose à ce que nous avons eu de plus grands Poëtes & d'Hommes les plus sçavants. Enfin M. de la M. assemble icy d'un costé tout le bien, & de l'autre tout le mal qu'on en a dit. Les uns luy élevent des Autels, les autres les abbatent; les uns soustiennent qu'il est un homme Divin, les autres que ce n'estoit qu'un homme tres Commun, *que ce n'estoit un homme rare que par l'extravagance & le mauvais sens.* Parmi les traits de ceux qui l'ont loüé, il en rapporte un qui me paroist admirable & qui merite quelque réflexion. *Il estoit*, dit-il, *profond Theologien, quoyque Pere du Paganisme par l'abus que l'on a fait de ses fictions.* D'où M. de la M. tire-t-il ses Mémoires ! Je ne croy pas qu'il y ait jamais eu d'homme assez insensé pour donner à Homere un pareil éloge. Avant ce Poëte, selon ce beau Panegyris- Pag. 12.

te, le Paganiſme n'exiſtoit donc point, car le Fils n'exiſte pas avant le Pere! Jupiter, Neptune, Mars, Junon, Diane, Venus, eſtoient donc des Divinitez inconnües avant luy! Les Maiſons des Princes & des Roys, qui vivoient avant la guerre de Troye, n'eſtoient point Payennes! Agamemnon, Priam, Ulyſſe, Neſtor, Diomede n'eſtoient pas Payens! Homere luy-meſme ne l'eſtoit pas, puiſque le Paganiſme n'eſt venu que de l'abus qu'on a fait des fictions de ſon Poëme! Vrayment voilà d'heureuſes découvertes, & le Paganiſme eſt bien plus moderne que nous ne penſions. Les vrays Prophetes, qui avant Homere ont tant crié contre les Gentils & contre leurs Dieux, ont eſté dans l'erreur, ſelon M. de la M. & ſe ſont forgez des chimeres: il n'y avoit point de Paganiſme, car Homere n'eſtoit pas né, & meſme ſi on n'avoit malheureuſement abuſé de ſes fictions, on auroit tousjours eſté tres Orthodoxe. Il faut avoüer que M. de la M. entend bien ce qu'il lit. Mais qu'a-t-il donc lu! car il

faut bien qu'il ait lû quelque chose! Je ne me mesle point de deviner, mais j'ose assurer qu'il a lû qu'Homere est le Theologien du Paganisme & le Pere de la Mythologie Payenne, c'est-à-dire à nostre égard, parce que nous n'avons rien de plus ancien que luy; mais à l'égard des temps qui l'avoient précedé, cette Mythologie subsistoit, & il ne nous l'a donnée que telle qu'il l'avoit receüe, comme Aristote l'a fort bien dit ; ces faux Dieux estoient inventez, leur Culte estoit estabil, en un mot on estoit Payen, & le Paganisme estoit dans sa force. Voilà comme nostre Censeur voit les choses ; il porte ensuite ses découvertes dans les belles Compagnies, on se recrie, il est applaudi, il est loüé, il s'en retourne bien content, il imprime, & malheureusement les suites ne répondent pas à des commencements si flateurs.

Enfin aprés avoir rapporté ces deux portraits tres differents & qui remplissent quatre pages, il s'escrie, *à quoy s'en tenir!* Voilà en effet un grand embarras

& un parti bien difficile à prendre. D'un costé sont un tas de vils Escrivains qui ont dit des injures à Homere. Parmi les Anciens un Protagoras, un Zoïle, & quelques autres dont on ne sçait pas mesme les noms, & que l'on ne connoist que par les escrits de ceux qui ont fait voir l'impertinence de leurs Censures; & parmi nos Modernes trois ou quatre méchants Poëtes & plus méchants Critiques, qui en descriant Homere & les Escrivains les plus respectez, ont voulu se vanger du mépris que le Public a pour leurs Ouvrages. Et de l'autre costé on voit ce qu'il y a de plus respectable dans l'Antiquité depuis Homere jusqu'à nous, tous les plus grands personnages, qui d'un commun accord relevent le merite d'Homere, & admirent la beauté de ses Poëmes. Où est donc le bon sens de M. de la M. d'estre embarassé entre ces deux partis. La balance peut-elle estre égale avec des poids si inégaux ! J'avois pris la liberté de luy presenter à la fin de la vie d'Homere un raisonnement bien simple & bien vray,

& qui auroit pû luy épargner tous les égarements où il est tombé. Je vais le rapporter icy, il suffiroit seul pour faire juger de son entreprise. *Je voudrois que chacun de ces Critiques si présomptueux, qui condamnent Homere sans le connoistre, voulust raisonner de cette maniere: Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes & de plus forts genies depuis deux mille cinq cens ans en Grece, en Italie & ailleurs, ceux dont on est forcé encore aujourd'huy d'admirer les Escrits, ceux qui sont encore nos Maistres, & qui nous enseignent à penser, à raisonner, à parler, à escrire; tous ces gens-là reconnoissent Homere pour le plus grand de tous les Poëtes, & ses Poëmes pour la source des richesses de toutes les autres Poësies; c'est sur luy qu'on a formé les regles du plus noble de tous les Poëmes pour en constituer l'art; des hommes tres éclairez, des hommes d'un esprit tres penetrant & d'un jugement tres juste, nous y font remarquer des beautez singulieres & des charmes infinis. Tous ces gens-là ont porté leur jugement sur ce qu'ils ont veu, exa-*

miné, connu, au lieu que moy, inferieur en tout au moindre de ces grands hommes, je juge de ce que je n'ay ni vû, ni examiné, ni connu, puisque je n'ay jamais lu Homere dans sa Langue, & que je suis incapable de le lire, ou de le bien lire. Comment puis-je donc présumer que mes décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairez & si respectables qui n'ont pu estre trompez! cela n'est pas possible. Et en verité dans les choses mesmes que l'on auroit examinées avec le plus d'attention, & que l'on croiroit le mieux connoistre & entre égaux, la sagesse tousjours conforme à l'ordre, & qui n'est elle-mesme que l'ordre, voudroit qu'on soumist son jugement particulier à celuy du plus grand nombre, & encore plus à celuy de tous les temps & de tous les lieux.

Voilà un raisonnement que le simple sens commun dicte. Mais M. de la M. accoustumé à secoüer le joug des opinions les plus receües, n'a pas daigné faire attention à ce petit avis, non plus qu'à toutes les responses que j'avois desja

desja faites à ses objections, car il n'y en a presque point que je n'aye combatuës dans ma Préface sur l'Iliade. Tout cela est pour luy comme non avenu, il vouloit condamner Homere, il est donc allé son chemin dans l'esperance que sa Censure jetteroit de la poudre aux yeux des ignorants, & qu'en appellant ces ignorants de veritables sçavants, il pourroit s'enorgüeillir de leurs suffrages.

Il est vray que M. de la M. adjouste au nombre des Censeurs d'Homere, toute une secte de Philosophes, *qui traitoit,* dit-il, *tous les Poëtes de Canailles à cause des sotises d'Homere.* Voilà ce parti bien fortifié. Qui sont ces Philosophes! Ce sont apparemment les Epicuriens. Il ne seroit pas estonnant qu'Epicure & quelques-uns de ses sectateurs eussent descrié un Poëte aussi contraire qu'Homere à leurs principaux dogmes, & sur-tout à celuy de la Providence qu'ils nioient, & qu'Homere establit d'une maniere admirable, en faisant voir le soin que les Dieux ont

Pag. 14.

des hommes, & qu'ils eſtendent juſqu'aux beſtes meſmes. Mais j'oſe dire que M. de la M. a de méchants garants de ce qu'il avance. Je le deffie de faire voir cette Tradition dans la ſaine Antiquité; c'eſt une fauſſeté avancée ſans fondement. Et il eſt ſi peu vray que toute la ſecte des Epicuriens ait regardé les Poëmes d'Homere comme des ſottiſes, que jamais Homere n'a eſté ni mieux connu, ni mieux loüé que par Horace qui eſtoit Epicurien. Mais je demande à M. de la M. qui oppoſe les Cenſeurs d'Homere à ſes Panegyriſtes, comme s'ils eſtoient égaux en nombre & en authorité, d'où vient que ces Eſprits merveilleux, qui ont trouvé tant de ſottiſes dans Homere, ne ſont point parvenus juſqu'à nous, que le temps a dévoré tous leurs ouvrages ſans en eſpargner un ſeul; que ceux meſmes que nous avons veus de nos jours, & dont M. de la M. a emprunté la pluſpart des injures qu'il dit à Homere, ont eu le meſme ſort; & que ces genies vulgaires qui ont loüé ce grand Poëte, un Ariſ-

tote, un Ciceron, un Denys d'Halicarnaſſe, un Longin, un Plutarque, & une infinité d'autres, le temps les a reſpectez ! Voilà une fatalité bien eſtrange ! Mais je vais plus loin, & je dis que quand meſme les deux partis ſeroient égaux dans tous les ſiecles, en nombre & en authorité, il ſeroit ridicule à M. de la M. qui ignore abſolument la Langue d'Homere, de ſe preſenter pour vuider ce partage.

Sans tant raiſonner intereſſons M. de la M. par quelque choſe qui le touche de plus prés. Faiſons une fiction tres fiction. Suppoſons que ſon Iliade eſt admirée & vantée par tout ce qu'il y a de gens ſçavants, de bon eſprit, d'un gouſt exquis, & qui connoiſſent Homere ; & qu'elle n'eſt condamnée que par quelques Cavaliers ignorants, & par quelques femmes peu inſtruites des beautez de la Poëſie. Sur ces jugements ſi inégaux M. de la M. s'écriera-t-il, *à quoy s'en tenir !* dira-t-il que *l'admiration & le mépris ont peut-eſtre également exageré !* Et qu'il faut faire, com- Pag. 15.

me on dit, une cotte mal taillée ! Non ſur ma parole il ne le dira point. Il s'en tiendra à l'admiration, & mépriſera le mépris.

Voicy le fruit que M. de la M. veut que nous tirions de ces contradictions ſi exceſſives. *Elles nous font rentrer*, dit-il, *dans tous les droits de l'examen.* Ne diroit-on pas que cet examen n'a jamais eſté fait ; que les grands hommes, qui ont loüé Homere, l'ont fait ſans examen, & que c'eſt M. de la M. qui vient avec ſa profonde ſageſſe nous avertir que nous devons examiner. Quelques Eſcrivains tres ignorants, & dont toute la terre s'eſt mocquée, ont declamé contre Homere ; une ſuite nombreuſe de gens ſçavants, tres éclairez, & tres grands & tres judicieux Critiques l'ont juſtifié, l'ont éclarci, ont fait voir les beautez admirables de ſon Art & de ſa Poëſie, ont couvert ces méchants Eſcrivains de confuſion. Voilà donc le procés à recommencer ; il faut examiner de nouveau toutes les pieces ; tous les ſiecles, toute la terre a

prononcé, n'importe, ſelon M. de la M. il faut encore juger. N'eſt-ce pas une propoſition bien ſenſée!

Voicy la preuve de cette belle propoſition. *Ne craignons point d'uſer de noſtre raiſon, elle eſt l'arbitre naturel de tout ce que les hommes nous propoſent, & c'eſt profaner le ſacrifice de ſon jugement que de ceder aveuglement à des déciſions humaines ; il ne faut s'y rendre qu'autant qu'on en eſt éclairé, & pourveû qu'on expoſe ſes veûës avec la défiance raiſonnable, où l'on doit eſtre de ſoy-meſme, il n'y a perſonne qui ne puiſſe contredire franchement les opinions meſmes les plus reçeûës.* Je ne ſçay pas dans quelle Eſcole M. de la M. a appris à raiſonner de cette maniere, ſi on la connoiſſoit il faudroit la fermer, car elle eſt tres dangereuſe. *Noſtre raiſon eſt l'arbitre naturel de tout ce que les hommes nous propoſent.* Cela eſt vray, quand ce qu'ils nous propoſent eſt particulier ou nouveau, & qu'il n'eſt pas reveſtu de l'authorité d'une approbation generale. Mais quand une fois

Pag. 16.

une opinion a esté authorisée par le consentement de tous les siecles & de tous les hommes, ou de la plus grande & de la plus saine partie des hommes, les sages y soumettent leur raison, & il n'y a que les fous qui s'y opposent. Pourquoy cela ! C'est que pour s'opposer à une décision revestuë de cette grande authorité, il faudroit qu'un homme fust asseûré que sa raison seule seroit superieure à celle de tous les autres hommes. Et où est celuy qui peut se donner cette préference à luy-mesme sans passer pour extravagant ! Il doit donc renoncer à sa raison ! Non sans doute. Il doit s'en servir. Sa raison doit présider au jugement de toutes les opinions humaines, & c'est l'usage mesme qu'il en fait, si elle n'est pas entierement aveugle, qui le détermine à embrasser le parti où est la plus grande lumiere, & à avoir du moins de la déférence pour cette universelle approbation. En un mot il n'y a qu'une Loy Divine qui soit plus forte que celle que forme le consentement de tous les

hommes & de tous les temps. *Il ne faut se rendre aux opinions humaines,* adjouste M. de la M. *qu'autant qu'on en est éclairé.* Mais un sot qui ne peut estre éclairé, je ne dis pas par les opinions les plus reçeûës, mais encore par les démonstrations les plus évidentes, est donc en droit d'y contredire & d'y resister ! Quel estrange renversement de la Morale mesme ne s'ensuivra-t-il pas de ce pernicieux principe ! Mais ne sortons point des matieres de Poësie & d'Eloquence qui sont nostre sujet. Longin entre autres marques qu'il donne du sublime, nous dit : *Figurez-vous qu'une chose est veritablement sublime, quand vous voyez qu'elle plaist toujours en tout temps à toute sorte de personnes. Car*, adjouste-t-il, *lorsqu'en un grand nombre de personnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profession & le langage sont differents, tout le monde vient à estre frappé également d'un mesme endroit d'un discours, ce jugement, & cette approbation uniforme de tant d'esprits si discordants* *Longin Ch. 5.*

d'ailleurs, sont des preuves certaines & indubitables qu'il y a là du merveilleux & du sublime. Je suppose que dans le Poëme de M. de la M. car je veux luy faire honneur, il y a, comme il se l'imagine, beaucoup de ces endroits dont tout le monde est également frappé, mais malheureusement il s'y trouve un Lapon qui ne sçait pas le François, à qui on explique ce que M. de la M. dit, & qui n'est point touché de ce sublime qu'il n'entend point ou qu'il entend mal; est-il en droit de s'inscrire en faux contre le sentiment des autres! Que M. de la M. fasse l'application de cette image à Homere; il sentira le poids infini dont est pour luy l'approbation de tous les siecles & de tous les hommes; & il se repentira d'avoir conclu avec tant de temerité qu'*il n'y a personne qui ne puisse contredire franchement les opinions mesme les plus reçeuës.*

Sur le dessein d'Homere.

Pag. 37. M. de la M. nous asseûre qu'*on a esté partagé sur le dessein de l'Iliade; les*

uns ont crû qu'Homere avoit voulu amuſer ſon ſiecle par une deſcription ingenieuſe de la Guerre de Troye; les autres qu'il n'avoit voulu que faire admirer la valeur ſurprenante de ſon Heros, & les autres enfin qu'il n'avoit eu en veûë que les mœurs, & que dans une fable fort ſimple au fonds, mais vaſte par ſes ornements, il avoit voulu faire ſentir à la Grece combien luy importoit la bonne intelligence des Princes qui la gouvernoient.

Où a-t-il donc pris qu'on avoit eſté partagé ſur le deſſein d'Homere dans l'Iliade! Et qui ſont ceux qui ont fait ce partage! Quelque malheureux Critique Moderne aura eu cette viſion entierement oppoſée au bons ſens. Mais cela ſuffit à M. de la M. qui ne veut ni compter ni peſer, pour dire qu'il y a eu partage.

La premiere opinion que l'Iliade n'eſt que la deſcription de la Guerre de Troye, eſt ſi folle, que je ne croy pas qu'on en trouve aucun veſtige dans l'Antiquité, & les raiſons que

M. de la M. preste à ceux qui ont eu cette pensée, sont tres déraisonnables. Ce Poëme seroit pitoyable, si Homere avoit eu cette intention. Mais M. de la M. compte pour rien de contredire ce que les plus grands Maistres ont estabili. Aristote nous enseigne que le Poëme Epique s'esloigne entierement des regles de l'Histoire où l'on est assujeti à raconter, non pas une seule action, mais tous les évenements arrivez dans un certain temps, ou à une seule personne ou à plusieurs, & qui n'ont qu'une liaison telle quelle les uns avec les autres. *C'est pourtant en cela,* adjouste-t-il, *que pechent la plufpart des Poëtes, & c'est aussi en cela, comme je l'ay desja dit, qu'Homere me paroist divin au prix d'eux; car ayant devant luy une guerre qui avoit un commencement & une fin, il n'a pas entrepris de la traiter toute entiere, jugeant bien qu'elle estoit trop grande, & qu'elle ne pourroit estre veüë comme d'un coup d'œil: c'est pourquoy il n'en a pris qu'une seule partie, & il tire du reste quantité*

Poëtiq. Chap. 24.

d'Episodes , &c. Il faut estre aveugle pour ne pas voir que l'action de l'Iliade est une seule action, qui a un commencement, un milieu, & une fin, & que cette action est la colere seule d'Achille. Non seulement Homere le declare dés le premier vers, mais il se sert mesme de la personne de son Heros pour le faire entendre. *Je ne suis point venu icy, dit-il, pour faire la guerre aux Troyens.* La guerre de Troye est si peu le sujet de l'Iliade, qu'Homere ne donne ni un commencement, ni une fin au Siege de Troye, à peine luy donne-t-il un milieu qui luy soit propre; mais il n'oublie aucune des parties de son sujet, qui est la *colere d'Achille,* sujet qui est un & simple, comme nous le verrons bien-tost. On peut voir le P. le Bossu Liv. 2. Chap. 10.

La seconde opinion que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille, n'est pas plus sensée, & les raisons que M. de la M. preste à ceux qui la soustiennent, sont tres frivoles. L'éclat que le Poëte donne à la valeur de ce Heros les a trom-

pez, & ils n'ont pas veû que cette valeur eſtonnante eſt pour relever ce caractere, & non pour cacher ſes défauts. Le Poëte eſt comme le peintre, il doit faire ſes Heros plus beaux, pourveû qu'il conſerve tousjours la reſſemblance, & qu'il ne leur donne que ce qui eſt compatible avec le fonds du caractere dont il les a reveſtus. Dire que le ſujet de l'Iliade c'eſt l'éloge d'Achille, c'eſt dire que lors qu'Eſope nous enſeigne que pendant que deux Chiens commis à la garde d'un troupeau ſe battent, le loup profitant de leur diſcorde, emporte ce qui luy plaiſt, l'Eloge du Loup eſt le ſeul but de cette fable.

Horace reconnoiſt que dans toute l'Iliade ſoit au Camp des Grecs, ſoit dans la Ville de Troye, on ne voit que ſeditions, que fourberies, que crimes, que paſſions brutales, qu'emportements. Jamais il ne louë Achille ni de ſa vaillance, ni de la mort d'Hector, ni d'aucune autre choſe qu'il ait faite contre les Troyens, il ne reconnoiſt en luy aucune vertu. Il nous dit que c'eſt

le caractere d'un homme colere, boüillant, inexorable, injuste, qui ne reconnoist d'autres droits que son Epée. Homere nous declare d'abord que sa colere est pernicieuse, à qui ! aux Troyens! non, mais aux Grecs. Où est donc le bon esprit de M. de la M. car certainement il l'a fort bon, d'oser soûtenir qu'Homere n'a eu d'autre but que de faire l'éloge d'Achille, d'un homme qui sacrifie ses amis & son Pays à sa vengeance! Cette action est-elle si belle, si loüable, si vertueuse, qu'elle puisse estre loüée & proposée pour modele aux Princes par le plus judicieux de tous les Poëtes ! C'est abuser de son temps & de sa raison que de répondre à des choses si frivoles.

Il n'y a donc que la troisiéme opinion qui soit vraye, que l'Iliade est veritablement une fable. Aristote l'a démonstré en faisant voir que le fondement, & l'Ame du Poëme Epique, comme du Poëme dramatique, c'est la fable. *Il est constant*, dit-il, *que le principal & comme l'Ame du Poëme, c'est*

Chap. 6. de la Poëtique.

la fable qui fait le sujet. Ailleurs il dit: Chap. 18. *Soit donc qu'un Poëte travaille sur un sujet desja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la fable en general avant qu'il pense à l'épisodier, & à l'estendre par ses circonstances.* Il explique ensuite tout le secret de cet Art par des exemples sensibles. Cette doctrine a esté suivie par Horace. Elle a esté parfaitement mise dans son jour par le R. P. le Bossu dans son Traité du *Poëme Epique* & par M. Dacier dans ses *Commentaires sur la Poëtique d'Aristote*, & sur *celle d'Horace*. De sorte qu'il n'est pas plus clair qu'il est jour à midy, qu'il est évident que c'est-là veritablement l'Art du Poëme. Cependant M. de la M. resiste à cette évidence, se declare pour la seconde opinion que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille, qui est beaucoup plus insensée que la premiere; & fust-il seul de son costé, & tout ce qu'il y a jamais eu de plus habiles gens de l'autre, il nous diroit qu'on est partagé sur cela.

Pour nous convaincre que cet Elo-

ge d'Achille est le dessein le plus apparent d'Homere, il nous dit avec beaucoup de jugement ; *On peut conclure du moins de cette diversité de veûës qu'on attribuë à Homere, que son dessein n'est pas évident, & qu'aprés tant de sçavants qui n'ont pû s'accorder là-dessus, on doit encore craindre de s'y méprendre.* Mais ce n'est point du tout la conclusion qu'il en faut tirer. Pag. 22.

Quoy toutes les fois que deux hommes peu éclairez avanceront des opinions bizarres, contraires à tout ce que l'antiquité a pensé, & aux décisions formelles des plus grands maistres sur une matiere, & démenties par une pratique claire & sensible, il faudra conclure de cette diversité que la chose en question n'est pas évidente ! Et que l'on doit craindre de se tromper ! M. de la M. n'y pense pas, & il place mal ses craintes. Mais je me trompe, il les a si bien placées, qu'il s'est trompé & dans le parti qu'il a pris, & dans les raisons qui l'y ont determiné.

Cependant sans m'arrester, dit-il, *ni* Pag. 23.

aux uns, ni aux autres, c'est Homere luy mesme que je consulte, croyons l'en sur sa parole; qui sçaura mieux que luy ce qu'il a voulu faire! Certainement on ne peut pas mieux dire. C'est Homere qu'il faut consulter, c'est luy qu'il en faut croire, qui est-ce qui sçait son dessein mieux que luy! Que dit donc Homere dans les trois premiers vers de son Poëme! *Muse chantez la colere d'Achille, qui fut si fatale aux Grecs, & qui cousta la vie à tant de Heros. Voilà,* dit M. de la M. *les paroles du Poëte & son dessein; mais il faut remarquer que selon les sçavants, le mot Grec, que nous rendons simplement par celuy de* colere, *signifie* colere noble, ressentiment heroïque; *c'est donc ce ressentiment heroïque qu'Homere a voulu celebrer.* D'où il conclut que l'Iliade n'est que l'Eloge d'Achille. Je suis faschée de dire à M. de la M. qu'il est tombé là dans la beveûë la plus risible où soit jamais tombé l'Escrivain mesme le moins judicieux. Aristote n'a donc pas entendu le premier mot du Poëme! Horace ne l'a

pas entendu non plus ! & c'eſt M. de la M. qui appuyé de ſes ſçavants, vient leur apprendre que le mot, qu'on a expliqué ſimplement *colere*, ſignifie *une colere noble, un reſſentiment heroïque*, & que par conſequent, puiſqu'Homere a commencé ſon Poëme par ce mot qui porte l'idée d'un Eloge, il a voulu nous marquer que ſon unique but a eſté de loüer Achille ! Mais qui ſont ces ſçavants qui ont dit une ſi grande impertinence ! M. de la M. ne leur fera pas l'affront de les nommer. Cette interpretation eſt abſolument inoüie & fauſſe ; ſi M. de la M. avoit daigné conſulter ma Remarque, elle l'auroit empeſché de s'en rapporter à ces faux ſçavants. La voicy, *le Scholiaſte Grec remarque fort bien icy la proprieté de ce terme qui ne ſignifie pas ſimplement* colere, *mais* colere opiniaſtre & qui dure long-temps. Et j'en ay rapporté des authoritez. M. de la M. ne pouvoit pas ouvrir de meilleure heure pour faire une grande faute, que de commencer dés le premier mot du Poëme. Mais tirons quelque avan-

Tom. I. p. 276.

tage de ſon raiſonnement. Selon luy, ce mot *colere* pris pour *emportement heroïque*, marque qu'Homere a voulu loüer Achille. Mais cette explication eſt fauſſe, & ce mot ſignifie *une colere opiniaſtre qui dure long-temps*, & par conſequent tres blaſmable, donc Homere a voulu blaſmer ce Heros. En effet ſi la colere la plus courte eſt tousjours un accés de fureur : *Ira furor brevis eſt:* qu'eſt-ce qu'une longue colere, ſi ce n'eſt une manie & une fureur continuë qu'on ne peut trop deteſter! auſſi eſt-ce de ce commencement là meſme, & de ce mot *colere* qu'Ariſtote, Horace & tout ce qu'il y a eu de gens ſenſez ont tiré le but d'Homere, & l'idée qu'on doit avoir de ſon Poëme. *Homere à donc pris*, dit le Pere le Boſſu, *pour le fond de ſa fable cette grande verité, que la meſintelligence des Princes ruine leurs propres Eſtats. Il chante la colere d'Achille ſi pernicieuſe aux Grecs, & qui a fait perir tant de Heros.*

Liv. I. Chap. 8.

M. de la M. a pris l'autre parti par la belle raiſon qu'il nous a expliquée, &

traitant ensuite cela de bagatelle, il adjouste, *Je me dispense d'y chercher d'autre mystere, avec d'autant moins de scrupule que ceux qui sçavent là-dessus la verité, n'ont pas grand avantage sur ceux qui l'ignorent.* Qu'est-ce que cela veut dire? Quel plus grand avantage peut-on avoir en traitant des Arts, que d'en connoistre la verité! N'est-ce pas là ce qu'on cherche! M. de la M. compte donc pour rien la raison & l'avantage de ne pas faire de faux raisonnements, & de ne pas tomber dans des beveüës grossieres! Pag. 25.

Il insulte ensuite avec beaucoup de capacité à ceux qui ont fait ces decouvertes, & se mocque de ceux qui tirent de la conduite d'Homere les regles du Poëme Epique. *Cependant*, dit-il, *on exaggere tellement l'importance de ces découvertes que l'on tourne en regles inviolables tout ce qu'on croit appercevoir dans Homere.* Cela n'est pas plus sensé que tout ce que nous venons de voir. On admire & on loüe ces découvertes, comme toutes les découvertes qui montrent la nature & le fonds d'un Art

méritent d'eſtre admirées & loüées ; & on tourne en regles, non pas tout ce qu'on croit appercevoir dans Homere, mais tout ce qu'on y a apperçeû, & qui a enlevé les ſuffrages de tous les Siecles. M. de la M. continuë, *On refuſera impitoyablement le nom de Poëme Epique à tout ce qui ne reſſemble pas à l'Iliade, ou à l'Odyſſée,* Si la nature du Poëme Epique eſt bien découverte, ſi ſes regles ſont certainement trouvées, & ſi on en a la veritable definition, comme on n'en peut pas douter ſans renoncer au ſens commun, c'eſt avec grande raiſon que l'on refuſe le nom de Poëme Epique à tout ce qui n'eſt pas fait ſelon ces regles. Et on le refuſe, non pas parce qu'il ne reſſemble pas à l'Iliade & à l'Odyſſée, mais parce qu'il s'éloigne de cette conſtitution. Un Poëme pourroit fort bien ne reſſembler ni à l'Iliade, ni à l'Odyſſée, & eſtre pourtant un Poëme Epique, s'il eſtoit conſtitué de meſme, c'eſt-à-dire, que le ſujet fuſt une fable, un diſcours inventé pour former les mœurs par des inſtructions deguiſées

ſous l'Allegorie d'une action. Ce qui ſuit marque bien que M. de la M. n'a aucune idée du Poëme Epique, *encore,* dit-il, *ſommes-nous trop heureux qu'Homere nous ait laiſſé ces deux differents modeles, cela nous met un peu plus au large.* En quoy cela met-il M. de la M. plus au large ! Il s'imagine donc que l'Iliade & l'Odyſſée ſont deux Poëmes tres differents ! Erreur pitoyable ! Ils ne ſont differents que par le ſujet. L'Iliade nous repreſente tous les maux que la diviſion des chefs cauſe dans un parti ; & l'Odyſſée nous remet devant les yeux ceux que l'abſence des Princes cauſe dans leurs Eſtats ; mais ils ſont tous deux une meſme ſorte de Poëme, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont tous deux une fable inventée pour former les mœurs par des inſtructions deguiſées ſous les Allegories d'une action. Tout ce qui n'aura pas cette qualité, ne ſera nullement Poëme Epique.

M. de la M. pour ſe mocquer des conditions du Poëme Epique, & pour en appeller, adjouſte, *Il faut que l'action ſoit*

feinte ; qu'elle soit grande; qu'elle se passe entre des Roys; qu'elle ne remplisse qu'un certain espace de temps; qu'elle ne marche qu'avec le ministere des Dieux ; que la Narration mesme soit d'une certaine estenduë. M. de la M. entasse icy beaucoup d'expressions qu'il n'entend point, parce qu'il n'a jamais bien medité sur les regles du Poëme Epique, & sur leur verité. *Il faut* , dit-il , *que l'action soit feinte.* Oüy sans doute il le faut, car si elle n'estoit pas feinte, elle ne seroit pas une fable comme il faut qu'elle le soit indispensablement ; mais quoy-qu'elle soit feinte, cela n'empesche pas qu'elle ne puisse estre tirée d'un sujet veritable, car la fiction peut-estre tres bien d'accord avec la verité, comme Aristote le démonstre quand il dit, *le Poëte doit estre l'autheur de son sujet, encore plus que de ses vers.... Et quand mesme il luy arriveroit d'estaler sur la scene des incidents veritables, il n'en mériteroit pas moins le nom de Poëte.* On peut voir sur cela les Remarques de M. Dacier, où cette doctrine est tres clairement

Poëtiq. Ch. 9.

expliquée. Continüons.

Il faut qu'elle ſoit grande. M. de la M. ſe trompe, ce n'eſt pas une neceſſité qu'elle ſoit grande, comme on le verra plus bas. La colere d'Achille eſt-ce une action bien grande?

Qu'elle ſe paſſe entre des Roys. Pourquoy M. de la M. veut-il reſtreindre cela à des Roys? Ariſtote dit que ce doit eſtre l'action de grands perſonnages. Et Horace, *Regumque Ducumque, des Roys & des grands Capitaines.*

Qu'elle ne rempliſſe qu'un certain eſpace de temps. Il n'eſt pas vray que la durée de l'action du Poëme Epique ſoit limitée; Il n'y a point ſur cela de regles certaines, *Il n'y a point de temps preſcrit à l'Epopée,* dit Ariſtote, c'eſt-à-dire, que le Poëme Epique embraſſe plus ou moins de temps ſelon la nature de l'action qu'il repreſente. Si c'eſt une action violente elle ne durera que peu de jours, comme on le voit dans l'Iliade. Si c'eſt une action douce, elle durera plus long-temps, comme on le voit dans l'Odyſſée. Toute cette ma-

Poëtiq. Ch. 5.

tiere a esté fort bien traitée dans la *Poëtique d'Aristote*, Chap. 25. & dans le P. Bossu, Liv. 2. Chap. 18. & Liv. 3. Chap. 12.

Qu'elle ne marche qu'avec le ministere des Dieux. M. de la M. á beau s'y opposer; ce ministere y est absolument necessaire. Car comme le merveilleux doit regner sur-tout dans le Poëme Epique, rien n'est si capable de l'y jetter que cette presence des Dieux.

Que la Narration mesme soit d'une certaine estenduë. Voicy la regle que M. de la M. a le plus d'interest de combattre & de renverser; car un homme qui abrege Homere & qui oste plus des trois quarts de son Poëme, doit establir que l'estenduë de la Narration doit estre extremement reduite. En effet, si Homere n'a donné à sa Narration que l'estenduë qu'elle doit avoir, la hardiesse de M. de la M. n'est pas la hardiesse d'un homme sage. Je crains fort pour luy si on prend la peine d'examiner ce qu'Aristote nous enseigne dans le Chap. 7. de *sa Poëtique*, où aprés nous

nous avoir dit que la beauté de tous les eſtres compoſez de parties, conſiſte non-ſeulement dans l'ordre, mais dans une grandeur juſte & raiſonnable, aſſeûre que plus une Tragedie aura d'eſtenduë, plus elle ſera belle dans ſa grandeur, pourveû qu'elle ne croiſſe que juſqu'à ce que le Sujet puiſſe eſtre veû tout enſemble, ſans que la veûë s'égare ni ſe confonde. Et dans le Chap. 25. il regle la durée du Poëme Epique, & veut qu'il puiſſe eſtre leu tout entier en un ſeul jour. M. de la M. a bien racourci cette eſtenduë; on peut lire ſon Poëme en deux ou trois heures. Mais je ne ſçay comment ſon Poëme tout court qu'il eſt, eſt fort long, & celuy d'Homere, qui a quatre fois cette eſtenduë, paroiſt fort court.

Aprés que M. de la M. a ſi bien détaillé toutes les qualitez du Poëme Epique qu'il a ſi bien compriſes, & dont il luy ſied ſi bien de ſe mocquer, il adjouſte en nous inſultant, *Pourquoy ces qualitez! parce que c'eſt, dit-on, la nature du Poëme Epique. Et comment prou-*

ve-t-on que ce ſoit ſa nature ! C'eſt que toutes ces qualitez ſe trouvent dans un Poëme d'Homere qui a réüſſi ; & ce qui eſt encore plus conſiderable , approuvé par Ariſtote, & par Horace. Ce ton-là n'eſt-il pas ſeant à un homme comme M. de la M ! On a demonſtré que ces qualitez ſont eſſentielles au Poëme Epique, parce que telle eſt la nature de ce Poëme; mais on ne dit pas que telle eſt ſa nature, parce que ces qualitez ſe trouvent dans les Poëmes d'Homere; on dit ſeulement qu'elles ſont dans les Poëmes d'Homere, parce que ce Poëte a connu par la force de ſon genie que ces qualitez luy convenoient. Et dans la ſuite tous les ſiecles ont conſacré ces regles en approuvant ſes Poëmes, & en mépriſant ceux où l'on a ſuivi celles que M. de la M. voudroit rappeller. Remarquez en paſſant cette beveûë de M. de la M. *C'eſt que toutes ces qualitez ſe trouvent dans un Poëme d'Homere.* Il a crû qu'elles n'eſtoient que dans un de ſes Poëmes, & elles ſont également dans tous les deux. Elles ſont de meſme

dans l'Eneïde, Virgile en ayant si bien connu la necessité, qu'il s'y est assujetti. Ces dernieres paroles, *Et ce qui est encore plus considerable, approuvé par Aristote & par Horace,* sont une pitoyable raillerie dont tous ces faux Critiques se sont servis pour affoiblir l'authorité de ces maistres de l'Art qui leur sont tres contraires. Cette authorité est d'un tres grand poids dans l'esprit des veritables sçavants, mais il est faux que leurs décisions soient plus considerables que le succés de ces Poëmes d'Homere; puisque ce n'est que sur ce grand succés que ces grands hommes ont formé leurs décisions. Car qu'ont-ils fait quand ils ont donné les regles de cet Art? Ils ont examiné ces Poëmes & recherché pourquoy ils avoient tant plû dans tous les siecles; & aprés en avoir trouvé les raisons, ils ont formé sur cela les regles. Ainsi les sages reçoivent ces regles, non parce qu'Aristote & Horace les ont données, ni mesme parce qu'Homere les a suivies, mais parce que les Ouvrages, d'où on les a tirées

ont plû. Car comme M. Dacier l'a prouvé dans sa Preface sur la *Poëtique*, les regles ne sont faites que sur ce qui plaist, & elles ne tendent qu'à monstrer le chemin qu'il faut tenir pour plaire.

Pag. 26. *Ces consequences*, adjouste M. de la M. *ne sont-elles pas l'ouvrage du préjugé plustost que de la raison !* Cela couronne dignement tout ce qu'il vient de debiter avec tant de capacité & de goust. Ces consequences seroient l'ouvrage du préjugé si elles estoient telles qu'il les suppose. Ce que je viens de dire suffit pour destruire cette supposition. M. de la M. appelle tousjours *préjugé* dans les autres ce qui est fondé sur les authoritez les plus respectables & les plus seûres, & *raison* en luy, ce qu'il avance contre la décision de tous les âges.

Ce qui a plû, continuë-t-il, *exclut-il les autres moyens de plaire, & ne sçauroit-on s'ouvrir de nouveaux chemins sans s'égarer !* Il y auroit une infinité de choses à dire sur ces deux lignes. On pourroit peut-estre trouver aujourd'huy

quelque ſecret admirable pour conduire ſeûrement les Vaiſſeaux ſur la vaſte Mer. Mais la bouſſole l'a fait juſqu'icy, & je ne crois pas qu'il y ait des Pilotes aſſez inſenſez pour abandonner ce cadran & pour ſe fier à quelque autre invention qui pourroit auſſi-bien les égarer que les conduire. Il eſt vray de meſme qu'à parler generalement, ce qui a plû n'exclut pas les autres moyens de plaire, & qu'on peut s'ouvrir d'autres chemins. C'eſt à celuy qui le hazarde, à voir s'il a aſſez de force pour le faire ſans s'égarer. Virgile l'a fait, car la fable de l'Eneïde n'a pas cette ſimplicité, qu'Ariſtote a trouvé ſi divine dans Homere; & le Poëte Latin, comme le P. le Boſſu l'a remarqué, s'eſt aſſez éloigné des veſtiges du Poëte Grec pour mériter comme luy la gloire d'une premiere invention. Mais les Virgiles ſont rares. D'ailleurs c'eſt par la difference de ſa matiere qu'il eſt different, & nullement par la forme qui eſt touſjours la meſme. Je diray ſeulement que quand les regles d'un Art ont une fois

eſté trouvées, & que l'approbation de plusieurs ſiecles a prouvé que c'eſtoit le veritable chemin pour plaire, il eſt impoſſible de plaire par un chemin tout oppoſé. Je dis l'approbation de plusieurs ſiecles, car c'eſt le temps & le conſentement general des hommes qui conſacrent nos productions. Cela eſt ſi vray que ſi le Poëme de M. de la M. paſſoit à la poſterité, & avoit un jour le ſceau de pluſieurs ſiecles, un autre Poëte comme luy ſeroit authoriſé à eſtropier Virgile, comme il a eſtropié Homere, & on ne ſeroit pas en droit de le blaſmer. *Pour moy j'avouë,* continuë-t-il, *que je ne voy rien d'abſolument eſſentiel au Poëme Epique, que le recit d'une action.* Voilà la ſuite des erreurs où M. de la M. eſt tombé. Ce n'eſt nullement le recit d'une action qui caracteriſe le Poëme Epique, c'eſt le recit d'une action Allegorique inventée pour former les mœurs. C'eſt la fable qui eſt l'Ame de ce Poëme, comme je l'ay desja dit; & toutes les autres conditions, dont je viens de parler, y ſont

ſi neceſſaires, que ſans elles le Poëme ſeroit tres mauvais, meſme avec la fable, & ne réüſſiroit point.

Que l'action du Poëme , dit noſtre Cenſeur, *ſoit grande , pathetique , ou ſimplement agréable ; qu'elle ſe paſſe entre des Roys ou entre des perſonnes diſtinguées; qu'on y prodigue le merveilleux, ou qu'on s'y contente des cauſes naturelles ; ces differences feront bien de nouvelles eſpeces, mais elles ne changeront pas le genre. La Pharſale & le Lutrin ſont auſſi-bien des Poëmes Epiques que l'Iliade.* Voilà une concluſion digne de ſes principes ; il ne faut pas la laiſſer paſſer ſans en découvrir les erreurs, car elles ſont en grand nombre. Premierement il n'eſt pas neceſſaire que l'action du Poëme Epique ſoit ni grande, ni agréable; l'action la plus commune & la plus horrible d'un grand perſonnage y réüſſira merveilleuſement, & l'action la plus grande d'un homme du commun n'en pourra jamais faire la matiere. Voilà desja une grande erreur. En voicy une autre qui n'eſt pas moindre,

Qu'elle se passe entre des Roys ou des personnes moins distinguées. Cela est entierement opposé à la pratique constante d'Homere, & de Virgile, & aux regles d'Aristote & d'Horace, qui exigent également que l'action se passe, non entre des personnes mediocres, mais entre des Princes & des Roys, ou des gens de pareille authorité, comme les Generaux d'Armée. *Le Poëme Epique a cela de commun avec la Tragedie,* dit Aristote, *qu'elle est un discours en vers, & une imitation des actions des plus grands personnages.* Et Horace aprés luy, a dit :

Poëtiq. Ch. 5.

Dans son Art Poëtiq.

Res gestæ Regumque, Ducumque, & tristia bella,
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

Homere a le premier monstré en quelle sorte de vers il falloit écrire les funestes Guerres, & les actions des Roys & des grands Capitaines. Ni l'un, ni l'autre ne parlent point de *grandes actions*, ni d'actions agréables, mais simplement d'*actions.* Et ils veulent tous

deux que ce ſoient les actions des plus grands perſonnages, des grands Capitaines, des Princes & des Roys. Le Poëme qui imiteroit l'action d'un Bourgeois, ſeroit tres ridicule, ou du moins burleſque.

Qu'on y prodigue le merveilleux, ou qu'on s'y contente des cauſes naturelles. Autre erreur fondamentale qui deſtruit la nature du Poëme Epique, où le merveilleux eſt abſolument neceſſaire. Un Poëme où l'on ſe contenteroit des cauſes naturelles, ſeroit bien maigre & bien ennuyeux. Et il eſt ſi peu vray que la Pharſale & le Lutrin ſoient auſſi-bien des Poëmes Epiques que l'Iliade, que jamais perſonne ne leur a donné ce nom. Et jamais M. Deſpreaux luy-meſme n'a voulu faire paſſer ſon Lutrin pour tel. Ce ſont des Poëmes, mais non des Poëmes Epiques.

M. de la M. finit cet Article par cette ſage maxime, *Et ſuppoſant d'ailleurs toutes choſes égales dans ces Ouvrages, on aura droit de ſe plaire à l'un plus qu'à l'autre, pourveû qu'on ne s'aban-*

donne pas à traiter le gouſt contraire, d'ignorance & de mauvais ſens.

Il fait bien voir luy-meſme qu'à la faveur de cette ſuppoſition on peut de plein droit ſe plaire à un mechant Ouvrage, & le préferer à un bon. C'eſt pourquoy la précaution qu'il prend eſt tres ſenſée; il s'engage à ne pas traiter noſtre gouſt, d'ignorance & de mauvais ſens, pour obtenir de nous la meſme complaiſance. Autant qu'il eſt imprudent dans les partis qu'il embraſſe, autant eſt-il judicieux dans les conditions qu'il exige. Je ne me ſerviray point de termes qui luy puiſſent déplaire, & je m'en paſſeray avec plaiſir à cauſe de l'eſtime que j'ay pour ſon merite; je voudrois pouvoir ménager ſes fautes, comme je ménageray mes expreſſions. A peine a-t-il fini cet Article qu'il en commence un nouveau par une vieille erreur où l'on eſtoit avant Ariſtote, c'eſt-à-dire, avant que l'Art du Poëme Epique fuſt bien demeſlé & bien connu. C'eſt que toute la vie d'un Heros peut eſtre le ſujet d'un Poëme Epique.

Je ne sçay, dit-il, *pourquoy j'ay restreint le Poëme Epique au recit d'un action, peut-estre que la vie entiere d'un Heros, maniée avec Art, & ornée des beautez Poëtiques, en seroit une matiere raisonnable.*

Il est si naturel & si ordinaire à M. de la M. d'estre dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s'est fait, & il y rentre le plustost qu'il luy est possible. Cette erreur est encore plus capitale que toutes celles que je viens de refuter, car elle ruïne le fondement du Poëme Epique, qui est l'imitation, non de plusieurs actions, mais d'une seule action. Et voicy comme Aristote le prouve. *Le sujet doit estre un, & non pas, comme plusieurs pensent, tiré d'une seule personne, car comme on voit tous les jours une infinité d'accidents, de la pluspart desquels on ne peut rien faire qui soit un; il arrive de mesme que les actions d'un mesme homme sont en si grand nombre & si differentes, qu'on ne sçauroit jamais les reduire à cette unité, & en faire une seule & mesme action.* Ce

Poet. Ch. 8

grand Critique juge l'unité d'action si indispensablement necessaire, qu'il asseûre que ceux qui prendroient pour sujet toutes les actions d'un Heros, seroient obligez de les reduire à cette unité; & comment cela seroit-il possible! mais dit-on, l'unité du Heros fait l'unité d'action. C'est ce qu'Aristote détruit & par des raisons & par des exemples, car il adjouste, *C'est pourquoy il me semble que tous les Poëtes, qui ont fait l'Heracleïde, ou la Theseïde, ou plusieurs autres Poëmes semblables, se sont fort trompez, car ils ont crû fort mal à propos que parce que Thesée est un, & qu'Hercule est un, toute leur vie ne devoit faire qu'un seul sujet, une seule fable, & que l'unité du Heros faisoit l'unité d'action.* Voilà donc cette mauvaise methode décriée par le mauvais succés de tous les Poëmes où on l'avoit suivie, que le temps à détruits, & dont on n'a conservé la memoire que pour les mépriser, & pour détourner les Poëtes de suivre cet exemple.

Aristote oppose ensuite à cette mal-

heureuse conduite, celle d'Homere: *Homere*, dit-il, *qui a excellé en tout sur les autres Poëtes, me paroist avoir parfaitement connu ce deffaut, ou par les lumieres naturelles d'un heureux genie, ou par les regles de l'Art, car en composant son Odyssée il n'y a pas fait entrer toutes les avantures d'Ulysse, mais il y a employé tout ce qui pouuvoit avoir rapport à une seule & mesme action, comme est celle de l'Odyssée ; il en a usé de mesme dans son Iliade.*

Il ne se contente pas de ces preuves, il rend encore cela plus sensible par l'exemple de toutes les autres imitations. *Comme donc dans toutes les autres imitations*, continuë-t-il, *ce que l'on imite est un, de mesme dans le Poëme Epique & Dramatique, puisque la Fable est l'imitation d'une action, il faut que cette action soit une & toute entiere, & que ses parties differentes soient tellement liées les unes avec les autres, que si l'on en transpose, ou que l'on en oste une seule, le tout soit entierement changé, ou destruit.* En effet toutes les autres imitations, la

Peinture, la Sculpture, l'Architecture, & tous les autres Arts ne ſe propoſent que d'imiter une ſeule choſe. Ariſtote confirme ſon ſentiment & le met encore dans une plus grande évidence dans le Chap. 18. où il enſeigne aux Poëtes la méthode qu'ils doivent ſuivre: *Soit donc qu'un Poëte travaille ſur un ſujet desja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dreſſe la Fable en general avant qu'il penſe à l'épiſodier, & à l'eſtendre par ſes circonſtances, &c.* Comment ſeroit-il poſſible de dreſſer une fable de toute la vie d'un Heros, & d'épiſodier cette fable par ſes circonſtances, lorſque toutes les actions ſeroient indépendantes, & feroient chacune un tout parfait, au lieu de faire une circonſtance, qui eſt la nature de l'Epiſode. Ceux qui voudroient ſouſtenir une opinion ſi eſtrange, ſe jetteroient dans d'infinies abſurditez.

Cette doctrine d'Ariſtote eſt encore celle d'Horace dans ſa Poëtique:

Denique ſit quod vis, ſimplex duntaxat & unum.

Enfin que tout ce que tu proposes soit simple & qu'il ne soit qu'un. Et il s'explique plus clairement dans la suite.

Aprés Horace on s'est encore confirmé dans cette saine doctrine par le mauvais succés des Poëtes, qui s'en sont éloignez. Stace dans son Achilleïde a voulu chanter son Heros tout entier. Et son Poëme, bien loin d'estre un Poëme Epique, n'est qu'un recit Historique & sans fable. C'est comme si on joignoit ensemble toutes les fables qui ont esté faites sur les aventures du Loup, ou du Rat, & qu'on appellast cela un Poëme Epique.

Si Stace dans son Achilleïde a corrompu l'unité du sujet par la multiplicité des Fables, dans sa Thebaïde il l'a corrompuë encore par des Episodes irreguliers & défectueux; & le mauvais succés de ces deux Poëmes confirme la necessité de l'unité de l'action, telle qu'Homere & Virgile l'ont employée, & dont Aristote & Horace ont donné de si belles leçons.

De nostre temps le P. le Bossu est

entré dans ces veûës d'Ariſtote & d'Horace, & les a expliquées admirablement. M. Dacier dans ſes Remarques ſur *la Poëtique d'Ariſtote* les a confirmées avec beaucoup de ſolidité ; de ſorte qu'on ne peut comprendre comment M. de la M. a voulu renouveller une doctrine ſi contraire à la pratique des plus grands Poëtes, qui a eſté proſcrite par les Critiques Anciens & Modernes les plus ſenſez, &, ce qui eſt encore plus conſiderable, qui a eſté fleſtrie par le mauvais ſuccés de tous les Poëtes qui ont eu la folie de la ſuivre long-temps avant le ſiecle d'Ariſtote, & pluſieurs ſiecles aprés.

Comme le Poëme Dramatique eſt le meſme à certains regards que le Poëme Epique, car il demande également la fable & l'unité d'action, il luy eſt arrivé auſſi parmi nous la meſme choſe qui eſtoit arrivée au Poëme Epique ; avant que cet Art fuſt bien connu, une Tragedie renfermoit toutes les aventures d'un Heros.

Si les principes que M. de la M. pro-

pose estoient reçeûs, la Tragedie retomberoit dans cet ancien desordre. Et ne seroit-on pas bien fondé à venir nous dire que le partage de la Tragedie en cinq Actes donne lieu de distribüer dans ces cinq parties les cinq âges du Heros, son enfance, son adolescence, son âge viril, sa vieillesse, & sa caducité. Par-là on auroit le Heros entier; on ne perdroit pas une seule de ses aventures. Cela ne seroit-il pas bien divertissant! En verité M. de la M. tient bien sa parole, il contredit franchement les opinions les plus reçeûës; il ne se rend aux décisions humaines, qu'autant qu'il en est esclairé; & par malheur pour luy, on voit qu'elles l'esclairent fort rarement. *Je regarde donc comme arbitraire*, dit-il, *le choix de la matiere, & mesme celuy de la forme qu'on luy veut donner.* Cette conclusion est digne des premisses.

Il traite ensuite, de l'Art particulier d'Homere, & il nous avertit que ce Poëte a cherché sur-tout à attacher, à Pag. 28.

émouvoir, & à ſurprendre. On peut remarquer en paſſant cette gradation où l'ordre eſt tres mal obſervé ; car la ſurpriſe précéde & cauſe l'émotion, & l'une & l'autre cauſent l'attachement, mais cela ne merite pas de nous arreſter ; il y a icy des erreurs plus importantes. En traitant des moyens qu'Homere a choiſis pour arriver à ces trois fins, ce Cenſeur tombe, ſelon ſa couſtume, dans des erreurs capitales. Sur le moyen d'attacher, il s'imagine que l'Art d'Homere conſiſte à avoir choiſi le plus grand intereſt qui puſt frapper des Peuples, *c'eſt*, dit-il, *toute la Grece armée qui traverſe les Mers pour ruiner un grand Empire. Il eſt vray qu'en remontant plus haut il ne s'agit que d'une Femme, &c.* Il trouve qu'une Femme du caractere d'Helene, ne meritoit ni d'eſtre redemandée, ni d'eſtre retenuë; mais outre que Menelas & Agamemnon ne devoient pas laiſſer Helene à ſes raviſſeurs, & qu'ils eſtoient obligez de venger cette injure, les larmes & le repentir de cette Infidelle auroient

deû adoucir la dureté de M. de la M. & sa grande beauté le porter à pardonner à Paris de vouloir la retenir. Sans chercher à justifier ni la Femme ni le Mary ni l'Amant, ne veut-il jamais concevoir que la Guerre de Troye & l'enlevement d'Helene ne sont pas le sujet de l'Iliade, que c'est la seule colere d'Achille! Il est vray, comme le P. le Bossu la monstré, que pour s'accommoder aux mœurs & au genie des Grecs ses Auditeurs, pour les attacher à la lecture de son Ouvrage, & pour gagner leur approbation par leurs loüanges, il a feint que cette action s'estoit passée au siege de Troye, & que ces Princes si braves, & ces Peuples qui demeurent victorieux, estoient Grecs & les Peres de ceux qu'il vouloit flatter, & c'est, sans contredit, une grande adresse. Mais encore une fois, ce n'est pas là le sujet de l'Iliade, & ce n'est pas en quoy consiste l'Art d'Homere. Il auroit pû attacher sa Fable à toute autre Histoire, sans que son Poëme eust esté moins interessant. Nous

ne prenons aujourd'huy nul intereſt à la Grece ni à la Guerre de Troye, & nous ne ſommes pas moins touchez de ce Poëme que les Grecs. C'eſt que le ſujet eſt le meſme pour nous qu'il eſtoit pour ces Peuples, & dans tous les temps il attachera également tous les eſprits.

Sur le moyen d'émouvoir, il reconnoiſt ce que Ariſtote a dit de l'adreſſe d'Homere, qu'il quitte ſouvent ſa Narration pour faire parler ſes perſonnages. Mais comme il eſt plus délicat & plus fin Critique que ce Philoſophe, il trouve dans cela meſme un grand défaut.
Pag. 9. *Le Dramatique*, dit-il, *regne dans l'Iliade à temps & à contre temps; & tel en eſt le charme qu'il ne laiſſe pas quelquefois d'orner le Poëme lors meſme qu'il y eſt une faute.* Quel homme c'eſt que M. de la M! Dans les endroits meſmes où le charme ſéduiſant empeſche les autres hommes de ſentir que ce charme eſt une faute, il le ſent luy, & il condamne ce que les autres admirent. M. de la M. a ſi bien découvert ces fau-

tes charmantes dans le Poëme d'Homere, qu'il n'y tombe point dans le ſien.

Sur le moyen de ſurprendre, il a bien connu qu'Homere a cherché le merveilleux, mais il accuſe ce Poëte d'avoir negligé la ſurpriſe, qui demandoit plus d'adreſſe & qui paroiſt auſſi plus importante, c'eſt de préparer les évenements ſans les faire prévoir. *Bien loin qu'Homere ait obſervé cet Art*, dit-il, *on diroit qu'il l'a évité à deſſein; c'eſt peu pour luy de préparer les évenements, il les annonce ſans ménagement avant que de les mettre ſous les yeux. Jupiter meſme dans le milieu du Poëme, pour faire parade de preſcience, & de pouvoir, fait aux Dieux un abregé exact de tout le reſte de l'action, de ſorte qu'on eſt tenté d'en demeurer là parce que la curioſité eſt ſatisfaite. On prétend que la gravité du Poëme l'exige ainſi.... Homere n'a point menagé de ces ſurpriſes intereſſantes qui font une impreſſion ſi vive dans le cœur, donc ces ſortes de ſurpriſes ſont pueriles, donc il eſt de la na-*

Pag. 31.

ture du Poëme de les dédaigner. Voilà la dialectique du préjugé. C'est ainsi que s'explique M. de la M. & nous allons voir que sa dialectique est la dialectique du mauvais goust. Il y a deux sortes de surprises, l'une quand on voit arriver tout d'un coup des choses ausquelles on n'a point esté préparé, & qui n'ont pas esté annoncées ; & l'autre quand il en arrive qui ont veritablement esté annoncées, mais dont on a caché les moyens qui doivent les amener. Jamais personne n'a dit que les premieres ne fussent pas vives & interessantes, ni qu'elles fussent pueriles, ni qu'il fust de la nature du Poëme de les dédaigner quand elles sont bien amenées, & qu'elles naissent naturellement du fond du sujet. Et il est faux qu'Homere ne les ait pas connuës, car il y en a de cette nature dans l'Iliade, & encore plus dans l'Odyssée, comme M. de la M. le verra quand il luy prendra fantaisie de mutiler encore ce Poëme.

Il n'y a qu'à entendre sur cela le pré-

cepte d'Ariſtote, quand il parle de ces ſurpriſes qui doivent regner dans le Poëme Epique, & dans le Poëme Dramatique. *La terreur & la compaſſion*, dit-il, *viennent de la ſurpriſe, quand les choſes naiſſent les unes des autres contre noſtre attente, car le merveilleux ſe trouve bienplus dans celles-là que dans celles qui arrivent ſans deſſein & à l'aventure ..... Il s'enſuit donc de là neceſſairement que les Fables où l'on obſervera cette conduite, ſeront toûjours les plus belles.* Voilà donc les ſurpriſes jugées neceſſaires dans le Poëme. Et Homere ne les a nullement évitées, comme il plaiſt à M. de la M. de le luy reprocher. Que Minerve declare que Diomede va faire de grands exploits; que Jupiter annonce qu'il va relever la gloire d'Agamemnon, & qu'un tel Heros va perir, cela n'eſt point du tout contraire à cette ſurpriſe, car le merveilleux qui naiſt de cet enchaînement de choſes, s'y trouve toûjours. De là vient qu'on prend tant de plaiſir aux Tragedies dont on ſçait tout le nœud & tout le denoüement, car on oublie

Poetiq. Ch. 9.

qu'on les ſçait, & on ſe preſte à ces ſurpriſes la derniere fois comme la premiere: marque ſeûre que ce qui eſt annoncé, peut encore ſuprendre quand les moyens qu'on employe pour l'amener, ſont naturels, & que les choſes naiſſent les unes des autres. J'oſe dire meſme que ces dernieres font plus d'honneur au Poëte, & marquent bien mieux la force de ſont Art. Car quelles reſſources ne faut-il pas avoir en ſoy pour m'attacher & me ſurprendre par une choſe dont on ma desja averti, & pour faire ſur moy malgré cet avertiſſement, une impreſſion auſſi forte que ſi je n'avois rien ſçû! Voilà des efforts dont une genie mediocre ne ſera jamais capable, & que ceux qui ont le gouſt de la Poëſie admireront toûjours dans Homere. Et pour ce qu'il dit de Jupiter qui fait aux Dieux un abregé exact du reſte de l'action, il a égard à ce que Jupiter dit au commencement du 15. Liv. où en effet il annonce ce qui arrivera dans la ſuite; mais outre que cela ſe paſſe entre Jupiter & Junon, ce morceau eſt placé là avec beau-

coup

coup d'Art, car, comme je l'ay remarqué, ce Poëte pour relever la majesté de Jupiter qui a esté surpris un moment par Junon, fait que ce Dieu expose ce que sa providence a determiné. Par ce moyen Jupiter fait connoistre que c'est en vain qu'on forme contre luy des ligues, & que rien ne peut s'opposer à ses decrets. Et ce leger crayon, que Jupiter donne de la fin du Poëme, bien loin d'esteindre la curiosité, ne fait que l'enflammer. M. de la M. accoustumé aux surprises de nos Romans, ne fait cas que des premieres ; heureusement il en a presté une à Homere dans le combat de Patrocle & d'Hector; Elle est tres digne de l'Iliade de M. de la M. mais tres indigne de celle d'Homere; car elle desigure entierement cet endroit qui est tres serieux, & y jette un comique tres risible, comme je le feray voir quand j'examineray le Poëme.

M. de la M. cherche des regles pour ajuster le merveilleux avec le vraysemblable. Et il est certain que le vraysemblable doit toûjours l'accompagner.

Mais cet Eſcrivain n'a pas aſſez connu juſqu'où l'on peut pouſſer le merveilleux dans le Poëme Epique, ni juſqu'où le Poëte peut & doit compter ſur la credulité des hommes. Ariſtote nous dit que dans le Poëme Epique on a la liberté de pouſſer le merveilleux au delà de la raiſon : *Il faut jetter le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée, qui va en cela juſqu'au déraiſonnable, car comme dans l'Epopée on ne voit pas les perſonnages qui agiſſent, tout ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux.* Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il conſeille par là aux Poëtes de mettre dans l'Epopée des choſes évidemment impoſſibles ou incroyables, & qu'il leur donne une pleine liberté de les porter à un excés qui détruiſe ouvertement la vrayſemblace, & qui chocque la raiſon. Comme dans la Tragedie le vrayſemblable l'emporte ſur le merveilleux ſans l'en bannir, dans le Poëme Epique le merveilleux doit l'emporter ſur le vrayſemblable ſans le

Poëtiq. Ch. 25.

destruire. Et pour faire voir combien le Poëte doit estre attaché au vraysemblable, le mesme Aristote dit dans le mesme Chapitre: *Le Poëte doit plustost choisir les choses impossibles, pourveû qu'elles soient vraysemblables, que les possibles qui sont incroyables avec toute leur possibilité.* On n'a qu'à lire tout ce Chapitre avec les Remarques de M. Dacier, & l'on verra avec quel Art merveilleux Homere a sçû allier des choses qui paroissent si incompatibles. Alliage qui luy a fait donner par Aristote cet éloge, *Homere merite d'estre loüé pour plusieurs autres choses, mais sur-tout parce qu'il est le seul de tous les Poëtes qui connoisse bien ce qu'il faut faire.* Et plus bas, *Homere est celuy qui a le mieux enseigné aux autres Poëtes à faire comme il faut ces agréables mensonges.* En mesme temps on sera surpris de l'Audace de M. de la M. qui sans avoir jamais approfondi cette matiere, & sans la connoistre, vient nous debiter ses preceptes, & accuser indirectement Homere d'avoir cherché à amuser des

Dans le mesme Ch.

hommes faits, par des fictions qui n'estoient propres qu'à charmer des enfants.

En verité c'est un malheur d'avoir tant d'esprit.

Des Dieux.

Pag. 35. *Il falloit que les Grecs fussent encore dans l'imbecillité de l'enfance pour s'estre contentez des Dieux d'Homere , car quoyqu'on en dise, il n'en a introduit que de méprisables de quelque costé qu'on les regarde.* Voilà comme parle M. de la M. & il fait ensuite une longue énumeration des miseres de ces Dieux. En quoy il est fidelle copiste de Desmarets qui fait un grand Chapitre pour prouver qu'Homere & Virgile n'ont sçû donner que de miserables idées de leurs Dieux & de leurs Heros. S'il ne vouloit parler que du culte qu'on rendoit à ces Dieux si miserables, il auroit raison. Il falloit estre dans l'imbecillité de l'enfance pour adorer des Dieux si foibles. Mais il ne s'agit point icy de culte; qui est-ce qui ne sçait pas que le Paganisme estoit la derniere vanité! Il s'agit du

Poëme Epique, & de l'effet qu'y produisent ces Dieux. En verité M. de la M. ne paroist pas mieux instruit de la Theologie des Payens, que de l'Art du Poëme Epique.

Qu'est-ce que des Dieux, dit-il, *qui n'ont point fait l'homme!* Mais M. de la M. devoit se souvenir qu'en cent endroits Homere appelle le Dieu Souverain, *Pere des Dieux & des hommes.*

Des Dieux sujets aux infirmitez, à la douleur, blessez quelquefois, & afin qu'il ne manquast rien à ce systeme monstrueux de Divinité, des Dieux qui ne sont pas immortels. Voilà bien des fautes entassées par l'ignorance où est M. de la M. de la Theologie des Payens. Il devoit sçavoir que toute l'Antiquité profane a tenu que les Dieux inferieurs estoient corporels, que par consequent ils pouvoient estre assujetis à toutes les infirmitez, & à toutes les miseres ausquelles les corps sont sujets. Homere pouvoit mesme les faire mortels, mais il ne l'a jamais fait; quoyque mortels par leur nature, il les a tousjours con-

ſervez dans l'immortalité que Dieu leur communiquoit. Cela eſt ſi vray que jamais on ne voit mourir un Dieu dans Homere, ils ſont bleſſez, ils ſouffrent, mais ils ne meurent point. Jupiter pourroit les anéantir, mais il ne le fait pas; jamais il ne les menace de les faire mourir, mais ſeulement de les précipiter dans le Tartare. Voyez ce qu'il dit à Mars dans le 5. Livre p. 235. Ainſi ce que M. de la M. trouve tres monſtrueux, eſt au contraire tres ſenſé, & s'accorde dans ce dernier point avec noſtre Theologie, qui enſeigne que quelques Anges, tout immateriels qu'ils ſont, ont eſté precipitez dans l'Enfer pour leur rebellion.

Aulieu d'invectiver contre ces Dieux d'Homere, M. de la M. devoit s'attacher à combattre ce que j'ay avancé dans ma Préface ſur l'Iliade pour les juſtifier. Il devoit refuter le ſentiment du R. P. le Boſſu, qui n'a pas craint de dire que les fictions d'Homere meritent plus de loüange que de blaſme. *Peut-on le reprendre*, dit-il, *d'avoir attribué*

Liv. 5. Ch. 2.

aux Dieux les passions des hommes ? N'a-t-il pas pû mesme les faire battre contre les hommes ! N'avons-nous pas des exemples de ces expressions & de ces figures dans les Livres Sacrez, & dans la veritable Religion ! Et s'il est permis quelquefois de parler ainsi des Dieux en Theologien, il y a bien plus de raison d'en user de mesme dans les fictions de la Physique & de la Morale.

Je ne repeteray point icy ce que j'ay dit pour faire voir qu'à l'égard des ligues, des combats des Dieux, de leurs playes, de leurs supplices, de leurs emprisonnements, & de la chute d'un Dieu précipité de l'Olympe, Homere est à couvert de nos censures; car non seulement ce Poëte n'a fait en cela que suivre la Renommée, & ce que la Theologie avoit publié avant luy ; mais l'Escriture Sainte elle-mesme nous presente des exemples & des expressions conformes qui meritent tout nostre respect & toute nostre veneration. Je défie la Theologie de M. de la M. de rien opposer de solide à ce que j'ay relevé dans

Homere pour faire voir la conformité de plusieurs de ses idées avec beaucoup de veritez de nos Livres Saints. Homere reconnoist un Dieu superieur, de qui tous les autres Dieux estoient dépendants. Il establit par tout la liberté de l'homme, une double destinée si necessaire pour accorder cette liberté avec la predestination, l'immortalité de l'ame, & les peines & les recompenses aprés la mort. Il a reconnu cette grande verité, que les hommes n'ont rien de bon qu'ils n'ayent reçeû de Dieu; que c'est de Dieu que viennent tous les bons succés dans ce qu'ils entreprennent, qu'ils doivent les demander par leurs prieres, & que tous les malheurs qui leur arrivent ils se les attirent par leur folie, & par le malheureux usage qu'ils font de leur liberté. Enfin il a connu que la providence s'estend sur les animaux mesmes. J'ay fait voir que ce qu'Homere dit de Vulcain précipité du Ciel, & de la menace faite par Jupiter aux Dieux Inferieurs, de les précipiter dans les profonds abysmes du Tar-

tare tenebreux, Et ce qu'on lit dans le 19. Liv. que Jupiter précipita du Ciel le Demon de diſcorde & de malediction, marquent certainement que la Tradition avoit répandu de ſon temps quelque connoiſſance des eſtonnantes veritez que les Prophetes & les Apoſtres ont enſuite plus clairement expliquées, & developpées. Mais toutes ces veritez eſtonnantes dans un Payen ne calment pas le zele de M. de la M. *Des Autheurs Chreſtiens, ſenſez, & Religieux d'ailleurs*, dit-il, *ont voulu rehabiliter la memoire de ces Dieux, qui n'ont pas tousjours trouvé grace devant leurs propres Adorateurs.* Quelle phraſe empoulée & pathetique! Ne diroit-on pas que le R. P. le Boſſu & moy avons voulu relever les Autels de ces Dieux, & eſtre plus Payens que les Payens meſmes; Et tout cela parce qu'on a fait voir qu'Homere avoit ſouvent fait des Dieux de nos vertus & de nos vices. C'eſt là veritablement parler ſans ſçavoir ni ce qu'on veut dire, ni ce qu'on dit. C'eſt parler comme les viſionnaires de Deſmarets.

Pag. 38.

J'ay encore fait voir que tout ce qui paroist dans Homere de plus contraire à la Divinité, se sauve par le moyen des Allegories. Et c'est ce que la pieté de M. de la M. ne peut souffrir. *On essaye encore de se tirer d'embarras*, dit-il, *à la faveur des Allegories, & l'on va jusqu'à faire un parallele scandaleux des Livres Saints avec les imaginations d'Homere.* Voilà un terme un peu fort, & dont je pourrois estre scandalisée. Mais un reproche si vain & si frivole de la part de M. de la M. ne m'offense point, je pardonne cette chaleur à un homme qui a plus fait & lû d'Opera, qu'il n'a lû de Livres de l'Escriture & de Traitez de Theologie; Je pourrois luy faire voir par des exemples sensibles ce que c'est que le scandaleux qu'il ne connoist point assez. Mais je luy diray seulement que je suis tres contente de scandaliser comme l'Archevesque de Thessalonique, Eustathe, comme le P. le Possu, comme les plus excellents Critiques qui ont travaillé sur l'Escriture, comme le sçavant Religieux

Pag. 19.

qui nous donne actuellement un Commentaire litteral sur tous les Livres Saints ; tout le monde ne peut pas édifier comme M. de la M. Il s'applaudira tant qu'il voudra des loüanges que quelques Ignorants donneront à son zele sans connoissance ; & moy je me contenteray du témoignage que des Religieux des plus sçavants, & des plus pieux qui soient dans l'Eglise, ont rendu à mes explications, & à mes petites découvertes, qu'ils ont regardées comme de nouvelles preuves de la verité de la Religion, par la lumiere qu'elles répandent sur certains faits, & sur certaines expressions aussi extraordinaires, qu'admirables & respectables.

Je viens au sentiment particulier qu'il plaist à M. de la M. de nous rapporter de M. Despreaux, sur la bizarrerie, & l'indécence des Dieux d'Homere. *Il dédaigna*, dit-il, *de les justifier par le secours trivial des Allegories, & il voulut bien me faire confidence d'un sentiment qui luy estoit propre, quoyque tout persuadé qu'il en estoit, il n'ait pas* Pag. 40.

voulu le rendre public ; c'est qu'Homere avoit craint d'ennuyer par le Tragique continu de son sujet ; que n'ayant de la part des hommes que des combats, & des passions funestes à peindre, il avoit voulu égayer le fonds de sa matiere aux dépens des Dieux mesmes, & qu'il leur avoit fait joüer la Comedie dans les Entractes de son action pour délasser le Lecteur, que la continuité des Combats auroit rebuté sans ces intermedes.

M. Despreaux est bien-heureux d'avoir eu un ami si fidelle qui aprés sa mort revele les secrets qu'il luy avoit confiez, & qu'il n'avoit pas voulu rendre publics. Mais moy, qui connoissois M. Despreaux mieux que luy, qui ay plus souvent parlé d'Homere avec luy, qui sçavois toute l'indignation que cette entreprise de M. de la M. luy inspiroit, & qui est connuë de tous ses amis, j'ose dire que jamais M. Despreaux n'a pensé une chose si insensée : jamais il ne luy est venu dans l'esprit que *ce grand Poëte ait voulu égayer sa matiere aux dépens des Dieux mesmes,*

& leur faire joüer la Comedie dans les Entractes de ſon action. Comment auroit-il preſté à Homere une idée ſi extravagante ! je ne veux pourtant pas douter de la bonne foy de M. de la M. Un homme pieux comme luy ne ſçauroit mentir, je dis ſeulement qu'il a expliqué M. Deſpreaux comme il explique Homere, il luy fait dire tout autre choſe que ce qu'il a dit. M. Deſpreaux luy avoit donc dit, & j'oſe l'aſſeûrer comme ſi j'avois eſté preſente, car je ſçay quel eſtoit ſon ſentiment ſur cela, & ſes amis le ſçavent comme moy, il luy avoit dit qu'Homere s'eſtoit ſervi tres heureuſement de ce que la Theologie de ſon temps avoit publié des Dieux, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſon Poëme en premier lieu pour le rendre plus merveilleux, car c'eſt à quoy la preſence des Dieux eſt tres neceſſaire, & enſuite pour égayer ſa matiere en certains endroits, & pour adoucir le ton ſevere des combats. C'eſt ce que M. Deſpreaux penſoit, & c'eſt ce qu'ont penſé tout ce qu'il y a eu de

ſages Critiques. Et c'eſt ainſi qu'Euſtathe s'en eſt expliqué. Comment peut-on s'imaginer qu'Homere ait eu deſſein d'*égayer ſon Poëme aux dépens des Dieux meſmes, en leur faiſant joüer la Comedie dans le Poëme du monde le plus ſerieux!* C'eſt une imagination monſtrueuſe qu'Homere eſtoit incapable d'avoir, & que M. Deſpreaux eſtoit incapable de luy preſter. Mais M. de la M. accommode tout à ſes veüës, aux dépens de qui il appartiendra.

Ce qu'il adjouſte des deux ſortes de jugements que nous formons ſur les Ouvrages d'eſprit, eſt incomparable. *Les hommes*, dit-il, *forment deux ſortes de jugements, l'un public, l'autre ſecret; l'un de parade & de ceremonie, l'autre de reſerve & à leur uſage particulier. Ils condamnent Homere dans le Cabinet, & ils s'applaudiſſent d'autant plus de cette idée, qu'elle eſt à eux. Mais dés qu'il en faut porter un jugement public, ils cherchent à ſe rapprocher des idées reçeûës, toutes fauſſes qu'ils les reconnoiſſent, & ils deviennent laſche-*

ment circonspects, par respect pour le grand nombre. Ainsi l'erreur se grossit. Est-ce un homme sage qui parle! Je reconnois encore-là l'Autheur de *Clovis*, qui asseûre gravement qu'*Horace méprisoit Homere, mais que comme il sçavoit qu'il estoit si estimé des Romains, tant à cause de tous ses contes, qu'à cause qu'ils croyoient avoir appris dans l'Iliade & dans l'Odyssée, tout ce qui s'estoit dit des Dieux & des Déesses qu'ils adoroient, il craignoit d'estre déchiré en piéces par le peuple, s'il eust osé le reprendre d'une seule chose impertinente & ridicule;* C'est pourquoy il prit sagement le parti de le loüer, *mais ses loüanges*, dit-il, *ne sont qu'une fine Satyre.* Il y a du plaisir à voir ces beaux esprits deviner si juste. M. de la M. connoist nostre siecle, comme Saint-Sorlin a connu Horace. On est aujourd'huy si retenu; on se mocque d'Homere & des Anciens dans le Cabinet, & par timidité & par respect humain on les loüe & on les admire en public; il n'y a que les Saint-Sorlin, les P... & quel-

ques autres qui ont adopté leurs ſentiments comme M. de la M. qui pleins de courage, & foulant aux pieds cette crainte & ce reſpect ſervile, oſent heurter ce déguiſement trop general, & s'en mocquer ſans aucune contrainte. *Il y a pourtant bien des gens de ce caractere,* continuë-t-il, *& je pourrois déceler icy pluſieurs Complices de mes ſentiments, qui faute de courage, en deviendront peut-eſtre les Cenſeurs.* Il pourroit déceler ſans doute beaucoup de ces laſches circonſpects, comme nous venons de voir que Saint-Sorlin a décelé Horace. En verité M. de la M. auroit eſté bon conſpirateur; il n'auroit pas tenu à luy qu'il n'euſt gagné bien des gens en leur inſinuant que tous ceux qui en public leur paroiſſoient les plus oppoſez à la conjuration, eſtoient ſes complices.

Il eſt ſi naturel à M. de la M. de n'eſtre jamais dans le fait, qu'il n'y entre pas meſme quand il loüe Homere. *Au milieu de cette nuit épaiſſe du Paganiſme,* dit-il, *il n'a pas laiſſé d'entre-*

voir quelquefois le vray, comme quand il dit que d'un signe de teste, symbole de la volonté, Jupiter ébransla tout le Ciel. Homere ne dit point que Jupiter ébransla le Ciel *d'un signe de teste, mais par le seul mouvement de ses sourcils.* Et cela est tres different comme nous le verrons dans l'examen du premier Livre.

Les Dieux ne sont dans l'Iliade que des personnages Episodiques. Les veritables Acteurs sont d'une part les Roys & les Princes de la Grece, &c. Comment M. de la M. a-t-il pû croire que les Dieux n'estoient que des personnages Episodiques dans le Poëme Epique! Il est bien mal instruit. Les Dieux y sont si necessaires qu'ils entrent dans le fond de la Fable comme dans les Episodes, & ils ne sont pas moins Acteurs que les Roys & les Princes. Pag. 44.

Le Poëte à la fin du second Livre fait un denombrement des troupes, qui me paroist plus exact qu'ingenieux, & plus utile pour la suite qu'agréable en luy-mesme. M. de la M. a trop d'esprit, c'est ce

qui le rend si difficile. Ce denombrement avoit parû jusqu'icy non seulement exact & utile, mais encore tres agréable & tres ingenieux. En effet Homere, pour suppléer à l'Action qui est l'Ame du Poëme, & pour corriger l'ennuy que peut donner la quantité de noms propres dont ce denombrement est chargé, l'a admirablement varié par des Histoires anciennes, par des Genealogies necessaires pour la suite, & par des descriptions charmantes qui font un veritable plaisir à ceux qui sentent ce que c'est que Poësie. Un des esprits les plus delicats de nostre siécle l'ayant lû un jour dans ma Traduction mesme, en fut si charmé, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer l'Art d'Homere. Denys d'Halicarnasse y a découvert de grandes beautez. Mais je loue la prudence de M. de la M. d'avoir condamné ce qu'il vouloit rejetter. Je luy diray seulement que puisque de son propre aveu ce denombrement est utile pour la suite du Poëme d'Homere, cette utilité manque dans le sien.

Des Heros.

M. de la M. n'a pas mieux jugé des Heros d'Homere que de ses Dieux. *Premierement ils sont vains*, dit-il, *& d'une vanité qui dedaigne mesme les apparences de la modestie.* Il falloit bien s'attendre que la vanité des Heros d'Homere ne pourroit trouver grace devant les yeux de M. de la M. de ce Poëte si éloigné de toute vanité & si modeste; de ce Poëte si humble, qui a mis à la teste de son Livre une planche où Homere conduit par Mercure, vient luy remettre sa Lyre, luy avoüer que tout n'est pas précieux dans son Poëme, & le prier de choisir, de retrancher tout ce qu'il y a de deffectueux, & de le mettre en estat de ne plus ennuyer, & de plaire. Un Homme de ce caractere ne pouvoit pardonner aux Heros d'Homere cette prétenduë vanité. Mais Plutarque va répondre pour ces Heros à ce Censeur si modeste, & luy faire voir combien il s'est abusé. Cet Escrivain si judicieux & si

eſtimable, ſur-tout par ſon grand ſens, & qui connoiſſoit parfaitement Homere parce qu'il l'avoit bien lû & bien medité, nous enſeigne qu'il eſt quelquefois permis, ſur-tout aux grands Hommes, aux Hommes d'Eſtat qui manient de grandes affaires, de ſe loüer & de parler magnifiquement d'eux-meſmes, parce que les loüanges qu'ils ſe donnent, ne partent jamais d'arrogance, ou de preſomption, ni d'un vain appetit de gloire, mais d'une raiſon ſolide qui les porte à ſe rendre ce témoignage pour une bonne fin. Voicy ſes principes qui feront voir la difference infinie qu'il y a entre un homme ſenſé qui juge d'Homere parce qu'il le connoiſt, & quelqu'un qui en juge ſans le connoiſtre. Il eſt permis de ſe loüer ſoy-meſme, premierement quand il s'agit de répondre à des reproches & à des calomnies. C'eſt ainſi que Periclés ſe vante dans Thucidide ſans qu'on puiſſe l'accuſer d'arrogance, ni d'ambition. C'eſt ainſi qu'Epaminondas ſe louë parmi les Thebains, & c'eſt

ainsi que Scipion se glorifie à Rome. Et c'est par ce principe que Plutarque fait voir qu'il faut bien s'empescher de reprendre Sthenelus lorsque dans le 4. Liv. de l'Iliade pag. 157. il répond à Agamemnon pour son ami Diomede: *Nous nous piquons tous deux d'estre plus braves que nos Peres, & avec raison.* Car il s'agissoit de repousser l'insulte que le Roy venoit de faire à Diomede en luy disant, *Fils du grand Tydée, d'où vient cette peur! Regardes-tu par où tu pourras fuïr de la bataille!* C'est par-là encore que tout ce qu'Ulysse dit de son courage dans le mesme Livre, est tres bien placé, car il répond au reproche injurieux que luy a fait ce Prince. La justice de leur cause leur donnoit cette liberté de se loüer eux-mesmes. Et pour confirmer cette regle de Plutarque, je suis bien aise de rapporter icy ce que dit un jour un grand Capitaine à qui la France doit infiniment; il dit que quand on estoit maltraité il falloit se relever soy-mesme en disant ce qu'on avoit fait de grand, &

que quand on estoit bien traité, alors il seioit bien d'estre modeste & humble. Les grands Hommes sont les mesmes dans tous les temps. En second lieu cela est permis quand on est dans quelque malheur, parce qu'il y a du courage à se roidir ainsi contre la mauvaise fortune, & à faire voir qu'on ne meritoit pas le malheur où l'on est tombé; car alors celuy qui se vante, n'est trouvé ni superbe, ni presompteux, mais grand & invincible. C'est ainsi que Phocion, qui toute sa vie avoit esté si modeste, s'éleve & se glorifie quand il se voit condamné; c'est par ce principe que Plutarque justifie ces paroles hautaines de Patrocle, qui en rendant le dernier soupir, dit à Hector dans le 16. Liv. pag. 53. *Jupiter & Apollon t'ont livré la victoire; ils m'ont vaincu sans peine aprés m'avoir desarmé; si vingt hommes tels que toy m'avoient attaqué sans leur secours, ce bras leur auroit bien-tost fait mordre la poussiere.*

En troisiéme lieu cela est permis quand on a affaire à des ingrats qui ou-

blient les biens qu'ils ont reçeûs. C'eſt ainſi que Themiſtocle, qui pendant qu'il avoit rendu de grands ſervices à ſon Pays, n'avoit rien dit, ni rien fait de ſuperbe, quand il vit l'ingratitude des Atheniens, alors il parla magnifiquement de luy-meſme, & fit valoir ce qu'il avoit fait pour eux. C'eſt par ce principe qu'Achille ne dit rien que de juſte & de raiſonnable quand il parle magnifiquement de ſes Exploits. *Achille*, dit-il, *rapportoit tousjours à Dieu la gloire du ſuccés de ſes armes, & parloit tres modeſtement & tres ſagement quand il diſoit*, ſi Dieu nous fait la grace de ruiner la Superbe Troye, *& lorſqu'aprés avoir tué Hector il dit*, puiſque les Dieux m'ont donné la force de vaincre cet Ennemi redoutable, Liv. 22. Mais quand on paye ſes ſervices d'ingratitude, il parle magnifiquement de ce qu'il a fait, & de tout ce qu'on doit à ſon courage. Il dit *que c'eſt ſur luy ſeul que roule tout ce qu'il y a de plus perilleux & de plus difficile dans cette Guerre.* Il s'appelle franchement *le*

plus vaillant des Grecs. Il dit qu'il a pris douze grandes Villes par Mer avec ses seuls Vaisseaux, & onze par Terre. Et il asseûre *que les Ennemis n'oseront seulement soustenir l'éclat de son Casque.* Car, dit Plutarque, où la vanterie fait partie de la justification, elle est non-seulement permise, mais loüable.

En quatriéme lieu cela est permis, quand les loüanges qu'on se donne, sont des exhortations pour ceux à qui l'on parle, & tendent à exciter parmi eux une jalousie d'honneur, ou qu'il s'agit de reprimer l'audace de quelques insolents & de quelques superbes. Il y a plusieurs endroits dans Homere qu'on justifie par la derniere raison; Et c'est par la premiere que Plutarque justifie admirablement ce que Nestor dit de ses proüesses dans le 7. Liv. Car c'est par-là qu'il rendit le courage aux Grecs étonnez du deffi d'Hector, & fit ensorte que neuf de leurs Generaux se presenterent en mesme-temps pour se disputer l'honneur de se battre en combat singulier contre cet Ennemi si redoutable.

En

En cinquiéme lieu, cela eſt permis quand il s'agit de rendre le courage à ceux qu'on voit étonnez & épouvantez. C'eſt ainſi que Cyrus & qu'Antigonus, qui par tout ailleurs eſtoient tres modeſtes, parloient magnifiquement d'eux-meſmes au milieu des armes & des plus grands dangers. Car alors il s'agit de donner à ſes amis & à ſes ſoldats ſa vertu, ſa capacité, ſon courage pour gages de la confiance qu'on doit avoir en luy. Et c'eſt ce qu'Homere avoit bien compris, dit Plutarque, car il fait qu'Ulyſſe, voyant ſes Compagnons effrayez de la fumée & des vagues, & du grand bruit qui ſortoient des gouffres de Charybde & de Scylla, les raſſeure en les faiſant reſſouvenir de ſon habileté & de ſa valeur qui luy avoient fait trouver de ſi grandes reſſources dans des dangers encore plus grands : *Mes amis*, leur dit-il, *nous ne ſommes pas novices à ſouſtenir de grands maux. Celuy qui ſe preſente n'eſt pas le plus grand que nous ayons eſſuyé. Avez-vous oublié quand le Cyclope nous tenoit enfermez*

Odyſ. 12. v. 208.

dans son affreuse caverne! Par ma prudence, par mon courage & par mon adresse nous nous tirâmes de ce terrible danger. Car dans les temps dangereux c'est un point bien important pour le salut, que la reputation & l'asseurance d'un homme qui joint à l'authorité de Commandant, l'experience éprouvée de grand Capitaine.

Que devient donc M. de la M. avec sa belle Critique? Il voit que ce dont il fait un reproche aux Heros d'Homere, est non seulement ce qui se voit tous les jours dans la vie Civile; mais encore que c'est de la pratique mesme de ces Heros, que Plutarque a tiré des regles tres sages pour faire voir comment & en quelles occasions on peut se loüer soy-mesme sans attirer l'envie, & sans estre blasmé. Il verra dans la suite que le mesme Plutarque, qui a si bien justifié la vanité de ces Heros, confondra la sienne.



Les reproches que ce Censeur fait à ces mesmes Heros, de colere, de cruauté, d'impieté, & d'impolitesse, ne sont

pas mieux fondez. Il faut que M. de la M. n'ait rien lû, car s'il avoit lû les Histoires de ces anciens temps, Herodote, Thucydide, Xenophon, Plutarque, & l'Histoire d'Alexandre, il y auroit veû les mesmes choses qu'on lit dans Homere, & il n'auroit pas fait à ce Poëte un reproche si peu sensé. Mais s'il a ignoré ces exemples, il devoit au moins estre instruit de son Art, & un grand Poëte comme luy, devoit sçavoir que la Fable du Poëme Epique, qui n'est nullement differente des Fables d'Esope & de Phedre, ne reçoit pas moins regulierement pour ses premiers & pour ses seuls personnages, les hommes les plus lasches & les plus méchants, que les plus genereux & les plus dignes de loüange. Et il est certain que la nature du Poëme Epique, la pratique d'Homere, les preceptes d'Aristote & d'Horace, & ce qui est encore plus fort, la raison mesme nous enseignent qu'il n'est pas necessaire que les Heros du Poëme soient gens de bien & vertueux, & qu'il n'y a aucune irre-

gularité à les faire violents, perfides, dénaturez & brutaux. Ainsi ils peuvent estre grossiers, emportez, & se dire des injures, sans que ce soit un défaut. Qui ôteroit mesme à Achille les injures qu'il dit à Agamemnon, détruiroit son caractere, & le Poëme par consequent qui n'est fondé que sur cette colere, & sur cet emportement.

Agamemnon outrage Apollon dans la personne de son grand Prestre, continuë M. de la M. *c'est mesme sur cette sacrilege imprudence que tout le Poëme est fondé. Menelas invoque Jupiter en lançant son javelot contre Paris ; mais à peine a-t-il manqué son coup, qu'il blaspheme le Dieu qu'il vient d'invoquer ; Achille fremit de rage de ne pouvoir tuer Apollon qui vient de l'induire en erreur.*

Voilà des objections bien indignes d'un homme d'esprit comme M. de la M. Ne luy a t-on pas dit cent fois que dans toute l'Iliade, soit au Camp des Grecs, soit dans la Ville de Troye, on ne voit que seditions, que fraudes, que crimes, que passions brutales, que

folie, qu'emportements criminels! Agamemnon est un Roy que sa passion aveugle. Menelas au desespoir d'avoir manqué son coup, blaspheme le Dieu qu'il vient d'invoquer. Cet emportement n'est que trop naturel aux hommes. Et quant à l'impieté d'Achille, qui outré de desespoir, dit à Apollon qui l'avoit trompé par un vain fantosme: *O le plus pernicieux de tous les Dieux, s'il estoit en mon pouvoir de me vanger, vous sentiriez les effets de ma colere.* Je m'estonne que nostre Censeur en ait osé parler aprés ce que j'avois dit dans ma Remarque, je prie le Lecteur de la consulter.

Comme nostre Censeur s'imagine que l'Iliade est l'éloge d'Achille, il admire le caractere de ce Heros, & en effet il est admirable, mais il tourne contre luy tous les avantages qu'il a receûs de la Nature & toutes les faveurs des Dieux. *Il est,* dit-il, *d'une force & d'une legereté dont aucun autre n'approche, il a des chevaux immortels, des armes divines, & pour surcroist la protec-*

Au commencement du Liv. 22. Tom. 3. p. 251.

tion de Jupiter, & le secours assidu de Minerve. De-là il conclud qu'il faudroit rabattre beaucoup de sa valeur & de son courage, si Homere n'avoit trouvé l'Art de relever son caractere en establissant qu'Achille sçavoit qu'il seroit tué à cette Guerre; sans cela sa force prodigieuse, & le secours des Dieux le mettant hors d'estat de rien craindre, on ne devroit pas luy faire un merite de son intrepidité qui ne l'exposoit en aucune maniere. Voilà un pitoyable raisonnement; si cette force, cette legereté, & ce secours l'avoient mis certainement hors d'estat de craindre la mort, nous rabattrions autant de l'idée de son courage, qu'il auroit eu de certitude de ne point mourir; mais comme elles le laissoient dans toute la possibilité d'estre tué, car les plus forts & les plus legers perissoient dans ces combats, & les Dieux retiroient souvent leur secours de ceux qu'ils avoient le plus protegez, le courage d'Achille ne peut estre suspect, & ses exploits ne peuvent estre
Pag. 52. attribuez à sa force seule. La comparai-

son d'Achille avec un Geant bien armé qui combat contre une legion d'enfants, & qui en fait un grand carnage, est tres ridicule. Par la mesme raison il ne faudra point admirer les exploits & le grand courage de David. Il estoit plus fort qu'Achille, car encore tout jeune [1] il avoit tué des Lyons & des Ours, [2] il avoit la legereté des Cerfs. [3] Ses bras estoient forts & robustes comme un Arc d'Airain. Dieu luy-mesme avoit dressé ses mains au Combat, [4] & l'avoit armé de force & de courage pour la guerre. Il dit à Goliath : [5] *Je viens à toy au nom du Seigneur des Armées, & le Seigneur te livrera entre mes mains.* Selon les belles regles de M. de la M.

1. Manu Leonem & Ursum interfeci ego servus tuus. *1. Reg. 17. 36.*

2. Perfecit pedes meos tanquam Cervorum. *Psal. 17. 34.*

3. Docet manus meas ad prælium : & posuisti ut arcum æneum, brachia mea. *Ibid. 35.*

4. Et præcinxisti me virtute ad bellum. *Ibid. 43.*

5. Ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum ... Et dabit te Dominus in manu mea. *1. Reg. 17. 45. 46.*

David n'a donc aucun merite d'avoir tué ce Geant, car un Geant ne couste pas plus à Dieu à défaire, qu'un enfant à un Geant ; & cet exploit ne peut estre mis sur le compte du courage de David. Qui est-ce qui a jamais raisonné de cette maniere ! Et n'y a t-il pas de l'impieté à vouloir persuader que le secours des Dieux deshonore les Heros ! Car il les deshonoreroit certainement, si ce secours faisoit tout, & ne laissoit aucune part à leur courage. Le trait qu'Homere adjouste pour rendre plus brillant le caractere d'Achille qui va à cette Guerre, quoy-qu'il fust asseuré d'y perir, n'est point pour relever sa valeur & son courage, mais pour relever sa magnanimité. Et cela est tres different. Encore une fois ce n'est point du tout en feignant qu'Achille sçavoit qu'il seroit tué à cette Guerre qu'Homere a trouvé l'Art de mettre le courage de ce Heros hors de tout soupçon, car son courage n'auroit pas moins esté hors d'atteinte quand il n'auroit pas sceu qu'il devoit y estre tué. Le

courage de David en eſt-il moins hors de tout ſoupçon, parce qu'il n'eſtoit pas averti qu'il trouveroit la mort dans les perils où il s'expoſoit, & qu'au contraire il s'aſſuroit que Dieu livreroit entre ſes mains ſes ennemis les plus terribles !

M. de la M. ſe jette enſuite ſur les caracteres qu'Homere a formez, & qu'il trouve mal ſoutenus. Cela eſt admirable. Juſqu'icy Homere a paſſé ſans contredit pour le plus grand, que dis-je, pour le ſeul Maiſtre dans cette partie ſi eſſentielle au Poëme. Ariſtote, Horace, tous les anciens Critiques qui ont traité de cet Art, & parmi les modernes M. Deſpreaux, le P. le Boſſu ont donné à Homere l'éloge d'avoir parfaitement enſeigné à former des caracteres qui ne ſe démentent point ; c'eſt de luy qu'on a tiré les quatre qualitez des mœurs poëtiques qui doivent eſtre *bonnes*, c'eſt-à-dire, bien marquées, *convenables*, *ſemblables* & *égales*. M. de la M. avec ce grand genie pour la Poëſie, vient s'oppoſer, ſelon ſa bonne couſtume, à ce

Pa[g.] 53.

consentement general. Je n'aurois pas daigné répondre à cette accusation si frivole, s'il ne l'avoit soustenuë par un exemple qu'il donne du défaut qu'il reprend dans ce Poëte. Exemple dont l'examen va donner une grande idée de sa Critique, & de sa capacité. Voicy ses propres termes : *Helenus, Hector & Diomede sont donnez pour Sages dans l'Iliade, voicy cependant ce qui leur arrive à tous trois dans la mesme rencontre : Diomede secondé par Minerve mettoit en déroute l'armée Troyenne, à qui par consequent Hector se trouvoit plus necessaire que jamais; que fait le sage Helenus dans cette extremité! Il conseille à Hector de rallier les Troyens, d'abandonner ensuite le combat ; & d'aller à Troye avertir Hecube d'offrir un sacrifice à Minerve pour l'appaiser. L'avis du sacrifice estoit bon, mais n'y avoit-il qu'Hector à charger de cette commission! Combien d'autres moins utiles au combat eussent esté aussi bons pour le message! Que fait de son costé le sage Hector! Il applaudit à la prudence d'Helenus, & il*

Pag. 54.

laisse le champ de bataille libre à Diomede, qui auroit achevé ce jour-là de vanger la Grece, s'il n'eust esté luy-mesme aussi imprudent que ses ennemis ; il s'interrompt au milieu de ses succés, il s'arreste à interroger un inconnu, à faire & à écouter des histoires, & il fait si bien par sa faute, que celle d'Hector n'a point de suite. Voilà, ce me semble, des imprudences bien averées dans des personnages dont on n'en devoit point attendre.

Voilà un beau coup de filet pour M. de la M. d'avoir pris en faute trois Heros d'Homere tout à la fois ; mais ces imprudences prétenduës ne serviront qu'à faire voir l'imprudence du Censeur, que la lecture seule du Texte & ma Remarque luy auroient épargnée, s'il avoit lû l'un & l'autre avec moins de préoccupation, ou plus de jugement. L'endroit dont il s'agit icy est dans le VI. Livre de l'Iliade. Helenus estoit un Prince d'une grande authorité parce qu'il estoit Devin, & que cette qualité le rendoit tres considerable dans sa famille. M. de la M. qui se mesle de

parler de caracteres, devoit faire quelque attention à celuy-là. *Il conseille*, dit-il, *à Hector de rallier les Troyens, d'abandonner ensuite le combat.* Cela n'est point du tout comme le dit M. de la M. & voilà dans ce peu de mots trois fautes grossieres; jamais la sagesse d'Homere n'a parû avec plus d'éclat que dans cet endroit. Helenus ne conseille point, il ordonne : *Hector vous irez.* Il ne conseille pas de rallier les Troyens, mais il ordonne *de faire ferme & de retenir les fuyards.* Et il adjouste, *aprés que vous aurez rasseûré nos phalanges & rallumé le combat, nous ferons nostre devoir, &c. Pendant que nous arresterons les Ennemis, Hector vous irez dans la Ville.* Que fait Hector ! Il cede à la Religion, & obéït aux Dieux; mais comment leur obéït-il ! abandonne-t-il le combat dés que son frere a parlé ! non. Mais *il parcourt rapidement toutes ses Troupes, ranime leur courage, & restablit le combat. Les Troyens & les Alliez honteux de leur fuite, tournent teste, & font de si grands efforts,*

Ce ...nt les ...oupes ...rm... l'Hom. ...v. 6. ...l. 1. ...244.

que les Grecs contraints de plier à leur tour, cessent le carnage. Hector ne part pas mesme encore. Le Poëte à soin de marquer qu'il est tesmoin du changement qui arrive, & qu'il ne part qu'aprés l'avoir veû. *A voir un si prompt changement*, continuë Homere, *ils croyent tous que quelqu'un des Immortels est descendu de l'Olympe pour sauver les Troyens.* Ce n'est pas encore assez. Aprés tout cela encore Hector parle aux troupes, & donne ses ordres: *Alors Hector élevant sa voix, dit à ses troupes: Donnez icy de nouvelles marques de vostre courage, & soutenez le combat pendant que je vais rentrer dans Troye. En finissant ces mots il les quitte.* Peut-on éloigner Hector avec plus de précaution, & mettre son honneur à couvert avec plus d'art & de noblesse! Il ne quitte qu'aprés avoir rallumé le combat, restabli les affaires, veu les Grecs plier à leur tour, & laissé, s'il faut ainsi dire, un des Immortels qui tient sa place. Quelle beauté de Poësie! quelle grandeur de caractere! M. de la M.

ne les sent-il point ! les Connoisseurs les sentent, & cela suffit. *Tant d'autres auroient esté aussi bons pour ce message,* adjouste M. de la M. Autre erreur. Il falloit un homme comme Hector, un homme d'authorité qui pust ordonner. Et la suite mesme du Livre le prouve.

Voilà donc Helenus & Hector bien justifiez. La justification de Diomede n'est pas plus difficile. Je ne feray que rapporter icy la Remarque de M. Dacier sur le Chap. 26. de la Poëtique d'Aristote : *Il n'y a rien de plus injuste,* dit-il, *que les Critiques que l'on fait sur des choses qui sont purement de coustume. Dans ces temps-là il n'y avoit rien de plus ordinaire que de voir des gens dans les combats parler ensemble avant que d'en venir aux mains. Homere est plein de ces exemples, & il merite bien que nous luy fassions la justice de croire qu'il n'auroit pas fait si souvent la mesme chose si elle avoit esté contraire aux mœurs de son temps. Mais ce n'est pas seulement une chose de coustume, c'est une chose fondée en raison. L'Hospitalité estoit dans ces*

temps Heroïques un droit plus ſaint que la Parenté meſme, c'eſt ce qui fait que Diomede donne une ſi longue audience à Glaucus qu'il reconnoiſt d'abord pour ſon hoſte, avec lequel il ne luy eſt pas permis d'entrer au combat; & Homere ſe ſert admirablement de cette conjoncture pour avoir lieu de faire une Hiſtoire agreable aprés tant de combats qu'il a deſcrits, & pour délaſſer ſon Lecteur par un recit auſſi diverſifié qu'eſt l'Hiſtoire de la famille de Siſyphe. Ce n'eſt pas là tout, il faut voir avec quelle adreſſe & quel menagement il place ce long entretien; ce n'eſt pas pendant l'ardeur d'un combat opiniaſtré, ç'auroit eſté trop mal prendre ſon temps, & il n'y avoit point de couſtume qui euſt eſté ſuffiſante pour l'excuſer. Il le place aprés qu'il a fait rentrer Hector dans Troye, & que l'abſence de cet ennemi ſi redoutable a donné à Diomede un loiſir qu'il n'auroit pas eu ſans cela. Il n'y a qu'à lire ſur cet endroit la judicieuſe Remarque d'Euſtathe. Ce Poëte, dit-il, *aprés avoir éloigné un auſſi dangereux combat-*

tant qu'Hector & l'avoir fait retirer de la meslée, interrompt la violence des combats & donne quelque relasche à son Lecteur, en le faisant passer du trouble & du desordre de l'action, à la tranquillité & à la securité du recit historique; car par l'heureux Episode de ce Glaucus il trouve moyen de jetter dans son Poëme plusieurs choses merveilleuses, comme des Fables qui contiennent des Allegories charmantes, des Histoires, des Genealogies, des Sentences, des Mœurs anciennes & plusieurs autres semblables agrements qui diversifient son Poëme, & qui en rompant, s'il faut ainsi dire, sa monotonie, instruisent agréablement l'Auditeur. Voilà donc ce que fait Homere, il loüe finement par là Diomede & Hector. Car il fait voir que pendant qu'Hector est dans la méslée, les Grecs n'ont pas le loisir de respirer, & que dés qu'il a quitté le combat, tous les autres Troyens, quoy qu'ils ayent regagné tous leurs avantages, ne peuvent pourtant occuper Diomede, & que ce Prince peut s'entretenir quel-

ques moments avec Glaucus ſans rien faire perdre à ſon party. Il delaſſe ſon Lecteur par un Epiſode tres agréable & tres heureuſement placé, & il diverſifie ſon Poëme. On dira peut-eſtre que ſi l'on juſtifie Homere, il n'eſt pas poſſible d'excuſer les mœurs de ſon temps, car il n'eſt pas naturel que des hommes qui ont l'eſpée à la main s'entretiennent de ſang froid avant que de ſe battre. Injuſte prejugé qui nous fait préferer nos mœurs à celles des Anciens, & qui nous perſuade quelles ſont plus conformes à la nature. Mais outre que ces mœurs anciennes durent encore dans des Pays que le Commerce des autres Peuples n'a pas corrompus, ce qui eſt une grande marque quelles ſont naturelles, qui nous a dit qu'il eſt plus naturel de ſe battre d'abord avec ferocité, que de parler avec ſon ennemy avant que de ſe battre! &c. Il eſt eſtonnant qu'aprés une juſtification ſi éclatante, ſi vraye & ſi ſenſible, un homme oſe venir encore faire un reproche ſi injuſte & ſi peu approfondi.

Ce que M. de la M. appelle *imprudence bien averée qu'on ne peut sauver*, Eustathe l'appelle *une chose heureuse, merveilleuse, charmante, instructive, & admirablement bien placée.* Qui est-ce qui balancera entre un tel Censeur & un tel Panegyriste !

Ce Censeur pour confirmer ce qu'il a avancé, que les caracteres d'Homere sont mal soustenus, cite les braves qui
Pag. 55.
sont quelquefois lasches, & les lasches qui sont quelquefois braves. Mais outre que ce Censeur reprend souvent comme des laschetez, des actions qui n'en sont nullement, comme je le feray voir bientost, il se seroit épargné encore cette nouvelle erreur, s'il avoit voulu se souvenir qu'Homere establit que la valeur est un don de Dieu, qu'un Heros est brave quand Dieu l'assiste, & qu'il est lasche quand Dieu vient à l'abandonner. D'ailleurs un acte ne destruit point l'habitude. Or l'habitude est ce qui forme le caractere, & le caractere n'est point destruit par un acte, dont mesme la cause n'est point toute en-

tiere en luy. Quand je dis que la valeur est un don de Dieu, je parle de la valeur veritable, car ce courage feroce qui vient ou de brutalité ou d'emportement, ou d'une force extraordinaire, il est tout entier dans l'homme. Comment viendroit-il de Dieu ! les meschants l'employent contre Dieu. C'est ainsi que Mezence contempteur des Dieux est brave dans Virgile.

Homere en ces endroits, continuë M. de la M. *a peint les hommes à la maniere de l'Histoire, & non pas selon les veües du Poëme.* On ne peut rien dire de plus opposé à la verité. Il est certain qu'Homere a tiré de la renommée beaucoup de circonstances qu'elle avoit publiées des Heros sous les noms desquels il a mis sa fable, mais il les a toutes accommodées aux veües du Poëme. Et Aristote n'a rien fait voir avec plus d'évidence que la differente conduite de l'Histoire & de la Poësie, pour mettre l'art d'Homere dans un plus grand jour. Cependant c'est cet art que M. de la M. veut refuser à Homere : *Il y avoit,* dit-il, *une Tradi-*

Pag. 56.

tion de la guerre de Troye, dont il a conservé les faits, sans les accommoder scrupuleusement aux regles d'un art qui n'a esté bien développé que depuis luy, quoy qu'il en soit le Pere. Voilà donc Homere accusé par M. de la M. d'avoir travaillé sans avoir connu son art. Il en est pourtant le Pere, mais cet art a esté bien développé depuis luy. Peut-on rien dire de plus risible ! Ce n'est que sur les Poëmes d'Homere que cet art a esté formé ; c'est de-là qu'on a tiré toutes ses regles ; Aristote, Horace, M. Despreaux, le P. le Bossu presentent tousjours Homere pour le veritable modelle. Virgile luy-mesme l'a suivi. Est-il possible qu'Homere ait ignoré un art dont il a donné les chefs-d'œuvres. Qui est-ce donc qui l'a développé ! C'est sans doute M. de la M. dans les regles qu'il vient de nous presenter.

Mais il l'a si peu développé, qu'il n'a pas mesme connu en quoy consiste la difference qu'il y a entre l'Histoire & le Poëme, quoyqu'elle ait esté bien marquée par ceux qui en ont traitté. Selon

luy *cette difference consiste en ce que l'Histoire raconte en détail les actions d'un tel & d'un tel, & que le Poëme invente des personnages exprés pour donner en eux une idée de certaines passions, de certains vices, ou de certaines vertus, & qu'il rassemble avec Art dans ces personnages, des effets sensibles & continus de ces passions, de ces vices, ou de ces vertus, pour en faire mieux sentir la nature; au lieu que dans l'Histoire ces effets estant moins choisis & plus interrompus, ils n'en donnent pas une idée si vive ni si distincte.* Ce n'est nullement cela qui constituë la difference entre la Poësie & l'Histoire. Car rien n'empesche que l'Histoire ne donne une idée de certaines passions, de certains vices, ou de certaines vertus, qu'elle n'en represente les effets sensibles, & qu'elle n'en fasse connoistre la nature. L'Histoire d'Alexandre ne fait pas moins connoistre les vices de ce Prince, que l'Iliade ceux d'Achille; & quoy-que ces effets soient moins choisis & plus interrompus, ils peuvent pourtant estre aussi

Pag. 56. 57.

heureux que ſi on les avoit choiſis, & tels qu'ils donnent de ces vices une idée auſſi vive que pourroit faire la Poëſie. Mais elle conſiſte en ce que l'Hiſtoire n'eſcrit que ce qui eſt arrivé, & la Poëſie ce qui a pû ou dû arriver neceſſairement, ou vray-ſemblablement; que l'Hiſtoire rapporte les choſes particulieres, & la Poëſie les choſes generales. Voilà pourquoy la Poëſie eſt plus morale que l'Hiſtoire, car les choſes generales conviennent à tous les hommes, & les particulieres ne conviennent qu'à un ſeul. On peut voir le Chap. 9. de la Poëtique d'Ariſtote.

Je viens à la ſimplicité des mœurs que condamne ce grand Critique : *Il manque*, dit-il, *aux Heros de l'Iliade une ſorte de dignité inconnuë au ſiecle, & dans le Pays où Homere eſcrivoit. On ne voit point autour des Roys une foule d'Officiers, ni de Gardes; les Enfants des Souverains travaillent aux Jardins, & gardent les troupeaux de leur Pere. Les Palais ne ſont point ſuperbes, les Tables ne ſont point ſomptueuſes, Agamem-*

Pag. 57. 58.

non s'habille luy-mesme, & Achille apreste de ses propres mains le repas qu'il donne aux Ambassadeurs d'Agamemnon. Sur cela on traite de grossier, non Homere, mais son siecle, & on asseûre que la peinture en est devenuë desagreable à des siecles plus delicats. Il faut que je sois bien grossiere, car j'avouë que c'est la delicatesse de nostre siecle qui me fait trouver plus agréable cette peinture des temps & des mœurs qu'Homere descrit.

Quelques adorateurs d'Homere, continuë M. de la M. *ne sont pas contents de cette distinction, on a grand tort, disent-ils, d'appeller grossiers ces temps Heroïques où le luxe n'avoit pas encore corrompu les mœurs, &c.* J'ay ma bonne part à ce reproche, & je m'en applaudis. J'ay dit qu'Homere peint par tout la Nature telle qu'elle estoit dans sa premiere simplicité, & avant que décheüe de sa dignité & de sa noblesse, elle eust cherché à estayer ses ruines sur une pompe vaine, qui n'est jamais la marque d'une veritable & solide grandeur. Les Heros des-

poüillent eux-mesmes les bestes, & les font rotir. Mais tout cela est conforme à ce que l'on voit dans l'Escriture Sainte. Agamemnon & les autres Princes tüent eux-mesmes les Victimes, parce que c'estoit l'acte le plus auguste & le plus solemnel de la Religion. Les Princes préparent eux-mesmes leurs repas, & les Fils des plus grands Roys gardent les troupeaux, & travaillent eux-mesmes, parce que c'estoient les mœurs de ces temps Heroïques où l'on ne connoissoit ni le luxe ni la mollesse, & où l'on ne faisoit consister la gloire que dans le travail & dans la vertu, & la honte que dans la paresse & dans le vice. L'Histoire Sainte & l'Histoire profane nous enseignent également que c'estoit la coustume de se servir soy-mesme, & cette coustume estoit un reste précieux du siecle qu'on a appellé l'âge d'or. Les Patriarches vivoient de mesme, ils travailloient de leurs propres mains, David gardoit les troupeaux. En un mot les temps qu'Homere peint, sont les mesmes que ceux où Dieu daignoit converser avec les hommes.

hommes. Quelqu'un oseroit-il dire que nostre faste, nostre luxe & nostre pompe valent cette noble simplicité qui a esté honorée d'un si glorieux commerce! J'aime à voir les Heros d'Homere faire ce que faisoient les Patriarches, plus grands que les Roys & que les Heros. J'aime à voir Junon s'ajuster elle-mesme, sans cet attirail de Toilette, sans Coëffeuse, sans Dame d'atour. Il en est des Heros comme des Dieux. On ne voit autour d'Achille, d'Agamemnon, &c. ni Estaffiers, ni Valets de chambre, ni Gentilshommes, ni Gardes; on n'en voyoit point autour d'Hercule, ni de Thesée, & les Dieux eux-mesmes marchoient sans cortege.

Voilà une grande partie de ce que j'avois dit dans ma Préface sur l'Iliade, & je le rappelle icy pour faire voir l'injustice & l'imprudence de M. de la M. qui continuë de faire les mesmes reproches au siecle d'Homere, & à la peinture qu'il en fait; & qui, sans répondre à aucune de ces grandes veritez que j'ay rapportées en l'honneur de ces temps

heureux, se contente de s'escrier : *Ne diroit-on pas à ce discours qu'il y avoit plus de vertu dans le siecle d'Homere que dans le nostre !* Qui est-ce qui en peut douter ! Je suis faschée que M. de la M. paroisse aussi peu instruit de la Morale, que de l'art du Poëme. C'est une verité constante que dans tous les temps où l'on n'a connu ni le luxe, ni la molesse, il y a tousjours eu plus de vertu : car où il n'y a point de luxe, là se trouve la simplicité ; de la simplicité naist l'Innocence, & l'Innocence est la mere & la nourrice des vertus. Quand l'Histoire de tous les siecles ne nous l'apprendroit pas, nostre siecle seul suffiroit pour nous en convaincre. *Mais,* dit M. de la M. *qu'on lise l'Iliade, ces temps qualifiez d'Heroïques paroistront le regne des passions les plus injustes, & les plus basses, & sur tout le triomphe de l'avarice.* Il n'y pense pas, & il confond tres mal à propos certains caracteres vicieux, qu'Homere nous presente dans l'Iliade pour nous porter à fuir le vice, il les confond avec ces temps. A t-on jamais prétendu que

[P]ag. 9.

dans les temps de la plus grande innocence il n'y ait point eu d'hommes méchants, que les passions ayent portez à commettre des crimes ! Mais que ne jettoit-il les yeux sur les caracteres de l'Odyssée, il auroit veû ce que peuvent la sagesse & la vertu. D'ailleurs que l'on rassemble toutes les passions qui regnent dans l'Iliade, les seditions, les emportements, les tromperies, les vengeances, les crimes qui se commettent dans ce Poëme, tous ces excés n'approcheront pas de ceux que l'on a veûs depuis. Et je suis seûre que si l'excés des crimes faisoit l'Heroïsme, les derniers temps devroient estre appellez les temps Heroïques préferablement aux Anciens.

M. de la M. continuë, *Homere mesme parle quelquefois de l'or, avec une certaine admiration qui marque bien que le défaut de luxe venoit moins dans son temps d'une simplicité vertueuse, que de grossiereté & d'ignorance.* Les loüanges qu'Homere donne quelquefois à l'or, ne marquent point du tout ce que M.

de la M. en infere. Mais il m'a accoustumée à le voir prendre à gauche si souvent, que je n'en suis plus surprise. Comment a t-il pû penser que le défaut de luxe, qui estoit de son temps, venoit moins de simplicité & de vertu, que de grossiereté & d'ignorance! Les Grecs n'avoient-ils pas devant les yeux le luxe des Asiatiques, & pouvoient-ils ignorer ce qu'ils voyoient! Homere se mocque luy-mesme du Prince des Cariens qui alloit au combat chargé d'ornements d'or comme une jeune fille. En verité il est scandaleux qu'un Chrestien loüe le luxe, la mollesse, & les delices de nostre siecle, & qu'il les préfere à la sagesse & à la simplicité des anciens temps, restes précieux du siecle d'or, aprés qu'un Autheur payen comme Longin a attribué la décadence des esprits à ce luxe & à cette mollesse. Mais ce sont-là les grands airs des Censeurs d'Homere. Il y en a un qui, comme M. Despreaux le luy a reproché, a regardé ce luxe & cette mollesse comme un des grands

A la fin du . Liv. de l'Iliade.

Dans le dernier Ch. de son Traité du Sublime.

presens que Dieu ait faits aux hommes, quoy-qu'ils soient l'origine de tous les vices. Il ignoroit que ce luxe est venu d'Asie en Europe, & que c'est des Nations barbares qu'il est descendu chez les Nations polies, où il a tout perdu.

Aprés que M. de la M. a si bien jugé du but d'Homere dans son Iliade, des regles de son Poëme, de ses Dieux, de ses Heros, des mœurs & des caracteres, il entreprend de juger des divers genres de son Eloquence, & c'est icy où nous allons voir une fleur de Critique qui estonne & qui surprend. Il commence par la Narration. Et comme on luy fait voir que la maniere de narrer de ce Poëte est parfaitement semblable à celle de l'Escriture Sainte, nostre Censeur prend sagement le parti de diminuer l'admiration que tous les gens sensez auront tousjours pour cette simplicité toute divine. *Les Autheurs Sacrez*, dit-il, *ont employé la Narration simple, ils meslent indifferemment dans les faits, les petites & les grandes circonstances, quelquefois mes-* Pag. 61.

me les plus éloignées comme les plus prochaines, & quoy-qu'elles eussent toutes leur utilité dans les veüës de la sagesse éternelle qui inspiroit ces Historiens, je croy qu'ils ne se mettoient pas eux-mesmes fort en peine ni des tours, ni de l'arrangement, ni du choix. M. de la M. ne cherche pas de détour. Il declare bien nettement la simplicité de l'Escriture Sainte, non seulement negligée, mais vicieuse & sans Art. La Sagesse éternelle a bien inspiré ces Escrivains Sacrez, mais elle a permis qu'ils ayent escrit sans tours interessants & agréables, sans arrangement, sans choix. Pourquoy cela! *parce*, dit-il, *que ces Historiens ne se mettoient pas eux-mesmes fort en peine ni des tours, ni de l'arrangement, ni du choix.* Voilà des paroles tres scandaleuses. Il est bien certain que Moyse & les autres Escrivains Sacrez en escrivant la Bible n'ont point pensé à chercher ces tours, cet arrangement, & ces finesses de l'Escole. Mais, comme M. Despreaux l'a fort bien dit, le Saint-Esprit y a pensé pour

Dans [l]a 10. Reflex. [s]ur Longin.

ceux, & les a miſes en œuvre avec d'autant plus d'Art qu'on ne s'apperçoit point qu'il y ait aucun Art. Car on n'y remarque point de faux ornements, & rien ne s'y ſent de l'enflure, & de la vaine pompe des Declamateurs, plus oppoſée quelquefois au vray ſublime, que la baſſeſſe meſme des mots les plus abjets; mais tout y eſt plein de ſens, de raiſon, & de majeſté, de ſorte que le Livre de Moyſe eſt en meſme-temps le plus éloquent, le plus ſublime, & le plus ſimple de tous les Livres.

M. de la M. n'en demeure pas-là, il continuë, *l'Hiſtoire Sainte eſt venerable & Divine par des endroits bien plus importants que le ſtyle, on la rabaiſſe quand on y cherche de l'Art; & l'élegance eſtudiée, qu'on y veut mettre, luy oſteroit ce caractere ſi ſenſible de verité qui fait ſa plus grande force.* A t-on jamais parlé avec tant de temerité & ſi peu de connoiſſance! *L'Hiſtoire Sainte eſt venerable & Divine par des endroits plus importants que le ſtyle.* Donc le ſtyle n'en eſt ni venerable, ni divin; donc

il eſt negligé, ſans arrangement, ſans choix; *c'eſt le rabaiſſer que d'y chercher de l'Art.* Mais qui eſt-ce qui l'y cherche! On n'y cherche point l'Art, mais on l'y trouve, ou pluſtoſt on y trouve un naturel admirable qui vaut infiniment mieux que l'Art, & qui ayant frappé tous les hommes, a pû dans les ſuites donner lieu à l'Art. Il continuë: *Et l'élegance eſtudiée qu'on y veut mettre, luy oſteroit ce caractere ſenſible de verité.* Qui eſt le fou qui veut mettre dans l'Eſcriture Sainte une élegance eſtudiée! Perſonne ne veut l'y mettre, mais on y trouve une élegance, je ne dis pas eſtudiée, mais inſpirée; car on y trouve des tours ſi nobles, un arrangement ſi majeſtueux, & un choix de circonſtances ſi intereſſant & ſi touchant, qu'on eſt ravi, & qu'on ſent que c'eſt Dieu qui parle. Mais quand meſme l'élegance de l'Eſcriture Sainte pourroit eſtre appellée eſtudiée, comment M. de la M. a t-il oſé dire qu'elle oſteroit à l'Eſcriture Sainte ce caractere ſenſible de verité! La verité des faits eſt-

elle incompatible avec l'élegance du ſtyle la plus recherchée ! On n'oſeroit le dire meſme des Hiſtoriens profanes. Tite-Live a t-il eſcrit moins veritablement parce qu'il a eſcrit plus élegamment ! Je ſuis dans une maxime bien oppoſée, je ſuis perſuadée qu'un Eſcrivain eſcrit mieux le vray que le faux, parce que le vray ſaiſit & frappe davantage, & que l'eſprit frappé d'un objet réel, le rend avec plus de force, qu'il ne rend un objet qu'il forge luy-meſme, ou qu'il ne croit point. Cela eſt ſi vray que pour bien eſcrire ce qui eſt feint, il faut commencer par s'en perſuader & le regarder comme veritable. Continuons de découvrir les grandes erreurs où M. de la M. eſt tombé.

J'avoüe, dit-il, *que la Narration d'Homere a quelque reſſemblance avec celle des Livres Saints. Mais je ne ſçaurois convenir de luy en faire un merite.* Pag. 62.
Juſqu'icy on avoit cru que la moindre petite reſſemblance qu'un Eſcrivain pouvoit avoir avec les Eſcrivains Sacrez, eſtoit pour luy d'un grand me-

rite, & devoit luy attirer beaucoup de respect à cet égard. Mais M. de la M. ne pense pas comme le vulgaire, il s'oppose franchement aux opinions les plus reçeûës. Il nous a déja dit que de trouver de la conformité entre l'Escriture Sainte & les Livres d'Homere, cela estoit scandaleux. Il ne veut pas donner ce scandale, & pour l'éviter il nous apprend que la Narration d'Homere ressemble en quelque chose à celle des Livres Saints, mais que ce n'est que dans ce que ces Livres Saints ont de negligé, de diffus & d'insipide, ainsi voilà le scandale sauvé. Escoutons-le luy-mesme. *Homere n'est point un Escrivain d'Annales, il est Poëte, & dés-là son but doit estre d'interesser les Lecteurs par l'agrément de sa Narration, elle devoit estre précise & ingenieuse, au lieu que souvent elle est diffuse & insipide.* Cela est net. Moyse & les autres Escrivains Sacrez, qui nous ont transmis l'Histoire Sainte, sont des Escrivains d'Annales, ainsi ils n'ont pas esté obligez de chercher les agréments de la Narration, &

leur Narration a pû eſtre diffuſe & inſipide, ſans tours, ſans arrangement, ſans choix. Mais Homere, qui eſt Poëte, devoit chercher à intereſſer ſes Lecteurs par les charmes de ſa Narration, & la rendre préciſe & ingenieuſe, c'eſt pourquoy la reſſemblance qu'il a avec les Livres Saints, au lieu de luy faire honneur, doit le livrer à la cenſure, & on doit bien s'empeſcher de luy en faire un merite. Pourquoy cela! *Parce qu'il choiſit des circonſtances baſſes quand il faut de la grandeur; de rebutantes quand il eſt queſtion de graces, & de lentes quand le ſujet demande de la vivacité.* Et voilà les défauts qui regnent dans la Narration de l'Eſcriture Sainte. Quelle pitoyable prévention! Taſchons de ramener M. de la M. s'il eſt poſſible, il nous en a ouvert luy-meſme un moyen. Il eſt arrivé heureuſement, ou malheureuſement, qu'il a mis en vers la pluſpart des Hiſtoires du Vieux Teſtament pour en faire des Cantates, en proſtituant ainſi ce que nous avons de plus reſpectable & de plus Saint. Que

fait ce grand Poëte! Il n'a garde de ſuivre ces Eſcrivains d'Annales ; il veut intereſſer ſes Lecteurs par les agréments de ſa Narration, & rendre cette Narration préciſe, ingenieuſe ; il veut en bannir les circonſtances baſſes, rebutantes, languiſſantes, & y jetter de la grandeur, des graces, & de la vivacité. Il l'a voulu ſans doute. Mais l'a-t-il fait! Il eſt juſtement tombé dans ce qu'il condamne ; il a rabaiſſé cette divine Eſcriture en y cherchant de l'Art ; & l'élegance eſtudiée qu'il y a voulu mettre, luy a oſté ce caractere de verité & de ſimplicité qui fait ſa plus grande force. Qu'on liſe ces Cantates on ſera eſtonné de voir des Patriarches ſi changez & ſi méconnoiſſables, & un recitatif ſi froid, ſi languiſſant, quoy-que ſouſtenu de pointes, qu'en le comparant avec l'original on ſentira tout d'un coup que ſes vers ont rendu la Proſe de ces Eſcrivains d'Annales une Poëſie tres intereſſante, tres touchante, & tres vive.

M. de la M. n'avance rien en l'air, &

ſans en donner des preuves par des exemples. Voicy donc trois exemples qu'il rapporte, pour faire voir combien la Narration d'Homere eſt negligée, & quelle fleſtriſſure y apporte le mauvais choix des circonſtances. Le premier eſt tiré du XIX. Livre de l'Iliade, où Thetis apporte à ſon fils les armes qu'a forgées Vulcain. *Homere,* dit-il, *meſle à ces grandes choſes le ſoin que prend Thetis d'eſcarter les Mouches du corps de Patrocle, Allegorie tant qu'on voudra, la baſſeſſe de l'Image frappe beaucoup plus que la juſteſſe de l'Allegorie.* Il faut n'avoir aucun ſentiment ni de la Nature, ni de la belle Poëſie, pour faire une ſi miſerable objection contre un endroit charmant en toutes manieres; qu'on le liſe dans l'Original, ou dans ma Traduction toute imparfaite qu'elle eſt, qu'on ſe remette bien devant les yeux ce moment où Thetis jette aux pieds d'Achille ces Armes divines, ces Armes qui rendent un ſon terrible, tous les Theſſaliens effrayez, qui n'ont pas l'aſſeurance de les regarder, & Achille ſeul

qui en les voyant ſent rallumer ſon courage, & redoubler ſa fureur, & les éclairs de ſes yeux qui ſont comme les eſclairs du tonnerre. Dans ce moment l'image de Patrocle tué ſe preſente à l'eſprit d'Achille, ce Heros craint que les Mouches s'attachant aux playes de ſon ami, n'y engendrent la corruption avant qu'il puiſſe luy faire des funerailles. Plus la choſe eſt grande, plus ce moment eſt vif; plus Achille paroiſt tranſporté & furieux, & plus ce ſouvenir tendre qu'il a de Patrocle, eſt intereſſant & touchant, ſans aucun égard meſme à l'Allegorie qui en rend la Poëſie merveilleuſe, comme le P. le Boſſu l'a bien ſenti. M. de la M. a prudemment fait de ne pas toucher à cet endroit, & de l'avoir regardé comme un de ces endroits peu précieux qu'on peut rejetter ſans rien-perdre. Aulieu de cette belle Poëſie, que je n'ay pû rendre qu'imparfaitement, M. de la M. fait qu'Achille reçoit ces Armes en diſant :

..... Ah! dit-il, quel fruit de voſtre amour!
Vous m'avez donné moins en me donnant le jour.

Cette pensée si belle, si pleine de sens, & si noblement exprimée, ne nous dédommage-t-elle pas avantageusement de cette Poësie plate & froide qu'il retranche. Mais n'anticipons pas l'examen du Poëme.

Le second est tiré du XIV. Livre, où Junon se pare pour surprendre Jupiter: *Homere*, dit-il, *descend jusqu'à dire, en beaux termes si l'on veut, mais tousjours bien clairement, qu'elle se décrassa tout le corps avant que de le parfumer. Idée qui ternit mal à propos une image d'ailleurs toute gracieuse.* Pag. 63. Est-ce un Poëte qui parle! Combien de fois luy a-t-on dit que rien n'avilit tant la diction que les termes bas, & que le moyen de l'annoblir, ce sont les beaux termes, les termes nobles. Homere a exprimé cette circonstance en beaux termes, cela ne suffit-il pas! Et cette image si riante d'ailleurs, deviendra-t-elle sale, parce que M. de la M. l'explique par ce mot de *decrasser* qui la flestrit! C'est ainsi que nos méchants Critiques ont tousjours défiguré Homere en substituant des termes bas

& rampants, aulieu des termes nobles & relevez que ce Poëte employe. Ce Censeur, qui s'est souvent déclaré Rival d'Anacreon, est bien éloigné de sa politesse & de sa galanterie quand il escrit à sa Maistresse, *Je voudrois estre Fontaine afin de servir à laver vostre beau corps, & Essence afin de vous parfumer.*

Dans Ode •.

Enfin le troisiéme exemple est tiré du XIII. Livre. M. de la M. ne cite pas les endroits qu'il critique; il craint apparemment qu'on ne se transporte sur les lieux, & il a raison, car la lecture seule de ces endroits suffit pour destruire toute sa Critique. *Homere raconte*, dit-il, *que Neptune va chercher son char en un certain lieu; qu'il arrive ensuite en un autre plus voisin du Camp; que là il detelle ses chevaux, & qu'il les renferme luy-mesme pour les retrouver à son retour. Détail qui ne convient ni à la majesté du Dieu, ni à son impatience.* Si j'osois, je prierois le Lecteur de lire cet endroit dans ma Traduction avec mes Remarques, on sera estonné de voir que j'avois répondu à son objection comme si

Tom. p. 55. 56.

je l'avois preveüe. M. de la M. devoit ſentir que c'eſt ſa Narration qui eſt longue & ennuyeuſe. Tout cela ſe fait ſi rapidement dans Homere, que la penſée meſme n'eſt pas plus rapide, & d'ailleurs tout cet endroit eſt reveſtu d'une Poëſie ſi majeſtueuſe, ſi grande, que Longin frappé de cette deſcription, a aſſeuré aprés pluſieurs autres Critiques, que ce Poëte réüſſit parfaitement à peindre un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa grandeur, ſans aucun meſlange de choſes terreſtres. Cependant c'eſt cet endroit que M. de la M. retranche de ſa pleine authorité. Que dis-je, il retranche cet endroit! Il retranche tout ce Livre & les trois qui le précédent. Et quels Livres! mais nous en parlerons ailleurs. C'eſt donc contre toute ſorte de raiſon que M. de la M. conclut qu'*Homere peche en tous ces endroits contre le principe qui doit guider un Poëte dans le choix des circonſtances.* Longin, à qui je ne crois pas que M. de la M. vüeille rien diſputer en fait de ſage Critique, enſeigne que le ſecret in-

Dans le Ch. 7.

Ch. 8. faillible pour arriver au grand, c'eſt de faire à propos le choix des circonſtances les plus conſiderables, & de les lier ſi bien enſemble, qu'elles ne forment qu'un ſeul corps, & il cite Homere pour exemple.

Si M. de la M. a eſté ſi malheureux dans la Critique qu'il fait de la Narration d'Homere, il ne réüſſira pas mieux dans celle qu'il fait de ſes Repetitions, quoyqu'il ſe croye fort aſſeuré de la victoire, & qu'il parle d'un ton qui luy convient peu : *Ce défaut,* dit-il, *regne dans Homere à un excés qui ne devroit pas luy avoir laiſſé de deffenſeurs, & je ne ſuis pas moins eſtonné des Apologies, que de la faute meſme.* Certainement on ne peut pas parler avec plus de préſomption, & en meſme temps avec moins de connoiſſance. Il recherche enſuite ce qui pouvoit induire Homere à faire ces Repetitions, & il en donne pluſieurs raiſons toutes tres frivoles, & enfin il s'arreſte à celle-cy, *Pour moy,* dit-il, *je penſerois, tout deſobligeant que ce diſcours puiſſe eſtre, qu'Homere aimoit*

Pag. 64.
Pag. 65.

à grossir son ouvrage de ce qui ne luy coustoit plus rien, & que le plaisir de rescrire ses vers luy en cachoit l'inutilité & le contretemps. Quelle frivole accusation contre un aussi grand Poëte qu'Homere! *Il aimoit à rescrire ses vers pour grossir son ouvrage, & voilà d'où sont venuës ses Repetitions.* Il faut avoüer que ce Censeur est inépuisable en conjectures également fondées. Mais quand Homere auroit esté capable de farcir son ouvrage de ces inutiles & ennuyeuses Repetitions, les grands Critiques, à qui nous devons ses Poëmes tels que nous les avons aujourd'huy, les y auroient-ils laissées! Ne les auroient-ils pas prises pour des fautes de Copistes, ou pour des additions des Rhapsodes, & auroient-ils manqué de les en purger, ou du moins de les condamner!

Je ne repeteray point icy ce que j'ay dit dans la Préface de l'Iliade pour expliquer de quelle maniere ces Poësies d'Homere se sont conservées, & comment elles sont venües entieres jusqu'à nous. On peut le prendre-là. Mais il est

certain que ſi ces Repetitions eſtoient de la nature dont parle M. de la M. elles n'auroient échappé ni à Lycurgue, ni à Piſiſtrate, ni aux Philoſophes Calliſthene, Anaxarque & Ariſtote, qu'Alexandre employa à revoir ces Poëmes ſur les meilleures Copies, & à en donner une Edition plus correcte. Zenodote, qui les revit encore ſous le premier des Ptolomées, ne leur auroit pas fait de quartier; & le celebre Ariſtarque, qui, cent cinquante ans avant Noſtre Seigneur, en donna une nouvelle Edition reveüe ſur celle d'Alexandre, & ſur celle de Zenodote, ne les auroit pas pardonnées. M. de la M. dira peut-eſtre que c'eſtoient des gens peu délicats, & qui n'ayant pas tant d'eſprit que luy, n'eſtoient point chocquez de ces Repetitions. Mais il diroit une choſe tres abſurde, car nous voyons par les teſmoignages de l'Antiquité, que des Repetitions inutiles n'auroient pas eſté du gouſt des Atheniens, & ſur-tout d'Alcibiade à qui Socrate dit dans Platon: *Vous voulez de nouvelles preuves & de*

nouvelles démonſtrations, & vous traitez les premieres comme de vieux habits que vous ne voulez plus mettre ; vous demandez tousjours quelque choſe de tout neuf. Dans le premier Alcibiade.
Et plus bas, *mais comme vous eſtes fort délicat, & que vous n'aimez pas à entendre deux fois la meſme choſe.* Cependant cet homme ſi ennemi des Repetitions, aimoit & eſtimoit ſi fort Homere, qu'un jour eſtant entré dans l'Eſcole d'un Rheteur, il luy demanda qu'il luy luſt quelque partie d'Homere, & le Rheteur luy ayant répondu qu'il n'avoit rien de ce Poëte, Alcibiade luy donna un grand ſoufflet. Que feroit-il aujourd'huy à un Rheteur qui luy liroit l'Iliade de M. de la M! Ce Cenſeur prétend qu'on n'a pû encore rendre raiſon que d'une ſeule eſpece de repetition : *C'eſt quand les Meſſagers rediſent mot pour mot les diſcours qu'ils ſont chargez de faire. On prétend que cette exactitude eſt de leur devoir. Mauvaiſe raiſon cependant pour excuſer les redites.* Cette raiſon n'eſt mauvaiſe que dans l'eſprit de M. de la M. mais elle eſt tres bonne

dans l'esprit des gens sensez, & qui sçavent que telle estoit la coustume de ces temps-là. Coustume qu'on aime & qu'on respecte dans Homere, parce qu'on la trouve dans les Livres Saints, aussi-bien que toutes les autres sortes de Repetitions que censure M. de la M. Il y a tel Chapitre où la mesme chose est repetée jusqu'à trois ou quatre fois, & personne n'a eu la malheureuse delicatesse de s'en plaindre & de le blasmer.

M. de la M. attaque icy mon sentiment sur un discours qu'Agamemnon fait aux Troupes dans le second Livre de l'Iliade, & qu'il repete dans le IX. J'ay prétendu avec raison que ce discours est simulé dans les deux endroits, & luy il prétend qu'il n'est simulé que dans le premier, & que dans le second il est sincere; mais comme il se reserve à le prouver ailleurs, je me reserve aussi à luy répondre en son lieu. Je diray seulement icy que cet exemple qu'il dit avoir choisi entre mille, est tres mal choisi. Car le discours du IX.

Iliad. 2. v. 110. & l'Iliad. 9. v. 17.

Sur la p. 94.

Livre n'eſt que l'Abregé de celuy du ſecond.

M. de la M. continuë : *J'en dis autant de ces longues épithetes, & de ces attributs attachez aux Dieux & aux Heros ; quand il ſeroit vray que ces attributs n'eſtoient pas moins eſſentiels pour deſigner les perſonnes, que les noms propres, encore n'a-t-on pas raiſon de le prétendre. Homere ſe paſſe ſouvent de ces attributs, ils ne luy eſtoient donc pas neceſſaires.* Je ſuis ſurpriſe que M. de la M. ait oſé renouveller cette miſerable Critique aprés la ſolide reſponſe que M. Deſpreaux a faite à M. P. qu'il en croyoit le premier Autheur, quoyqu'il n'ait fait que ſuivre en cela l'Auteur de *Clovis*. Cette reſponſe eſt tirée de la Couſtume qu'on avoit en Grece, où, comme les enfants ne portoient pas le nom de leur pere, on leur donnoit ordinairement des épithetes pour les diſtinguer. Homere donc eſcrivant dans le genie de ſa Langue, ne s'eſt pas contenté de donner à ſes Dieux& à ſes Heros des noms de diſtinction, qu'on

Dans ſa Reflexion 9. ſur Longin

leur donnoit dans la Prose, mais il leur en a composé de doux & d'harmonieux, qui marquent leur principal caractere, &c. Et il ne faut pas regarder ces épithetes, qu'il leur donne, comme de simples Epithetes, mais comme des especes de Surnoms qui les font connoistre. Et on n'a jamais trouvé mauvais qu'on repetast ces épithetes, parce que ce sont, comme je viens de le dire, des especes de surnoms. Virgile est entré dans ce goust Grec, quand il a repeté tant de fois dans l'Eneïde, *Pius Æneas, Pater Æneas*, qui sont comme les surnoms d'Enée. Et c'est pourquoy on luy a objecté mal à propos qu'Enée se loüe luy-mesme quand il dit, *sum pius Æneas, je suis le pieux Enée,* parce qu'il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver estrange qu'Homere donne de ces sortes d'épithetes à ses Heros en des occasions qui n'ont aucun rapport à ces épithetes, puisque cela se fait souvent mesme en François où nous donnons le nom de *Saint* à nos Saints en des rencontres où

il

il s'agit de toute autre chose que de leur Sainteté, comme nous disons que Saint Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient Saint Estienne.

Mais, dit M. de la M. *Homere se passe souvent de ces attributs, ils n'estoient donc pas necessaires!* Voilà une plaisante objection; comme si aprés que le Poëte a donné à ses Heros leur attribut, leur épithete, il ne pouvoit jamais s'en passer, ni les nommer seuls sans leur surnom. *Quel préjugé contre luy que cette negligence!* continuë-t-il. *Ce seroit trop d'en conclure sans autre preuve, qu'Homere est negligé par tout, mais du moins ce n'est pas trop de le soupçonner. J'avoüe franchement que je l'ay fait, j'ay examiné tout le reste dans cet esprit, & si le plaisir de deviner juste, ne m'a pas fait illusion, j'ay trouvé presque par tout que mon soupçon n'estoit que trop bien fondé.* M. de la M. ne veut pas asseûrer qu'Homere est negligé par tout, ce seroit trop. Mais il le soupçonne, & ce n'est pas trop. Et il a trouvé presque par tout que son soupçon n'est que trop Pag. 68.

fondé; Il l'asseûre donc. Homere est negligé par tout, c'est M. de la M. qui le dit. En quoy est-il negligé! Dans sa Narration diffuse & insipide, & dans ses ennuyeuses Repetitions, c'est-à-dire, dans ce en quoy il est le plus conforme à l'Escriture Sainte. Quel nom donner à cette Critique!

Pag. 59. *Il ne faut que connoistre la nature de nostre esprit, pour juger que ces repetitions n'ont jamais pû estre une source de plaisir.* Je ne croy pas que l'on ait jamais dit que c'estoit-là le merite d'Homere, & que le plaisir que donne sa lecture venoit de ces Repetitions. Mais si elles ne sont pas une source de plaisir, elles ne sont pas non plus une source d'ennuy pour les bons Juges. Car si cela estoit elles auroient ennuyé tous les plus grands personnages qui ont vescu dans des temps plus délicats que le nostre. Plus on auroit eu d'esprit, plus on en auroit esté chocqué ; ils ne l'ont point esté ; les plus grands Poëtes de nostre siecle ne l'ont pas esté non plus, jamais personne ne luy en a fait un re-

proche; les dégousts de Saint Sorlin, de M. P. de M. de la M. ne doivent donc pas nous allarmer. Mais M. de la M. veut-il une authorité qui luy fasse voir que ces Repetitions, qui le chocquent si fort, non-seulement n'ont pas déplû, mais qu'elles ont plû à de bons Juges, il n'a qu'à lire le 15. Ch. des Saturnales de Macrobe où en parlant de certaines Repetitions que Virgile a évitées, & qu'Homere n'a pas craint d'employer, dit: *Has copias fortasse putat aliquis divinæ illi simplicitati præferendas; sed nescio quomodo Homerum Repetitio illa unicè decet, & est genio antiqui Poëtæ digna*, &c. *Peut-estre quelqu'un croira-t-il que cette richesse de Virgile est preferable à cette divine simplicité d'Homere; mais je ne sçay comment ces Repetitions siéent uniquement à ce dernier & sont dignes du genie de cet ancien Poëte.*

Aprés les Repetitions, M. de la M. attaque les Descriptions. Il reconnoist qu'*Homere a tousjours passé pour un grand Peintre*, & il a la bonté d'avoüer qu'*il y a plusieurs morceaux qui ne sont*

pas beaucoup rabattre des loüanges qu'on luy a prodiguées sur ce talent. Ne craignez point qu'il s'engage trop, ni qu'il prodigue ses éloges. La description du combat d'Achille, à tout prendre, luy paroist belle quoy-que bizarre. Il est assez content de celle des jeux celebrez aux funerailles de Patrocle, quoy-que mal placée. Ainsi au jugement de ce Censeur il y a tousjours quelque *mais* ou quelque *si* qui gastent tout, & qui ne laissent pas Homere joüir en repos de la reputation qu'il a euë dans tous les siecles. Il ne marchande pas les termes. *Je croy*, dit-il, *que sur cette partie, comme sur toutes les autres, il pourroit égarer souvent ses imitateurs.* Voilà donc Homere declaré par M. de la M. un modele tres dangereux sur les descriptions & sur toutes les autres parties du Poëme. Que ne doit-on pas attendre sur la Poësie, d'un Juge si severe & si délicat ! C'est ce que nous verrons dans la suite. Voyons icy sur quoy il fonde ses degousts. *Il entre d'ordinaire*, dit-il, *dans un trop grand détail,*

Pag. 70.

& ses peintures à force de minucies, deviennent froides & languissantes. Il rapporte quelques-uns de ces détails qui l'ont impatienté, & aprés avoir fait le Docteur sur la difference qu'il y a entre la Poësie & la Peinture, & reveillé encore ses dégousts sur Achille occupé à preparer luy-mesme un repas, & faisant les fonctions d'un Cuisinier, il nous apprend qu'il est blessé du desagrément de l'image, sans sçavoir gré au Peintre d'une imitation qui n'a rien que d'aisé; & enfin il conclut *que le vray merite du Poëte n'est pas de tout peindre, mais de ne peindre que ce qui convient, ce qui peut interesser, & ce qui peut plaire. Il s'en faut bien qu'Homere soit tousjours heureux dans ce choix; content de ne pas sortir du vray il ne paroist point assez soigneux du grand, ni de l'agréable.* Pag. 72.

Il est certain que jamais Escrivain n'est entré dans un plus grand détail qu'Homere, & n'a dit plus volontiers les petites choses. Il est certain aussi que Longin reconnoist que de trop s'arres- Dans le Ch. 8.

ter aux petites choses, cela gaste tout, mais ce mesme Longin dans le mesme Chapitre cite en mesme-temps Homere comme le Poëte qui a le mieux sçû ramasser les grandes circonstances qui se trouvent dans chaque Sujet, & escarter toutes les particularitez basses & superfluës. Il faut donc ou que Longin n'ait pas senti ces détails bas, ennuyeux, & chocquants que M. de la M. reproche à ce Poëte, ou qu'il les ait approuvez. On n'accusera pas ce Rheteur d'avoir manqué d'esprit ni de delicatesse; il a donc pris pour beauté ce que M. de la M. prend pour deffaut. Et cela est vray. En effet jamais Homere ne paroist plus grand peintre que dans ces petites choses, car il les represente avec tant de noblesse & tant de legereté, qu'on peut dire que c'est le triomphe de la Poësie. Le Poëte ennuyeux, ce n'est pas celuy qui dit noblement & vivement de petites choses, mais celuy qui en dit de grandes bassement & languissamment. Ce precepte auroit esté plus necessaire à nos-

tre Censeur que tous ceux qu'il débite; s'il l'avoit eu present il n'auroit pas décidé avec tant de temerité qu'*il s'en faut bien qu'Homere soit tousjours heureux dans ce choix, & que content de ne point sortir du vray il ne paroist pas assez soigneux du grand & de l'agréable;* & il auroit au contraire admiré ce Poëte d'avoir si heureusement trouvé le grand & l'agréable dans le vray.

Aprés les descriptions, viennent les discours qu'Homere preste à ses personnages. M. de la M. trouve que c'est la partie où ce poëte a respandu le plus de beautez, mais non pas de beautez sans deffaut : *J'y trouve*, dit-il, *souvent un fonds de grandeur & de pathetique qui, quoy qu'affoibli par bien des deffauts, ne laisse pas encore de se faire sentir.* Voilà tousjours les deffauts qui accompagnent les beautez d'Homere. *Pag. 73.*

Mais comme il y a des gens, dit-il, *qui sont si frappez du beau qu'ils ne sentent pas les deffauts qui l'accompagnent, il y en a aussi qui sont tellement blessez des deffauts, que le beau qui y tient, ne*

les touche plus. Quand on ne lit que pour son plaisir, on peut joüir de ses preventions ; ce n'est que quand on juge, adjouste-t-il, *qu'on est obligé d'y regarder de plus prés, afin de ne tomber ni dans les loüanges exaggerées, ni dans les Critiques injustes également honteuses à la raison.* M. de la M. nous asseûre icy que ce n'est pas legerement & sans y avoir bien fait attention, qu'il s'érige en Juge, & qu'il a bien pensé à ce qu'il fait. Il ne veut tomber ni dans des loüanges exaggerées, ni dans des Critiques injustes. Jusqu'icy nous avons vû veritablement qu'il n'a pas prodigué les loüanges, mais qu'il n'a nullement esté avare de fausses Critiques. Et ce qu'il a fait, il le fera encore. Voilà l'effet admirable de sa grande attention. Mais je voudrois bien sçavoir où il a pris ce beau principe que les loüanges exaggerées & les Critiques injustes sont également honteuses à la raison. Voilà ce que personne avant luy n'a ni avancé ni pensé. Les loüanges exaggerées peuvent estre quel-

quefois pardonnables, & les fausses Critiques ne le sont jamais; les premieres ne marquent pas absolument un deffaut de raison, & les autres le marquent tousjours. Ramenons donc M. de la M. au vray principe; blasmer ce qui est bon, & loüer ce qui est mauvais, voilà ce qui est également honteux à la raison. Cela est si vray, que les loüanges que les amis de M. de la M. ont données à son discours & à son Poëme ne sont point blasmables comme exaggerées, mais comme fausses; car pour peu qu'il eust réüssi, on leur auroit pardonné leurs exaggerations, & luy-mesme ne fait dans son discours tant d'outrages à sa raison, que parce qu'il a refusé à Homere, non les loüanges exaggerées, mais les loüanges qui luy sont dûës, & parce qu'il ne fait que blasmer & critiquer mal à propos ce qui merite d'estre loüé & admiré de tous les hommes.

Il examine les discours d'Homere tres methodiquement,

1°. Comment ils sont amenez.

2°. Comment ils sont placez.
3°. Comment ils sont conçeûs.

D'abord la maniere dont Homere
Pag. 4. les amene, luy paroist *si languissante & si uniforme, qu'elle nuit souvent à l'effet des discours mesme, tousjours, un tel dit, un tel respondit : Ces manieres de parler*, dit-il, respond-il, reprend Agamemnon, interrompt Achille, *manquoient-elles à sa Langue ! Mais soit la faute du Poëte, soit la faute de l'Idiome, on ne sent pas moins le besoin qu'en auroit l'Iliade.* Voilà bien des erreurs & des ignorances entassées. Premierement cette maniere, que M. de la M. trouve si languissante & si uniforme, est encore celle des Escrivains Sacrez ; & il ne faut qu'ouvrir la Bible pour en trouver des exemples. En second lieu, Homere avoit non seulement des termes équivalents à ceux-cy, *dit-il, respond-il, reprend Agamemnon,* mais encore de plus courts. Il ne s'en est pas servi parce qu'ils ne sont pas assez graves pour le Poëme Epique. En troisiéme lieu, on sent si peu le besoin qu'en a l'Iliade,

que jamais perſonne ne s'eſt aviſé de les y ſouhaiter, ni n'a fait un reproche à Homere de ne les avoir pas employez. Enfin il eſt ſi peu vray que la premiere maniere ſoit tousjours celle d'Homere, que jamais Poëte n'a mieux ſenti que luy ce que demande quelquefois la rapidité de la Narration; c'eſt pourquoy pour empeſcher ſon diſcours de languir, il ſupprime à propos, *un tel dit telle choſe*, & ſe mettant à la place de celuy dont il parle, il joüe ſon perſonnage, & parle pour luy. Cela eſt encore plus vif que de continüer la Narration avec le ſecours de *dit-il*, que M. de la M. demande.

Sur le ſecond point il avoüe qu'il y a dans ce Poëte beaucoup de diſcours qui ſont à leur place, mais il aſſeûre qu'il y en a beaucoup d'autres qui n'y ſont pas, & parmi ces derniers il compte ces longues converſations que quelques Guerriers ont enſemble au milieu des batailles avant que de ſe charger, comme celle de Diomede & de Glaucus dans le VI. Livre. Et celle de Tle- *Pag. 76.*

poleme avec Sarpedon dans le v. M. de la M. parle icy de la seconde qu'il rapporte toute entiere de ma Traduction, & il asseûre que *sur cet exemple on ne doit pas craindre de juger trop legerement d'Homere. Car pour peu qu'on le trouve digne de censure en celuy-cy, on peut s'asseûrer qu'il l'est bien davantage en d'autres.* En effet si le discours de Tlepoleme & celuy de Sarpedon, qui n'ont en tout que vingt-un Vers, sont trop longs & méritent la censure, celuy de Diomede & celuy de Glaucus la meriteront bien davantage, puisqu'ils en ont quatre-vingt-trois. Voilà une Critique bien aisée, où il ne faut que compter par ses doigts. Mais est-ce ainsi que l'on juge & que l'on décide? Ces discours de Tlepoleme & de Sarpedon bien loin d'estre dignes de censure, meritent au contraire d'estre loüez. Et Eustathe, Homme d'un grand sens, leur donne de grandes loüanges, & y fait découvrir de grandes beautez. On en peut voir quelque chose dans mes Remarques, ausquel-

les M. de la M. n'a pas daigné faire attention. *Il attaque principalement le peu d'esgard qu'Homere a pour la vraysemblance, en faisant tenir à ses Heros de si longs discours quand il n'est question que de se battre, &c.* Je ne comprends pas comment un homme sensé peut faire une si pitoyable Critique, aprés ce qui a esté dit dans les Remarques sur la Poëtique d'Aristote Chap. 26. pour la justification d'Homere. J'ay rapporté tout du long la Remarque de M. Dacier pag. 134. Mais tout ce qu'on escrit est inutile pour certaines gens, ils ne lisent point, où ils lisent mal. Il seroit pourtant bon quelquefois de lire & de bien lire, & la Reflexion suivante va le prouver. Pag. 78.

M. de la M. continuë, *on a condamné dans un Opera de Quinaut la Scene où Epaphus & Phaeton se disent des injures, & se vantent reciproquement de leur naissance. On ne goustoit pas que, l'espée au costé, leur colere s'exhalast en discours ; cependant le contretemps n'est pas si considerable que dans la chaleur* Pag. 79.

d'un combat ; mais on a deux poids & deux mesures pour les anciens & pour les modernes. On condamne franchement Quinaut parce qu'il est de nostre siecle, & le prejugé de l'Antiquité fait qu'on n'ose sentir la faute d'Homere. Voilà une grande douleur pour M. de la M. de voir un Opera de Quinaut blasmé. Mais on l'a blasmé avec raison sans avoir pour cela deux poids & deux mesures. Il est fascheux que M. de la M. marque icy d'une maniere si évidente le peu de soin qu'il a eu de s'instruire de son Art. On blasme dans Quinaut ce qu'on approuve dans Homere, parce que le Poëme Epique & le Poëme Dramatique sont fort differents, & que ce qui réüssit dans l'un, ne doit pas estre tousjours hazardé dans l'autre. Si M. de la M. avoit consulté Aristote, il luy en auroit dit la raison : *Il faut jetter le merveilleux dans la Tragedie*, dit-il, *mais encore plus dans l'Epopée qui va en cela jusqu'au déraisonnable ; car comme dans l'Epopée on ne voit pas les personnages qui agissent, tout ce qui pas-*

[Ch. 25. de la Poëtiq.]

se les bornes de la raison, est tres propre à y produire l'admirable & le merveilleux; par exemple tout ce qu'Homere dit d'Hector poursuivi par Achille, seroit ridicule sur le Theatre... Mais c'est ce qui ne paroist pas dans l'Epopée. Voilà justement le cas de l'Opera de Quinaut. On ne peut souffrir Epaphus & Phaeton qui se querellent l'espée au costé, parce que cela est entierement opposé à nos mœurs & à nos coustumes; & ils paroissent ridicules, parce qu'on les voit, & que c'est une action qui se passe à nos yeux. Et on souffre dans Homere Tlepoleme & Sarpedon, Diomede & Glaucus faire la mesme chose, parce qu'on ne les voit pas, & que ce n'est qu'un recit. Voilà une décision bien nette, tirée de la nature de ces deux Poëmes, dont M. de la M. devoit estre mieux instruit. Et voilà pourquoy ce qu'il blasme dans Homere y produit le merveilleux, & seroit tres ridicule dans la Tragedie. En un mot on ne doit pas hazarder dans la Tragedie tout ce que l'on hazarde dans le

Poëme Epique, & on en voit la raison. Pag. M. de la M. blasme encore les discours que les vainqueurs adressent quelquefois à ceux qu'ils ont tuez. Ces discours continuez & adressez personnellement au Cadavre, ne luy paroissent ni Heroïques, ni naturels. Ce n'est point à moy à parler sur ces matieres, mais il me semble que tout ce qui naist de la passion est naturel. Or il est constant que ces discours, c'est la passion qui les dicte. D'ailleurs on peut dire que pour l'ordinaire ces discours ne s'adressent pas à un homme mort, mais à un homme mourant. Celuy qu'Idomenée tient à Othryonée dans le XIII. Livre, & que M. de la M. a choisi pour exemple, est tel. Il ne paroist pas qu'Othryonée fust desja mort. Un homme percé d'un coup de picque, peut vivre quelques moments. Mais justifions encore mieux Homere, & faisons voir à M. de la M. qu'on peut fort bien parler à un corps mort; heureusement l'Histoire nous en fournit des exemples. Aprés la bataille de Philippes, Antoine trouva

ſur le Champ de bataille le corps de Brutus qui s'eſtoit tué aprés ſa défaite. Plutarque remarque qu'il s'arreſta & qu'il luy fit des reproches ſur la mort de ſon frere Caïus Antonius, que Brutus avoit fait mourir en Macedoine pour vanger la mort de Ciceron. Plutarque n'a pas eſté aſſez bizarrement délicat pour condamner ce diſcours adreſſé à un Cadavre, & pour nous dire qu'il ne luy paroiſſoit ni Heroïque ni naturel, car il ſentoit bien que c'eſtoit l'effet de la paſſion. Mais M. de la M. a des regles de Critique toutes particulieres. J'eſpere qu'il aura la bonté de ſouffrir dans les fictions de la Poëſie ce qui ſe voit dans la nature, & que l'Hiſtoire elle-meſme juſtifie & authoriſe par des faits. Il ne condamne pas ſeulement la raillerie d'Idomenée comme mal placée, parce qu'elle s'adreſſe à un mort, il la trouve encore froide, & je croy qu'il ſe trompe. On ne pouvoit rien dire de plus amer, ni de plus ingenieux à un homme qui recherchoit Caſſandre en mariage, & qui pour l'obtenir, avoit

promis de chaſſer les Grecs ; & j'oſerois bien deffier M. de la M. qui a tant d'eſprit & de délicateſſe, de rien ſubſtituer à la la place, qui fuſt plus convenable & qui valuſt mieux.

Mais les diſcours qu'il trouve les plus mal placez, ce ſont ceux que les hommes adreſſent à leurs chevaux. *Heureuſement*, dit-il, *ils ſont en petit nombre dans l'Iliade. N'eſt-il pas encore bien eſtonnant qu'il y en ait! Qu'on impute tout cela, ſi l'on veut, à la groſſiereté des temps, il s'enſuivra que les meilleurs eſprits devoient s'en ſentir, & par conſequent les meilleurs Ouvrages eſtoient encore tres imparfaits.* Il rapporte enſuite le diſcours qu'Hector tint à ſes chevaux dans le VIII. Livre, & celuy qu'Antiloque tient aux ſiens dans le XXIII. Il pouvoit adjouſter celuy qu'Achille tient aux ſiens dans le XIX. Jamais perſonne n'a imputé à la groſſiereté des ſiecles ces harangues faites aux chevaux. Jamais perſonne n'a eſté aſſez fou pour tirer de ces diſcours cette concluſion, que cette groſſiereté avoit infecté les

Pag. 82.

meilleurs eſprits, & que par conſequent leurs Ouvrages ne pouvoient eſtre qu'imparfaits. Comment ſe peut-il qu'un Reformateur d'Homere raiſonne ſi mal, & qu'il continuë de marquer le peu de connoiſſance qu'il a de la nature du Poëme Epique. Nous avons desja veû que c'eſt une fable tout comme celle d'Eſope; dans la fable non ſeulement les beſtes, mais les plantes meſme parlent & ont du ſentiment. Nous en voyons meſme des exemples dans l'Eſcriture Sainte. C'eſt ce qui a donné à Homere la liberté de faire parler un cheval, & je m'eſtonne que noſtre Cenſeur n'ait pas pluſtoſt fait ce reproche à Homere, car il eſt bien plus eſtrange de faire parler un cheval, que de parler à un cheval. Homere ne s'eſt ſervi qu'une ſeule fois de cette liberté. *Liv.* Il a fait parler & meſme prophetiſer le *19. p. 174.* cheval d'Achille, & j'oſe dire qu'il n'y a point d'endroit dans Homere où la grande adreſſe de ce Poëte paroiſſe dans un plus grand jour; on peut voir ma Remarque. Le P. le Boſſu a fort

bien dit que cet incident doit estre mis entre les miracles dont l'Iliade est pleine, comme on lit dans l'Histoire Romaine que cela est quelquefois arrivé, & comme nous le sçavons de l'Asnesse de Balaam. De sorte que quand Homere auroit usé plus souvent de cette licence, on ne pourroit blasmer sa fable de quelque irregularité. Voilà comme parlent les gens instruits. D'ailleurs rien n'est si propre à donner de l'admiration que ces choses extraordinaires & naturellement incroyables, & c'est le merveilleux que cherche sur-tout le Poëme Epique, qui comme Aristote nous en avertit, a le privilege de le pousser jusqu'au déraisonnable. Si Homere a donc pû faire parler un cheval sans s'exposer à la censure, n'a-t-il pas pû encore mieux faire parler les hommes à leurs chevaux, & cela devoit-il luy attirer cette froide raillerie qu'*il ne mettoit pas grande difference entre les hommes & les chevaux!* Un homme qui accuse les Heros d'Homere d'estre de fort mauvais railleurs, devroit estre meil-

leur railleur luy-meſme. Il eſt pourtant ſi perſuadé qu'il a raiſon, qu'il finit cet article par ces paroles : *Je ne perdray point de raiſonnement à critiquer ces endroits, il n'en faut point d'autre cenſure que de les faire lire.* Il a tant perdu de raiſonnements à critiquer, qu'il fait fort bien d'en eſtre avare ; il s'en aviſe pourtant un peu tard, & il en perdra encore. *Juſqu'où va cependant le reſpect de l'Antiquité,* dit-il, *Virgile, quoy-que d'ailleurs ſi judicieux Imitateur d'Homere, n'a pas laiſſé de l'imiter une fois dans cette abſurdité.* Les injures, qui déplaiſent tant à noſtre Cenſeur dans Homere, ne luy couſtent rien, il traite Virgile d'abſurde, comme s'il luy diſoit une douceur ; mais dans ce meſme endroit il fait voir qu'il ne connoiſt pas mieux Virgile qu'Homere ; car Virgile a plus fait encore, que de faire parler à des chevaux, il donne un ſentiment humain au cheval de Pallas, & luy fait pleurer la mort de ſon Maiſtre. Il fait plus encore, il fait que Turnus adreſſe un long diſcours à ſa Picque,

Pag. 85.

qu'il l'invoque mesme comme une Divinité; vrayment Virgile est bien plus absurde que M. de la M. ne pensoit.

Voilà donc ces discours adressez à des chevaux, justifiez par la nature de la Fable. Mais indépendamment de cette raison qui est décisive, à ne regarder ces discours que du costé de l'éloquence, & de ce que l'Art Oratoire permet, & qu'il enseigne mesme, il n'y a rien là qu'on puisse blasmer. Un Orateur dans la passion parle à tout, & fait tout parler. Les anciens Orateurs en fournissent assez d'exemples.

M. de la M. ne laisse pas de trouver dans Homere des discours bien placez, & il met de ce nombre ceux que les Ambassadeurs d'Agamemnon tiennent à Achille dans le IX. Livre pour desarmer sa colere: *Il n'y en a point dans toute l'Iliade*, dit-il, *qui soient plus à propos, ni qui donnent une plus grande idée du genie d'Homere ;* mais comme nostre Censeur est d'une delicatesse extréme & d'une finesse de goust superieure à tout ce qu'on a veû jusqu'icy, il

n'y a rien de parfait à ses yeux, & ces discours ont eu beau passer jusqu'icy pour des modeles achevez de la plus parfaite éloquence, il y trouve de grands deffauts. *Il faut*, dit-il, *descendre à present dans le détail deces discours pour y demesler quelques-uns des deffauts qui sont semez par tout dans ceux d'Homere.* Il faut bien que ces discours se sentent du genie grossier qui les a produits. Nous allons voir icy un effort de Critique admirable.

Le deffaut qu'il trouve dans celuy d'Ulysse, c'est le détail des offres d'Agamemnon, *où il repete mot pour mot trois longues pages qu'on vient de lire un instant auparavant.* Je ne croy pas que jamais une si estrange Critique soit eschappée à un homme sensé. Et afin que le Lecteur en voye toute l'absurdité par luy-mesme, il faut le mettre dans le fait. Agamemnon résolu enfin de ne rien oublier pour appaiser Achille, dans un Conseil qu'il tient dans sa tente, propose tout ce qu'il est prest de donner à ce Heros; on nomme les Ambassa-

Pag. 86.

deurs; ils partent, & estant arrivez dans la tente d'Achille, Ulysse, qui parle le premier, fait le détail de ces offres d'Agamemnon. Ce détail avoit esté fait dans le Conseil une heure auparavant. Sans doute ; mais Achille n'estoit pas dans ce Conseil, il n'avoit pas entendu ces offres, & il falloit bien qu'il en fust instruit. Que le Roy aujourd'huy marque des conditions à ses ennemis, celuy qui sera chargé de ses ordres & qui ira les offrir de sa part, n'en fera-t-il pas le détail, quoy-que ce détail ait desja esté fait dans son Cabinet; comment feroit-il pour l'éviter! Diroit-il, *le Roy vous offre les conditions qu'il a proposées dans son Conseil!* J'ay honte de répondre à une censure si pitoyable.

Dans la response d'Achille, voicy les deffauts qu'y trouve nostre Censeur : *Il se compare avec quelque estenduë à un oyseau qui s'expose à tous les dangers pour ses petits. La comparaison est juste, mais je ne croy pas qu'elle soit de la passion, &c.* Cette Critique n'est pas moins estonnante que la premiere. Car cet

Pag. 87.

endroit

endroit est parfaitement beau. Et cette comparaison, pleine de douceur & si belle d'elle-mesme, est encore plus belle dans la bouche d'Achille par le contraste qu'elle fait avec cet esprit fougueux & emporté. Mais toute douce qu'elle est, elle ne laisse pas d'avoir sa fierté. Achille traite par-là tous les Grecs de gens foibles qui auroient peri mille fois s'il ne les avoit sauvez. Il n'y a donc rien de plus ridicule que de dire qu'elle n'est pas de la passion. Quand Nostre Seigneur dit à Jerusalem, *combien de fois ay-je voulu assembler tes enfants comme une poule assemble ses petits sous ses aisles !* N'y a-t-il point là de la passion ? Il me paroist que M. de la M. est de ces gens dont parle Terence, *Qui n'entendent rien à force de faire les entendus.* Dans l'Escriture Sainte on trouve plusieurs Comparaisons empruntées des Oyseaux, toutes tres-pathetiques. Toute la grace qu'il fait à cette Comparaison, c'est de ne la trouver pas chocquante, comme beaucoup d'autres respanduës dans les dis-

cours de l'Iliade ; *mais il a crû devoir la relever pour faire sentir qu'Homere ne contraste pas assez le style de son propre recit, & celuy des discours de ses* Pag. 88. *Acteurs, &c.* Autre erreur de M. de la M. Voit-on regner dans les discours de ces Ambassadeurs la grande Poësie qui regne dans ce qui est proprement du Poëte ! & ces discours sont-ils en rien au dessus de la portée de ceux qui les font !

Le second deffaut du discours d'Achille, *c'est le mauvais choix des circonstances : il tombe dans un détail froid & inutile. Si Neptune m'accorde une heureuse navigation*, dit ce Heros, *j'arriveray le troisiéme jour à la fertile Phthie ; je trouveray là toutes les richesses que j'y ay laissées en partant pour cette malheureuse expedition, & j'y en porteray d'icy assez d'autres, &c.* La passion dédaigne ces petites circonstances, dit nostre Censeur, *& quand il seroit vray qu'elles seroient naturelles, il suffit qu'il soit naturel aussi de les obmettre pour que le Poëte doive choisir entre deux choses éga-*

lement dans la nature, celle qui peut faire le plus de plaisir. Voilà la regle du monde la plus fausse dans son application. Ces circonstances ne sont nullement petites, & elles sont non seulement naturelles, mais tres convenables. Et ce qui est naturel & convenable est tousjours ce qui fait le plus de plaisir. Il ne faut que se remettre l'estat où est Achille, & le sujet qu'il a de se plaindre d'Agamemnon. Il est résolu de se retirer, & pour mieux faire voir à ces Ambassadeurs que son parti est pris, il leur dit qu'il arrivera en trois jours dans sa Patrie. Agamemnon luy a enlevé le prix dont on avoit honoré son courage; & luy a fait de grandes injustices dans le partage du butin; il déclare qu'il ne s'en met point en peine, qu'il a assez de richesses dans son Palais, & que malgré luy il y en portera assez d'autres, & qu'il y menera de belles femmes, *qui sont le fruit de ses conquestes, & qu'on n'a pû luy ravir.* Bien loin que ces circonstances soient petites & indignes, elles sont tres grandes & d'une fierté digne d'Achille.

Un troisiéme deffaut de ce discours d'Achille, c'est le caractere des passions mal observé. *Achille*, dit-il, *refuse avec hauteur les presens d'Agamemnon. Quand il me donneroit*, dit ce Heros, *tous les Tresors qui entrent dans Orchomene ou dans Thébes d'Egypte, qui est la plus riche Ville du monde, & qui a cent Portes par chacune desquelles sortent tous les jours deux cens Guerriers, avec leurs chevaux & leurs chars. Non quand il me donneroit autant de talents d'or que le rivage de la Mer a de grains de sable, avec tous ces immenses presens Agamemnon ne me flechiroit jamais.* On sent d'abord, dit nostre Censeur, que l'alternative de Thébes & d'Orchomene n'est point du tout du caractere de l'emportement, & de plus que les particularitez de la Ville de Thébes ne sont pas supportables en cet endroit dans la bouche d'Achille. Je croy bien que M. de la M. sent ce qu'il dit, car il sent bien des choses que les plus sensez mesme ne sentent pas ; mais où a-t-il appris que ce n'est pas du carac-

Pag. 89.

tere de l'emportement, de promener ſon imagination ſur tous les ſujets qui peuvent encherir ſur l'idée qu'on a donnée d'abord, & que l'on veut fortifier? Peut-on s'empeſcher de ſentir que cette gradation, ou pluſtoſt cette exaggeration de richeſſes eſt l'effet de la paſſion? Et en cet eſtat Achille pouvoit-il mieux choiſir que de prendre les deux plus riches Villes du monde? Et quand aux particularitez de Thébes, que ce Cenſeur trouve inſupportables, elles ſont adjouſtées avec beaucoup de ſens & de raiſon, pour marquer la grandeur de cette Ville & ſes richeſſes immenſes. En effet quelle Ville, qu'une Ville dont il ſortoit vingt mille Chars de Guerre! Que doit-on juger de ſon Infanterie & du reſte de ſes Habitans! D'ailleurs un autre qu'Achille, auroit peut-eſtre oublié cette particularité; mais cette idée de Guerre, combien eſt-elle ſeante dans la bouche de ce Heros!

Enfin le quatriéme deffaut de ce diſcours d'Achille, ſelon ce Cenſeur, ce ſont les ſentimens équivoques. Achille

dit que *la vie est d'un prix que rien n'égale.... rien n'est comparable à la vie.* Il dit qu'il prefere une longue vie à une vie courte & suivie d'une gloire immortelle. *On devine bien*, dit M. de la M. *par le caractere d'Achille, desja connu, que son raisonnement ne part pas de l'abondance du cœur, mais il n'y a rien ni dans le raisonnement, ni dans les termes, qui ne presente une lascheté bien sincere, & il me semble qu'avec un peu plus d'Art, Homere auroit pû faire briller le courage d'Achille, mesme en le faisant parler contre la gloire.* On ne sçait comment prendre M. de la M. Il se plaint qu'il n'y a point de passion dans les discours d'Homere, & quand il y en a il ne la sent point. Il estoit pourtant bien aysé de sentir que plus cette prétenduë lascheté d'Achille paroist sincere, plus elle marque la colere & le dépit de ce Heros, & n'est-ce pas là l'effet de la passion! Je dis bien d'avantage, c'est qu'il n'y a icy nulle lascheté, & que M. de la M. explique fort mal le sentiment d'Achille; ce Heros ne prefere point

Pag. 90.

du tout une longue vie ſans gloire à une vie courte ſuivie d'une gloire immortelle, mais il la prefere à une gloire immortelle dont il ne peut ſe flatter, & il en dit la raiſon, *car jamais ils ne verront*, dit-il, *la fin de cette Guerre, & ne ſaccageront jamais le ſuperbe Ilion, Jupiter le couvre de ſa main invincible.* Pourquoy s'aller faire tuer pour une entrepriſe qui ne réüſſira pas ! Voilà comme Homere fait parler ce Heros, tousjours tres ſenſément & ſans dementir ſon caractere. Si M. de la M. avoit traitté ce ſujet, le beau tour qu'il luy auroit donné ! Jugeons-en par la maniere dont il a corrigé le ſentiment d'Achille ;

Mais enfin par la gloire on veut m'intereſſer,
La gloire eſt un faux bien (il croyoit le penſer,
Et le dépit menteur le ſéduiſant luy-meſme,
Il parle avec mépris du ſeul objet qu'il aime.)

Je ne dis rien de cette fauſſe maxime qu'il met dans la bouche d'Achille, & qu'Achille eſtoit incapable de penſer ; mais je demande à M. de la M. qui eſt-ce qui prononce cette heu-

reuſe Parentheſe, & qui interrompt ainſi Achille dans ſa Tente où il n'y a que les Ambaſſadeurs Patrocle & luy ! comment M. de la M. qui a tant de delicateſſe & d'Art, n'a-t-il point ſenti que cette Parentheſe gaſte tout, & qu'elle convertit tres mal à propos en recit, une choſe qui ſe paſſe en action. Nous parlerons ailleurs de ces diſcours de M. de la M.

Il tombe enſuite ſur le diſcours de Phœnix, & il aſſûre que *tout ce qu'il employe pour flechir Achille auroit eſté bien plus touchant qu'il ne l'eſt dans Homere, ſans les defauts qui en eſteignent preſque le pathetique*, car il trouve des
Pag. 91. deffauts par tout. *Un de ces deffauts c'eſt que Phœnix employe des circonſtances chocquantes, en parlant de l'enfance d'Achille.* Combien de fois, *dit-il*, avez vous vomi dans mon ſein, comme il arrive aux Enfans de vomir ſur leur Nourrice. Il me loûë enſuite d'avoir judicieuſement ſupprimé cet endroit, *Qui prouve fort bien en paſſant*, dit-il, *que tout ce qui eſt dans la nature, n'eſt*

pas pour cela bon à peindre. J'ay bien des choſes à reſpondre à cet article. Premierement il n'y a rien qu'on ne puiſſe fleſtrir en le traduiſant plattement, & baſſement comme M. de la M. vient de traduire cet endroit. *Combien de fois avez vous vomi dans mon ſein.* Ce n'eſt point là Homere, j'avois averti M. de la M. que le Grec diſoit : *Pendant cette premiere enfance, touſjours tres difficile, vous avez ſouvent inondé mes habits du vin que je vous donnois à boire & que vous rejettiez.* Pourquoy preſter à Homere des termes groſſiers qu'il n'a point employez ? En ſecond lieu, perſonne n'eſt plus perſuadé que moy que tout ce qui eſt dans la nature, n'eſt pas pour cela bon à peindre; mais je dis que ce que Phœnix dit icy, n'eſt pas de la nature des choſes qu'on ne puiſſe peindre. Dans tous les temps & dans tous les pays, comme je l'ay dit dans ma Remarque, les Images dépendent des uſages, & des manieres de penſer. Celle qu'Homere fait icy, outre qu'elle eſt exprimée en

termes tres beaux, tres harmonieux & tres Poëtiques, est encore tres naturelle & tres propre à attendrir Achille, en rappellant dans son esprit une idée qui entraisne necessairement celle de la tendresse que Phœnix avoit pour luy. Cela sert mesme à relever la grandeur d'Achille, car quel Enfant estoit-ce qu'un Enfant duquel un homme comme Phœnix, fils de Roy, essuyoit tous ces dégousts ! Enfin je merite si peu la loüange que me donne M. de la M. que j'ay declaré que quoyque je sçache fort bien qu'aujourd'huy on n'a pas la force de voir ainsi la nature toute simple, & qu'il faut souvent l'orner & la déguiser, je n'aurois pas laissé de suivre icy Homere, si j'avois pû trouver dans nostre langue des termes qui eussent approché de la beauté de ceux qu'il a trouvez dans la sienne.

Un autre deffaut que M. de la M. trouve dans le discours de Phœnix, *C'est qu'il fait entrer deux longues Histoires dans son discours; la premiere est absolument hors de place, puisque c'est la*

sienne propre, qu'Achille devoit avoir desja entenduë plus d'une fois. Et la seconde, plus convenable au sujet, mais trop estenduë. Voilà comme nostre Critique trouve des taches à ce qu'il y a de plus parfait. La premiere Histoire est hors de sa place, parce que c'est celle de Phœnix luy-mesme, & qu'Achille devoit l'avoir desja entenduë plus d'une fois. Qui a jamais raisonné de cette maniere ! Cette premiere Histoire est d'autant mieux dans sa place qu'elle est l'Histoire de Phœnix luy-mesme, & que par là elle doit faire plus d'impression. Mais Achille l'avoit desja entenduë plus d'une fois. D'où le sçait-il ! Phœnix avoit-il esté si pressé de dire à Achille qu'il s'estoit vû sur le point de tuer son Pere ! Et quand mesme Achille auroit desja oüy raconter cette Histoire, pouvoit-elle estre rappellée plus à propos qu'icy pour faire voir à quels malheureux excés porte une colere opiniastre & outrée !

La seconde Histoire est plus convenable *au sujet,* dit M. de la M. *mais*

trop estenduë. Cette Histoire à un si grand rapport & une ressemblance si sensible avec le fait dont il s'agit, qu'il n'y a personne qui ne le sente, & Homere y a suivi la mesme methode que dans son Poëme. Et quant à son estenduë, qu'il luy reproche, il devoit se souvenir que les discours de ces Ambassadeurs n'occupent aucun temps utile, tout se passe pendant la nuit. Et avec cette précaution Phœnix ne laisse pas de prendre les devants lorsqu'il dit : *je me souviens à ce propos d'une Histoire ancienne qui ressemble assez à ce qui se passe aujourd'huy, & qui est une leçon admirable, je vais vous la conter, car je parle au milieu de mes amis.* Aprés cela, ose-t-on reprocher à Phœnix qu'il a trop estendu une Histoire si necessaire, & dire *qu'il est ennuyeux, & que ce deffaut tient lieu de tous les autres!* Je voudrois bien que M. de la M. sçeust que ce n'est pas tousjours la longueur qui cause l'ennuy, il y a des abregez mille fois plus ennuyeux que les plus longs Originaux dont on les à tirez; on en

voit de ſi longs qu'ils rebuttent, & qu'on ne les acheve jamais. Je ſuis faſchée d'apprendre à ce Cenſeur que cette longue Hiſtoire, qu'il reprend dans le diſcours de Phœnix, eſt la meſme que Quintilien loüe dans ce Ch. ſi admirable qui commence ſon x. Liv. *Narrare verò quis breviùs quam qui mortem nunciat Patrocli! Quis ſignificantiùs poteſt quam qui Curetum Ætolorumque prælium exponit.* Je ſçay bien que l'authorité de Quintilien n'eſt pas une authorité pour M. de la M. mais elle le ſera pour les Eſprits du commun.

Ce Cenſeur en veut icy *aux pauvres Commentateurs qui admirent les Hiſtoires diffuſes dans la bouche des vieillards d'Homere, parcequ'en effet le deffaut de la vieilleſſe eſt d'aimer trop à conter. Mais ils ne ſongent pas que les vieillards d'Homere ſont des Heros, & de plus des ſages, &c.* Voilà une reflexion profonde; mais ces vieillards d'Homere tout Heros qu'ils ſont, ne ſont pas exempts des foibleſſes que la nature apporte avec l'âge, & parce qu'ils ſont ſages, & que le long

temps qu'ils ont vescu leur a appris beaucoup de choses, c'est justement ce qui fait qu'ils ayment à conter pour répandre les tresors de leur experience & de leur sagesse, & pour recevoir aussi le fruict de tout ce qu'ils ont fait de bien.
Pag. 92. *Nestor, qu'Homere donne pour le plus sage des hommes, fait en un autre endroit encore pis que Phœnix, il arreste Patrocle qui refuse de s'asseoir, impatient qu'il est de retourner vers Achille.... On ne sçait qui blesse le plus dans le discours de ce prétendu sage, ou l'envie desmesurée de parler, ou la vanité, ou l'imprudence.* Je souffre de voir le pauvre Nestor, ce bon vieillard, si maltraité par un jeune homme qui se prévaut de ses talents & de ses forces. L'endroit que M. de la M. a devant les yeux, est dans le XI. Liv. de l'Iliade. Je ne devrois faire d'autre réponse à ce Censeur que de prier le Lecteur de lire ce discours de Nestor. C'est la meilleure justification qu'on puisse en donner, car il est si plein d'éloquence & d'un si grand sens, qu'on ne peut s'empescher de l'admirer.

Si M. de la M. n'avoit pas tant de mépris pour les Commentateurs, il auroit pû profiter de ma Remarque, ou j'ay répondu à cette Critique que de gens peu ſenſez avoient faite avant luy. Le Lecteur me pardonnera ſi je la rappelle icy. Patrocle vient de dire à Neſtor qu'il n'a pas le temps de s'aſſeoir, qu'il eſt preſſé d'aller rendre réponſe à Achille, qui l'attend avec impatience. Cependant voicy Neſtor qui commence un diſcours aſſez long, & Patrocle l'eſcoute. J'ay veû des gens qui reprochent cela à Homere, comme une faute ou comme un petit oubli, mais ils ſe trompent, Patrocle ne s'aſſied point, il eſcoute ce diſcours debout. Neſtor eſtoit un Prince ſi conſiderable & ſi reſpectable, que Patrocle ne pouvoit ni ne devoit l'interrompre pour le quitter, & ce diſcours eſt ſi ſerieux, ſi important, il touche de ſi prés Patrocle & a un ſi grand rapport à Achille & aux affaires preſentes, que Patrocle n'a pas à craindre d'eſtre blaſmé de ce petit retardement. Je diray bien davantage,

ce discours est placé icy avec tant d'Art, qu'Homere en tire le dénouëment de son Poëme. Patrocle retenu par Nestor, voit de ses yeux l'extremité où les Grecs sont réduits ; en s'en retournant il rencontre Eurypyle blessé, il est obligé de le mener dans sa Tente & de le penser, & pendant qu'il est occupé à ce devoir si necessaire, il voit les retranchements forcez, & c'est la vûë de ce grand danger qui l'excite à faire de plus grands efforts pour fléchir Achille. D'ailleurs est-il possible qu'on ne soit pas touché de la beauté des sentimens & des preceptes dont Nestor remplit la fin de son discours, & Patrocle n'auroit-il pas fait une grande faute s'il ne l'avoit pas escouté tout entier ! M. de la M. auroit bien fait de ne pas attaquer Homere, particulierement sur ce qui regarde le grand sens, car j'ose l'asseûrer que la partie n'est pas égale. Enfin M. de la M. plustost que de ne trouver rien à redire au discours d'Ajax, s'avise de le critiquer par un souhait, tant il a de ressources pour la Critique. *Je ne de-*

ſirerois, dit-il, *qu'une choſe dans ſon diſcours, c'eſt qu'il finiſt par un trait d'indignation, qui ſouſtinſt dans l'ame du Lecteur le meſme mouvement que le reſte y fait naiſtre.* On va voir combien ſa Critique eſt juſte & raiſonnable, car ce trait d'indignation qu'il deſire dans le diſcours d'Ajax, il le luy fournit liberalement, ſa fecondité le rend prodigue de ces largeſſes. Aprés avoir changé ce diſcours de maniere qu'il n'eſt plus reconnoiſſable, voicy ce beau trait d'indignation par où il deſiroit qu'Ajax l'euſt fini: Pag. 93.

Cruel, puiſque nos pleurs ne trouvent point de grace
Puiſſe tomber ſur vous le ſort qui nous menace.

Mais Ajax n'eſtoit pas ſi peu ſenſé de parler ainſi à un homme fougueux comme Achille qui n'auroit pas eſté aſſez inſenſible, ni aſſez moderé pour luy répondre comme a il fait. Je ſuis faſché qu'un Poëte comme M. de la M. ait desfiguré les trois plus beaux diſcours qu'on ait jamais lûs, & qu'il n'en ait compris ni le ſens, ni l'œconomie. Cette belle imitation eſt le digne fruict de ſon excellente Critique.

Pour appuyer la cenſure qu'il vient de faire, il contrefait le Rheteur, & nous debite ſes preceptes ſur l'Art Oratoire, comme il nous a desja donné ſes regles ſur le Poëme Epique, avec cette difference qu'il n'y a rien que de faux dans celles-cy, & qu'il y a du vray meſlé avec le faux dans ceux-là. Taſchons de bien mettre ce faux dans ſon jour, & de faire voir qu'on ne doit pas faire plus de compte des preceptes qu'il donne ſur l'Eloquence, que de ſes regles ſur la Poëſie. *Un diſcours doit avoir ſon unité*, dit-il, *& il ne faut pas que rien en demente le caractere dominant.* Cela eſt vray. *Si le fonds d'un diſcours eſt l'éloquence, la fin doit eſtre le trait le plus propre à perſuader. Cette regle eſt fort bien obſervée par Ulyſſe.* Qu'eſt-ce que cela veut dire ! L'éloquence n'eſt nullement le fonds de ce diſcours, & il n'y en a pas moins dans celuy de Phœnix que dans celuy d'Ulyſſe ; & celuy d'Ajax dans ſa ſimplicité fongueuſe n'eſt pas moins éloquent que les deux premiers. Celuy d'Ulyſſe ne

persuade point Achille; celuy de Phœnix commence à l'ébranler, & celuy d'Ajax le fait renoncer au moins à ce prompt départ qu'il avoit resolu. Continuons, *Si le fonds en est pathetique, comme celuy de Phœnix, la fin doit estre touchante, celle du discours de Phœnix ne l'est pas.* Autre erreur: la fin du discours de Phœnix est plus touchante que celle du discours d'Ulysse. Ulysse finit en disant *qu'Hector est persuadé qu'il n'y a pas un Grec qui ose s'opposer à ses efforts.* Et cela est tres propre à reveiller la jalousie d'Achille; mais Phœnix finit le sien plus fortement, & d'une maniere plus touchante. Car il luy dit, *Que si aprés avoir rejetté nos dons, la necessité vous force de combattre, vous aurez beau nous sauver, & nous procurer la victoire, vous n'aurez plus les mesmes honneurs.* Et je ne croy pas qu'on puisse jamais rien dire de plus fort, & de plus touchant à un homme ambitieux comme Achille, & amoureux de la gloire jusqu'à l'excés.

Si le fonds en est l'indignation, il doit

finir avec le mesme sentiment. C'est une doctrine tres fausse. L'Orateur qui a commencé son discours par l'indignation, est le maistre de le finir par le caractere doux & tendre, quand ce caractere va à son but. J'ay desja fait voir combien le trait d'indignation que M. de la M. a presté à Homere à la fin du discours d'Ajax, est malheureux & contraire à ses vûës. Il a voulu éclaircir cette doctrine par une comparaison. *Il en est la dessus de l'esprit comme de l'oreille sur la Musique, un air composé dans un mode, ne peut passer que par certains chemins pour finir indispensablement dans le ton qui luy est propre, autrement l'oreille est blessée; il faut de mesme qu'un discours composé, dans un certain mouvement, soit rangé dans l'ordre particulier que ce mouvement exige, & qu'il finisse de maniere à le soustenir & à l'accroistre, autrement l'esprit sent qu'on l'égare & il se rebute.* Cette comparaison me paroist tres fausse. Il est bien vray qu'un air composé dans un mode peut s'en écarter. Il est vray en-

core qu'il faut neceſſairement qu'il finiſſe dans le meſme mode; mais il n'en eſt pas de meſme d'un diſcours, il peut finir tout autrement qu'il n'a commencé, finir par l'indignation quand il a commencé par la douceur, & par la douceur quand il a commencé par l'indignation, ſur-tout quand l'indignation & la douceur concourent également au but que l'Orateur ſe propoſe, comme dans ce diſcours d'Ajax. Il faut encore bien remarquer que non ſeulement l'unité regne dans chacun de ces diſcours, mais qu'il n'y a qu'une ſeule unité pour les trois, car ils tendent tous à flechir Achille, & c'eſt à quoy M. de la M. devoit avoir fait quelque attention.

Nous voicy enfin arrivez à l'endroit où noſtre Cenſeur a promis de faire voir contre mon ſentiment, qu'Homere a fait ſervir un ſeul & meſme diſcours à deux fins fort differentes, ce qui eſt tres vicieux; c'eſt le diſcours qu'Agamemnon tient aux Troupes dans le II. & dans le IX. Livre. J'ay

prétendu que dans l'une & dans l'autre occasion le discours est simulé, & que ce Prince ne propose la fuite à ses Soldats que pour les sonder. Dans le II. Livre cela est hors de doute, car il le dit luy-mesme, mais cela n'est pas si visible dans le IX. & M. de la M. croit que la proposition d'Agamemnon est tres sincere, & que ce Prince desesperant du salut de l'Armée, propose aux Chefs d'abandonner le Siege, & voicy ses raisons: *Si cela n'estoit pas, Homere auroit averti que c'estoit encore une épreuve, s'il avoit voulu qu'on le pensast.* Mais cela n'estoit plus necessaire, car les Chefs se souvenoient de la premiere épreuve, & cela suffisoit. *D'ailleurs,* adjouste M. de la M. *quelqu'un des Chefs s'en seroit douté d'autant plus aisement qu'ils avoient desja entendu le mesme discours lorsqu'il n'estoit qu'une feinte, cependant personne ne soupçonne là-dessus la sincerité d'Agamemnon, Diomede au contraire luy reproche durement sa lascheté, le sage Nestor applaudit à la liberté de Diomede, & pour tout*

dire Agamemnon ne se justifie point. Mais ce sont ces mesmes responses de Diomede & de Nestor qui prouvent que M. de la M. se trompe & qu'ils se sont fort bien apperçeûs que le but d'Agamemnon est le mesme que dans le II. Livre; & c'est pourquoy Diomede respond avec tant de dureté, ce qu'il n'auroit jamais fait s'il avoit pris le discours d'Agamemnon au pied de la lettre, je croy l'avoir prouvé dans mes Remarques, & Denys d'Halicarnasse l'a démonstré tres solidement, en faisant voir *que cette accusation violente d'Agamemnon est au contraire la deffense de ce Prince, & un moyen sûr de faire reüssir ses desseins.* Ses desseins sont donc, selon Denis d'Halicarnasse, de sonder les Troupes, & d'obliger les Chefs à les retenir; la liberté dont Diomede se sert, & les injures qu'il dit au General ne servent qu'à les mieux tromper, car le croyant veritablement en colere, elles ne manqueront pas de donner dans son sens. *Ces injures,* adjouste ce Rheteur, *sont de l'or pour Agamemnon.*

Cela me paroist assez fort, je suis persuadée qu'on pourroit balancer entre M. de la M. & moy, mais entre luy & Denys d'Halicarnasse, qui est-ce qui balancera?

Ce Critique entreprend de parler des Comparaisons, & il ne fait que periphraser ce que Saint Sorlin a dit des fausses & basses Comparaisons d'Homere & du goust ancien, & ce qu'on a vû depuis dans le malheureux parallele des Anciens & des Modernes, sur les Comparaisons que cet Autheur, desja oublié, appelle *ingenieusement des Comparaisons à longue queuë*. M. de la M. a mesme l'imprudence d'attaquer la mesme Comparaison que cet Autheur avoit desja attaquée, & que M. Despreaux a si judicieusement deffenduë contre luy. Il s'agit de ces Comparaisons où le Poëte, non content de dire précisement ce qui sert à la Comparaison, s'estend sur quelque circonstance Historique de la chose dont il parle.

Pag. 138. Dans le IV. Livre de l'Iliade, à propos

pos du ſang qui ſortoit de la bleſſure de Menelas, Homere compare ſes jambes à l'yvoire le plus blanc, qu'une femme de Meonie ou de Carie a teint avec la plus éclatante pourpre pour en faire les boſſettes d'un mors. Et par occaſion il employe enſuite trois vers admirables ſur l'uſage & ſur la beauté de ces boſſettes qui ſont l'envie de tous les cavaliers, & qui ſont reſervées pour les Roys & pour les Princes. Ces grands Critiques ne peuvent ſouffrir cet eſcart, & condamnent par-là un endroit tres naturel, tres ſenſé & tres agréable, en quoy ils font voir qu'ils n'ont aucune idée juſte des Comparaiſons. Je m'eſtonne que la reſponſe de M. Deſpreaux n'ait retenu le dernier, car il a fait voir que dans la Poëſie, ſur-tout dans le Lyrique & dans le Poëme Epique, les Comparaiſons ne ſont pas ſeulement miſes pour éclaircir & pour orner le diſcours, mais encore pour amuſer & pour délaſſer agréablement l'eſprit du Lecteur, en le détachant de temps en temps du principal ſujet, & en le promenant ſur d'autres

images agréables ; & que c'eſt en cela qu'a principalement excellé Homere, dont non ſeulement toutes les Comparaiſons, mais tous les diſcours, ſont pleins d'images de la Nature ſi vrayes & ſi variées, qu'eſtant tousjours le meſme, il eſt néantmoins tousjours different, inſtruiſant ſans ceſſe ſon Lecteur, & luy faiſant obſerver dans les objets meſmes qu'il a tous les jours devant les yeux, des choſes qu'il ne s'aviſeroit pas d'y remarquer.

Pour appuyer la Remarque de M. Deſpreaux, j'avois rapporté celle d'Euſtathe, qui meritoit bien quelque conſideration : *Remarquez*, dit cet Archeveſque, *quelle érudition, & quelle varieté preſente cette Comparaiſon par les differentes Hiſtoires qu'elle renferme, ce grand Poëte ſe propoſant tousjours pour but d'embellir ainſi ſes images pour inſtruire & pour plaire.* Aprés des authoritez de cette nature, il eſt eſtonnant que M. de la M. tombe encore dans ces fauſſes Critiques, qui ont eſté ſi foudroyées.

La doctrine qu'il débite dans ſes pré-

ceptes ſur les Comparaiſons, donneroit lieu à bien des réflexions curieuſes; je me contenteray d'une ſeule qui, j'eſpere, ſe fera ſentir. Voicy les belles paroles de noſtre Cenſeur : *Il y a des eſprits ſeverement exacts qui ne ſçauroient gouſter les Comparaiſons ; ils penſent qu'elles n'eſclairciſſent jamais rien, parce qu'elles ſont tousjours tres imparfaites, & qu'il vaudroit bien mieux s'attacher à bien peindre l'objet dont on parle, que d'avoir recours à des ſimilitudes tronquées, qui ne ſervent qu'à confondre les choſes. Cela eſt vray à parler philoſophiquement.* Pag. 98.

Qui ſont donc ces eſprits ſi exacts à qui M. de la M. applaudit d'une maniere ſi philoſophique ! Je crains bien qu'ils ne ſoient plus inſenſez qu'exacts. Pourquoy les Comparaiſons ſont-elles tousjours imparfaites & tronquées ! Elles ne le ſont jamais que par la faute de celuy qui les fait, lorſqu'il ne ſçait ni les bien choiſir, ni les bien rendre. Mais elles ſont tres parfaites par leur nature, & pour bien peindre les objets dont on parle, il n'y a pas de moyen plus ſeur

que d'en donner des images par des Comparaiſons. Eſt-ce la Poëſie ſeule qui s'en ſert? L'Eloquence ne s'en ſert-elle pas de meſme? Dieu ne s'en ſert-il pas? Les divines Eſcritures n'en ſont-elles pas toutes pleines, & Noſtre Seigneur n'en employe-t-il pas à tout moment dans ſes diſcours? Dirons-nous, comme ces eſprits exacts, que ces Comparaiſons n'eſclairciſſent rien, & qu'il auroit mieux valu que le Saint Eſprit ſe fuſt attaché à bien peindre les objets, que d'avoir eu recours à ces ſimilitudes tronquées? Et pour parler philoſophiquement avec M. de la M. devons-nous aſſeurer que ces Comparaiſons ſont imparfaites, & qu'elles ne ſervent qu'à confondre les choſes au lieu de les eſclaircir! Vrayment ſelon ces beaux eſprits il y a bien des choſes à réformer dans la Sainte Eſcriture. Ne ſent-on pas l'affreuſe impieté de ce langage! Ce n'eſt pas ſans grande raiſon que l'Eſcriture appelle *Ignorance*, l'Impieté. Ne ſortons point d'Homere. Jamais Poëte n'a mieux reüſſi que luy à bien peindre les objets

par des ſimilitudes. Le diſcours le plus philoſophique en pourroit-il donner une idée plus forte & plus vive que les images qu'il en trace dans l'eſprit par ſes Comparaiſons ! Que ſignifie donc tout ce verbiage, & ce que noſtre Cenſeur adjouſte enſuite, *Les Poëtes ne doivent pas tant ſonger à donner des idées précifes, qu'à en donner de vives, quoyqu'un peu plus confuſes.* Les idées confuſes eſclairciſſent donc mieux la choſe, & peignent mieux l'objet dont on parle que les Comparaiſons ! Qui eſt-ce qui peut avancer une maxime ſi eſtrange ! Voilà le précepte le plus faux qu'on puiſſe donner. Un Poëte ne doit jamais ſouffrir de confuſion dans ſes idées, ni recourir aux Comparaiſons, que pour porter dans l'eſprit des idées & plus vives & plus préciſes. Ce ſeroit un admirable ſecret pour bien peindre, que de préferer une folle vivacité à la préciſion, & une confuſion inſenſée à la netteté & à la verité. *Pour ce qui eſt d'élever & de réjoüir l'eſprit par les Comparaiſons,* pourſuit M. de la M. *il faut con-*

Pag 99.

venir qu'Homere y réüssit assés bien. Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge ! Il avoüe que ses Comparaisons ont presque toutes de la noblesse & de l'agrément, & que pour les images ordinaires, il ne pouvoit rien choisir de plus grand ni de plus agréable, c'est ce qu'il appelle *réüssir assés bien.* C'est un merveilleux homme que M. de la M ! Il va au de-là du noble, de l'agréable, du grand. Nous verrons comment il relevera les Comparaisons d'Homere par les siennes.

Pag. 00. *On reproche cependant*, dit-il, *quelque bassesse à Homere : par exemple, la Comparaison d'Ajax assiegé par une foule de combattants, & qui se retire à regret du Champ de bataille, à un asne que des enfants chassent d'un pré à coups de pierres, & qui mange encore l'herbe en se retirant.* Voilà desja la Comparaison tres mal exposée & entierement défigurée par ce pré & par cette herbe qu'il plaist à M. de la M. de faire manger à l'asne. Homere ne parle nullement d'un pré, il parle d'une piece de bled, il ne dit point que l'as-

ne mange encore l'herbe en ſe retirant, mais qu'il abat une infinité d'épics à droit & à gauche, & qu'il fait un affreux dégaſt dans cette moiſſon. Que M. de la M. n'entende ni le Grec, ni le Latin, cela eſt pardonnable, mais il devoit au moins entendre le François. Je me flatte que cette image eſtoit aſſez bien renduë dans ma Traduction. Mais c'eſt la couſtume de ces rares Critiques, ils ont grand ſoin de deshonnorer les paſſages qu'ils citent, en les traduiſant baſſement, & plattement. Cela fait pourtant grand tort au genie Poëtique de M. de la M. Un grand Poëte comme luy, ne devoit-il pas ſentir combien cette image de moiſſon & d'épics convient à des Troupes, & combien celle de pré & d'herbe leur convient peu en cette occaſion. Nous ſommes heureux que ce Cenſeur ait ſauté ce Livre; cette Comparaiſon auroit bien ſouffert entre ſes mains. Continüons.

C'eſt ſur-tout le choix de l'aſne, dit-il, *que les Critiques ont attaqué. Je ne crois pas qu'ils ayent raiſon, car l'idée*

de bassesse que nous attachons à l'asne est arbitraire, & on pouvoit l'estimer aussi raisonnablement en Grece que nous le méprisons icy. Ne sommes-nous pas bien obligez à M. de la M. de prendre ainsi la deffense d'Homere! Il ne croit pas que les Critiques, qui attaquent ce choix de l'asne, ayent raison, & il debite ensuite sa petite conjecture, que l'asne pouvoit estre estimé en Grece; il n'en sçait rien, il s'en doute. S'il estoit un peu plus versé dans l'Escriture Sainte, il n'auroit pas crû, il auroit sçû que l'asne estoit fort estimé dans tout l'Orient, & les Interpretes luy auroient appris que c'estoit parce qu'on le regardoit comme une monture modeste, & comme la marque de la paix, car les chevaux estoient pris pour la marque de la Guerre, *bello armantur equi.* Mais c'est en demander trop pour luy; que ne lisoit-il au moins une Remarque de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote, où il fait voir tres clairement que cette image bien loin d'estre basse & platte, est au contraire tres belle & tres noble!

Chap. 26.

Du temps d'Homere, dit-il, *les asnes n'estoient pas méprisez, comme ils le sont aujourd'huy, leur nom n'avoit pas esté converti en injure, & c'estoit la monture des Princes & des Roys. Homere a donc pû sans bassesse comparer Ajax à cet animal, sur-tout lorsqu'il n'est question que de faire paroistre son obstination, sa force, & sa patience. Et l'on ne peut se mocquer de cette Comparàison, puisque Dieu mesme l'a mise dans la bouche de Jacob, qui dit en benissant ses Enfants, Issachar sera comme un asne fort qui se tient dans ses bornes.* Aprés cela M. de la M. n'a-t-il pas bonne grace de venir dire froidement qu'il ne croit pas que les Critiques ayent eu raison, & que l'asne pouvoit estre estimé en Grece! Et n'est-ce pas-là une belle justification, & une conjecture bien appuyée! Mais il n'en demeure pas-là.

Issachar asinus fortis accubans inter terminos.

Malgré cette justification, continuë-t-il, *la Comparaison me blesse encore un peu par les enfants, & la gourmandise opiniastre de l'asne, car en tout temps & en tout Pays ces images ne respondent*

pas assez noblement à la valeur obstinée d'Ajax & à la fureur de ses Ennemis. Il ne faut pas s'attendre que ce Critique absolve jamais Homere à pur & à plein, s'il faut le justifier il se contente de dire qu'*il croit*, & en le justifiant il trouve tousjours quelque chose qui le blesse. Icy il est blessé de ces enfants & de la gourmandise opiniastre de l'asne. Il souhaitteroit sans doute à cet animal un peu plus de sobrieté. Comment une Critique si fausse **a-t-elle** pû tomber dans l'esprit d'un homme sensé. Il n'y a rien de plus beau, ni de plus noble que cette image. En effet qu'y a-t-il de plus noble que de faire entendre que ces Combattants, dont Ajax est environné, ne sont auprés de luy que comme des Enfants qui veulent chasser l'asne de la piece de bled, qu'il se rit de tous leurs efforts, qu'il ne s'en haste pas davantage, & qu'il ne fait pas un seul pas sans faire un ravage affreux dans tous leurs rangs. Il est bien question là de la gourmandise de l'asne. Il ne s'agit que de son obstination, de sa force, & de sa patience.

Je sçay bien, continuë M. de la M. *qu'on trouve presqu'autant d'Art dans les Comparaisons à descendre du grand au petit, qu'à s'eslever du petit au grand, mais cette maxime me paroist fausse dans les veûës du Poëme Epique.* Pourquoy cette maxime luy paroist-elle fausse? Pourquoy distinguer en cela le Poëme Epique du Poëme Lyrique? Et où a-t-il puisé cette doctrine si contraire à la raison & à la pratique des plus grands Poëtes? Pour bien juger des Comparaisons, il ne faut pas examiner si le sujet, dont on les emprunte, est grand ou petit, noble ou familier, il faut examiner principalement si l'image qu'il fait, est nette & vive; si le Poëte a sçû la relever par des mots Poëtiques, & si elle peint parfaitement ce qu'il a voulu representer; & bien loin qu'un Poëte doive éviter de comparer les grandes choses aux petites, c'est-là où son Art paroist le plus, car il y a bien plus de difficulté, qu'à comparer les petites aux grandes; un sabot qu'on fait rouler à coups de foüet, n'est pas une chose

Pag. 101.

bien noble, ni bien relevée, cependant Virgile en a tiré une Comparaison admirable pour une Reyne en fureur. M. de la M. devroit se desabuser de donner des regles. Celles qu'il adjouste sur la necessité de varier les Comparaisons, & sur le danger d'en employer trop, ne sont pas judicieusement appliquées à Homere, qui ne peut jamais ennuyer par la frequence de ses Comparaisons, qu'un esprit peu né à la Poësie; jamais Poëte n'a eu une si heureuse fecondité pour les varier.

Mais, dit-il, *ce Poëte employe souvent les mesmes sujets de Comparaison, & jusqu'à trois ou quatre fois dans la mesme page*. Je voudrois qu'il eust cité l'endroit, car j'avoüe que je ne le connois point, & j'oserois presque dire que M. de la M. s'est trompé, & que si Homere a employé quatre fois le mesme sujet de Comparaison dans une page, il l'a tellement varié, qu'il est tres different quoy-qu'il soit tousjours le mesme.

ag. 4. *Il entasse aussi trop de Comparaisons*

de suite ; il y en a jusqu'à cinq à la fin du V. Livre. Je n'ay point veû ces cinq Comparaisons à la fin du V. Livre, mais j'en ay trouvé autant dans une page & demi vers le milieu du second. Homere voyant marcher cette nombreuse Armée de Grecs pour se mettre en bataille, fait de suite cinq Comparaisons entierement differentes. Et si cette fecondité est admirable, la sagesse avec laquelle ce Poëte s'en sert, ne l'est pas moins, car il ne l'employe que tres à propos ; le temps qu'il faut pour mettre une grande Armée en bataille, luy donne tout le loisir de faire toutes les Comparaisons dont il a besoin pour peindre les differents mouvements de cette Armée. M. de la M. n'aime pas cette foule de Comparaisons ; de ces cinq il en a supprimé quatre & les plus belles. Je ne l'en blasme point, il a fait fort prudemment. La maniere dont il a rendu celle qu'il a conservée, ne nous porte pas à desirer les autres. Mais je voudrois au moins qu'il eust sçû que cette frequence de Comparaisons, bien

Tom. 2. p. 71.

loin d'estre vicieuse, est au contraire tres belle & tres noble, puisque Dieu mesme s'en sert dans l'Escriture Sainte; j'en ay remarqué jusqu'à trois dans un seul verset, & nostre Seigneur en employe sept dans un seul Chapitre. Que veut donc dire M. de la M. avec cette petite delicatesse d'un esprit froid & borné!

Matth. Chap. 13.

Aprés les Comparaisons viennent les Sentences. M. de la M. en juge aussi à sa maniere, c'est-à-dire, fort cavalierement, & d'une maniere qui fait bien voir que c'est encore une matiere qu'il n'a guere approfondie. Il veut que *le Poëte les reveste de tout l'éclat qui peut interesser à les retenir, car souvent le Lecteur plus amoureux du plaisir que de la perfection, dédaigneroit ces maximes si elles n'estoient qu'utiles, au lieu que si elles attachent d'abord par leur beauté, il peut aller ensuite jusqu'à en gouster la solidité.* J'avoüe que c'est un galimathias pour moy. Qu'est-ce à dire que des Sentences belles! Y a-t-il d'autre beauté pour elles que le grand sens dont elles doivent estre pleines.

Par exemple, cette Sentence qu'Ulysse employe dans le II. Livre : *La pluralité des Roys n'est point bonne,* quelle autre beauté a-t-elle que son grand sens ? En verité il ne faut pas parler pour parler.

Mais examinons un peu la Critique de nostre Censeur sur l'employ qu'Ulysse fait de cette Sentence. *Homere,* dit-il, *n'a pas placé heureusement cette Sentence fameuse : la pluralité des Roys n'est point bonne.* Pag. 105.

Il faut mettre le Lecteur dans le fait, afin qu'il soit à portée de juger de cette belle Critique. Agamemnon avoit dit aux Generaux : *Pour sonder les Troupes & taster leurs courages, je m'en vais leur ordonner de s'enfuir sur leurs Vaisseaux ; vous de vostre costé vous ne manquerez pas de les retenir par vos paroles.*

Tous les Soldats prenant à la lettre l'ordre d'Agamemnon, se preparoient au départ, mais Ulysse inspiré par Minerve se met en devoir de les retenir, il parle aux Princes & aux Soldats avec beaucoup de force ; il leur répresente

qu'ils n'ont pas bien compris l'ordre du Roy, que ce qu'il a dit n'est que pour les esprouver, & qu'il les chastiera s'ils s'opiniastrent à partir contre l'intention de leur General, qu'ils n'ont pas bien comprise; & il finit par cette Sentence: *La pluralité des Roys n'est point bonne, qu'il y ait un seul Chef & un seul Roy.*

M. de la M. dit sur cela, *Estoit-ce le lieu de faire valoir la necessité d'un seul Chef; & ne semble-t-il pas au contraire, que les Soldats auroient pû retorquer la maxime d'Ulysse contre luy-mesme!* La pluralité des Roys n'est point bonne; *Pourquoy opposes-tu donc ton authorité à celle de nostre Roy! C'est nous qui luy obéïssons en fuyant, & c'est toy seul qui luy resistes en prétendant nous retenir. Une maxime si déplacée ne se concilie point la créance, & le Poëte la décredite luy-mesme par le contretemps.*

Il n'y a jamais eû de Critique plus fausse. Cette Sentence est si parfaitement placée par Ulysse à la fin de son discours, qu'il ne pouvoit rien dire de plus fort pour retenir les Troupes. Il

leur a declaré que l'intention du Roy eſt qu'elles demeurent, & que l'ordre qu'il leur a donné de partir, n'eſt que pour les ſonder; il leur a fait entendre que ſi malgré cela ils s'opiniaſtrent à ſe retirer, ils attireront le chaſtiment que merite cette deſobéïſſance; & pour leur oſter le pretexte de dire, *Nous obéïſſons à nos Princes*, il finit en leur diſant, *Quoy donc ſerons-nous tous Roys icy*, & il accompagne cela de cette Sentence: *La pluralité des Roys n'eſt point bonne*, Sentence groſſe de ſens, qu'on ſent bien que Minerve elle-meſme a inſpirée; & qui eſt employée ſi heureuſement pour produire ſon effet ſur les Troupes, qu'elle tient lieu de toutes les raiſons qu'il n'a pas le temps de leur expliquer, & qu'elle leur ferme entierement la bouche. Sans la derniere impertinence elles ne pouvoient faire la reſponſe que M. de la M. à la bonté de leur ſuggerer. Auſſi Homere marque-t-il qu'Ulyſſe en parlant ainſi avec adreſſe & authorité, retint l'Armée. Je ne ſçay pas ſi M. de la M. peut diſputer quel-

que chose en Poësie à Homere, mais encore une fois je ne luy conseille pas de luy rien disputer en éloquence & en force de sens. Il a l'indulgence d'applaudir à cette Sentence d'Hector, *Le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour la Patrie.* Et à celle de Patrocle, qui dit à Merion qui s'amusoit à insulter Enée dans le combat, *Les conseils veulent des paroles, & la Guerre demande des actions.* En effet elles sont parfaitement belles. Cependant, chose assez plaisante, M. de la M. ne les a conservées ni l'une ni l'autre dans son Poëme. Il n'a donc pas conservé tout ce qu'il a trouvé beau. Pourquoy nous a-t-il fait entendre qu'il n'a retranché que tout ce qui n'estoit pas precieux. Je suis seûre que tous les gens Sages luy auroient sçû plus de gré, d'avoir conservé ces deux maximes à Homere, que de tout ce qu'il luy a trop liberalement presté. Je me trompe, il n'a supprimé que la derniere ; il a encore pis fait de l'autre, car il l'a ostée du XII. Liv. où elle est fort bien, & il l'a trans-

portée dans le XVIII. Liv. où elle est tres mal, comme on le verra dans le IX. Liv. de son Poëme.

A l'égard de la premiere, il est bon de remarquer en passant quelques petites negligences où M. de la M. est tombé, & qui font voir le peu de soin qu'il a eu de bien lire un Poëte qu'il a voulu corriger & embellir. Voicy ses paroles, *Helenus presse Hector de rentrer dans Troye, & luy prédit de grands malheurs, s'il s'obstine à demeurer hors des murs. Hector luy répond : le meilleur de tous les augures c'est de combattre pour sa Patrie.* Premierement ce n'est point Helenus qui parle à Hector, & à qui Hector respond, c'est Polydamas, & il ne presse point Hector de rentrer dans Troye, il le presse de renoncer à l'attaque des retranchements, à cause du prodige que Jupiter vient de leur envoyer, & qu'il luy explique. M. de la M. a si bien estudié Homere, il l'a si bien medité, qu'il confond icy le discours que Polydamas fait à Hector dans le XII. Livre de l'Iliade avec celuy que le mesme Polydamas

luy tient dans le XVIII. discours tres differents par le temps & par l'occasion où ils sont faits. Dans le premier il le presse de renoncer à l'attaque des retranchements, & dans le dernier il luy conseille de rentrer dans Troye pendant la nuit pour déliberer ensemble & pour se préparer à combatre Achille de dessus les murailles. On verra ma Remarque sur le IX. Liv. du nouveau Poëme.

A l'égard de la seconde Sentence: *Les Conseils veulent des Paroles, & la Guerre demande des Actions.* M. de la M. ne la rappelle icy que pour en tirer une occasion d'insulter encore Homere. *Cette maxime est belle,* dit-il, *& il seroit à souhaiter que ce Poëte ne l'eust point perdu de veüe; il nous auroit épargné toutes ces harangues dont il rallentit les combats. Mais malheureusement les Poëtes ne sont pas fort consequents;* façon de parler fort surprenante pour un des Quarante de l'Academie. *Ils disent le pour & le contre, & comme ils ne pensent pas d'ordinaire par principes, il ne faut pas s'estonner s'ils se condamnent*

quelquefois eux-mesmes, sans s'en appercevoir. Le pauvre Homere est bien malheureux d'avoir employé cette belle Sentence, qui a fait descouvrir qu'il ne pense pas par principes. Mais un Critique plus sage & plus judicieux en auroit tiré une consequence toute contraire ; il auroit pensé que puisqu'Homere estoit si bien instruit de cette maxime, il n'estoit pas vraysemblable qu'il l'eust démentie si grossierement ; & que ses harangues fussent si heureusement placées, qu'elles ne nuisissent point aux combats. Et il auroit deviné juste.

Toutes les maximes de l'Iliade ne sont pas de la mesme beauté, continuë-t-il, *il y en a de triviales, comme celle-cy :* les hommes n'ont pas tant de vigueur à jeun qu'aprés avoir mangé, &c. *Les Sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien, & l'on ne veut pas perdre de temps à ce qui ne vaut pas la peine d'estre dit.* Je ne sçay de quel endroit ce Censeur a tiré cette prétenduë Sentence, car pour obliger les Lecteurs

Pag. 107.

à le croire sur sa parole, il ne cite point les Livres d'où il tire ce qu'il dit. Cela n'empeschera pas que je n'asseure que c'est encore icy une Critique tres-fausse. Premierement ce qu'il appelle Sentence, ne l'est point, car toute verité n'est point Sentence: *Les hommes n'ont pas tant de force à jeun, que quand ils ont mangé,* est une verité commune; comme quand on dit, *un Convalescent n'a pas tant de force, que quand il est en pleine santé.* Appellera-t-on cela une Sentence? En second lieu, que ce mot soit dans Homere, il ne sçauroit estre appellé Trivial, s'il est dit à propos, & à des Soldats qui se préparent à combattre avant que d'avoir repu. Et il est au contraire plein de sens. C'est ainsi que tous les Generaux ont tousjours parlé
Tom. à leurs Troupes. C'est ainsi que dans le
3. p. xix. Livre Ulysse dit à Achille, qui veut
59. qu'on marche tout à l'heure pour combattre sans avoir pris de la nourriture; *Divin fils de Pelée, quelque impatience que vous ayez d'aller au combat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'en-*

nemi, car l'affaire ne ſera pas ſitoſt décidée, &c. C'eſt pourquoy ordonnez aux Grecs d'aller repaiſtre; le pain & le vin ſont la force & le courage du Soldat. Il eſt impoſſible qu'un homme, qui n'a pas mangé, combatte toute une journée, car ſi ſon courage ne l'abandonne pas, ſes forces l'abandonnent. Voilà comme parle un homme ſenſé, & cela bien-loin d'eſtre trivial, eſt tres neceſſaire, & vaut bien la peine d'eſtre dit. M. de la M. ne trouve pas de ces choſes triviales dans nos Romans, c'eſt-là qu'il a formé ſon gouſt, & c'eſt de-là que luy vient cette grande délicateſſe.

Il y a des Sentences diffuſes, adjouſte M. de la M. *& elles ennuyent parce qu'elles ne laiſſent rien à penſer; plaiſir qu'il faut tousjours ménager au Lecteur ſans préjudice de la clarté.* Et pour exemple il cite celle-cy: *L'adreſſe fait ſouvent plus que la force. C'en eſtoit aſſez,* dit-il, *pour une Sentence, mais Homere adjouſte: C'eſt moins par ſa force que par ſon adreſſe qu'un Charpentier réüſſit dans ſon art; c'eſt par ſon adreſſe & non*

par ſa force qu'un Pilote ſauve ſon Vaiſſeau au milieu des plus grandes tempeſtes; & enfin c'eſt par ſon adreſſe qu'un Cocher devance un autre Cocher. Voilà comme noſtre Cenſeur convertit en mauvais ſens tout ce qu'il y a de plus ſage. Ce qu'il vient de rapporter, eſt tiré des Conſeils que Neſtor donne à ſon fils Antiloque, qui va entrer en lice dans les jeux dont Achille termine les funerailles de Patrocle. Il vient de luy dire, *Mon fils, tu as des chevaux fort peſants, & qui n'ont pas beaucoup de force, ſi tu ne remedies à ce deffaut par ton adreſſe, tu es perdu; arme-toy donc de toute ton adreſſe, &c.* Pour empeſcher donc ce jeune homme de compter ſur la force & ſur la viteſſe de ſes chevaux, rien n'eſtoit plus ſage que de le fixer à ne recourir qu'à l'adreſſe, & de luy faire voir par des exemples familiers l'avantage que l'adreſſe a ſur la force. Et c'eſt ce que Neſtor fait par l'exemple du Pilote, & par celuy du Charpentier. Et cela eſt non ſeulement tres ſenſé, mais tres neceſſaire dans cette occaſion. Ovide

Liv. 3. om. 3. g. 07.

de estoit bien moins délicat que M. de la M. car il a eu la sottise de trouver ce precepte de Nestor fort beau, & de l'imiter mesme lorsqu'il dit :

Arte citæ veloque rates, remoque reguntur,
Arte leves currus, Arte regendus amor.

De l'Expression.

Ce beau jugement sur les Sentences d'Homere est suivi de preceptes pour l'Expression, & M. de la M. commence d'abord par nous dire que *l'expression est à peu prés dans la Poësie, ce que le coloris est dans la Peinture.* Il ne paroist pas qu'il ait assez medité sur les Arts, ni qu'il les ait assez approfondis pour bien décider de ce qu'ils ont de semblable ou de different. Et rien n'est moins vray que ce qu'il avance icy, que *l'expression est à peu prés dans la Poësie, ce que le coloris est dans la Peinture.* Car l'expression a infiniment plus d'estenduë & est beaucoup plus considerable que le coloris, qui n'est pas à beaucoup prés dans la Peinture ce que l'autre est

dans la Poësie. Je ne suis pas assez habile pour marquer cette difference jusqu'à la derniere précision, je diray seulement une chose qui me paroist tres sensible, c'est qu'un Peintre peut paroistre excellent Peintre indépendamment du coloris, & que jamais Poëte ne paroistra excellent Poëte indépendamment de l'expression. Quand je voy les Estampes merveilleuses de Raphaël ou du Poussin, &c. j'admire ces Peintres, mon imagination va mesme jusqu'à suppléer au coloris; mais un Poëte dénüé d'expression, me paroistra tousjours un méchant Poëte. Cela est si vray, que si dans la Traduction des grands Poëtes, on n'a l'Art de soustenir leurs idées par la noblesse d'une diction qui y responde, il n'y a plus de Poësie. Je m'estonne d'autant plus que M. de la M. soit tombé dans cette erreur, qu'il reconnoist incontinent luy-mesme que toutes les parties d'un Poëme sont inutiles si la beauté de l'expression ne vient les animer; & qu'un Ouvrage fait pour plaire, ne se soustient pas long-temps

ſans une beauté d'expreſſion convenable à la matiere. Perſonne ne diſconviendra de cette verité, le Poëme meſme de M. de la M. en eſt une preuve trop ſenſible. Mais on ne ſçauroit dire la meſme choſe de la Peinture, qui pourra fort bien ſe ſouſtenir ſans le coloris. Ce faux principe de M. de la M. l'a précipité dans une autre erreur encore plus grande, quand il ſouſtient qu'on ne ſçauroit bien juger de l'expreſſion d'Homere. Il conclut bien que puiſque l'Ouvrage de ce Poëte a réüſſi de ſon temps, & dans les ſiecles qui l'ont ſuivi, il faut qu'en general il ait bien parlé ſa Langue : *Mais je croy*, dit-il, *qu'il faut s'en tenir à ce préjugé vague & indéterminé, &c. Si perſonne n'en ſçait aſſez pour découvrir & apretier les fautes de ſon ſtyle, perſonne n'en ſçait aſſez non plus pour en ſentir les traits heureux.* M. de la M. veut déclarer les plus ſçavants Critiques, Juges incompetents ſur la diction d'Homere, & leur oſter le droit de la loüer & de la blaſmer, parce qu'il prétend que perſonne ne ſçait aſſez la Langue Pag. 110.

Grecque pour en connoiſtre ni les beautes, ni les deffauts. Il ſe mettroit par-là aſſez au large. Mais il ne ſera pas difficile de luy faire voir que ſa prétention vient du peu de connoiſſance qu'il a de la matiere qu'il traite. Et pour la renverſer il ne faut qu'examiner deux temps dans la Langue Grecque ; celuy qu'elle a duré avant Homere, & celuy qu'elle a duré aprés luy. Par le premier nous connoiſtrons pourquoy cette Langue eſtoit desja dans ſa perfection du temps de ce Poëte ; & par l'autre, nous verrons que nous ſommes aujourd'huy en eſtat d'en juger avec connoiſſance de cauſe.

Il eſt certain que bientoſt aprés le Déluge on voit des veſtiges de cette Langue, & nous ſçavons que Cadmus ne fut pas long-temps ſans porter les Lettres Phéniciennes en Grece. Cette Langue avoit donc desja plus de ſept cens ans à la Guerre de Troye, & prés de mille ans du temps d'Homere. Ainſi voilà desja une durée eſtonnante pour une Langue, & bien capable de luy donner la perfection, car la perfection des

Langues vient tousjours de leur durée, sur-tout quand il y a de suite plusieurs Regnes paisibles & glorieux, comme cela arriva à la Grece quelques generations avant la Guerre de Troye, & quelques generations aprés. Il ne faut donc pas s'estonner qu'aprés mille ans cette Langue fust si parfaite. Voilà pour le premier point.

L'autre ne nous sera pas moins avantageux, & nous aidera bien à refuter le sentiment de M. de la M. Il est certain que quand une Langue a esté portée à sa perfection, ce qui l'y fixe, ce sont les grands Escrivains. Depuis Homere il y a eu continuellement d'âge en âge une foule d'Escrivains, Poëtes, Orateurs, Historiens, Philosophes, qui tous ont imité la diction d'Homere, & ceux qui en ont le plus approché, ont eu le plus de réputation.

Depuis Homere jusqu'à Alexandre le Grand, & à la défaite de Darius à Arbelles, c'est-à-dire, jusqu'à l'Olympiade CXII. pendant l'espace de cinq cens ans ou environ, on compte plus de deux

cens Poëtes, dont les principaux sont Hesiode, Anacreon, Eschyle, Pindare, Sophocle, Euripide, Aristophane, je ne compte que ceux dont nous avons des Ouvrages entiers.

Aprés la deffaite de Darius à Arbelles, c'est-à-dire depuis l'Olympiade CXII. jusqu'à l'Olympiade CLXXXVII. ou à la mort de Cleopatre, pendant trois cens ans il y en eut encore un grand nombre, dont les plus considerables sont Menandre, Theocrite, Callimaque, Apollonius de Rhodes, Aratus, &c.

Depuis la mort de Cleopatre jusqu'à la prise de Constantinople en 1453. de Nostre Seigneur, la Langue Grecque se maintint encore assez florissante, & aprés cette Epoque la Poësie qui cessa entierement en Grece, jetta encore quelque feu en Italie.

Cette Langue ne s'est pas moins conservée florissante dans les Escrits des Historiens & des Philosophes. Le plus ancien des Historiens que nous ayons, c'est Herodote, quatre cens cinquante ans ou environ aprés Homere, dont il

a parfaitement imité le ſtyle; mais avant luy il y en avoit eu d'autres qui ont laiſſé beaucoup de réputation. Herodote a eſté ſuivi de Thucydide, qui quoyque plus jeune, fut ſon contemporain, & Thucydide a eſté ſuivi de Xenophon. J'abuſerois du temps ſi je comptois tous les Hiſtoriens qui ont fleuri juſqu'au quinziéme ſiecle.

Homere a auſſi eſté bientoſt ſuivi par des Philoſophes qui ont conſervé ſa Langue dans toute ſa pureté. Ariſtote & Platon ſont les principaux de ceux qui ont ſuccedé aux premiers. Ariſtote n'admire qu'Homere; & Platon le regarde non ſeulement comme le plus grand de tous les Poëtes, mais encore comme celuy dont la diction eſt la plus charmante, car il l'imite preſque tousjours, & on diroit qu'il entre contre luy en lice pour luy diſputer le prix.

Quels ſecours n'avons-nous point encore pour juger des beautez de cette Langue, & des diverſitez de ſtyle! Les Rheteurs comme Demetrius Phalereus, Denys d'Halycarnaſſe, Longin, &c.

Adjouſtons à cela les Gloſſaires qui nous marquent les proprietez & les ſingularitez de cette Langue, & qui nous enſeignent ce qu'il y a de beau ou de vicieux dans les meilleurs Eſcrits.

Tous ces Eſcrivains parfaitement inſtruits de leur Langue, donnent la Palme à Homere pour le ſtyle, & le regardent comme le modele le plus parfait. *Pour ce qui eſt de la diction & des ſentiments*, dit Ariſtote, *bien loin qu'Homere les ait negligez, il y a ſurpaſſé tous les autres Poëtes.* Les Rheteurs, qui ont ſouvent critiqué les autres Eſcrivains, meſme les plus parfaits, n'ont jamais marqué aucune faute de diction dans Homere, & ils ne l'auroient pas plus eſpargné que les autres s'ils y en avoient trouvé.

Par tout ce que je viens de dire, on voit que la Langue Grecque a eſté floriſſante juſqu'au quinziéme ſiécle, de ſorte qu'elle eſtoit encore une Langue vivante il n'y a que deux cens ſoixante ans.

Depuis ce temps-là encore nous avons eu des Grecs naturels tres ſçavants:

Ils ont pû considerablement aider nos Critiques qui ont parû dans le seiziéme siécle, comme un Budée dont nous avons les doctes Commentaires sur cette Langue. Cela estant, on ne peut pas s'empescher de déferer à l'authorité de tant de sçavants hommes qui tous ont relevé la diction d'Homere au dessus de celle de tous les autres Escrivains, & qui en ont parlé avec une parfaite connoissance, puisqu'ils ne portoient leur jugement que sur leur propre Langue.

Il est donc faux de dire que nous ne jugeons de la Langue d'Homere que comme d'une Langue morte, car nous en jugeons sur le rapport des grands Critiques pour qui elle estoit encore vivante, qui la parloient, & qui par cette raison en connoissoient toutes les délicatesses. Et les Critiques, qui sont venus dans le dernier siécle, en se formant le goust sur ces grands modeles, ont esté en estat de juger des beautez du style d'Homere, & de voir en quoy consiste l'avantage qu'il a eu sur tous les autres Poëtes & les autres Escrivains. Il n'est

pas mesme vray que personne ne possede assez les Langues mortes, pour en sentir, comme il faudroit, les beautez & les deffauts. Les sçavants aujourd'huy ne distinguent-ils pas le style d'Homere de celuy de Pindare! Celuy d'Herodote de celuy de Thucydide & de Polybe! Ne sent-on pas encore la difference qu'il y a entre Tite-Live & Tacite! entre Virgile & Lucain, entre Juvenal & Horace! En verité voilà un beau dessein à M. de la M. de vouloir nous persuader que les grands hommes, qui ont vescu depuis la renaissance des Lettres, & qui ont fait tant d'Ouvrages admirables, ne sçavoient ni assez de Grec, ni assez de Latin pour sentir les beautez & les deffauts de ces Langues. Car voilà
Pag. 12. ce qu'il prétend : *Ceux mesme*, dit-il, *qui sont les plus versez dans la Langue Grecque, ne sentent qu'à peu prés ses beautez & ses negligences; & cet à peu prés peut les induire en de grandes erreurs quand ils se hazardent à des aprétiations trop positives.* Heureusement il fortifie ses raisons par un exemple, &

il ne faut que ce seul exemple pour faire voir combien il s'est trompé.

Voicy un endroit d'Homere, dit-il, *où je soupçonne quelque méprise de la part des Commentateurs.* Cela est desja assez plaisant qu'un homme qui ne sçait pas lire en cette Langue, veüille par un soupçon critiquer les Commentateurs sur un mot de cette mesme Langue-là. C'est sur l'échange des Armes entre Glaucus & Diomede: Glaucus donna des Armes d'or pour celles de Diomede qui estoient d'airain. Dans le vers Grec il y a un terme qui est équivoque *ἐξέλετο φρένας*, car il signifie deux choses, *il luy osta l'esprit, & il luy esleva l'esprit.* Dans le premier sens Homere diroit, *alors Jupiter osta la prudence à Glaucus,* d'avoir fait un échange si inégal, & d'avoir esté si dupe. Et selon le dernier sens, il dit : *alors Jupiter esleva le courage à Glaucus.* Et c'est le sens que j'ay suivi, comme le seul digne d'Homere, qui nous fait entendre que Jupiter empescha Glaucus de tomber dans cette pensée basse & sordide, que ses Armes tou-

Dan le 6. L Tom. 1 p. 254

tes d'or estoient de plus grand prix que celles de Diomede qui n'estoient que d'airain.

Que dit à cela M. de la M. qui apparamment n'auroit pas esté si malhabile que Glaucus? Il dit, *Madame Dacier asseure que l'expression Grecque signifie l'un & l'autre. J'avoüe ingenüement que je ne sçaurois le croire.* Pourquoy ne sçauroit-il le croire! Est-ce une chose inoüie que dans une Langue il y ait des termes qui signifient deux choses toutes contraires. Voicy ce qui l'a trompé, il a crû que c'estoit moy qui donnois ce double sens à ce mot, & comme il a en teste qu'on ne juge pas bien d'une Langue morte, il rejette sur cela mon jugement. Mais s'il avoit voulu profiter de la Remarque de M. Dacier à qui je dois la mienne, il auroit veû que ce n'est pas moy qui ay relevé ce double sens, & que c'est Porphyre: or Porphyre en pouvoit juger puisqu'il parloit de sa Langue. Mais il y a plus encore, c'est que Porphyre n'a fait en cela que suivre le precepte d'Aristote qui dit: *Tou-*

Pag. 113.

Sur le 26. Chap. de la Poëtiq. d'Aristote.

tes les fois qu'un mot semble signifier quelque chose de contraire au dessein du Poëte, il faut examiner toutes les differentes significations que ce mot peut avoir dans le passage en question. Aristote sçavoit donc que dans sa Langue il y avoit des mots qui signifioient des choses differentes. Et dans quelle Langue n'y en a-t-il pas ! Un mot peut donc avoir deux sens contraires, & c'est l'endroit & le dessein que doit avoir le Poëte, qui déterminent celuy que l'on doit choisir. Que deviennent aprés cela toutes les admirables réflexions que fait M. de la M. Plus il a d'esprit, plus il est à plaindre de s'estre engagé à parler de choses qu'il ne sçait point. *Dans ce Ch. 26.*

Si M. de la M. refuse de croire qu'un mot Grec ait deux significations differentes, ce qui est pourtant si vray, que personne n'en doute ; à plus forte raison refuse-t-il de se rendre à ce que j'ay remarqué dans les ordres que Nestor donne à sa Cavalerie dans le IV. Liv. La prudence de Nestor & sa capacité pour la Guerre sont là dans tout leur *Tom. I. p. 150.*

jour. Mais un de ses ordres, renfermé en deux vers, presente quatre sens differents, & tous fort raisonnables. Nostre Censeur croit *que c'est la plus grande de toutes les fautes : Un ordre donné à des Soldats dans le fort d'une meslée, peut-il estre trop clair ; & peut-on risquer de mettre la confusion entre eux par une équivoque qui les feroit agir diverse-*
Pag. 14.
ment ! Non, quoyqu'on en dise, je n'accuseray point Homere de ces imprudences : il est bien plus vray-semblable que c'est nostre ignorance de sa Langue, qui fait nostre embarras, & qui ne nous permet pas de discerner bien précisement ce qu'il a voulu dire. Voilà comme il parle pour combattre ma Remarque, prévenu que c'est moy qui par ignorance, ay trouvé ces quatre sens : mais je me suis tuée de luy crier que c'est Eustathe ; or on ne peut pas accuser ce sçavant Archevesque d'avoir ignoré sa Langue. Et quant à l'inconvenient qu'il y trouve, & au danger de jetter la confusion dans les Troupes par une équivoque, ils sont fort mal imaginez,

car Nestor fait cela si à propos, que ses Soldats ont beau entendre cet ordre tout differemment, il n'en peut arriver aucun desordre.

Pour mieux faire voir nostre impuissance à juger de l'expression d'Homere, voicy la belle supposition que fait M. de la M. *Transportons-nous à deux mille ans dans l'avenir ; imaginons-nous que nous parlons une nouvelle Langue, & que la Langue Françoise est une Langue morte comme le Grec l'est aujourd'huy ; nous estudierions Corneille & Moliere, comme des Autheurs Classiques qu'on nous proposeroit pour modeles ; nous aurions lieu de penser sur le tesmoignage de leurs contemporains, & des siecles suivants, que ces Autheurs estoient admirables pour l'expression.* M. de la M. n'a-t-il pas de honte d'avancer une chose si évidemment fausse! Où sont les contemperains de Corneille & de Moliere, qui ont jamais dit que ces Autheurs sont admirables pour l'expression! Au contraire n'a-t-on pas tousjours dit, & nos Critiques n'ont-ils pas escrit qu'ils Pag. 114.

manquoient de cette partie, & qu'ils n'estoient pas de bons Autheurs de la Langue! On a admiré l'élevation de genie de Corneille, & l'heureuse facilité, & le naturel de Moliere; mais outre que dans l'un & dans l'autre on a trouvé de fort méchantes pieces, on fait voir dans le premier quantité de fautes de Langue, & une Eloquence de Declamateur; & dans l'autre tant de negligence pour l'expression, qu'il n'y a point de page où on ne trouve des barbarismes, & des bassesses qui deshonoreroient le style le plus pur d'ailleurs, & le plus chastié.

M. de la M. rapporte ensuite ces vers de Moliere de l'Escole des Femmes:

Tout ce qu'elle peut faire en un tel accessoire, Pag. 115.
C'est de me renfermer dans une grande Armoire.

Et il dit agréablement: *Quelque Homme de Lettres de ce temps-là, & profond dans le François, n'employeroit-il pas hardiment accessoire pour conjoncture, pour occasion! &c.*

Sur ces vers de Corneille, dans Polyeucte:

Qu'est-cecy, Fabian, quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon espoir & le reduit en poudre!

Quelque Commentateur de Corneille, dit-il, *ne se recrîroit-il pas sur la beauté de cet espoir personifié & mis en poussiere! Nostre Langue, pourroit-il dire, n'est pas si hardie; mais ce sont autant de beautez qui nous manquent.*

Et sur ceux-cy du mesme Poëte, dans Nicomede:

Ou Rome à ses Agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous estes bien long à faire vostre charge.

Qui s'appercevroit alors que ces deux vers sont fort bas pour l'expression, quoyqu'assez beaux pour le sens! Ne pourroit-il pas mesme arriver que quelque Sçavant admirast le bel effet que font le long & le large dans ces deux vers! Pag. 116.

Voilà comme M. de la M. manie la fine ironie & la bonne Critique. Il se prévaut trop contre Homere du grand talent qu'il a pour la Poësie: comme il n'y a dans son Poëme ni de ces bassesses, ni de ces improprietez, il sçait bien que le plus sot Commentateur ne pourra que bien placer tous ses points admi-

ratifs. C'est ce que nous verrons dans l'examen de son Poëme qui certainement fourniroit beaucoup de matiere à un Commentateur. En attendant M. de la M. peut se rasseûrer sur l'avenir, jamais Corneille ni Moliere n'imposeront à la posterité sur le Langage; jamais on n'approuvera *accessoire* mis pour *occasion*, ni *l'espoir personifié* & *mis en poudre*, ni *pouvoir bien large*. Et il sied plus mal à M. de la M. qu'à un autre de le présumer. Il a trop mauvaise opinion du nouveau Dictionnaire que l'Academie Françoise imprime, qui est certainement un Chef d'œuvre, & qui en fixant le veritable usage de tous les termes, selon les differents styles, sera dans tous les siecles le boulevart de la Langue Françoise contre la Barbarie qui voudroit l'attaquer.

Ainsi pour revenir à Homere, continuë nostre Censeur, *je crois que c'est assez de présumer en general que son expression est fort belle, & qu'on peut le soupçonner encore de bien des fautes en ce genre, dont nous ne sommes pas juges*

competents, non plus que des beautez. Je devrois estre faite aux ſoupçons & aux conjectures de M. de la M. mais j'avoüe qu'il me ſurprend tousjours & que je ne m'y accouſtume point. Aprés qu'Ariſtote, Platon, & tous les Eſcrivains Grecs ont décidé qu'Homere a mieux eſcrit que perſonne; aprés que Longin nous a aſſeuré que dans l'Iliade *le ſublime marche par tout d'un pas égal ſans que jamais il s'arreſte ni ſe repoſe*, ce Cenſeur qui ne ſçait pas un mot de Grec, vient nous dire ſerieuſement qu'on peut préſumer qu'il a bien eſcrit, & en meſme temps qu'on peut le ſoupçonner de quantité de fautes dont nous ne ſommes pas Juges competents. M. de la M. tres ignorant en Grec, veut qu'on compte pour rien le jugement de tous ces ſçavants hommes; qu'on ne juge de la beauté du ſtyle d'Homere que par préſomption, & que ſur ſes ſimples ſoupçons on l'accuſe de pluſieurs fautes dont nous ne pouvons juger. A-t-on jamais rien eſcrit de plus abſurde!

Noſtre Cenſeur aprés avoir parlé des

moyens que le Poëme Epique employe pour faire ſon imitation, vient à parler de la fin qu'il ſe propoſe, qui eſt la Morale. Les mauvaiſes Critiques que nous avons veües juſqu'icy, n'approchent point de celles qu'il a le courage de débiter ſur cette matiere. Il refuſe à Homere la loüange d'enſeigner une bonne Morale, & il nous le repreſente comme pernicieux pour les mœurs. S'il a raiſon, Homere eſt un tres meſchant Poëte, car il a peché contre les Regles de ſon Poëme qui n'eſt fait que pour donner des inſtructions de vertu. Il ne ſera pas difficile de deffendre Homere contre des accuſations ſi frivoles.

Premierement le Sujet du Poëme eſt une grande inſtruction, puiſque c'eſt une Fable, comme je l'ay desja monſtré, & qu'il n'y a point de Fable dont la Morale ne ſoit le fondement, puiſque c'eſt un point de Morale déguiſé ſous l'Allegorie d'une action. D'ailleurs voyons les jugements qu'on en a portez dans tous les ſiécles. Lycurgue, cet homme ſi ſage, luy a rendu ce grand teſmoigna-

Plutarq dans la

ge, *Que les instructions morales & politiques que ses Poësies renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes & ses fictions sont agréables.* (*Vie de Lycurgue.*) Plutarque asseure que *lorsqu'on examine à fond les fables & les fictions que l'on blasme le plus dans ce Poëte, on les trouve pleines d'une tres utile instruction & d'une speculation profonde.* (*Dans son Traité* Comment il faut lire les Poëtes.) Aristote, qui est celuy qui a le mieux développé la nature de ce Poëme, nous enseigne *que la Poësie est plus grave & plus philosophe que l'Histoire; parce que la Poësie dit les choses generales, & que l'Histoire rapporte les choses particulieres.* (*Poëtiq. Ch. 9.*) On peut voir sur cela la Remarque de M. Dacier. Et Horace, Disciple d'Aristote, encherit encore sur l'expression de son Maistre, en asseurant que *le Poëme d'Homere est plus philosophe que la Philosophie mesme, & que ce Poëte enseigne beaucoup mieux, & avec plus de suite que Chrysipe & que Crantor, ce qui est honneste ou deshonneste, utile ou pernicieux.* (*Epist. 2. Liv. 1.*) Et il en dit la raison. Mais comme M. de la M. a supprimé dans son Poëme toute la Morale qu'Horace trou-

voit dans celuy d'Homere, il a fait prudemment de ne pas vanter cette Morale qu'on auroit inutilement cherchée dans son imitation. Nous en parlerons dans l'examen de ce Poëme où je feray voir que jamais Philosophe n'a donné de plus grands préceptes de Morale qu'Homere, & que M. de la M. les a tous supprimez sans faire quartier à un seul, & qu'il y en a mesme qu'il a convertis en impieté & en blasphesme. En verité il est estrange qu'aprés que tout le monde a reconnu que l'Iliade & l'Odyssée sont deux tableaux tres parfaits de la vie humaine, où tout ce qui est digne de loüange ou de blasme, utile ou pernicieux, en un mot tous les maux que la folie peut produire, & tous les biens que la sagesse peut causer, sont representez avec une varieté admirable, que le R. P. le Bossu & M. Dacier l'ont démonstré tres solidement, l'un dans son Traité du Poëme Epique, & l'autre dans ses Commentaires sur la Poëtique d'Aristote & sur celle d'Horace, il est estrange, dis-je, que M. de la M. vienne

combattre ce sentiment avec les raisons du monde les plus fausses, & qui ne sont que confirmer ce que j'ay desja fait voir, qu'il n'a aucune idée de ce Poëme. Examinons quelques-unes de ses raisons.

Il me paroist, dit-il, *qu'il porte souvent des jugements faux des actions qu'il represente ..... Commençons par les jugements du Poëte renfermez dans les discours de ses Acteurs: Au premier Livre, Achille parle avec insolence à Agamemnon. Agamemnon le menace, le sage Nestor se leve pour les calmer. Il remontre à l'un qu'il doit du respect au chef de l'armée, & à l'autre qu'il doit de l'esgard au fils des Dieux. Voilà dans la bouche de Nestor un jugement d'Homere sur la conduite d'Achille & d'Agamemnon. Il les condamne l'un & l'autre, & la Morale est contente.* La plus severe Morale ne pouvoit pas demander davantage de Nestor, que ce qu'il fait dans cette occasion. M. de la M. n'a pas senti, ou il a voulu affoiblir & diminüer la force & la sagesse du discours de ce vieillard. *Vous Agamemnon,* luy dit-il, *quoyque le*

Pag. 117.
Pag. 116.

plus puiſſant, n'enlevez point à Achille la Captive que les Grecs luy ont donnée ; & vous, fils de Pelée, ne vous attaquez point au Roy : car de tous les Roys qui ont porté le ſceptre, & que Jupiter a élevez à cette gloire, il n'y en a jamais eu de ſi grand que luy. Si vous avez plus de valeur, & ſi vous eſtes fils d'une Déeſſe, il eſt plus puiſſant parce qu'il commande à plus de peuples. Fils d'Atrée appaiſez voſtre colere, & je vais prier Achille de ſurmonter la ſienne, car il eſt le plus ferme rempart des Grecs dans les ſanglants combats. En verité la prudence & la ſageſſe ne paroiſſent-elles pas bien éminemment dans ce diſcours de Neſtor ! Il parle d'abord avec authorité à l'un & à l'autre pour reprimer leur emportement & leur injuſtice. Il fait enſuite valoir la préeminence des Roys, & enſeigne qu'il n'y a ni naiſſance ni valeur qui puiſſe diſpenſer ceux qui leur ſont ſoumis, de leur rendre l'obéïſſance & les reſpects qu'ils leur doivent. Et enfin il a recours aux prieres. Eſt-ce là ſe contenter de les condamner l'un & l'autre.

Mais

Mais voyons un peu par curiosité comment M. de la M. si délicat sur la Morale, corrige cet endroit pour le rendre plus instructif:

Ainsi tu dois, Atride, en regnant sur toy-mesme
Justifier les Grecs de ton pouvoir supresme. Liv. 1. p. 14.
Et nous verrons Achille ardent à t'imiter,
Nous confirmer l'appuy qu'il vouloit nous oster.

Ces vers ne sont-ils pas bien nobles & pleins de sens! Et cette expression n'est-elle pas bien Françoise! *Atride, tu dois justifier les Grecs de ton pouvoir!*

Au IX. Livre, continuë nostre Censeur, *Agamemnon propose aux chefs d'abandonner le Siege. Diomede le traite de lasche avec le dernier mespris, luy dit qu'il est le maistre de partir quand il voudra, que tout le camp mesme peut le suivre; mais que pour luy il demeurera seul avec Sthenelus, bien asseuré du succés. Le sage Nestor applaudit sans restriction à tout ce discours; ainsi Homere n'en condamne ni l'insolence ni la vanité, comme la bonne Morale le demandoit.* Faut-il justifier cent fois les mesmes passages! On avoit averti M. de la M. que le dis-

cours d'Agamemnon est une feinte, & par consequent que les reproches que Diomede luy fait, favorisent son dessein, & concourent à faire demeurer les troupes. Denys d'Halicarnasse a fort bien dit que *ces reproches sont de l'or pour Agamemnon.*

Voyez la Remarque.

Pag. 19.

Thetis au premier Livre conseille à Achille la plus mauvaise action qu'il pust jamais faire, c'est-à-dire, de se retirer sur ses Vaisseaux, & de laisser périr les Grecs qui n'estoient pas coupables de l'injustice d'Agamemnon ..... Jupiter luy-mesme se déclare le protecteur de la vengeance d'Achille, au lieu qu'en bonne Morale il auroit deu l'en punir. Demanderoit-on une meilleure preuve du jugement d'Homere sur la colere d'Achille, & voudroit-on soutenir qu'il ne laisse pas de condamner ce que Jupiter approuve! Pour moy je ne demanderois pas une meilleure preuve de la mauvaise Critique de M. de la M. que celle qu'il donne icy. Effectivement c'est une chose fort surprenante que la Déesse Thetis entre dans le ressentiment de son fils, & qu'elle

ait de la douleur de voir que devant mourir bientost sous les murs de Troye, il y soit encore deshonoré : & il est fort estrange que Jupiter, qui est la justice mesme, exauce une mere affligée qui demande que l'affront fait à son fils soit reparé & qu'Agamemnon soit puni de son injustice. *Mais, dit-on, les peuples, qui sont innocents de cette injustice, en pâtiront.* Mais est-ce la premiere fois que les peuples ont souffert des fautes des Roys, & a-t-on accusé Dieu de cruauté & d'injustice toutes les fois que cela est arrivé!

Minerve, ailleurs, va elle-mesme exhorter Pandare à la plus grande de toutes les perfidies. Dans le IV. Liv. Jupiter fléchi par Junon implacable ennemie des Troyens, ordonne à Minerve d'aller à l'armée des Troyens, & de les porter à enfraindre le Traité qu'ils avoient juré. Minerve obéit, & conseille à Pandarus de tirer sur Menelas. Cela a fort déplû à l'autheur du Clovis. *Homere a fait un Jupiter ridicule qui battoit sa femme, &c. Ensuite il le fait meschant, le*

faisant autheur de la perfidie des Troyens, ayant envoyé Minerve pour persuader à Pandarus qu'il tirast une fléche contre Menelas, pour rompre l'accord fait par serment aprés un grand sacrifice. M. de la M. tres fidelle Copiste de ces belles Critiques, trouve aussi ce procedé de Jupiter tres mauvais. Il auroit deû ou profiter de ma Remarque, ou la refuter. J'avois dit : pourquoy Homere fait-il que Minerve va elle-mesme exciter Pandarus à une action aussi injuste que paroist celle qu'il va faire, de violer l'alliance par un acte d'hostilité! C'est pour faire entendre que la Sagesse elle-mesme préside à tous les décrets de Jupiter, & qu'elle conduit tous les ressorts de la providence.

Pag. 120. *La mesme Déesse trompe le religieux Hector en faveur d'Achille, peut-on puiser quelques idées de justice dans ces exemples!* On vient de voir qu'on peut puiser des idées de justice dans les deux premiers, puisque c'est la Sagesse mesme qui conduit tout ce qui s'y passe. Il en est de mesme dans celuy-cy. La mort

d'Hector est resoluë; Jupiter a mis dans les bassins de la fatale balance les deux destinées d'Achille & d'Hector, & celle d'Hector plus pesante a emporté la balance, & s'est précipitée dans les Enfers; Minerve, c'est-à-dire, la Providence va faire executer ce que Jupiter a résolu. Comment le fait-elle! Elle s'adresse à Achille, & luy dit : *Arrestez-vous, & reprenez haleine, je vais joindre vostre Ennemi, & luy persuader de tourner teste, & d'en venir aux mains avec vous. A ces mots Achille s'arreste & s'appuye sur sa picque.* Achille hors d'haleine & voyant Hector encore plus fatigué que luy, s'arreste un moment pour respirer, & pour reprendre des forces. La prudence d'Hector trompée par-là, car Minerve en cet endroit sous la forme de Deïphobus est la prudence d'Hector mesme, soustenuë par le souvenir des discours de son frere, & ce Heros croyant Achille recru, tourne teste & va contre luy. Cela est tres naturel, & c'est ce qui a donné lieu à cette idée, que Minerve aide Achille,

Liv. 22. Tom. 3. p. 265.

& trompe Hector, idée qui rend cette Poëſie ſi animée & ſi vivante ; car la Poëſie ſuit ſes loix, comme dit fort bien Euſtathe, lorſqu'elle préfere une fiction merveilleuſe à une verité ſimple qui ne feroit que languir. Ariſtote a eu raiſon de dire qu'*il ne faut pas juger de l'excellence de la Poëſie, comme on juge de celle de la Politique, ni meſme comme de celle de tous les autres Arts.* La Politique & tous les autres Arts cherchent le vray ou le poſſible. La Poëſie cherche l'eſtonnant & le merveilleux, pourveû qu'ils ne choquent pas abſolument la vray-ſemblance.

Pag. 120. *Homere donne à de certains vices un éclat qui décele aſſez l'opinion favorable qu'il en avoit, on ſent par-tout qu'il admire Achille ; il ne ſemble voir dans ſon injuſtice & dans ſa cruauté, que le courage & la grandeur d'ame ; & l'illuſion du Poëte paſſe ſouvent juſqu'au Lecteur.* Voilà le jugement le plus faux que l'on puiſſe porter du caractere d'Achille & de celuy d'Homere. Comment peut-

on se persuader que ce Poëte admire Achille! Y a-t-il la moindre ombre de raison à reprocher à ce grand Philosophe, j'emprunte les termes du P. le Bossu, d'avoir crû que les emportements d'un homme, qui sacrifie ses amis & son Pays à sa vengeance, soient une action loüable, vertueuse, & digne d'estre imitée par les Princes, & que l'on y trouve la grandeur d'ame! Homere aura admiré un homme qui dit à son General, *va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des lasches qui t'obéïssent!* un homme qui dit à Apollon mesme qu'*il se vengeroit de luy s'il pouvoit!* Il n'y a que des séditieux & des impies à qui de telles paroles puissent échapper. Il a revestu ce caractere d'Achille d'une valeur estonnante, mais c'est pour le rendre plus éclatant & non pas plus loüable, car par-tout ce n'est que fureur & brutalité. Il n'y a donc point d'illusion dans le Poëte; & jamais cette illusion prétenduë ne passa jusqu'au Lecteur bien instruit.

Aristote ignoroit-il les emporte-

ments continuels d'Achille ! Ou les a-t-il pris pour des vertus ! Non ſans doute, luy qui nous a fait voir que le caractere d'Achille doit remplir, non tout ce que fait un homme en colere, mais tout ce que la colere elle-meſme peut faire. Ainſi il n'a regardé ce Heros Poëtique que comme un brutal diréctement oppoſé à l'homme de bien. Et le P. le Boſſu l'a prouvé.

Horace par exemple, qui eſtimoit tant Homere, ne reconnoiſt aucune vertu dans Achille, ni aucune action qui merite quelque loüange, & jamais il ne l'a loüé ni de ſa vaillance, ni de la mort d'Hector, ni d'aucune autre choſe qu'il ait faite contre les Troyens. Au contraire il fait de luy un portrait horrible, & tres reſſemblant. Il dit qu'il eſt violent, emporté, inexorable, qu'il ne reconnoiſt aucune juſtice, & n'a d'autre raiſon que ſon eſpée. Eſt-ce-là un Heros loüable & admirable ! mais il luy a donné la valeur, la vigilance, & l'ardeur à pourſuivre une entrepriſe. Oüy, mais ces qualitez eſtant indifferentes,

ne ſont bonnes que dans les gens de bien, comme dans Scipion, & elles ſont des vices tres pernicieux dans les meſchants, comme dans Catilina. Mais M. de la M. adjouſte, *Alexandre fut tellement frappé de l'éclat du caractere d'Achille, qu'il ſe le propoſa tout entier pour modele ; & parce que ce Heros aprés avoir tué Hector, le traiſna indignement ſur la pouſſiere, Alexandre crut encherir ſur ſa gloire, en traiſnant de meſme encore tout vivant, le Gouverneur d'une Place qu'il venoit de prendre.* A-t-on jamais raiſonné de cette maniere! Alexandre a imité Achille dans l'action du monde la plus inhumaine, & qui marque le plus de brutalité, donc c'eſt l'illuſion du Poëte qui a paſſé dans l'ame de ſon Lecteur, donc Homere a admiré Achille. Qui eſt-ce qui luy a dit que les choſes les plus vicieuſes ne trouvent point des imitateurs! Horace n'a-t-il pas dit que *les Originaux qui peuvent eſtre imitez par leurs vices, ſont ſujets à tromper!* Une jeuneſſe boüillante & fougueuſe ſe laiſſera prendre à l'éclat

Decipit exemplar vitiis imitabile.

Epist. 19. Liv. 1.

de la valeur, dont elle ne démeslera pas ce que cette valeur a de bon d'avec ce qu'elle a de vicieux, ni ce qu'elle a de solide d'avec ce qu'elle a de brillant. Les jeunes gens se laissent prendre aux premieres apparences, & lorsqu'ils sont une fois prevenus, il est rare qu'ils en reviennent. Combien y en a-t-il encore aujourd'huy qui préfereront la valeur d'Achille, & celle de Turnus à celle d'Enée. Achille pourtant n'est qu'un Soldat, & Enée est un grand Capitaine.

On peut voir le P. le Bossu Liv. 4. Chap. 14.

Ce que M. de la M. adjouste pour justifier Alexandre, *avoit-il si grand tort de vouloir ressembler à un homme qu'Homere distingue par-tout, par une protection particuliere des Dieux*, est une leçon de morale tres vicieuse. Il avoit sans doute grand tort, puisqu'il imitoit une action tres inhumaine & tres brutale, & qu'il encherissoit encore sur cette brutalité, séduit par son ignorance qui l'empeschoit de voir que cette vaillance, qui l'ébloüissoit, n'estoit que la vaillance d'un homme violent, emporté, implacable, en un mot d'un He-

Pag. 121.

ros tres vicieux, & Homere n'en est point coupable. Il n'a point donné dans le caractere d'Achille un mauvais exemple, mais il a donné un exemple d'un caractere vicieux qui ne peut produire que de mauvaises actions. Et cela est tres different, car ce dernier peut estre aussi utile pour la Morale que l'autre seroit pernicieux.

M. de la M. vient ensuite à la Morale qui est la plus sensible dans l'Iliade, qui est le besoin que nous avons du secours des Dieux : *Homere*, dit-il, *n'est point ménager des preuves sur cet article ; tout son Poëme n'en est qu'un tissu. Les sentiments dont il auroit pû se fier à la nature, il les fait inspirer expressement par les Dieux. Priam ne se seroit point avisé de redemander le corps de son fils, si Jupiter ne luy en eust donné l'ordre par Iris. Le courage & la force des Heros ne leur suffisent pas pour vaincre, si les Dieux ne s'en meslent, &c.* C'est n'avoir aucune idée ni de la Nature, ni de la Poësie que de parler ainsi. Homere est-il le seul des Autheurs Payens qui ait

fait entendre que tous les mouvements des hommes venoient des Dieux! Et d'ailleurs si l'on prive la Poësie du concours des Dieux, à quoy sera-t-elle reduite!

L'instruction seroit solide, adjouste nostre Censeur, *si Homere n'en perdoit tout le fruit, en donnant pour cause de la protection des Dieux, plustost leur caprice, que nostre Religion & nostre fidelité à nos devoirs.* Effectivement les caracteres qu'Homere introduit, ne sont-pas trop pieux, & la maniere dont ils servent Dieu, & dont ils remplissent leurs devoirs, ne devoit pas trop leur attirer cette protection. Mais M. de la M. ne se mocque-t-il pas du monde, de venir faire une objection si pitoyable aprés ce qu'on luy a dit si souvent, qu'Homere a fait des Dieux de nos passions & de nos vices: *Venus,* dit-il, *protege Paris.* Qui protegera-t-elle donc que celuy qu'elle a tousjours animé, qu'elle a porté à commettre la plus grande des injustices, & qui a esté tousjours si fidelle à l'honorer & à la servir!

Jupiter protege l'injuſte Achille ; ſont-ce là des exemples qui encouragent les hommes à la vertu! Achille a eſté offenſé, Jupiter le protege. Cela ſuffiroit peut-eſtre pour juſtifier cette protection ; mais M. de la M. n'a-t-il jamais lû que Dieu a protegé des meſchants pour leur faire exécuter de grandes choſes. Cet Alexandre ſi brutal, qu'a-voit-il fait pour s'attirer le ſecours de Dieu qui l'a protegé! L'Eſcriture Sainte n'eſt-elle pas pleine de ces ſortes d'exemples ! Je luy demande encore d'où venoit que ſous la Loy il y avoit des Anges qui protegeoient les Perſes, & d'autres qui protegeoient les Grecs! Qu'avoient fait ces Grecs & ces Perſes pour s'attirer cette protection ! On trouvera ces idées eſtablies dans ce que nous avons de plus reſpectable & de plus ſaint ; & on les condamnera dans la Poëſie ! Quelle erreur !

Mais pourquoy, m'objectera-t-on peut-eſtre, l'Iliade a-t-elle plû, ſi la Morale y eſt auſſi violée, que vous le dites ! Je reſponds qu'Homere a ſuivi les idées de Pag. 122.

ſon temps, & qu'il portoit des choſes, les meſmes jugements que ſes auditeurs. Voilà une tres mauvaiſe reſponſe. L'Iliade a plû, parce que bien loin que la Morale y ſoit violée, elle y eſt au contraire tres bonne, tres ſenſible, & que ce Poëme eſt plus moral & plus philoſophe que la Philoſophie meſme, comme Ariſtote & Horace l'ont reconnu, & comme l'a prouvé de nos jours un Religieux auſſi pieux que ſçavant.

Ce qui ſuit n'eſt pas plus raiſonnable. *Homere n'avoit peut-eſtre pas la force de s'eſlever à des idées plus juſtes, mais auſſi n'eſtoit-il pas neceſſaire pour ſon deſſein.* Deux grandes erreurs en trois lignes. Jamais Poëte n'a eu des idées plus juſtes qu'Homere, de tout ce qui eſt honneſte ou deshonneſte, utile ou pernicieux. Voilà la premiere. L'autre encore plus grande, c'eſt de dire que cela n'eſtoit pas neceſſaire pour ſon deſſein. Car d'enſeigner la vertu, c'eſt le but principal que ſe propoſe la Poëſie : ſans ce but le Poëme Epique n'eſt pas un art, ou c'eſt un art pernicieux, & qui par conſequent n'eſt pas tolerable.

La vangeance & l'orgüeil estoient en honneur ; il les y a laissées. N'est-ce pas ignorer entierement la nature de la Fable d'Homere, que d'avancer une telle proposition, si aisée à ruiner ! Le fondement de la Fable de ce Poëme, & le point de Morale qu'il veut enseigner, c'est que cette vengeance & cet orgüeil ont des suites funestes. Car qu'est-ce que la colere d'Achille, que cet esprit de vangeance dont il est animé ! & l'affront que luy fait Agamemnon, qu'est-ce, qu'un esprit d'orgüeil qui le porte à deshonorer un Heros qui luy estoit si necessaire !

Dés que la Morale s'est éclaircie, dés qu'il a parû des Philosophes, on a veu des Censures d'Homere. Autre erreur. Le Philosophe mesme qui a le plus travaillé à éclaircir la Morale, & qui en a fait des Traitez admirables, est celuy qui a le mieux développé l'Art du Poëme d'Homere, & qui a fait voir que c'estoit une Fable uniquement destinée à enseigner la Morale, & à donner des préceptes de vertu. *Mais,* dit-il, *on a veu*

des Censures d'Homere, il veut parler des reproches que luy a faits Platon. Mais l'injustice de ces reproches, & la maniere dont on y a répondu, devoient empescher nostre Censeur de luy en faire de semblables. Pour excuser Platon, on peut dire qu'il n'a pas regardé l'Iliade comme Aristote, entant qu'une fable ou une instruction morale déguisée sous l'Allegorie d'une action, il ne l'a considerée que par parties, & il a cru qu'avant que la pluspart des gens eussent démeslé cette Fable dans l'estenduë de son Poëme, ces parties plus frapantes pourroient reveiller des passions que la Philosophie, sur-tout la sienne, travailloit à destruire. Et de ce costé-là ses objections pourroient avoir quelque couleur. Mais elles ne sont rien contre l'Iliade ni contre l'Odyssée considerées entant que Fables, comme la Fable du Loup & de l'Agneau, telles qu'elles sont en effet. Et c'est ainsi que Platon estoit obligé de les considerer. Dans ma Préface sur l'Odyssée je combattray tous les reproches que Platon a

faits contre cette imitation, & j'espere de faire voir qu'ils ne sont pas moins injustes que ceux que j'ay combattus dans ma Préface sur l'Iliade. Une grande marque de leur peu de fondement, c'est qu'ils n'ont frappé personne. En effet ces reproches ont-ils diminué la réputation d'Homere ! Elle n'a fait qu'augmenter depuis. Mais c'est ce que M. de la M. va tascher d'affoiblir.

Quoyque sa réputation se soit soutenuë depuis ces Censures, dit-il, *ce credit ne vient pas de la verité de ses jugements, ce n'est qu'un préjugé d'éducation fondé sur des applaudissements qui, à remonter jusqu'aux premiers suffrages, ne sont là plusspart que des échos les uns des autres.*

Je loüe au moins la prudence de M. de la M. d'employer ainsi tout son esprit à éluder l'authorité de tous les siécles, & celle de tous les plus grands hommes qui ont vescu dans tous les temps, & qui ont tous admiré Homere. Ce n'est pas, dit-il, le merite du Poëte qui a attiré ces suffrages, c'est un préjugé d'éducation. De tous ces personna-

ges qui lisoient Homere en sa Langue, aucun n'a eu la force de dissiper ce préjugé. Aristote, Horace, & de nostre temps M. Despreaux, le P. le Bossu & M. Dacier qui ont tous examiné ces Poëmes, le flambeau à la main, ont encore esté conduits par ce préjugé. Il n'y a eu que trois ou quatre grands hommes de nostre siecle, l'Autheur du *Clovis*, l'Autheur des *Paralleles*, & M. de la M. qui sans aucune connoissance de sa Langue, sans aucune idée de la Poësie, sans aucune estude, ont surmonté ce préjugé, & sont venus éclairer nostre raison égarée. Ces loüanges qu'on a données à ce Poëte ne sont que les échos les unes des autres. Ainsi à remonter de siécle en siécle pour arriver à l'origine de ces échos, nous remonterons jusqu'à Lycurgue qui est le premier dont nous ayons l'éloge d'Homere; c'est sa voix qui retentit encore jusqu'à nous, & comme il vivoit dans un siécle grossier, ce bon Legislateur a admiré des sottises. Tout ce qui est venu depuis n'est qu'une Repetition. Ainsi M. de la

M. débarrassé tout d'un coup de tous ces millions de suffrages que tous les siécles ont donnez à Homere, se trouvera n'avoir en teste que Lycurgue dont il triomphera bien aisément. En verité il y a bien de l'art à escarter ainsi par un seul mot tant d'ennemis si redoutables. Mais c'est trop compter sur la credulité des hommes, que d'avancer des choses si éloignées de toute raison.

Du Merite personnel d'Homere, & du Prix de l'Iliade.

M. de la M. prend icy de grandes précautions : il déclare qu'il ne confond point l'Autheur avec l'Ouvrage, & que sa Critique tombe uniquement sur le dernier. Il avoüe qu'Homere avoit toutes les dispositions necessaires pour estre grand Poëte ; *Mais,* dit-il, *la disposition de l'esprit du Poëte, n'emporte pas tousjours le mesme degré d'execution. La disposition la plus grande ne peut parvenir qu'à une execution mediocre, si l'ignorance & la grossiereté des temps y met de trop grands obstacles ; au lieu qu'une*

Pag. 123.

Pag. 124.

disposition médiocre parviendra à une exécution plus heureuse, dans des temps plus éclairez & plus polis.

J'entends icy M. de la M. il veut modestement nous faire sentir pourquoy avec une mediocre disposition à la Poësie il est pourtant parvenu à une execution plus heureuse qu'Homere avec toute sa grande disposition d'esprit, ce sont les lumieres & la politesse de nostre siecle qui en sont cause. Voilà un raffinement d'orgeüil & de modestie dont personne encore ne s'estoit avisé. Je ne sçay lequel des deux domine dans ce meslange.

C'est donc la grossiereté de son siécle qui a empesché Homere de parvenir à la perfection de la Poësie. Mais en quoy ce grand Critique trouve-t-il cette grossiereté ! Est-ce dans la Fable du Poëme ! Jamais choix n'a esté plus grand, plus noble, plus juste, plus interessant, plus moral. Est-ce dans ses idées ! Jamais Poëte n'a eu des conceptions plus fortes, plus majestueuses, plus vastes & plus variées. Est-ce dans

l'expression! Jamais Poëte, ni autre Escrivain profane ne l'a égalé. Est-ce dans la Peinture qu'il fait des mœurs! Mais outre qu'il ne pouvoit peindre que les mœurs de son siécle, ces mœurs qu'il peint, ne sçauroient estre blasmées par un homme sage, car ce sont les mesmes que celles que nous voyons dans l'Escriture Sainte, mœurs qui pour leur simplicité sont bien préferables aux mœurs si recherchées, & aux usages si délicats que nostre Censeur vante tant. Je dis plus encore, quand mesme ces mœurs seroient tres grossiéres, si le Poëte les avoit bien peintes, cette grossiereté n'empescheroit pas qu'il ne fust arrivé à l'execution la plus parfaite. Continuons :

Il faut donc juger d'Homere, dit-il, *par les progrés qu'il a faits, eu égard à la grossiereté de son siecle, & il faut juger de son Ouvrage par les beautez & les deffauts qui s'y trouvent, eu égard aux lumieres du nostre.*

C'est-à-dire, qu'Homere a eu assez d'esprit, eu égard au siecle grossier où

il a veſcu ; & que ſon Poëme eſt tres imparfait, examiné aux lumieres du noſtre. J'avouë que ces jugements ſi ſenſez de M. de la M. me divertiſſent, je ne trouve rien de plus plaiſant. Je laiſſe là l'eſprit d'Homere, que jamais perſonne n'a égalé en Poëſie dans aucun temps ; je m'attache à cette folie de dire que ſon Poëme auroit eſté moins imparfait s'il avoit eu nos lumieres. M. de la M. a-t-il oublié que noſtre ſiécle, ce ſiécle ſi délicat, ſi poli, ſi lumineux, a produit pluſieurs Poëmes Epiques, qui ſont des monſtres, & non pas des Poëmes. Mais encore une fois d'où vient que M. de la M. luy-meſme n'a pas profité des lumieres de cet heureux ſiécle, & que l'admiration pour le Poëme d'Homere ſe renouvelle & augmente depuis qu'il a donné le ſien ? En verité noſtre ſiecle ne devroit jamais parler de Poëme Epique aprés les beaux Chefs-d'œuvres qu'il a donnez en ce genre.

Homere, dit-il, *avoit l'eſprit vaſte & fécond, plus élevé que délicat, plus naturel qu'ingenieux, & plus amoureux de*

de l'abondance que du choix. Voilà de belles antitheses. D'abord on est effrayé de la fausseté qu'elles présentent. Mais on n'a qu'à entendre la Langue de ce Censeur, & on y trouve de la verité. Il appelle *délicatesse* cette fadeur, & cette fausse politesse de nos Romans. Il appelle *Genie & élevation d'esprit*, ce bel esprit plein d'affectation & de pointes. Et il appelle *Choix*, cette vaine pompe que cherche un goust faux, qui préfere le fard aux solides beautez de la Nature, & le clinquant à l'or. Veritablement tout cela manque à Homere ; son élevation est tousjours accompagnée de délicatesse, mais de cette délicatesse fiere & noble qui dédaignant les vains ornements, ne présente jamais les objets que par ce qu'ils ont de plus grand, de plus gracieux, ou de plus touchant. Son naturel est tousjours animé par cet esprit vaste, profond, & solide à qui le vray n'eschappe jamais ; & son abondance n'est jamais sans ce choix judicieux qui fait que parmi tous les tresors qu'il estale, on ne trouve rien

d'inutile, de desagréable ni de superflu. Tout ce que je dis là est rassemblé dans cet éloge que M. Despreaux a fait d'Homere :

On diroit que pour plaire, instruit par la Nature
Homere ait à Venus dérobé sa ceinture.
Son Livre est d'agréments un fertile trésor,
Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grace :
Tousjours il divertit, & jamais il ne lasse.

On trouve là tout, l'élevation avec la délicatesse ; le naturel avec la vivacité, & l'esprit & la richesse avec le choix. Les dégousts de M. de la M. prévaudront-ils sur ce grand éloge donné par un homme si superieur, qui estoit en mesme-temps grand Poëte & grand Critique, & qui parloit de ce qu'il connoissoit !

Nostre Censeur continuë : *Il a saisi par une superiorité de goust, les premieres idées de l'Eloquence dans tous les genres ; il a parlé le langage de toutes les passions, & il a du moins ouvert aux Escrivains qui devoient le suivre, une infinité de routes, qu'il ne restoit plus qu'à*

applanir. Voilà à quoy se borne l'éloge qu'il fait d'Homere; il n'a saisi que les premieres idées de l'Eloquence dans tous les genres, il a ouvert une infinité de routes, toutes raboteuses, qu'il a fallu ensuite applanir. Mais où sont les Escrivains qui ont encheri sur les idées d'éloquence qu'Homere a données! Qui sont ceux qui ont applani ces routes! Ce ne peut estre que M. de la M. par les merveilleuses Regles de Poëtique & d'Eloquence qu'il vient de nous donner dans ce discours.

Il y a apparence, adjouste-t-il, *qu'en quelque temps qu'Homere eust vescu, il eust esté du moins le plus grand Poëte de son Pays, & à ne le prendre que dans ce sens, on peut dire qu'il est le maistre de ceux mesmes qui l'ont surpassé.* Le plaisant éloge! Homere, qui dans tous les siécles a esté regardé non seulement comme le plus grand des Poëtes de toutes les Nations, mais comme le Dieu de la Poësie, le voilà réduit au petit estat du plus grand Poëte de son Pays, en quelque temps qu'il eust vescu; & pour

comble d'ignominie le voilà dégradé jusqu'à ne pouvoir plus se regarder comme égal aux Poëtes qui l'ont suivi, mais comme le Maistre de ceux qui l'ont surpassé ! Que M. de la M. nous les monstre. Je l'entends, c'est luy-mesme. Esclairé des lumieres de nostre siécle, il a donné au Poëme d'Homere cette perfection qu'il luy auroit donnée luy-mesme s'il avoit vescu de nostre temps. Il faut bien l'en croire. Eh qui croiroit-on si on ne croyoit celuy qui a porté ce jugement si solide de l'Iliade ! *L'ouvrage*, dit-il, *me paroist aussi esloigné de la perfection, que l'Autheur estoit propre à l'atteindre s'il eust esté placé dans les bons siécles*. Cela bien entendu veut dire s'il eust vescu de nostre temps, M. de la M. vit aujourd'huy, faut-il donc s'estonner qu'il ait mieux reüssi qu'Homere, & qu'il l'ait corrigé & embelli !

Pag. 126.

Selon luy, l'*Iliade est infectée de tous les deffauts de son temps, ce qui regarde les Dieux y est absurde, ce qui regarde les Heros, y est souvent grossier ; les idées de Morale y sont confuses.* Voilà ce que

l'Autheur de *Clovis* avoit reproché à Homere, de n'avoir sçû donner que de miserables idées de ses Dieux & de ses Heros, & d'avoir blessé la Morale. M. de la M. copie fidellement son Autheur. N'a-t-il point de honte de renouveller des reproches si pitoyables & si méprisez, & de suivre les veües d'un homme dont il ne sçauroit s'empescher luy-mesme de se mocquer. Ces fausses Critiques ont esté si solidement refutées, que je ne croy pas qu'on puisse jamais leur rien opposer de raisonnable.

Il est vray que l'action du Poëte est grande & pathetique, mais elle est noyée dans la quantité & dans la longueur des Episodes. Il falloit bien que M. de la M. blasmast la quantité & la longueur des Episodes d'Homere, puisqu'il vouloit les retrancher. Mais malheureusement pour luy rien ne fait mieux voir l'utilité, la necessité & la beauté des Episodes d'Homere, que le retranchement qu'il en fait ; & on peut leur appliquer ce mot que Tacite dit sur quelques images qui ne parurent point à un convoy,

Ideò præfulgebant quia non visebantur. Ces Episodes brillent d'autant plus, & on les a plus presents, qu'ils ne paroissent pas, & qu'on les desire.

Les differents genres d'Eloquence, dit-il, *n'y paroissent qu'ébauchez: descriptions, recits, comparaisons, discours, tout presente pesle mesle des beautez & des deffauts.* La justesse de ces Critiques paroist par-tout ce que j'en ay dit. Encore une fois où sont ceux qui ont perfectionné cette Eloquence qu'Homere n'avoit qu'ébauchée! *Il n'y a presque pas un morceau,* continuë-t-il, *qui soit de cette justesse, & de ce choix, dont la succession des préceptes & des exemples nous a fait découvrir le prix.* M. de la M. nous auroit fort obligez s'il avoit voulu nous rapporter icy quelques-uns de ces préceptes & de ces exemples qui nous découvrent le peu de justesse des morceaux dont il parle. D'où vient donc qu'il ignore que la plufpart des préceptes de l'Eloquence, & tous ceux de la Poësie sont tirez des Ouvrages d'Homere, & que c'est depuis ces préceptes

qu'Homere a esté le plus admiré ! Et pour ce qui est des exemples, où en trouvera-t-il qu'on puisse égaler à ceux qu'Homere a donnez dans tous les genres !

M. de la M. cherche ensuite les raisons pourquoy l'Iliade a fait un si grand effet sur les Contemporains d'Homere. Et il s'en offre à luy une foule : *L'estenduë & la hardiesse du dessein, la nouveauté des idées, la description de tout ce qui pouvoit interesser les Grecs.* En effet voilà d'assez grandes choses, & des choses assez capables de toucher & de plaire. Mais d'où vient que ces mesmes choses dans les siécles suivants ont autant frappé ceux pour qui ces idées n'estoient plus nouvelles, & que ces descriptions n'interessoient plus ! D'où vient que cette admiration a cru à mesure que les hommes ont esté plus éclairez & plus polis ! D'où vient que sa réputation augmente, & qu'il peut dire avec encore plus de raison qu'Horace,

Pag. 127.

Usque ego postera
Crescam laude recens !

Od. 30. Liv. 3

Cela eſt embaraſſant. On ne peut plus accuſer la barbarie des ſiécles.

Voicy une raiſon plus plaiſante encore, *Par-deſſus tout cela, ſi l'on veut, la prononciation du Poëte meſme qui farde tousjours ſon Ouvrage*. Homere a donc trompé ſes Contemporains par ſa déclamation, qui fardoit ſon ouvrage. Voyez ce que c'eſt que l'experience. M. de la M. croit qu'il en eſt des Contemporains d'Homere comme de ſes amis à qui il a recité ſon Poëme avant que de le faire imprimer. Ils ne s'excuſent de l'avoir loüé, qu'en rejettant la faute ſur la déclamation du Poëte qui les a ſéduits. Excuſe frivole, je connois de ſes Auditeurs qui n'y ont pas eſté trompez. Et j'oſe dire meſme qu'il n'y a point de déclamation aſſez impoſante pour empeſcher les connoiſſeurs de ſentir les deffauts dont ce Poëme eſt rempli. Accordons à noſtre Cenſeur que toutes ces choſes en ont impoſé aux Contemporains d'Homere. Mais les ſiécles ſuivants qu'eſt-ce qui les a trompez! Il nous l'apprendra bien-toſt. Continuons cet

article. *Ce n'est que la connoissance du parfait qui nous dégouste du mediocre.* Pag. 128.
Voilà pourquoy M. de la M. est si dégousté de la mediocrité d'Homere, il a une connoissance juste du parfait, & il nous le fera voir dans son Poëme comme il nous le monstre dans sa Critique.

Combien les premiers joüeurs d'instruments tiroient-ils de mauvais sons dont les oreilles encore ignorantes n'estoient point offensées! On estoit charmé alors d'une harmonie informe & grossiere qui nous paroistroit insupportable aujourd'huy, &c. M. de la M. ne pouvoit pas ravaler davantage Homere qu'en le comparant aux premiers joüeurs d'instruments, qui sans doute ne tiroient pas des sons dont nous fussions aujourd'huy fort charmez. Pour moy je le releverois par une comparaison tirée aussi de la Musique, mais qui conviendroit mieux. La Grece n'a pas connu de plus ancien Musicien qu'Orphée fils de la Muse Calliope, qui, pour me servir des termes d'Horace, *estoit si sçavant dans l'Art de sa Mere, qu'il arrestoit le* Odyss. 12. Liv. 1.

rapide cours des fleuves, calmoit l'impetuosité des vents; & par la douceur de sa lyre, menoit par-tout avec luy les chesnes attentifs à son harmonie. Ce grand Musicien c'est Homere, les Poëtes qui l'ont suivi approchent de luy comme nostre Musique Françoise où Italienne approche de celle d'Orphée. Mais selon nostre Censeur, la Poësie d'Homere est comme la Musique informe des premiers Inventeurs. Comment ose-t-il avancer des choses si esloignées de toute raison ! Que diroit-il d'un morceau de Musique de ces temps grossiers, qui seroit venu jusques à nous, & à qui tous les plus grands Musiciens des siécles passez, & ceux d'aujourd'huy donneroient ce grand éloge qu'il n'y en a jamais eu de comparable ! Voilà l'éloge qu'ont donné aux Poëmes d'Homere dans tous les temps, tout ce qu'il y a eu de plus sçavants Hommes, de plus grands Escrivains, & de plus grands Poëtes. Et c'est mesme dans les temps qui ont produit les plus beaux Ouvrages, qu'il a esté le plus loüé.

Voyons préſentement les raiſons que M. de la M. donne de l'effet que l'Iliade a produit dans les ſiécles ſuivants. *Ce fut un temps de barbarie*, dit-il, *que celuy qui ſe paſſa depuis Homere juſqu'à Lycurgue qui apporta le premier en Grece les Ouvrages de ce Poëte ; & par conſequent ils y deûrent avoir tout l'effet de la nouveauté, à cauſe de la groſſiereté de ces Peuples, à quoy ſe joignit encore le reſpect qu'on a pour les choſes anciennes, & qui s'accroiſt tousjours avec le temps.* Ne diroit-on pas qu'il s'eſt écoulé pluſieurs ſiécles depuis Homere juſqu'à Lycurgue, cependant il ne peut y avoir tout au plus que cinquante, ou ſoixante ans. Il y a meſme des Autheurs qui croyent qu'Homere vivoit encore du temps de ce Legiſlateur. Ciceron & Strabon ſont de ce nombre. On ne pouvoit donc pas regarder alors ces Poëmes d'Homere comme anciens, ni par conſequent avoir pour eux ce reſpect qu'on a pour les choſes anciennes. *Pag. 129.*

Pluſieurs Villes jalouſes d'avoir produit l'objet de l'admiration des autres,

se disputerent la naissance d'Homere, on alla mesme jusqu'à luy eslever des Temples, &c. N'est-ce pas une chose bien plaisante que M. de la M. veüille imputer à la grossiereté des siécles tous les honneurs & cette espece de culte rendus à Homere, comme s'ils n'estoient que les hommages qu'une nouveauté informe luy eust attirez. Ce grand Critique ignore que c'est dans les siécles les plus polis qu'il a reçeû les plus grands honneurs, & qu'il les a reçeûs des Princes & des Villes qui lisoient ses Poëmes.

D'ailleurs, continuë-t-il, *les Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée tinrent lieu d'Histoire, c'estoit le seul monument de l'Antiquité; les limites des Peuples seregloient quelquefois sur les passages d'Homere, & ses vers estoient devenus l'Oracle universel des Payens. Que de raisons d'estime, mais toutes estrangeres au merite de l'Iliade entant que Poëme!* Je suis faschée qu'un homme d'esprit comme M. de la M. continuë si long-temps les mauvais raisonnements. D'où pense-t-il donc que venoit ce grand

respect qu'on avoit pour les vers d'Homere, que du mérite de son Poëme & de l'admiration que ce Poëme donnoit pour luy ! Mais je luy demande, la grande loüange que Lycurgue donna à ces Poëmes en disant, *que les Instructions morales & politiques qu'ils renferment, ne sont pas moins utiles, que ses contes & ses fixions sont agréables*, peut-elle tomber sur aucune de ces raisons ? Les siécles suivants ont-ils loüé Homere parce qu'il tenoit lieu d'Histoire ? parce qu'il servoit à regler les limites ? parce qu'il estoit l'Oracle des Payens ? Est-ce là ce qui a donné tant d'admiration pour luy aux plus grands Poëtes, de nostre temps, & qui estant grands Poëtes, ont esté en mesme-temps grands Critiques ? M. de la M. tiendra-t-il contre un Racine, un Despreaux, qui ont esté des plus grands Admirateurs d'Homere.

Mais voicy une belle maniere d'affoiblir les éloges que tous les grands Hommes de l'Antiquité, Poëtes, Historiens, Orateurs ont donnez à Homere. *C'est que tous ces Escrivains l'estu-*

Pag. 230. *dierent & se formerent sur luy. Tout estoit, pour ainsi dire, de son Escole, & il ne faut regarder les éloges qu'ils en font, que comme une bienséance ou une prévention d'éleves qui en rendant justice au mérite personnel de leur Maistre commun, n'estoient pas obligez de distinguer scrupuleusement ses Ouvrages d'avec luy-mesme.* Cela n'est-il pas bien ingenieux! Ces Escrivains Grecs qui ont loüé Homere, ne l'ont loüé que par bienséance, comme on doit tousjours loüer son Maistre, & rien ne les obligeoit à critiquer son Ouvrage, il y auroit eu trop d'ingratitude; mais dans leur Cabinet ils pensoient bien autrement qu'ils ne parloient dans leurs Ouvrages. M. de la M. est persuadé qu'il les a pour complices du mépris dont il honore publiquement ce Poëte; car comme il n'a rien appris de luy, il n'est pas obligé à tant de ménagement, qui n'est en eux qu'un effet de leur reconnoissance.

Les Philosophes comme de raison, furent les premiers qui secoüérent le joug de l'authorité, les uns plus, les autres

moins. M. de la M. ne compte donc pas Ariſtote pour Philoſophe. C'eſt luy qui a donné les plus grands éloges à Homere, parce que c'eſt celuy qui a le mieux développé & éclairci ſon Art. Et j'oſe dire qu'il n'y en a aucun qui ait blaſmé le Poëme d'Homere entant que Poëme, & qui n'ait admiré ſon Art. Mais M. de la M. va affoiblir le ſuffrage d'Ariſtote. Ce ne ſera pourtant qu'aprés avoir recuſé celuy d'Alexandre: *Il y a entre autres*, dit-il, *deux ſuffrages bien impoſants pour l'Iliade; celuy d'Alexandre, & celuy d'Ariſtote. J'oſe recuſer abſolument Alexandre.* Que Darius auroit eſté heureux s'il avoit ſçû comme M. de la M. écarter ce Prince! Voicy les raiſons de ce grand Cenſeur.

La matiere de l'Iliade flattoit aſſez ſon amour propre pour impoſer à ſon jugement, il n'y voyoit que l'éloge de ſon temperament emporté, & de ſon inclination dominante pour la Guerre .... Cette longue ſuite de combats, ſi ennuyeuſe pour la pluſpart des Lecteurs, avoit un charme touſjours nouveau pour luy. Il eſt vray

Pag. 131.

que l'éclat dont Homere a reveſtu la valeur d'Achille, avoit ſurpris Alexandre, & l'avoit empeſché de bien démeſler ce que ce caractere a de vicieux. Il eſt vray encore que ces combats ſi vivement deſcrits, & où l'on voit des traits de valeur ſi bien marquez & ſi heroïques, avoient de quoy plaire à un grand Guerrier; mais ce n'eſt pas cela ſeulement qu'Alexandre admiroit dans ce Poëte quand il appelloit ſes Poëmes *ſes proviſions pour l'Art militaire*, & qu'il leur deſtina la magnifique Caſſette de Darius, afin que le plus parfait ouvrage de l'eſprit humain fuſt enfermé dans la plus précieuſe Caſſette qui euſt jamais eſté faite par aucun ouvrier.

La principale raiſon dont ſe ſert noſtre Critique pour rejetter le jugement d'Alexandre, c'eſt ce qu'Horace dit de luy, qu'il eſtoit tres fin connoiſſeur en Tableaux & en Statuës, mais que ſi *on l'avoit obligé à juger des Livres & des dons des Muſes, on l'auroit trouvé ſi groſſier, qu'on auroit juré qu'il eſtoit né dans l'air le plus eſpais de la Beotie.* Et

Epiſt. Liv. v. 42.

Horace en juge ainsi, parce que, comme il vient de le dire quelque vers plus haut, il avoit si bien gousté les vers d'un méchant Poëte appellé Chœrilus, qu'il luy avoit donné quantité de pieces d'or. Mais en verité c'est prendre trop à la lettre ce jugement d'Horace ; l'estime qu'Alexandre avoit pour Homere doit faire juger plus avantageusement de son goust pour la Poësie, que la liberalité qu'il fit à ce méchant Poëte n'en doit faire juger desavantageusement. Les liberalitez des Princes magnifiques comme Alexandre, ne marquent pas tousjours leur goust pour les ouvrages qu'on leur presente. Ce sont souvent des excés de leur magnificence qu'on n'a pas tousjours meritez. Ils sont comme les Dieux, ils recompensent nostre bonne volonté & nostre zele, car ils n'ont pas tousjours comme Auguste, des Horaces, des Virgiles & des Varius sur qui verser leurs dons, ni, comme le Roy, des Despreaux, des Corneilles & des Racines, ou, pour me servir d'une comparaison plus familiere, ils sont

comme les habiles Jardiniers qui cultivent & arrosent souvent des plantes, moins pour les fruits qu'elles ont desja portez, que pour ceux qu'ils esperent qu'elles porteront à l'avenir. Le Roy a plus donné que ni Alexandre, ni aucun autre Prince du monde, & nous serions bien malheureux s'il n'avoit jamais donné que par goust; car comme personne n'a le goust plus fin ni plus délicat, moins de gens auroient eu part à sa magnificence. M. Dacier & moy sçavons au moins qu'il y a trente cinq ans que nous vivons de ses bienfaits, & nous n'avions encore rien fait alors qui en fust digne; ce que nous avons pû faire depuis, s'il a quelque merite, est deû à ces regards favorables qu'il a jettez sur nous. Le present fait à Chœrilus par Alexandre ne doit donc point nuire à ce conquerant, ni nous obliger à rien rabbattre du prix de l'éloge qu'il a fait d'Homere.

Venons à Aristote. M. de la M. qui ne trouve rien de difficile, ni qui soit au dessus de son Art, n'est pas embar-

rassé à recuser le jugement de ce Philosophe. Et voicy le bel expedient qu'il a imaginé :

Pour Aristote, dit-il, *je croirois que peut-estre a-t-il voulu flatter son Prince, si son Art Poëtique est posterieur au goust d'Alexandre pour l'Iliade.* Cela n'est-il pas bien subtil ! Aristote voyant le goust que son Prince avoit pour l'Iliade, a voulu y trouver un Art bon gré mal gré. Mais si selon M. de la M. Alexandre n'admiroit qu'Achille, comment donc Aristote, bon Courtisan comme il estoit, & voulant faire sa cour à ce Prince, a-t-il eu le mauvais sens de faire voir que le caractere d'Achille estoit celuy d'un méchant homme ! Comment n'a-t-il pas plustost relevé ce Heros, auquel son Maistre vouloit ressembler ! Comment n'a-t-il pas donné dans l'idée qu'à embrassée M. de la M. que l'Iliade n'est que l'éloge de cet homme fougueux & emporté !

Nostre Critique voit bien le peu de fondement de cette imagination. Il a recours à une autre, car il est fécond :

Je croy du moins, dit-il, *que son esprit de systéme luy ayant fait entrevoir un Art dans les Poëmes d'Homere, il est devenu amoureux de sa découverte, & qu'il a employé pour la justifier, cette subtilité obscure qui luy estoit naturelle, & qui donne tant de peine aux Commentateurs quand ils travaillent à le rendre intelligible & solide.* Il n'y a rien au monde de plus risible. Voilà donc la Poëtique d'Aristote, c'est-à-dire, un des Ouvrages les plus parfaits, & du plus grand sens qui ayent jamais esté faits sur aucun Art, le voilà traité de vision & de chimere; c'est l'ouvrage d'un fou à qui un esprit de systéme a fait entrevoir dans Homere un Art qui n'y est point, & qui n'ayant pas voulu perdre sa découverte, dont il estoit amoureux, a eu recours à son obscure subtilité pour la soustenir. Et en mesme-temps l'excellente traduction qui a esté faite de cette Poëtique, & le sçavant Commentaire qui l'accompagne, les voilà traittez de travail forcé où l'on a bien de la peine à rendre son Autheur intelligible &

solide. Voilà une profonde décision de M. de la M. C'est ainsi qu'il traitte l'Ouvrage de M. Dacier sur la Poëtique d'Aristote, cet Ouvrage auquel un des plus dignes Academiciens, & un des meilleurs esprits du siécle vient de donner ce grand & juste éloge, *Que la Poëtique d'Aristote n'estoit peut-estre pas si intelligible de son temps pour les Atheniens, qu'elle l'est aujourd'huy pour les François depuis l'excellente Traduction que nous en avons, & qui est accompagnée des meilleures Notes qui ayent peut-estre jamais esté faites sur aucun Autheur de l'Antiquité.* M. de la M. n'apperçoit qu'une subtile obscurité dans un Ouvrage où les plus Sçavants trouvent tant de verité, de raison & de lumiere. Jules de la Menardiere plus croyable que M. de la M. quoy-que reprehensible en beaucoup de choses, parle bien autrement dans sa Poëtique, *si les instructions que nous donnent Aristote & Horace ne sont pas fort estenduës,* dit-il, *nous pouvons dire en revanche que tout ce qu'ils en ont escrit, est tellement rai-*

M. de Valincour dans un Avis imprimé par ordre de l'Academie sur les Occupations de la Compagnie.

sonnable, qu'il faut ne l'estre point du tout pour ne pas suivre leurs pensées. Dans un autre endroit il appelle la Poëtique d'Aristote, *la source des clartez que nous avons sur ces matieres; que pour bien expliquer cet Art, il faut s'attacher au tronc de l'arbre, & ne pas s'esloigner des sentimens de cet Esprit qu'on peut appeller Divin*, il l'appelle *un prodige de Science*, il dit *qu'il le croit illuminé au-dessus des autres Hommes.* Et enfin il adjouste qu'*Aristote establit ses pensées sur de si puissantes raisons, qu'il semble que la raison mesme emprunte la voix de ce Philosophe pour déclarer sa volonté sur les matieres qu'il explique.* L'Abbé d'Aubignac dans sa Pratique du Theatre dit : *Il faut qu'un Poëte s'applique à la lecture de la Poëtique d'Aristote & de celle d'Horace, & qu'il les estudie sérieusement & attentivement.* Voilà comme ont parlé & comme parleront tousjours les gens sensez. Et l'on doit encore plus tenir ce langage aujourd'huy, que la beauté & la verité de cette Poëtique ont esté mises dans un si grand jour.

Aprés que M. de la M. a fait ainsi sçavamment & raisonnablement l'histoire de la réputation des Ouvrages d'Homere chez les Grecs, il fait voir avec la mesme suffisance comment ils parvinrent chez les Latins, & la cause de l'effet qu'ils y firent.

Comme ils ne parvinrent aux Latins, dit-il, *que soustenus desja des suffrages de la Grece, ils y furent reçeûs avec respect, & ils y exciterent l'émulation des Escrivains dans les differents genres, & chacun ne songeant qu'à disputer le prix à ses rivaux presents, fit, pour ainsi dire, les honneurs de son Pays & de son siécle.* N'est-ce pas là une conjecture bien ingenieuse & bien concluante ! Toute l'estime que les Latins ont tesmoignée pour Homere, tous les éloges qu'ils luy ont donnez, ne sont qu'un effet de leur civilité, ils font les honneurs de leur Pays à un estranger qui avoit de la réputation dans le sien, & ne se souciant point de rien disputer à un mort, ils ne s'attachoient qu'à leurs Rivaux presents. M. de la M. n'est ni si jaloux ni si civil.

Pag. 233. *Et l'on regarda Homere sans jalousie non seulement comme le Pere de la Poësie & de l'Eloquence, ce qui estoit vray, mais encore comme le modele de la perfection, ce que je ne croy pas soustenable.* Cecy jure un peu contre ce qui précede, car la civilité peut bien porter à marquer de l'estime, mais elle ne porte point à regarder quelqu'un comme le modele de la perfection, quand il en est si éloigné. Sans nous arrester à cette contradiction, profitons de l'aveu de M. de la M. Homere a esté regardé comme le modele de la perfection par les Latins. C'est quelque chose, car ce sentiment ne peut venir que d'un fond de persuasion. Nostre Censeur s'y oppose, & ne croit pas cela soustenable, qui croira-t-on ! Les Latins sont veritablement d'un costé, mais M. de la M. est de l'autre.

A propos de perfection il est necessaire de détromper icy pour une bonne fois ceux qui accusent les admirateurs d'Homere de regarder ce Poëte comme la perfection mesme en tout & par tout. Il y a deux sortes de perfections, la per-

fection absoluë, & la perfection par comparaison. La premiere ne se trouvera jamais dans les ouvrages des hommes; ils porteront tousjours les marques de leur infirmité. Il n'y a donc pour eux que la seconde, & c'est celle d'Homere. Jusqu'icy il a joüi de ce second degré d'honneur, qui est sans doute le premier pour les hommes, car jusqu'icy il n'a rien parû qui l'ait ni surpassé, ni mesme égalé. Horace, qui est celuy des Latins qui a examiné le plus à fond ses Poëmes, & qui par cette raison est aussi celuy qui les a le plus loüez, y reconnoist des taches, mais il a soin de nous avertir qu'elles sont en petit nombre, & que ce sont de ces taches legeres qui ne chocquent point, & qui naissent ou d'une negligence pardonnable, ou de l'infirmité naturelle aux hommes. Voilà les fautes qu'il reprend, ou plustost qu'il excuse dans Homere. Et six vers plus bas il fait bien encore connoistre combien ces fautes d'Homere sont legeres & incapables de nuire à sa réputation quand il dit qu'il s'ef-

Poëtiq. v. 352.

tonne que Chœrilus ait bien rencontré deux ou trois fois, & qu'il est veritablement fasché s'il arrive à Homere de sommeiller en quelques rencontres ; il se mocque tousjours du premier en l'admirant deux ou trois fois, & il admire tousjours l'autre, lors mesme qu'il a le plus de dépit des fautes legeres qui luy ont échappé. Longin dit la mesme chose, car il asseure que bien que ces grands hommes n'ayent pas esté exempts de fautes, ils avoient pourtant quelque chose de surnaturel & de divin. Il dit qu'un seul des beaux traits, & des pensées sublimes qui sont dans leurs ouvrages peut payer tous leurs deffauts. *Je dis bien plus*, adjouste-t-il, *c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre ni la milliéme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoy l'envie n'a pas empesché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siécles ; & personne jusqu'icy n'a esté en estat* de

Dans son Traité du Sublime Ch. 30.

de leur enlever ce prix, qu'ils conſervent encore aujourd'huy, & que vrayſemblablement ils conſerveront tousjours,

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépoüillez, au Printemps refleurir.

J'avouë que je ſuis aſſez ſotte pour croire que ces éloges de deux fous comme Horace & Longin, doivent conſoler Homere des cenſures & du mépris de deux ſages comme Saint-Sorlin & M. de la M.

Ce qui contribua encore à augmenter parmi les Latins, le reſpect pour Homere, c'eſt la conduite de Virgile: *Ce Poëte*, dit-il, *ayant bien voulu imiter Homere, & avoüer ſon imitation ſans faire valoir ce qu'il y adjouſtoit d'invention, de juſteſſe, & d'élegance, le prejugé en acquit encore plus d'empire, & la longue poſſeſſion du premier rang fut priſe enfin pour un droit inconteſtable.* C'eſt-à-dire, ſelon ce grand Critique, que Virgile ayant eſté aſſez niais pour imiter Homere & pour avoüer qu'il l'imitoit, & de ceder ainſi par une ſotte modeſtie, ou par une civilité mal enten-

duë le premier rang, dont il pouvoit se mettre en possession, Homere passa sans contredit pour le premier des Poëtes, car qui est-ce qui auroit disputé quelque chose à un Poëte à qui Virgile mesme cedoit ! M. de la M. n'a eu garde d'estre si benin. Il crie qu'il imite Homere, mais en mesme-temps il crie qu'il y adjouste, qu'il le reforme, & qu'il l'embellit. Il se mocque de ces civilitez & de ces modesties. Cependant Homere est bien heureux, il profite de tout. M. de la M. a fait plus d'honneur à ce Poëte par son imitation, que Virgile ne luy en a fait par la sienne. Mais que M. de la M. nous apprenne donc en quel endroit de ses Ouvrages Virgile a fait cet aveu qu'il imitoit Homere. Il n'en a pas dit un seul mot, & cela auroit esté mesme inutile. Les Poëmes d'Homere estoient si connus, que Virgile n'avoit que faire d'avertir de son imitation.

Comme les éloges qu'on a donnez à Homere embarrassent tousjours M. de la M. malgré l'audace de ses conjectures & de ses décisions, il voudroit bien

les décrediter : *Qu'on me permette icy,* dit-il, *une reflexion. Tous ces éloges que les Autheurs font des Escrivains des siécles passez sont ordinairement fort suspects.* A qui sont-ils suspects? Aux méchants Poëtes, aux mauvais Critiques; mais nullement aux grands Poëtes, ni aux Connoisseurs. *Il ne faut pas prendre à la lettre ce que Ciceron dit de Demosthene, ni ce qu'Horace dit de Pindare, c'est souvent un détour de la vanité qui loüe volontiers les morts pour se dispenser de loüer les vivants.* Voilà le dernier retranchement de ces Escrivains, ils recusent tousjours les anciens Juges, & M. de la M. est tres fidelle icy, selon sa coustume, à son Saint-Sorlin, dont tout son discours n'est que la paraphrase. Cet homme si sensé pour faire voir qu'Homere est un méchant Poëte, ne sçait pas d'autre secret que de faire voir que les loüanges qu'Horace luy donne, doivent estre fort suspectes. Et pour cet effet il asseûre, non qu'elles sont outrées, *mais fausses & ironiques,* & c'est, dit-il, ce que les faux Sçavants n'ont pas veû; *Ibid.*

Les estimateurs d'Homere, dit-il, *s'estiment bien appuyez dans leurs sentiments par les grandes loüanges qu'Horace luy a données dans son Epistre à Lollius. .... Les deffauts de ce Poëte ont esté cachez à ces faux Sçavants par les fausses & fines loüanges qu'Horace luy a données, dont le secret n'est connu que par les esprits les plus judicieux & les plus délicats. Virgile en l'imitant presque par-tout, mesme dans plusieurs de ses plus grandes impertinences, n'a pas eu l'esprit de discernement qu'avoit Horace. C'est donc en Horace la plus fine Critique qui fut jamais, d'avoir loüé Homere.* Cela ne demande pas de grandes réflexions. Voilà l'homme que suit par-tout M. de la M. N'est-ce pas faire un bel usage de sa raison!

Si nous examinons les motifs qui font agir ces grands Autheurs, nous les trouverons encore plus pitoyables. *C'est*, dit M. de la M. *un détour de la vanité qui louë les morts pour ne pas loüer les vivants.* Selon luy Ciceron n'a tant loüé Demosthene que pour

s'empescher de loüer les Orateurs de son temps. Et Horace ne loüe Pindare que pour ne pas loüer les Poëtes Lyriques ses Contemporains & ses Rivaux. Voilà un rafinement de la vanité ; Saint-Sorlin dit que ç'en est un de l'envie. Il est persuadé qu'on ne loüoit l'Iliade & l'Eneïde que pour ne pas loüer *Clovis* & la *Magdelaine*; & nostre Censeur croit encore qu'on ne loüe aujourd'huy Pindare, comme Horace l'a loüé, & qu'on ne loüe Malherbe que pour ne pas rendre justice à ses Odes, ainsi toutes les loüanges qu'on donne aux Anciens, sont données aux dépens des Modernes. Miserable prévention. Les connoisseurs loüent tout ce qui est loüable & mettent à chaque chose son prix.

Mais je veux, dit-il, *que ces éloges, que ces préferences partent quelquefois d'une veritable modestie, faudroit-il pour cela prendre les Autheurs modestes au mot & tirer avantage contre eux de l'injustice qu'ils se feroient!* M. de la M. n'a rien à craindre de ce costé-là, il y a mis bon ordre. Pag. 134.

Regardons tousjours les choses en elles-mesmes, adjouste-t-il, *& si elles sont à nostre portée, n'en jugeons jamais simplement sur l'authorité des autres.* Cela est trop plaisant d'entendre parler ainsi M. de la M. qui juge d'Homere sans sçavoir mesme lire en sa Langue. Est-ce regarder la chose en elle-mesme! Homere est-il à sa portée?

Fussent-ils les Juges les plus competents sur la matiere dont il s'agit, ils nous doivent des raisons, & des raisons qui nous éclairent. Ne diroit-on pas qu'on a loüé Homere & Virgile sans en donner les raisons. Eh on n'a fait autre chose. Aristote, Horace, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Plutarque, Longin, & de nostre temps le P. le Bossu, M. Despreaux, M. Dacier en ont donné tant de raisons, & des raisons si fortes, que si M. de la M. n'en est pas éclairé, ce n'est pas leur faute; & l'on peut luy faire le mesme reproche qu'Horace fait à un homme qu'il vouloit guérir; *Tu ne veux ni rien apprendre, ni rien escouter, ni croire tes Maistres.*

Discere, & audire, & meliori credere non vis! *Epist. 1 Liv. 1.*

Aprés avoir rendu compte des raiſons du ſuccés qu'Homere avoit eu à tort chez les Grecs & chez les Latins, M. de la M. vient à rendre raiſon du ſuccés qu'il a eu dans les derniers ſiécles.

Quand les Lettres, dit-il, *ont commencé à refleurir dans les derniers ſiécles, on n'a pû parvenir à la connoiſſance de ſes Ouvrages que par des eſtudes profondes; il a fallu apprendre les Langues preſque oubliées, & dont il eſtoit impoſſible de diſcerner la force, ni les graces particulieres. Cependant avec cette connoiſſance imparfaite les Sçavants n'ont pas laiſſé de lire Homere, & de croire l'entendre par-tout.* Il n'y a point de Comedie plus plaiſante que tous ces raiſonnements: pour connoiſtre Homere il a fallu faire des eſtudes profondes, & eſtudier ſa Langue, mais comme il eſt impoſſible de la bien ſçavoir, on n'en a eu qu'une connoiſſance imparfaite, & on a crû entendre ce qu'on n'entendoit point. Voilà pourquoy M. de la M. plus prudent, s'eſt délivré tout d'un coup de ce travail trop pénible,

& sans faire ces estudes profondes, & sans estudier la Langue, il est parvenu à connoistre si parfaitement Homere, qu'il a esté en estat de le corriger, de le reformer, de l'embellir. Cela n'est-il pas plus commode!

Je ne dis rien sur cette prévention, qu'on ne peut discerner la force, ni les graces particulieres de la Langue Grecque; on en a desja veû l'injustice, & je crois avoir monstré qu'il n'y a point de Langue pour l'intelligence de laquelle on ait tant de secours que pour celle-là.

Pour augmenter le ridicule de ces premiers Sçavants qui croyoient entendre le Grec, il adjouste, *Tout les charmoit, jusques-là qu'en prononçant les vers de l'Iliade ou de l'Odyssée, ils se passionnoient sur leur harmonie, qui peut-estre dans leur bouche auroit fait pitié à Homere mesme.* Mais le ridicule retombe sur ce Censeur qui ne devoit jamais parler de ce qu'il ne connoist point. Il ne sçait pas qu'aprés tout ce que les Anciens nous ont laissé sur la mélodie

Pag. 35.

Grecque, il n'eſt pas poſſible qu'on ſe trompe ſur l'harmonie des vers.

De-là ſont nez les Commentateurs, continuë-t-il, *qui n'ont entrepris d'expliquer Homere que dans la ferme réſolution de tourner toutes ſes Pratiques en préceptes.* M. de la M. en veut fort aux Commentateurs d'Homere. Ils luy auroient pourtant eſpargné bien des ridicules s'il avoit ſçû en profiter. Ils n'ont point du tout eu en veûë de tourner toutes ſes Pratiques en préceptes, mais de confirmer la verité des préceptes, par ſes Pratiques, & cela eſt tres different. Aprés qu'un Art eſt eſtabli, & que ſes Regles ſont trouvées, les meilleurs Commentateurs ſont ceux qui ſçavent juſtifier ces Regles par les exemples meſmes qui les ont fait trouver.

Ce qu'il adjouſte qu'*Ils employent tantoſt un principe pour relever le merite d'un endroit, & tantoſt, ſans y prendre garde, ils loüent exceſſivement ce qui ſeroit une faute groſſiere ſelon le principe qu'ils ont poſé, & que dans l'ardeur de loüer*

Homere, le contradictoire ne leur couste rien, &c. C'est un reproche vague au quel je ne puis répondre. Je diray seulement que si ce Censeur avoit cité les endroits, il seroit tout estonné que c'est luy qui se trompe, & que les Commentateurs ont raison.

Pag. 36. *Ils sont prodigues, dans leurs remarques, des points d'admiration.* Mais si ces points d'admiration sont bien placez, il n'y a rien de mieux. M. de la M. ne sçait pas combien il est rare de trouver des gens qui sçachent admirer à propos. C'est cette sçavante admiration que Platon appelle la *mere de la sagesse*. Je suis faschée que M. de la M. en soit si éloigné. Il seroit heureux de l'avoir apprise. Il m'auroit fait grand plaisir de me mettre en estat de placer beaucoup de points d'admiration sur son Poëme, & de m'applaudir de les avoir heureusement placez.

C'estoit-là le peuple adorateur d'Homere, il n'estoit connu que d'eux seuls. Voilà comme sont ces Messieurs, ils

traitent d'idolatrie l'estime & l'admiration que les sçavants ont pour Homere. *Il n'estoit connu que d'eux seuls.* De qui pouvoit-il estre connu que de ceux qui avoient fait ces estudes profondes, & qui avoient estudié sa Langue? Malheureusement ces temps de tenebres ne portoient point des Saint-Sorlin, des la M. *Et comme ils avoient interest*, dit-il, *qu'il fust excellent, afin que leur sçavoir ne fust pas frivole, & qu'on les jugeast bien payez de leurs peines, ils venoient aisément à bout de se le persuader à eux-mesmes.* Voilà comme l'ignorance s'est mocquée du sçavoir dans ces derniers temps; les sçavants & ceux qui se sont appliquez à commenter Homere, ont interest qu'il soit excellent, afin que leur sçavoir ne soit pas frivole, & qu'on en fasse quelque cas. Mais si c'est là l'interest des sçavants, je demande à M. de la M. les ignorants n'ont-ils pas aussi le leur? Quel est-il? N'est-ce pas que le sçavoir soit descrié, afin que leur ignorance ne soit pas méprisée? De ces deux interests quel est le plus juste, le

plus honneste, le plus utile ! M. de la M. ignore tout le merite du sçavoir. Homere l'avoit bien connu, & il le fait connoistre par un trait qui le releve infiniment, & qui en donne une idée magnifique. C'est dans le XIII. Livre où ce Poëte parlant de Jupiter & de Neptune, dit que ces deux puissants Dieux n'avoient l'un sur l'autre aucun avantage du costé de la naissance, estant tous deux fils de Saturne, *mais que Jupiter estoit l'aisné, & qu'il avoit plus de connoissances;* mot à mot, *qu'il sçavoit plus de choses.* En effet c'est le degré de science qui fait le degré d'élevation. Et quelqu'un a fort bien dit que le *Sçavant est le Dieu de l'Ignorant.* Qu'on ne m'accuse point de parler ainsi pour moy; je n'ay jamais prétendu à ce sçavoir qui rend respectable, je ne me suis jamais amusée à lire ou à escrire que pour me délasser des occupations que les femmes doivent regarder comme leur principal & leur plus indispensable devoir. Mais j'honore, je respecte les veritables Sçavants, ces grands personnages qui par leurs lu-

mieres éclairent tous les hommes dans tous les temps.

Il n'est donc pas estonnant que la réputation d'Homere refleurist dans son ancien éclat, puisque presque, à l'exception de Scaliger, tous ceux qui pouvoient le lire dans sa Langue s'accordoient à le traiter de Divin. Au moins voilà un aveu sincere. M. de la M. reconnoist que tous ceux qui le lisoient dans sa Langue le traitoient de Divin. Il y avoit long-temps qu'il estoit en possession de ce titre, puisque Platon mesme l'appelle le *Poëte tres Divin,* conformément à son siécle le plus éclairé qui ait jamais esté. Mais il leur oppose Scaliger, il devoit dire Scaliger le pere, c'est-à-dire, le plus méchant Critique qui ait jamais esté. Voilà le grand jugement de M. de la M. Il oppose à cette foule de Sçavants un Homme seul, & un Homme dont le goust estoit fort dépravé. Il faut avoüer que la nature luy a donné une heureuse aptitude à se revolter contre les opinions les plus generales & les plus receües.

Enfin ſont venües les Traductions Françoiſes, dit M. de la M. & il me fait l'honneur de dire que ſa mienne eſt la meilleure. Malgré cet éloge je ſens encore combien elle eſt défectueuſe com-
Pag. 137. parée à ſon Original. *Cette Traduction,* dit-il, *a trouvé trois ſortes de Lecteurs, des Lecteurs prévenus qui ont admiré Homere; des Lecteurs degouſtez qui l'ont mépriſé, & qui l'ont regardé comme un Eſcrivain miſerable, & des Lecteurs moderez, qui y trouvent beaucoup de beautez, mais qui s'ennuyent à la plus grande partie du Poëme.*

Je me déclare ſans honte de ces derniers, dit-il, *& je prétends que l'admiration des premiers ſiécles ne fait rien contre nous.* M. de la M. a ſi bien détruit les cauſes de cette admiration, qu'on ne doit pas s'eſtonner qu'il n'en ſoit plus ni l'eſclave, ni la duppe. *Le plaiſir qu'Homere a fait dans tous les temps,* dit-il, *n'a eſté qu'un plaiſir fondé ſur la nouveauté, ſur les monuments Hiſtoriques, ſur un reſpect aveugle, en un mot plaiſir d'illuſion & de prévention fondé*

sur l'authorité des suffrages. Tout cela n'est point la raison. Et c'est à elle seule qu'il appartient d'appretier toutes choses. Cela est clair. Tous ceux qui ont loüé & admiré Homere jusqu'icy, ont esté trompez par un vain plaisir. Tous ces grands hommes qui ont fait des estudes profondes, qui ont estudié la Langue d'Homere, & mesme qui l'ont parlée, ont esté dans l'illusion & dans la prévention. Mais il est venu de nos jours trois Hommes incomparables, l'Autheur du *Clovis*, celuy du *Parallele*, & M. de la M. dont Dieu a suscité l'ignorance pour dissiper cette illusion & cette prévention. Quel bonheur pour nostre siécle !

M. de la M. s'abbaisse ensuite à rendre raison au Public de son entreprise, il traite de la Traduction, & il se deffend principalement sur le ridicule qu'on pourroit luy donner d'avoir choisi un ouvrage pour lequel il paroist n'avoir pas assez d'estime, & il se deffend fort bien. Ceux qui ont regardé Homere comme un original parfait & inimitable, ont Pag. 138.

deû en trouver la Traduction au dessus de leurs forces, & craindre de passer pour temeraires de l'avoir choisi pour le traduire. Mais M. de la M. qui le prend pour un Poëte fort méprisable, & auquel par consequent il est fort superieur, n'a rien à craindre de son entreprise, il peut fort bien estropier Homere, & dire qu'il luy fait honneur. *J'ay*
Pag. 39. *pris,* dit-il, *de l'Iliade ce qui m'a parû devoir en estre conservé, & j'ay pris la liberté de changer,* il devoit adjouster, *& de retrancher, ce que j'ay crû desagréable.* Nous verrons dans la suite s'il a eu raison.

Pag. 140. 141. 142. 143. Il traite des Principes de la Traduction, de la Traduction Litterale, & de la Traduction Elegante, & il me fait l'honneur d'admettre mes principes, de se déclarer pour la derniere, & de donner mesme ma Traduction pour une assez bonne preuve de ce que j'ay avancé. Je dois cet éloge au peu de connoissance qu'il a de l'Original, car s'il l'avoit connu, s'il avoit lû seulement deux vers d'Homere, il auroit rendu plus de

justice à mon Ouvrage, c'est-à-dire, qu'il en auroit parlé moins avantageusement.

J'ay dit que la Traduction Litterale est une Traduction servile, qui par une fidelité trop scrupuleuse, devient tres infidelle, car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage d'un froid & sterile genie; au lieu que la Traduction Elegante est une Traduction genereuse & noble, qui en s'attachant fortement aux idées de son Original, cherche les beautez de sa Langue, & rend ses images sans compter les mots; qui ne s'appliquant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas dans ses plus grandes libertez de conserver aussi la lettre, & qui par ses traits hardis, & tousjours vrays, devient non seulement la fidelle copie de son original, mais un second original mesme, ce qui ne peut estre executé que par un genie noble & fecond.

M. de la M. n'a pas assez pesé sur ces paroles, qui font voir qu'on ne doit & qu'on ne peut mettre sous cette espece

de Traductions élegantes, ces Traductions qui s'eſloignent des idées du Poëte, qui ne conſervent pas la beauté de ſes images, & qui luy preſtent des choſes peu convenables, & qui ne ſont en aucune maniere du meſme ton. C'eſt ce que j'eſpere de rendre ſenſible dans l'examen que je feray de quelques endroits de ſon Poëme.

Pag. 244. Il entreprend enſuite de faire l'apologie de noſtre Langue. Perſonne n'eſt plus perſuadé de ſa beauté que moy, car je l'admire tousjours dans nos grands Eſcrivains. Mais cela n'empeſche pas que je ne ſouſtienne tousjours ce que j'ay avancé, qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire paſſer la force, l'harmonie, la nobleſſe, & la majeſté des expreſſions d'Homere, ni de conſerver l'ame qui eſt répanduë dans ſa Poëſie, & qui fait de tout ſon Poëme comme un corps vivant & animé. Comment M. de la M. peut-il me conteſter ce principe, luy qui ne ſçait pas un mot de Grec? Il n'y a point d'homme ſenſé qui connoiſſant la Langue Grecque n'avoüe que la noſ-

tre ne peut luy eſtre comparée, ni en abondance, ni en force, ni en harmonie, ni en magnificence, ni en majeſté, & qu'elle manque de toutes les reſſources qu'on trouve dans l'autre pour fortifier, ſouſtenir, & animer la diction. M. de la M. veut prouver le contraire, & voicy les beaux arguments dont il ſe ſert.

Sur-quoy peut-on fonder, dit-il, *ce deſavantage de noſtre Langue? Eſt-ce par la diſette des mots qu'elle peche? Qu'y a-t-il donc qu'elle ne puiſſe bien exprimer.* Pour un homme d'eſprit voilà un raiſonnement pitoyable. Qui doute que ce ne ſoit la diſette des mots qui faſſe la pauvreté d'une Langue. Il n'y a rien, dit-il, qu'elle n'exprime. C'eſt ce que Saint-Sorlin avoit dit avant luy; il prétend que nous avons plus de phraſes que les Grecs & que les Latins: *Quant à l'abondance*, dit-il, *un Poëte François qui a eu une belle & forte penſée, s'eſt-il jamais plaint qu'il n'ayt pû trouver des termes pour l'exprimer!* Mais il y a exprimer & exprimer.

Page 144. Abondance de la Langue

Je suis persuadée qu'il n'y a rien que la Langue Suisse & le Bas-Breton n'expriment. Sont-ce là des Langues riches & abondantes! La Langue abondante est, non celle qui peut exprimer toutes ses idées, mais celle qui présente un choix. Or il n'y en a aucune de si heureuse en cela que la Grecque. Il y a une infinité de choses où la nostre manque de termes, c'est-à-dire, de beaux termes, de termes nobles. M. Despreaux mesme, plus croyable que M. de la M. sur nostre Langue, & qui s'en est servi plus heureusement, en tombe d'accord: *La Langue Françoise*, dit-il, *est principalement capricieuse sur les mots, & bien qu'elle soit riche en beaux termes sur de certains sujets, il y en a beaucoup où elle est fort pauvre.* Il n'y a point d'Escrivain, s'il n'est follement amoureux de son expression, comme cela arrive quelquefois, qui ne le sente. Et en verité nous avons grand interest, M. de la M. & moy, que cela passe pour constant, afin qu'on ait moins de choses à nous reprocher sur ce qu'Homere perd

dans ſa Traduction & dans la mienne.

Eſt-ce le deffaut d'Elegance qu'on reprocheroit à noſtre Langue, mais qu'y a-t-il qu'elle n'exprime avec la force & les graces propres au ſujet! M. de la M. ſe contente d'ordinaire de la premiere apprehenſion des objets qu'il enviſage, c'eſt pourquoy il ſe trompe ſi ſouvent. Perſonne ne niera que nous n'ayons des Eſcrivains qui ont eſcrit avec élegance. Mais cette Elegance n'approche point de celle des Grecs. Et en voicy une raiſon qui me paroiſt déciſive : l'Elegance eſt la fille de l'Abondance, on eſcrira tousjours plus élegamment dans une Langue qui préſente un choix ; ſi noſtre Langue eſt donc pauvre ſur certains ſujets, comme on n'en peut pas douter, elle ſera moins élegante, & par conſequent, &c. *Pag. 145.* Elegance.

Pour faire encore mieux ſentir à M. de la M. l'avantage que certaines Langues ont ſur les autres & du coſté de la richeſſe & de l'élegance, & de tout ce qui fait la beauté des Langues, c'eſt qu'Homere a eſté traduit en vers Latins

Ilias Latine reddita Helio Eobano Hesso interprete. *Apud Guill. Morelium.* 1550.

par un Allemand, & cette Traduction est non seulement fidelle, mais élegante. Homere y est reconnoissable, il y a cependant quelques fautes qui luy ont échappé ; ce qui est bien pardonnable dans un si grand & si difficile travail, & cette Traduction peut estre citée pour exemple. Je demande donc d'où vient que ce Poëme Latin a tant d'avantage sur le Poëme François? Cet Allemand avoit-il plus de genie pour la Poësie que M. de la M. je n'ay garde de le penser ; cet avantage vient donc de ce que la Langue Latine est plus riche, & par consequent plus élegante que la nostre. La Langue Latine a autant d'avantage sur la nostre que la Grecque en a sur la Latine. D'ailleurs ce Poëte Allemand a cru que tout estoit précieux dans Homere, il en a tout conservé.

Pag. 146. Harmonie.

Seroit-ce, dit-il, *par le son des mots mesmes qu'on voudroit déprimer nostre Langue! Les sons d'une Langue sont indifferents, du moins pour ceux qui n'en sçavent point d'autre.* Voicy en quatre ou cinq lignes trois ou quatre principes tres

faux. M. de la M. ne ſçauroit pas les mettre plus dru. *Les ſons d'une Langue ſont indifferents.* Où eſt l'oreille qui ne ſe revoltera pas contre ce principe ! La Langue des Lapons & celle des Iroquois ſeront donc comparables à la Langue Françoiſe, & à la Langue Grecque pour l'harmonie. Pour refuter ce paradoxe il ne faut point de raiſonnement, l'oreille ſeule ſuffit pour peu qu'elle ſoit délicate, & qu'elle diſtingue les ſons. La Langue Latine, plus riche & plus harmonieuſe que la noſtre, dans le temps meſme qu'elle eſtoit dans ſa plus grande perfection, cedoit pourtant à la Langue Grecque, comme Horace l'avoüe dans ſon Art Poëtique, quand il dit que *les Muſes ont donné aux Grecs l'eſprit & toutes les graces du Langage.*

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo, Muſa loqui. *Poëtiq. v. 323*

Continüons: *Les ſons d'une Langue ſont indifferents, du moins pour ceux qui n'en ſçavent point d'autre.* Seconde erreur non moins grande que la premiere, & je m'eſtonne qu'un homme qui a fait des Opera & des Cantates y ſoit tombé, car il n'eſt pas poſſible que ſon Muſicien

ne luy ait dit souvent qu'il y a des paroles plus douces & plus chantantes les unes que les autres. Par exemple, le mot *Bouvier* est un mot rude qui n'entrera jamais ni en Poësie, ni en Musique. *Pasteur* est un mot doux & harmonieux qui y sera tousjours un bel effet. Nostre mot *Vache* est rude & grossier, le mot *Genisse* est doux & beau, & le mot Grec *δάμαλις* encore plus doux & plus beau. Il est donc faux que les sons soient indifferents, du moins pour ceux qui ne sçavent que leur Langue, puisque dans cette mesme Langue il y a des sons plus ou moins rudes, plus ou moins grossiers, & qu'elle recherche ou qu'elle évite.

Ce qui suit est encore plus estonnant. *Ils ne nous plaisent, ou ne nous choquent que par le sens que nous y attachons, car enfin ils ne sont que l'occasion arbitraire de nos idées. C'est de ces idées seules que naissent nos plaisirs & nos dégousts.* Il n'y a rien que l'experience démente davantage ; le sentiment de l'oreille est tres different de celuy de l'esprit. Telle chose charmera l'oreille qui

déplaira

déplaîra à l'eſprit, & telle choſe plaira à l'eſprit, dont l'oreille ſera tres chocquée. L'oreille ſéduira ſouvent l'eſprit, mais il arrivera rarement que l'eſprit ſéduiſe l'oreille, dont le ſentiment eſt ordinairement ſuperbe & fort aiſé à bleſſer. Il eſt donc faux que les ſons ne plaiſent que par les ſens que nous y attachons. Noſtre mot *Vache* n'a pas un autre ſens que le mot Latin *Vacca,* cependant noſtre mot *Vache* ne ſçauroit eſtre employé en Poëſie, & *Vacca* l'eſt heureuſement, non ſeulement dans le genre Bucolique, mais encore dans le Poëme Epique. Noſtre mot *Chaſtaignes* a le meſme ſens que le mot *Caſtaneæ* , cependant un Poëte qui diroit en vers *Chaſtaignes boüillies,* ſeroit ſifflé, & on trouve fort beau ce vers de Virgile:

Caſtaneæ molles & preſſi copia lactis.

Et il faudroit n'avoir point d'oreille pour ne pas ſentir la difference qu'il y a pour le ſon entre ces deux mots *Chaſtaignes* & *Caſtaneæ*. Il eſt donc faux que ce ſoit de nos idées ſeules que naiſſent nos plaiſirs & nos dégouſts.

Il ne tiendroit qu'à nous, dit-il, *de faire un beau mot de celuy de* Porc, *& un mot desagréable de celuy de* Coursier, *il ne faudroit pour cela qu'en changer le sens.* Autre erreur qui est une suite de la précedente. Que l'on change tant que l'on voudra le sens de *Porc*, jamais on n'en fera qu'une syllabe dure & desagréable. Qu'on attache tant qu'on voudra une idée desagréable à *Coursier*, le son de ses syllabes ne sera jamais chocquant.

Je ne veux pas dire qu'il ne faille avoir égard au son dans l'assemblage des mots, c'est ce qui met de la grace & de l'harmonie dans le discours, je prétends seulement qu'on peut avoir cet égard en François comme en Grec. M. de la M. varie & n'est pas ferme sur ses principes. Si les sons sont indifferents dans une Langue, comme il le prétend, pourquoy y avoir égard plustost dans l'assemblage des mots que dans les mots mesmes ! On peut avoir cet égard en François comme en Grec, donc les sons ne sont pas indifferents.

Il y a des Escrivains durs & des Escrivains gracieux en chaque Langue. Pag. 147. Qui en doute! Mais cette dureté & cette grace viennent en partie du choix des mots rudes ou grossiers, & qui ont un son agréable ou desagréable ; & par consequent les sons d'une Langue ne sont pas indifferents.

J'ay dit en parlant de ma Traduction, que peut-on attendre d'une Traduction en une Langue comme la nostre, tousjours sage, ou plustost tousjours timide, & dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que tousjours prisonniere dans ses usages, elle n'a pas la moindre liberté. Je croyois cela incontestable, cependant M. de la M. tourne ce reproche en éloge. Il veut Sage de la Lang Françoise que *cette sagesse & cette timidité soient des preuves du bon goust des Escrivains. Pourquoy la Langue est-elle si timide*, dit-il, *c'est que les bons Autheurs nous ont accoustumez à ne rien souffrir que de sensé.* N'est-ce pas raisonner profondement! Est-ce que les Grecs & les Latins n'ont pas eu de bons Autheurs!

Est-ce qu'ils n'ont jamais escrit sagement! C'est dans leur plus grande sagesse que leur Langue, & sur-tout celle des Grecs, paroist la plus libre & la plus Maistresse de ses expressions. Mais si les bons Autheurs nous ont accoustumez à ne rien souffrir que de sensé, d'où vient que M. de la M. n'a pas profité de cette coustume dans son Poëme!

Nous ne manquons ni de termes hazardez, continuë nostre Censeur, *ni d'expressions audacieuses, & il n'y a encore que trop d'Escrivains qui le font bien voir.* Il destruit d'une main ce qu'il édifie de l'autre; mais ces expressions hazardées & audacieuses sont des vices & non pas des vertus de la Langue, puisqu'on les condamne; peut-on donc vanter une Langue par ses expressions audacieuses & hazardées, qu'on avoüe ne pouvoir souffrir! Je n'ay garde de nier qu'il n'y ait quelquefois des hardiesses heureuses dans nostre Langue, je dis seulement qu'elles y sont tres rares, qu'elle est en cela tres à l'estroit, & qu'elle n'a pas la centiéme partie des

ressources que la Langue Grecque fournit. M. de la M. ne le dispute que parce qu'il l'ignore. Comment le sçauroit-il.

Si le goust se corrompoit, dit-il, *la Langue sortiroit bientost de cet esclavage qu'on luy reproche.* Autre mauvais raisonnement. Si la Langue tomboit dans la Barbarie, elle n'auroit sans doute ni préceptes, ni régles pour la diction; mais c'est dans le temps que la Langue Grecque & la Langue Latine ont esté dans leur force, dans le temps du grand goust, qu'elle a esté plus noble, plus sublime, plus hardie, plus libre. Ses heureuses hardiesses ne sont donc point le fruit de la Corruption du Goust.

M. de la M. combat ensuite ce que j'ay dit dans ma Préface pour faire voir l'adresse d'Homere quand il est obligé d'employer les termes les plus communs, & les moins agréables. Voicy mes propres termes : *Qu'a t-il donc fait pour empescher sa Poësie d'estre deshonorée par ces termes si capables de l'avilir! Il a sçû la relever par l'harmonie en les meslant ensemble avec Art, & en les*

soustenant par des Particules sonores, & par des Epithetes magnifiques ou gracieuses qui cachent tout leur desagrément. Que dit sur cela ce grand Critique, *Nous n'avons point,* dit-il, *ces Particules sonores qu'Homere séme dans ses vers & dont il soustient ses expressions. C'est que nous n'admettons rien de sonore, s'il n'est utile au sens.* Voilà une belle excuse. Si ces Particules sonores nuisoient au sens, c'est tout ce qu'il pouroit dire. Mais sans tant de discours je luy demande : une Langue qui avec tout ce qui est utile au sens a de plus ces Particules sonores, n'est-elle pas plus riche & plus belle que celle qui manque de ces Particules ? M. de la M. n'y a pas pensé. Une Langue n'a rien dans ses trésors qui ne soit utile quand l'Escrivain sçait l'employer ; & tout ce qui sert à l'harmonie & à l'agrément, sert au sens. M. de la M. con-
Pag. 48. tinuë à refuter ce que j'ay avancé : *Homere,* dit-il, *employe quelquefois les mots les plus vils, & il les releve aussi-tost par des Epithetes magnifiques. Si nous n'en faisons pas de mesme, c'est encore par*

goust plustost que par impuissance. M. de la M. corrompt les textes. Je n'ay point dit qu'Homere employast quelquefois les mots *les plus vils*, mais les mots propres les plus simples, les plus communs, les plus durs, & les moins agréables ; cela est tres different. Les mots communs sont quelquefois bas, & ils ne sont pourtant pas vils. Mais sans nous arrester à ces minuties, c'est une chose constante qu'il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. D'un autre costé il est certain que jamais Escrivain n'est descendu dans un plus grand détail qu'Homere, ni n'a hazardé de dire les plus petites choses plus volontiers ; & c'est un des grands Chefsd'œuvres de la Poësie, de dire noblement les plus petites choses. Mais comment faire pour les dire noblement quand la Langue ne présente que des termes bas, & communs! Homere a trouvé ce secret, car, comme Denys d'Halicarnasse l'a fait voir, il a employé ces termes avec tant d'Art & tant d'industrie, qu'il les a ren-

du nobles & harmonieux. M. de la M. dira tant qu'il voudra que nous évitons ces termes *vils* plustost par goust que par impuissance, on se mocquera de ce détour, & il n'y a pas un homme sensé qui ne reconnoisse qu'un Langue qui a l'avantage dont je parle, est fort superieure à celle qui ne l'a pas.

J'ay dit qu'un autre avantage d'Homere dans sa diction, c'est qu'en meslant des termes durs, rudes, & communs, avec les termes les plus polis & les plus coulans, il a fait une composition moyenne qui tient de l'austere ou de la rude, & de la gracieuse ou de la fleurie; & par ce moyen il mesle agréablement l'Art & la Nature, la Passion & les Mœurs, comme Denys d'Halicarnasse l'a fort bien remarqué. M. de la M. veut encore rabaisser cet avantage de la Langue d'Homere, & faire entendre que si nous ne nous en servons point, c'est que nous le méprisons, & que nous le trouvons plus nuisible qu'utile: *Nous n'employons pas ce meslange*, dit-il, *quoy-que nous en ayons les materiaux.*

Il eſt vray, nous avons des termes bas, & des termes nobles; mais quand nos Poëtes les meſlent, comme cela arrive ſouvent, cela fait un compoſé tres riſible. D'où vient cela, c'eſt que noſtre Langue ne fournit pas cette harmonie que la Langue Grecque fournit. *Et nous n'employons pas ce meſlange*, dit noſtre Cenſeur, *parce que nous croyons que le ſtyle en perdroit cette harmonie égale & ſouſtenuë en quoy conſiſte la veritable beauté.* Mais les Grecs l'employoient pour ſouſtenir cette égalité d'harmonie. D'où vient donc que ce meſlange releve & ſouſtient l'harmonie dans la Langue Grecque, & qu'il la ruine dans la noſtre, cela ne marque-t-il pas l'avantage de la premiere! Je ne ſuis point ſurpriſe que M. de la M. faſſe tant de fautes ſur cette matiere; quelque eſprit qu'on ait, cela eſt inévitable quand on parle de choſes qu'on ne ſçait point; mais que ſçachant bien qu'il ne les ſçait point, il ait l'audace d'en parler, c'eſt ce qui m'eſtonne. Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Deme-

trius, Longin, &c. rendent tous tesmoignage au grand effet que faisoit cette composition, & M. de la M. veut le destruire ; il se croit plus grand Critique dans une Langue qu'il ignore, que tous ces grands hommes dans la Langue qu'ils parloient.

Nous voicy arrivez à la célebre dispute, si en nostre Langue les Poëtes doivent estre traduits en Prose ou en Vers. Je croy avoir démonstré dans ma Préface sur l'Iliade, que la Traduction en vers est impossible. M. de la M. semble avoir assez gousté mes raisons, mais pour justifier le parti qu'il a pris, il prétend que la versification peut suivre par des équivalents les pensées d'Homere, c'est une grande erreur. Une Traduction en vers faite par équivalents, est un monstre, & non pas une Traduction.

Pag. 50.

J'ay dit que je ne craignois pas d'asseurer que les Poëtes traduits en vers, cessent d'estre Poëtes. M. de la M. s'escrie sur cela : *Que prétend-on dire par ce paradoxe!* Il n'y a point là de para-

doxe. J'ay voulu dire que le Poëte traduit en vers, devient ſi plat, ſi rampant, ſi défiguré, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable, franchiſſons le mot, j'ay voulu dire ce que M. de la M. nous a fait voir, qu'un Poëte traduit en vers, n'a rien du Poëte. Eſt-ce un paradoxe ! *J'ay dit que ce qu'Homere a penſé & dit, quoyque rendu plus ſimplement & moins poëtiquement qu'il ne l'a dit, vaut certainement mieux que tout ce qu'on eſt forcé de luy preſter en le traduiſant en vers. J'appelle de ce* Pa
principe, dit M. de la M. *& j'en poſe un* 151
tout oppoſé. Homere eſt quelquefois ſi défectueux en ce qu'il a penſé & dit, que le Traducteur proſaïque & le plus déterminé à eſtre fidelle, eſt ſouvent contraint de le corriger en beaucoup d'endroits. Et il prétend que je l'ay fait. Mais ce que je luy ay preſté, ce n'eſt point pour le corriger, c'eſt au contraire pour ne pouvoir le ſuivre, & cela eſt rare. J'ay meſme tiré du fond de ſes idées & de ſes expreſſions ce que j'ay fourni du mien. Partout j'ay pris Homere luy-meſme pour guide. Cela eſt ſi vray, que ma Tradu-

ction sert par-tout à faire entendre le texte, peut-estre mieux que toutes les Traductions litterales qui en ont esté faites. Il n'en est pas de mesme d'une Traduction en vers, elle s'écarte mesme dans les endroits qui paroissent les plus simples & les plus faciles. Malgré cette experience, M. de la M. s'opiniastre à croire qu'*on pourroit mettre à profit cette impuissance de suivre Homere; qu'en cherchant des équivalents on découvriroit quelquefois mieux, & que la difficulté de rendre les choses telles qu'elles sont, conduiroit à imaginer la maniere dont elles doivent estre.* Voilà tousjours M. de la M. frappé de cette idée qu'Homere est défectueux, & qu'on peut le corriger & dire mieux qu'il n'a dit. Cela seroit fort beau. Que ne l'a-t-il donc fait! Et d'où vient qu'Homere ne paroit jamais si grand, si judicieux, si sensé, que dans les choses que M. de la M. luy a ostées, quand on vient à les comparer aux équivalents qu'il a imaginez.

Je ne blasme pas M. de la M. de n'avoir pû executer son dessein; je luy a-

vois prédit que cela estoit impossible; je le blasme de l'avoir entrepris. Ce dessein avoit autrefois passé dans la teste de deux plus grands Poëtes que luy, de M. Racine & de M. Despreaux. Le premier n'en fit qu'une page & y renonça, & le second en fit deux cens vers qu'il jetta au feu. Car ils s'apperceurent bientost de la verité de ce mot de Virgile, qu'*Il auroit esté plus aisé d'arracher à Hercule sa massuë, que de dérober un vers à Homere par l'imitation.* Ce qui a parû si difficile à Virgile, ce que M. Racine & M. Despreaux ont abandonné aprés l'avoir tenté, je l'ay appellé impossible. Mais cela est aisé à M. de la M. il y reüssit parfaitement.

Voilà donc la Traduction en vers absolument interdite aux Poëtes. Mais M. de la M. n'a icy aucun interest. J'ay dit qu'il estoit impossible de traduire un Poëte en vers, mais je n'ay jamais dit qu'il fut impossible de le mutiler & de l'estropier comme a fait M. de la M. qui en a rejetté plus des trois quarts, qui a changé encore plus de la moitié de ce

qu'il a conſervé, & qui a adjouſté beaucoup de choſes de ſa façon, de ſorte qu'il n'y a pas d'Homere un ſeul vers qu'on puiſſe reconnoiſtre. Cependant il ne laiſſe pas de ſe dire Traducteur en beaucoup d'endroits. Je feray voir qu'il ne l'eſt point. Mais quand meſme il auroit reüſſi dans tous ces endroits, il ne pourroit pourtant eſtre regardé comme un Traducteur de l'Iliade, mais comme un Poëte qui en auroit traduit des morceaux, ce que je n'ay jamais traité d'impoſſible.

Pag. 152. *Entant que Traducteur*, dit-il, *je me ſuis attaché particulierement à trois choſes, à la préciſion, à la clarté & à l'agrément.* Voilà un beau projet, mais il falloit l'executer. Ces trois choſes manquent au Poëme de M. de la M. Il n'y a point de préciſion, car ſouvent il met pluſieurs vers pour un ſeul d'Homere; il manque ſouvent de clarté parce qu'il employe des expreſſions tres équivoques, & il manque d'agrément parce qu'il n'employe preſque par-tout que des expreſſions ou trop recherchées &

inoüies, ou basses, plates & desagréables; & qu'en cherchant à adoucir les images d'Homere, & à substituer ses idées à celles du Poëte, il a alteré ses caracteres, & corrompu ce naturel plus noble & plus agréable que tous ces agréments recherchez, tres indignes d'un grand Poëte. Mais d'où vient que M. de la M. dans un Poëme comme l'Iliade, n'envisage que la précision, la clarté, & l'agrément! Et pourquoy ne nous promet-il pas le grand, le noble, le sublime, le magnifique, en un mot le merveilleux, qui est le caractere dominant du Poëme Epique! Est-ce par modestie! Tout ce que je sçay, c'est qu'il ne nous les a pas promis, & qu'il ne nous les a pas donnez.

Il a fallu par exemple anoblir par rapport à nous les injures d'Achille & d'Agamemnon. Pourquoy l'a-t-il fallu! Parce que l'Autheur du *Clovis* l'a dit! Belle raison! Il ne le falloit point du tout. Ce ne sont pas des Heros de nostre siécle, ni des Heros de Roman; & les emportements d'Achille contre Aga- Pag. 154.

memnon sont tellement de son caractere, que si on les adoucit, & si on les anoblit, ce caractere ne subsiste plus. Quand Caton en plein Senat appelle César *yvrogne*, faudra t-il anoblir cette injure par rapport à nous?

Il a fallu esloigner des querelles de Jupiter & de Junon toute idée de coups & de violences. Il ne le falloit point du tout. Voilà encore l'Autheur du *Clovis*, qui ne veut pas que Jupiter batte sa femme. Mais ce sont des points de la Théologie Payenne qu'il faut conserver. Homere nous les rend tels qu'il les a reçeûs. Et sous cette indécence & cette dureté apparentes, le Poëte cache des choses que le Lecteur prend plaisir à pénétrer. Nous ne sommes pas les Autheurs de cette Théologie, nous ne devons pas la supprimer.

Il a fallu adoucir la préference solemnelle qu'Agamemnon fait de son esclave à son espouse. C'est encore ce qu'il ne falloit point. Car pour conserver le caractere d'Agamemnon il falloit faire voir à quel excés d'aveuglement l'avoit

réduit la passion qu'il avoit pour cette Captive. Mais ce qu'il y a icy de fort plaisant, c'est que M. de la M. pour adoucir cette préference, fait tenir à Agamemnon un discours plus indécent que ce qu'il luy oste, car il fait que devant tout le monde il déclare sa passion :

Mes feux pour ma Captive ont fondé mes refus,
Je l'aime.

Agamemnon n'avoit garde de s'exprimer si ouvertement sur sa passion ; il la laisse entrevoir, mais il ne la dit point.

Venons aux changements qu'il a faits : *J'ay retranché,* dit-il, *des Livres entiers, j'ay changé la disposition des choses, j'ay osé mesme inventer.* Helas oüy ! Et tout cela tres témerairement & tres malheureusement, comme nous le verrons bien-tost. En attendant voyons les raisons qu'il rend de cette conduite, *Si témeraire,* dit-il, *au premier aspect.* Elles sont toutes singulieres & de mesme parure que tout ce que nous avons veû : *Je me suis proposé en mettant l'Iliade en vers, de donner un* Pag. 155.

Poëme François qui se fist lire, & je n'ay compté d'y pouvoir réüssir qu'autant qu'il seroit court. A ce compte il ne l'a pas fait encore assez court, car on ne le lit point, & ses plus grands Partisans l'abandonnent. Voilà un secret bien admirable, Homere paroist court avec ses vingt-quatre Livres; M. de la M. luy en retranche les trois quarts, & il paroist long. Le Poëte Philemon en rend une raison sensible: *Un homme qui ne dit pas ce qu'il faut, est long quand il ne diroit que deux syllabes; mais celuy qui parle bien & à propos ne peut estre appellé long, quoy-qu'il parle long-temps. Et la preuve de cela,* adjouste-t-il, *c'est Homere; aprés tous les milliers de vers que ce Poëte nous a donnez, personne ne s'est encore avisé de l'appeller long.* Voilà ce qui fait la brieveté d'Homere, & la longueur de M. de la M. qui l'a tant abregé.

M. de la M. n'a donc compté pouvoir se faire lire qu'autant qu'il seroit court. Et il trouve *que ce qui a fait tort à nos Poëtes François, entre autres cho-*

ses, c'est la longueur. Une émulation mal entenduë les a trompez. Ils ont voulu courir une Carriere aussi longue que celle d'Homere & de Virgile. Qu'on ne s'attende point que M. de la M. entre icy dans la nature du Poëme Epique pour en déterminer la longueur par des raisons tirées du fond du Poëme, ni qu'il fasse voir en quoy consiste la beauté de tous les Estres qui sont composez de parties; il ne vous dira point que tous ces Estres doivent avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste & raisonnable, car le beau consiste dans l'ordre & dans la grandeur. C'est pourquoy rien de trop petit ne peut estre beau, parce que la veuë se confond dans un objet qu'on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut estre beau non plus, parce qu'on ne le voit pas d'un coup d'œil, & qu'en voyant ses parties successivement l'une aprés l'autre, le spectateur perd l'idée du tout, comme s'il voyoit un animal de dix mille stades. Il laisse toutes ces raisons vulgaires à Aristote, à ce mes-

chant Philoſophe , & plus meſchant Critique, à ce viſionnaire, & il remonte à des raiſons plus eſſentielles, à des raiſons de politique. La premiere , *c'eſt* Pag. 156. *que les vers veulent eſtre extrémement ſoignez, & qu'il eſt temeraire de ſe mettre hors d'eſtat de ſuffire à cette Elegance exacte & connuë que les vers exigent.* Ainſi M. de la M. ne conſeille à nos Poëtes François d'eſtre courts, & il n'a luy-meſme abregé Homere, qu'à cauſe de la difficulté qu'il y a à ſe ſouſtenir dans une longue Carriere. Homere & Virgile l'ont pourtant fait, mais nos Poëtes François n'ont ſçû le faire, & M. de la M. tout grand Poëte qu'il eſt, n'a oſé s'en flatter. On ne luy conteſtera pas ce principe, mais on ſentira en meſme-temps le ridicule qu'il y a à regler la longueur du Poëme Epique, non par la juſte eſtenduë que ce Poëme doit avoir par rapport à ſa nature, mais par l'haleine du Poëte.

L'autre raiſon *qui doit engager les Poëtes Heroïques François à réduire leurs Poëmes, c'eſt la cadence trop uni-*

forme de nos vers. Elle est agréable un certain temps, mais à la longue elle fatigue. Voilà une plaisante raison. La cadence des vers d'Homere & de Virgile n'est-elle pas uniforme! Il n'y a jamais eu que les ignorants qu'elle ait ennuyez : *Douze mille vers, fussent-ils excellents*, dit-il, *ne le paroistroient pas, s'ils estoient lûs tout de suite.* Autre erreur. Douze mille vers excellents plairoient infiniment, s'ils estoient bien placez & convenables. S'ils ennuyoient, cet ennuy ne viendroit point de leur longueur, mais de leur place & du mauvais employ que le Poëte en auroit fait.

Pag. 157.

L'Iliade d'Homere a seize mille vers, & jamais personne ne luy a reproché sa longueur, avant l'Autheur du *Clovis*, celuy des *Paralleles*, & M. de la M. Virgile en a prés de dix mille, & personne ne le trouve long. Ils ont eu assez d'haleine l'un & l'autre pour fournir cette longue Carriere, sans languir, sans fatiguer l'attention du Lecteur, & cela malgré l'uniformité de leurs vers.

C'est par ces raisons, adjouste-t-il,

que j'ay réduit les vingt-quatre Livres de l'Iliade en douze qui sont mesme beaucoup plus courts que ceux d'Homere. Cela est clair, il n'a réduit Homere que parce qu'il n'auroit pû soustenir cette Elegance exacte pendant vingt-quatre Livres, & que la cadence uniforme de ses vers auroit ennuyé le Lecteur. Voilà du moins un aveu loüable, & personne ne luy dira qu'il n'a pas raison. Il devoit mesme l'abreger davantage, & s'il avoit supprimé les vingt-quatre Livres, il n'auroit que mieux fait. Mais ni Homere, ni Virgile n'ont pas reglé par ces raisons l'estenduë de leurs Poëmes. Ils l'ont reglée par la nature de leur imitation, & ils ont eu assez d'haleine pour fournir cette estenduë : *On croiroit d'abord*, dit-il, *que ce ne peut estre qu'aux dépens de choses importantes, que j'ay fait cette réduction.* On le croit d'abord, & on le voit ensuite; j'ose mesme esperer que les plus aveugles le verront.

Pag. 158. *Si l'on considere que les répetitions, à bien compter, emportent plus de la sixié-*

me partie de l'Iliade, que le détail anatomique des blessures, & les longues harangues des Combattants en emportent encore bien davantage, on jugera bien qu'il m'a esté facile d'abreger sans qu'il en coustast rien à l'action principale. Mais ces répetitions sont necessaires & marquent les mœurs; & tout ce qui marque les mœurs doit estre conservé. Les harangues encore marquent les mœurs, & celles d'Homere renferment tant de choses curieuses & précieuses, elles sont placées avec tant d'Art, qu'il n'y a que le mauvais goust qui ait pû les rejetter ou les abreger. Et le détail des blessures fait un effet agréable dans cette Poësie, comme dans la Peinture, où le Peintre qui descrit une bataille, ne manque pas de varier les blessures & la cheûte des Combattans.

Je me flatte de l'avoir fait, & je crois mesme avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans mon Abregé un tout plus regulier & plus sensible que dans Homere. On ne peut pas se flatter avec moins de

raiſon. Il y a des parties eſſentielles de l'action qui ſont entierement retranchées, de ſorte que cet Abregé peche entierement contre la regle fondamentale de ce Poëme, & ne fait qu'un tout tres mal aſſorti de ſes parties, & tres irregulier. Et la preuve n'en eſt pas difficile. Un ou deux exemples ſuffiront. Un Lecteur qui n'aura jamais lû Homere, lira par hazard l'Epiſtre qu'Horace eſcrit à Lollius, ou aprés avoir dit
Epiſt. 2 Liv. 1. qu'Homere enſeigne mieux que les plus grands Philoſophes, tout ce qui eſt honneſte ou deshonneſte, &c. Il luy donne les raiſons de ce ſentiment, & pour faire voir que l'Iliade eſt un fidelle tableau des mouvements inſenſez des Roys & des Peuples, il dit que dans le Conſeil des Troyens, Antenor eſt d'avis d'oſter au pluſtoſt la cauſe de la Guerre, & de rendre Helene aux Grecs. Que répond à cela Paris? Il déclare que quelque bonheur qu'on luy promette, & de quelque eſperance qu'on le flatte, on ne pourra l'obliger à y conſentir. Tout cela eſt admirablement expoſé dans

dans le VII. Livre de l'Iliade. On voit Antenor qui parle dans le Conſeil, & ſon diſcours eſt tres ſage & tres ſenſé; & on voit Paris qui luy répond avec beaucoup de folie. Il n'y a perſonne qui ne voye que c'eſt une partie conſiderable & eſſentielle de l'action de l'Iliade, puiſqu'Horace l'a choiſie pour prouver ce qu'il dit du Poëte. Le Lecteur frappé de cet endroit va le chercher dans le Poëme de M. de la M. mais il n'y en a pas un mot. Horace a jugé cet incident une partie utile & neceſſaire, qui pouvoit donner meſme une idée de l'Iliade; mais M. de la M. qui veut pourtant qu'il y ait de la Morale dans le Poëme, en juge autrement; & il retranche cela comme une bagatelle indigne d'eſtre lüe.

Depuis la fin du IX. Livre juſqu'au XIV. il y a quatre Livres tout remplis de choſes tres importantes & tres neceſſaires, indépendamment meſme des merveilles de la Poëſie, M. de la M. qui juſqu'à la fin de ſon Liv. VI. en a desja retranché trois, ſaute du VI. au XIV. comme s'il ſautoit un ruiſſeau. Et n'en

dit que quelques petits traits au commencement de ſon VII. comme on le verra plus amplement dans l'Examen de ce Livre. Voilà ce que M. de la M. appelle *abreger ſans qu'il en couſte rien à l'action principale, & rapprocher les parties eſſentielles de l'action.* N'y a-t-il pas là bien du gouſt & de la ſageſſe!

Le P. le Boſſu dans ſon Traité du Poëme Epique, dit-il, *ouvrage le plus méthodique & le plus judicieux que le préjugé ait produit.* Voilà comme M. de la M. ſe joüe de la raiſon; l'ouvrage le plus parfait que la raiſon tres éclairée ait formé ſur la nature du Poëme Epique, l'ouvrage entierement fondé ſur les regles d'Ariſtote & d'Horace, en un mot l'ouvrage de la ſcience, il l'appelle *préjugé.* Mais les regles qu'il nous a débitées, ces regles entierement oppoſées à la raiſon & à l'authorité de ces deux grands Maiſtres, l'ouvrage de l'ignorance, il l'appelle *verité & raiſon.* De ſorte que ces grands Critiques modernes ſont ſur les regles du Poëme Epique ce que tous les malfaiteurs voudroient

faire ſur les loix, s'il leur eſtoit poſſible ; ils voudroient les anéantir pour pouvoir pecher avec plus d'impunité & plus de licence.

Ce P. le Boſſu donc prétend, continuë-t-il, *que tout le deſſein de l'Iliade n'eſt que de faire voir combien la diſcorde eſt fatale à ceux qu'elle diviſe. Il n'eſt pas bien ſeur qu'Homere y ait penſé.* Cela eſt ſi ſeur, qu'il n'y a rien de plus ſeur. Le P. le Boſſu ne l'a pas ſeulement prétendu, il l'a prouvé d'une maniere tres ſolide, & il n'y a qu'un enteſtement aveugle qui puiſſe reſiſter à la force & à l'évidence de ſes preuves qu'Ariſtote & Horace luy ont fournies. Il faut meſme ſe boucher les yeux pour ne pas l'y appercevoir. Achille & Agamemnon ſe querellent & ſe diviſent, les Troyens profitent de leur diviſion, & battent les Grecs. Agamemnon appaiſe Achille, & ces deux Princes ne ſont pas pluſtoſt reconciliez, que voilà les Troyens vaincus. Qui eſt-ce qui peut s'empeſcher de reconnoiſtre cette fable dans l'Iliade. Elle en eſt donc le veritable ſujet. M.

de la M. tres persuadé du contraire n'a pas laissé d'adopter ce dessein. *Quoyqu'il en soit,* dit-il, *j'ay tasché que cette verité se sentist dans mon Ouvrage, je l'ay mesme establie dans la proposition, en disant que la colere d'Achille luy fut funeste à luy-mesme aussi-bien qu'aux Grecs, ce qu'Homere auroit deu faire, s'il avoit eu le dessein qu'on luy suppose.* Voilà une grande complaisance, il donne à Homere un dessein que ce Poëte n'a pas eu, & qu'il croit supposé gratis. A tout hazard il l'a reçû, & pour le rendre plus sensible, il a marqué que la colere d'Achille luy fut funeste à luy-mesme, *ce qu'Homere,* dit-il, *estoit obligé de marquer.* Mais rien ne l'y obligeoit, & la nature de sa Fable ne le demandoit point. Cette circonstance n'est point du tout essentielle à la Fable, elle n'est que pour servir au caractere d'Achille. Homere auroit fait une faute s'il l'avoit marquée dans sa proposition, & je le prouveray dans l'Examen du Liv. I. Comment M. de la M. qui aime tant les surprises, a-t-il voulu en prévenir une dés le second vers, & pré-

parer le Lecteur à voir Achille puni de sa colere mesme! Luy qui supprime toutes les préparations inutiles, pourquoy en preste-t-il une à Homere qui a crû pouvoir s'en passer, & qui a deû s'en passer! *En un mot je n'ay esté plus court qu'afin de dire plus nettement ce qu'on prétend qu'Homere a voulu dire.* Pag. 159. Mais la longueur d'Homere ne l'a pas empesché d'expliquer fort nettement ce qu'il a voulu dire. Est-ce une maxime bien seure que pour estre court on en soit plus clair & plus net!

Souffriroit-on au Theatre que dans les Entre-actes d'une Tragedie, on vinst nous dire tout ce qui doit arriver dans l'Acte suivant! Approuveroit-on que l'action des principaux personnages y fust interrompuë par les affaires des confidents! Pag. 160. Voilà pour les Préparations & pour les Episodes d'Homere. J'ay desja parlé des Préparations que nostre Censeur luy reproche. Pour ce qui est des Episodes, il paroist qu'il n'en a point connu la nature. C'est d'Homere mesme qu'Aristote a tiré les préceptes qu'il donne sur

Poëtiq. Ch. 18. les Episodes. *Il faut bien prendre garde*, dit-il, *que les Episodes soient propres*, c'est-à-dire, tirez du sujet, du fond de la Fable, & qu'ils soient tellement liez avec cette Fable, qu'ils en fassent partie & qu'ils n'en puissent estre separez. Et tels sont ceux de l'Iliade, ils tiennent à l'action principale par quelque endroit. Et quant à leur estenduë, le mesme Philosophe a averti que *dans le Poëme dramatique les Episodes sont courts, mais que l'Epopée est estenduë & amplifiée par les siens*. Reconnoistra-t-on à cela l'Epopée de M. de la M. & aprés ce que je viens de remarquer sur les retranchements qu'il a faits, oseroit-il dire qu'il n'a retranché que des parties inutiles !

Ibid.

Pag. 261. *Les sçavants prévenus ne le sentent point dans l'Iliade*. Les sçavants comme Aristote, comme Horace, comme Denys d'Halycarnasse, comme Longin, comme M. Despreaux, comme le P. le Bossu sont trop prévenus pour sentir dans Homere ces deffauts dont il vient de parler; mais les ignorants libres de préjugez, & tres nouveaux sur l'Art du

Poëme, le ſentent, & ils en doivent eſtre crus. Cela n'eſt-il pas bien ſenſé !

M. de la M. donne enſuite un exemple des libertez qu'il a priſes dans la veüe de ſouſtenir & d'augmenter l'intereſt, c'eſt dans ſon VIII. Liv. qui répond au XVI. & au XVII. Liv. d'Homere, où Patrocle reveſtu des Armes d'Achille & monté ſur ſon char, fait un carnage horrible des Troyens. On le prend d'abord pour le Heros dont il porte les Armes, mais on ſe détrompe bientoſt. Il tuë Sarpedon, & enfin il attaque Hector. M. de la M. fait durer l'erreur des Troyens, qui prennent Patrocle pour Achille. *Hector,* dit-il, *triomphe de Patrocle, & il l'inſulte plus à propos que dans Homere, puiſqu'il le prend pour Achille & qu'il l'a vaincu ſans ſecours, Patrocle mourant détrompe Hector, ſurpriſe intereſſante ! Et enfin la triſteſſe où tombe Hector détrompé, ferme, ce me ſemble, cet incident d'une maniere grande & pathetique.* M. de la M. ſe flatte d'avoir corrigé icy un endroit important d'Homere, & de luy avoir fourni une grande beau- Pag. 162.

té ; mais j'ose luy dire qu'il l'a entierement gasté & corrompu. Homere estoit trop sage pour chercher dans un endroit si serieux une surprise aussi injurieuse à la gloire d'Achille. Patrocle couvert des Armes de ce Heros, monté sur son char avec son Escuyer Automedon, pouvoit & devoit mesme estre d'abord pris pour luy; mais cette erreur ne devoit pas durer long-temps, & on devoit bientost revenir de cette mesprise. Cette surprise, que M. de la M. trouve si interessante, est Romanesque & puerile, & jette icy un comique tres risible, comme j'espere de le faire voir en son lieu.

Pag. 53. *Je me suis du moins affermi dans ces pensées par le plaisir que cet endroit m'a parû faire à ceux qui l'ont entendu.* La prudence vouloit donc que M. de la M. recitast tousjours son Poëme, & qu'il ne l'imprimast jamais. Ce plaisir dont il parle, n'a esté qu'un songe, le grand jour est venu, & le songe s'est dissipé. Mais M. de la M. n'auroit-il point pris le silence pour approbation. Nos Poë-

tes, qui expliquent tout en leur faveur, ſont ſujets à s'y meſprendre. J'ay veu des gens de beaucoup d'eſprit, & en grand nombre, revenir de ces Lectures publiques remplis d'une indignation, qu'ils auroient fait éclater ſi le reſpect deu au lieu ne les avoit retenus.

Dans cette meſme page noſtre Cenſeur déclare qu'*il n'a pas retranché les deffauts qui ne s'apperçoivent que par la reflexion.* S'il avoit touché à ceux-là, que ſeroit devenu le pauvre Homere ? *Il s'eſt contenté de remedier autant qu'il a eſté poſſible aux deffauts qui chocquent, qui ennuyent, ceux-là ne ſe pardonnent point.* Toute la terre a trouvé qu'Homere n'ennuyoit & ne laſſoit jamais. M. Deſpreaux l'a dit comme les autres,

Tousjours il divertit, & jamais il ne laſſe.

M. de la M. plus délicat & plus ſevere, le trouve ennuyeux, il luy a oſté tous les deffauts qui chocquent & qui ennuyent. Mais d'où vient qu'aprés cette heureuſe correction on revient à Homere qui paroiſt encore plus charmant.

Je n'ay pas dépoüillé les Heros de cet Pag. 164.

orgüeil injuste où nous trouvons souvent de la grandeur. M. de la M. se détermine tousjours par des raisons de Roman, c'est-à-dire, tres frivoles. Quand on trouveroit un orgüeil injuste dans les Heros d'Homere, il faudroit le conserver, non pas parce que nous y trouverions de la grandeur, car ce ne seroit qu'une fausse grandeur, mais parce qu'il serviroit à marquer le caractere. Et c'est pour conserver le caractere qu'il faut estre fidelle à cette expression.

Mais je leur ay retranché l'avarice, & l'avidité du butin qui les avilit à nos yeux. Autre raison Romanesque. L'avidité du butin ne doit point estre regardée, sur-tout pour ces temps-là, comme une marque d'avarice, puisque le butin est tousjours la marque & le sceau de la Victoire. Autrement il faudra condamner d'avarice tout ce qu'il y a de plus Saint. Jacob dans la bénédiction qu'il donne à ses Enfants, dit que *Benjamin partagera les dépoüilles.* Moïse dit, *Nous avons eu les dépoüilles des Villes que nous avons prises. Nous avons*

enlevé tout le butin des Villes. Asa battit les Ethiopiens & fit un grand butin. Et David luy-mesme pour marquer une grande joye, dit, *J'auray la mesme joye d'entendre vos paroles, que celuy qui rencontre un grand butin. Lætabor ego super eloquia tua sicut qui invenit spolia multa.* David sera-t-il accusé d'avarice! Cela l'avilira-t-il à nos yeux! Et faudroit-il adoucir ce caractere! En verité ce qui est dit avec éloge de ces Personnages si Saints, peut bien estre souffert dans les premiers Heros de la Grece, qui vivoient mesme dans un temps, où le mestier de Pirate n'estoit point deshonorant. Que M. de la M. aille s'instruire de ces caracteres & de ces temps-là dans le premier Livre de Thucydide, car il les ignore trop.

Psal. 118. 162.

Et je n'ay pas voulu par exemple qu'Achille examinast la rançon d'Hector avant que de le rendre, une si basse attention le deshonoreroit plus, Poëtiquement parlant, que sa cruauté mesme. Voilà tousjours le Roman qui marche. Mais où

eſt-ce que M. de la M. a trouvé qu'Achille examine la rançon d'Hector. Il n'y en a pas un mot dans Homere, qui fait au contraire qu'Achille, avant que d'avoir reçeû les préſents, dit à ce Pere affligé qu'il eſt diſpoſé à luy rendre ſon Fils parce qu'il en a reçeû l'ordre de Jupiter, & qu'enſuite il va luy-meſme avec ſes amis Automedon & Alcimus dételer le char & le chariot de Priam, & ils emportent les préſents pour la rançon d'Hector. M. de la M. vouloit-il qu'Achille les refuſaſt. C'eſt, poëtiquement parlant, qu'il falloit conſerver cette circonſtance, & ce qu'il met *ſans ſoin de la rançon*, eſt un adouciſſement tres inſipide, tres contraire au caractere d'Achille, & par conſequent tres mal imaginé. Mais M. de la M. a tant perdu de beautez dans les diſcours de Mercure, de Priam, & d'Achille, qu'on ne doit pas s'eſtonner s'il a encore donné à Achille ce petit trait qui ne luy reſſemble point.

J'ay taſché de rendre la Narration plus rapide qu'elle ne l'eſt dans Homere,

les descriptions plus grandes & moins chargées de minuties, les comparaisons plus exactes, & moins frequentes, &c. Je ne sçay pas comment cela a pû se faire. M. de la M. a trouvé le secret de rendre les Narrations d'Homere longues en les abregeant, ses Descriptions plattes & basses en voulant les relever, & ses Comparaisons froides & peu interessantes en voulant les corriger! Et j'en donneray des exemples.

Enfin j'ay songé à soustenir les caracteres, parce que c'est sur cette régle, aujourd'huy si connuë, que le Lecteur est le plus sensible & le plus severe. M. de la M. persevere dans sa pitoyable prévention, & il se trompe en toutes manieres. Il insinuë que la régle des caracteres est connuë aujourd'huy, & qu'elle estoit ignorée des Anciens; premiere erreur. Il assûre que c'est sur cela que le Lecteur est le plus sensible & le plus severe; seconde erreur. Il est certain qu'il n'y a pas aujourd'huy de régle plus connuë que celle qui enseigne toutes les qualitez que doivent avoir les ca-

racteres, mais elle n'eſt connuë que par les judicieux préceptes qu'Ariſtote & Horace en ont donnez, & qu'ils ont tirez de la Pratique d'Homere, nous n'avons ſur cela rien adjouſté à leurs lumieres. Voilà pour la premiere erreur. Il eſt encore tres certain que le commun des Lecteurs n'eſt ſur cela ni fort délicat, ni fort ſévere, & que les Autheurs meſmes n'y ſont pas fort exacts; car c'eſt en cela que pechent la pluſpart des Ouvrages modernes. Voilà pour la ſeconde. Si M. de la M. a ſongé à ſouſtenir les caracteres, il y a mal ſongé, & il a mal profité de ces régles aujourd'huy ſi connuës, car il n'y a pas dans Homere un ſeul caractere qu'il n'ait entierement gaſté.

M. de la M. explique enſuite les raiſons qu'il a eües de changer le bouclier d'Achille, & les circonſtances de

Pag. 55.
la mort d'Hector : *J'avoüe*, dit-il, *que le bouclier d'Achille m'a parû défectueux par plus d'un endroit : les objets que Vulcain y repréſente, n'ont aucun rapport au Poëme, & ils ne conviennent ni à*

Achille pour qui ont le fait, ni à Thetis qui le demande, ni à Vulcain mesme qui en est l'ouvrier. Voilà de plaisantes raisons. Il n'y avoit aucune necessité que les objets représentez dans ce Bouclier, eussent aucun rapport au Poëme, ni qu'ils convinssent ni à Achille, ni à Thetis, ni à Vulcain. La seule convenance par rapport au dernier, c'estoit que ce Bouclier fust digne de sortir de la main d'un Dieu, & il l'est. C'est le plus bel Episode & le plus grand ornement que la Poësie ait jamais mis en œuvre; & Homere a eu grande raison de dire à Thetis, *Je vais faire à vostre fils des Armes qui seront l'estonnement & l'admiration de l'Univers.* Liv. 18. p. 137. Je pourrois dire icy à M. de la M. ce qu'un Ancien dit à un homme qui luy demandoit ce que c'estoit que la beauté : *Mon ami*, luy dit-il, *c'est la question d'un aveugle; donne moy un homme qui ait des yeux, & il la sentira.* Je dis de mesme donnez moy un homme qui ait le veritable esprit de la Poësie, il sentira la beauté de ce Bouclier, & il n'aura garde d'en

ſubſtituer un de ſa façon. Toutes les objections que ce grand Cenſeur fait icy aprés Jule Scaliger, l'Autheur du *Clovis*, & quelques autres méchants Critiques, ont eſté refutées ſi ſolidement, que je ne conçois pas comment on oſe les répeter. Je renvoye le Lecteur à mes Remarques ſur ce Livre d'Homere, & aux Remarques de M. Dacier ſur la Poëtique d'Ariſtote, je n'en diray icy qu'un mot en paſſant.

Les figures repreſentées agiſſent & changent de ſituation comme ſi elles eſtoient vivantes, ce qui fait un prodige puerile. C'eſt l'objection qui eſt puerile. Pourquoy M. de la M. vient-il réchauffer les miſerables raiſons dont s'eſt ſervi l'Autheur du *Clovis* dans le Chapitre qu'il a fait contre ce Bouclier. Et comment un homme comme luy, qui ſe pique de Poëſie, peut-il parler ainſi aprés ce qu'Homere a dit: *Toutes ces figures ſe meſlent & combattent comme ſi c'eſtoient des hommes qui fuſſent veritablement en vie.* Ces dernieres paroles ne font-elles pas voir que ces figures ne

ſont nullement animées, & qu'elles ne changent point de ſituation, & qu'Homere ne parle là que comme doit parler tout homme qui explique un tableau; il donne à ſes figures le mouvement & la vie qu'elles n'ont pas; le valet d'Horace parloit mieux de Peinture que tous ces Critiques, lorſque grondé par ſon maiſtre de ce qu'il s'eſtoit amuſé, il luy répond qu'il a tres grand tort, luy qui a tant de gouſt pour les Tableaux, de le gronder s'il luy eſt arrivé de s'amuſer à regarder les combats de deux Gladiateurs que l'on a charbonnez ſur une méchante enſeigne où on les voit les jarrets bien tendus & dans les meſmes mouvements que ſi veritablement ils pouſſoient & paroient des coups,

. . . . *veluti ſi* *Sat. 7. Liv. 2.*
Re vera pugnent, feriant, vitentquē moventes
Arma viri.

Davus parle là comme parle Homere, & comme parle tout homme qui explique l'action d'un tableau.

La multiplicité des objets qu'on re-

proche encore à ce Bouclier, est une Critique tres peu sensée. Car bienloin qu'il soit trop chargé d'ouvrage, il est au contraire tres sage, tres regulier & tres distinct. Virgile en avoit jugé de mesme, puisque dans un siécle aussi esloigné des mœurs des Grecs que le nostre, il n'a pas laissé de donner à son Poëme le mesme ornement, & qu'il a mesme chargé le Bouclier de son Heros de plus de matiere, & n'est-ce pas abuser de son esprit que de dire qu'il estoit ridicule à Vulcain de faire un travail si difficile à appercevoir & à déchiffrer.

Les diverses actions des mesmes figures sont encore reprochées sans fondement. L'ouvrier n'a-t-il pas la liberté de faire paroistre ses personnages en differens estats. Et sans recourir mesme à ces répetitions de figures, en expliquant un tableau, ne peut-on pas exprimer des choses qu'on ne voit point. Un Ancien, en parlant de la Peinture, a fort bien dit, *Il faut qu'elle monstre ce qu'elle cache.* Et Pline, en parlant d'un tableau de Nicomachus, n'a-t-il pas dit qu'*il*

Ostendat quæ occultat.

avoit peint deux Grecs qui plaidoient l'un apres l'autre. Voyoit-on ces deux Grecs se remüer, & le dernier prendre la place de l'autre ! Si l'on peut donc parler ainsi de l'ouvrage d'un homme, que ne peut on pas dire de l'ouvrage d'un Dieu ! Il n'est pas possible de voir des Critiques plus froides, ni qui marquent si peu de goust pour la Poësie, que celles que l'on a faites sur ce Bouclier. Le Bouclier d'Enée dans Virgile, est encore plus chargé de figures, il y a une plus grande varieté, & une plus grande multiplicité d'objets, & les diverses actions des mesmes figures y sont en plus grand nombre. Cependant M. de la M. tolere ce Bouclier d'Enée, a-t-il raison !

J'ay donc imaginé un Bouclier qui n'eust point ces deffauts. Oüy, mais tout ce Bouclier que M. de la M. a imaginé, n'est qu'un deffaut depuis le commencement jusqu'à la fin. La meilleure Critique qu'on en puisse faire, c'est de prier le Lecteur de le lire, & de le comparer à celuy qui luy a tant déplû, on dira que le Bouclier François est l'ouvrage d'un *Pag. 167.*

Forgeron tres mediocre, & le Bouclier Grec, l'ouvrage d'un Dieu, comme M. Dacier l'a fort bien dit dans ses Remarques sur la Poëtique d'Aristote, en parlant du Bouclier d'Achille & de celuy d'Hercule dans Hesiode :

Illum hominem dices, hunc posuisse Deum.

Je ne sçay si je me trompe, adjouste-t-il, *mais il me paroist heureux d'avoir fait ainsi du Bouclier d'Achille un titre de sa grandeur, & pour ainsi dire, son manifeste.* M. de la M. se fait une felicité à juste prix. Parce qu'il a representé sur ce Bouclier les nopces de Thetis & de Pelée, il se trouve heureux de luy avoir donné un titre de sa grandeur. Voilà un plaisant titre, & un titre bien necessaire à Achille. Et parce qu'il y a placé l'enlevement d'Helene, voilà encore un bonheur de luy avoir fourni un manifeste, piéce encore plus inutile que la premiere. Voilà une belle invention ; j'en diray un mot sur le IX. Livre.

Pag. 168. Nostre Censeur trouve la mort d'Hector encore plus défectueuse que le Bouclier d'Achille. Et il faut avoüer

que dans cette Critique il paroiſt fort vaillant, car il eſt chocqué de ce qu'Hector, qui plein de force & d'ardeur attend le redoutable Achille, ne voit pas pluſtoſt approcher cet ennemi, qu'il ſe ſent combattu de differentes penſées; il ſe repent de n'avoir pas ſuivi le conſeil de Polydamas qui luy conſeilloit de rentrer dans Troye avec les troupes; il craint les reproches des Troyens; il veut tenter la fortune du combat; il penſe enſuite à aller faire des propoſition à ſon ennemi; enfin la connoiſſance qu'il a de ce caractere féroce & intraitable, luy fait prendre la reſolution de combattre genereuſement; mais dés qu'il voit Achille prés de luy couvert de ces Armes eſclatantes, il eſt ſaiſi de frayeur, & prend la fuite. Cela déplaiſt à noſtre brave Cenſeur, il s'imagine qu'Homere eſt tombé là dans une grande faute. Mais quoy, ce Poëte qui tant de fois a peint ſa valeur par des traits ſi éclatants & ſi admirables, n'a-t-il pas ſçû donner à Hector cette intrepidité, & cette fermeté qui font le Heros! N'a-

Dans le 22. Liv. de l'Iliade.

t-il pas sçû dire comme M. de la M.

Liv. II. 80. *Hector menace moins, mais il sçait mieux frapper,*
Il perd presque l'espoir sans perdre sa valeur.

N'a-t-il pas eu l'esprit de luy faire relever dans sa fuite un des traits,

Pag. 81. *Il releve un des traits, & s'en armant encor,*
Furieux se retourne. Attends, dit-il, Achille
Attends, je ne fuis plus, ce trait est mon asyle,
En vain par ta fureur tu crois m'espouvanter,
Je ne crains plus tes coups quand je puis t'en porter.

Ce caractere n'est-il pas Heroïquement soustenu. Mais quoy, dira la valeur Françoise, vouloir faire passer Hector pour un Heros! Un Heros qui fuit! Ne précipitons point nostre jugement. Voyons comment Homere prépare cet incident qui paroistroit si estrange s'il estoit fait sans raison. Nous avons veû au XVIII. Livre que pendant que Thetis va demander une armure pour Achille, ce Heros s'estant présenté sans armes sur le bord du fossé, & ayant fait entendre sa voix terrible, tous les Troyens & leurs Alliez furent renversez & mis en désordre. Quand Thetis luy apporte ses armes, Liv. XIX. & qu'elle les met

Tom. 3. 20. 21.

Pag. 50.

à ses pieds, ces Armes divines rendent un son si terrible,que la frayeur s'empare du courage de tous les Thessaliens, il n'y en a pas un qui ait le courage de les regarder, ils sont saisis d'espouvante. Dans la bataille qui suit au xx. Livre, Achille alloit tüer Enée, si Neptune ne l'avoit enlevé, & Hector luymesme eut grand besoin qu'Apollon l'enveloppast d'un espais nuage pour le dérober à la fureur de cet ennemi. Enfin Achille pareil au Dieu des combats, fait un horrible ravage dans les rangs des Troyens, un nombre infini de braves Guerriers tombent sous l'effort de son bras, & des ruisseaux de sang inondent le champ de bataille.

Dans le XXI. Livre il poursuit les Troyens avec tant d'ardeur & jette parmi eux un tel effroy, que les uns s'enfuyent vers Troye, & les autres se précipitent dans le Xanthe. Achille poursuit les derniers, & se jette aprés eux dans le Fleuve où il en fait une boucherie horrible. Il continuë ses ravages dans la plaine; & Priam fait ouvrir les

Portes pour recevoir les fuyards. Les Troyens estant ainsi rentrez dans la Ville, saisis de frayeur comme des Faons de Biche qui par la fuite ont regagné leur fort, c'est alors qu'Hector ayant refusé d'entrer avec les autres, prend la folle résolution de combattre Achille, malgré les ardentes prieres de Priam qui le presse de rentrer. *Mon fils*, luy dit-il, *n'attends point seul cet homme terrible, car il est beaucoup plus fort que toy*. Priam ne veut pas luy dire une injure; Achille estoit connu pour le plus vaillant des Hommes. Malgré cela Hector l'attend, mais il ne le voit pas plustost approcher, que son courage s'évanoüit, & qu'il prend la fuite. On voit avec quel art cela est ménagé. Un Heros qui sans armes par sa seule présence effraye & met en désordre une armée, que ne doit-il pas faire sur un homme seul quand il est couvert de ces Armes divines, qui seules ont jetté la terreur dans l'ame des Thessaliens! Il estoit difficile pour ne pas dire impossible, qu'Hector résistast à cette premiere impression.

preſſion. Et l'on peut dire que ſa fuite, ſans le deshonorer, honore Achille plus que tout ce qu'il vient d'executer. Ce qu'il y auroit eu de vicieux, c'eſt ſi la valeur d'Hector ne s'eſtoit pas reveillée, mais elle ſe reveille Heroïquement, car ſe ſentant abandonné des Dieux, livré à ſa malheureuſe deſtinée, & certain de la mort, il attaque Achille, & aprés avoir rompu ſa picque contre ſes armes, il met l'eſpée à la main, & fond ſur luy avec beaucoup de courage. Que l'on compare préſentement l'Hector d'Homere avec l'Hector du Poëme François, le premier eſt un veritable Heros, & l'autre n'eſt qu'un homme tres mediocre. Je pourrois adjouſter icy beaucoup d'autres réflêxions. Mais ce que je viens de dire ſuffit pour faire voir que ce n'eſt point à nous à corriger ce que des teſtes grandes & fortes ont imaginé & ménagé avec beaucoup d'art, de connoiſſance & d'intelligence.

Ainſi j'ay changé ſans ſcrupule toutes ces circonſtances pour reſtablir la gloire Pag. 17.

des deux Heros de l'Iliade. Perſonne n'accuſera M. de la M. d'eſtre ſcrupuleux, mais cette purgation de tout ſcrupule, qu'eſt-ce qui l'opere en luy, eſt-ce la ſcience ou la vaine opinion? Bien-loin de reſtablir la gloire des deux Heros de l'Iliade, il l'a deſtruit, & il fait de cet incident une choſe tres froide en changeant toutes ces circonſtances, & toute la nature du combat. Dans Homere Hector & Achille ſe battent à la pique & à l'eſpée, M. de la M. leur donne des traits, ce qui eſt ridicule; Hector parle de ſes traits,

Voyons ſi de mes traits tu pourras échapper.

On croyroit qu'il a un Carquois rempli de fléches, cependant il n'a qu'un ſeul & unique trait qui eſt un dard.

Hector auſſi-toſt lance ſon dard, il briſe ſon eſpée contre les Armes Divines, & c'eſt alors que ſe trouvant ſans deffenſe, il eſt réduit à fuir. M. de la M. ne ſent-il point le froid que jette icy cette monotonie, s'il m'eſt permis de parler ainſi! Voilà trois Armes differentes qui ſe briſent ou s'émouſſent contre les armes

d'Achille. Son dard s'émousse d'abord, ensuite son espée se brise, c'est desja trop ; & enfin un des traits décochez de dessus les murailles est relevé par Hector, & ce trait est encore repoussé par ces Armes divines. Y a-t-il un grand secret à feindre que ces Armes émoussent, brisent ou repoussent tout ce qui les heurte. Aprés ce troisiéme trait ainsi repoussé, voilà Hector desarmé & livré à son ennemi qui le tuë sans peine & sans peril, & par consequent sans gloire. Est-ce là relever la gloire d'Achille !

Il fuit sous les remparts de Troye pour exposer son ennemi à une gresle de traits, danger qui enhardit Achille à le poursuivre, & qui fait mesme une action Heroïque de la poursuite d'un ennemi desarmé. Voilà justement ce qu'Homere avoit évité avec tres grand soin. Il fait qu'Hector fuyant, tasche de gagner le chemin des murailles, & de s'approcher des tours, afin que les Troyens puissent le secourir en accablant Achille de fléches; mais Achille le coupe tousjours, & le détourne vers la plaine. Ce qui est une

action prudente, car ç'auroit eſté une folie à Achille d'aller ſous les remparts s'expoſer à une greſle de traits ſans aucune neceſſité. Mais de cela meſme Homere tire une difference tres glorieuſe à Achille : Hector fuyant, veut s'approcher des murailles pour expoſer Achille à tous les traits des Troyens, & Achille en détournant Hector vers la plaine, bien-loin de vouloir s'aider de ſes troupes, leur fait ſigne de ne pas tirer ſur ſon ennemi.

Si ces corrections ſont bonnes, je ne prétends pas en tirer vanité. Le deffaut eſtoit ſi ſenſible, qu'à moins que d'eſtre idolaſtre d'Homere, je ne pouvois n'en eſtre pas bleſſé. Bien-loin de tirer vanité de ces corrections, il y auroit grand ſujet de s'en humilier. Il ne faut point eſtre idolaſtre d'Homere, mais il ſeroit utile de l'eſtre de la raiſon.

J'abandonne l'Ouvrage au Public, ſi j'obtiens ſon approbation, peut-eſtre m'enhardira-t-elle à entreprendre un Poëme tout-à-fait original.

Il y a quarante cinq ans que l'Au-

theur du *Clovis,* aprés avoir bien décla-mé contre Homere, & fait contre luy presque toutes les mesmes Critiques que M. de la M. vient de renouveller, fait esperer à son Lecteur affligé un Poëme nouveau tout-à-fait original, *Un autre grand Ouvrage de Poësie dont le sujet est infiniment au dessus de tous les Poëmes Heroïques, & dont les sentiments, la diction, & tous les autres ornements Poëtiques doivent s'eslever à proportion de la merveille & de la sublimité de leur matiere.* Voilà une consolation; en nous arrachant Homere des mains, ces grands Poëtes ont la charité de nous promettre un dédommagement considerable. Si l'Auteur du *Clovis,* de la *Magdelaine,* & d'*Esther* pouvoit promettre un si bel ouvrage aprés n'avoir fait que critiquer Homere, que ne doit-on pas attendre de M. de la M. qui l'a corrigé, qui l'a reformé & qui l'a purgé de tous les deffauts que personne n'y avoit jamais reconnus, & qui a évoqué l'Ombre d'Homere, de sorte qu'on voit ce Poëte conduit par Mercure venir luy remettre sa

Lyre, cette Lyre qui a esté ensevelie avec luy depuis tant de siécles.

On dira que je suis un ignorant, j'en demeure d'accord. Si M. de la M. s'est senti ignorant de bonne foy, pourquoy a-t-il entrepris une chose qui demande de profondes connoissances! Mais il se mocque, & il se contredit incontinent, car il adjouste, *J'ay songé néantmoins à ne parler que de ce que j'entends.* S'il entend toutes les choses dont il a parlé, c'est un des sçavants hommes du monde. Ces deux lignes fournissent une preuve sensible de ce que Platon a enseigné, que l'ignorance que l'on connoist n'est jamais un mal, car il n'y a personne d'assez fou pour vouloir faire ce qu'il sçait bien qu'il ne sçait pas. Mais que la seule ignorance qui est mauvaise, c'est celle qu'on ignore. M. de la M. *a songé*, dit-il, *à ne parler que de ce qu'il entend*, & il me permettra de luy dire qu'il n'a parlé que de tout ce qu'il n'entend point, mais qu'il croit entendre. C'est ce qui l'a fait tomber dans toutes les fautes que nous venons de voir. Fautes que l'on

pourroit appeller heureuſes, ſi elles luy faiſoient connoiſtre ce qui juſqu'icy luy a eſté ſi caché.

Il faudra faire voir, dit-il, *en quoy je me ſuis trompé. Il ne ſuffira pas meſme de me convaincre de pluſieurs fautes, je ſeray tousjours en droit de tenir pour bien remarqué de ma part tout ce qu'on paſſera ſous ſilence.* C'eſt-à-dire, que ſi on s'eſtoit contenté de relever ſeulement deux ou trois douzaines de fautes dans ſon diſcours ſur Homere, il auroit tiré avantage de ce peu qu'on luy auroit reproché, & il auroit crû que tout ce qu'on n'auroit pas relevé, auroit eſté admirable. Je croy qu'il a ſatisfaction, car il n'y a pas une page où on n'ait fait voir des erreurs capitales. Il reſte peu de choſe dont il puiſſe s'applaudir. Il faut pourtant le deſabuſer ſur cela meſme; quand on ne luy auroit point répondu, & qu'on auroit tout paſſé ſous ſilence, qu'auroit-il pû en inferer? Qu'on auroit trouvé ſes Remarques juſtes? Non, mais qu'on les auroit mépriſées, & en voicy la preuve; l'Au-

theur de *Clovis* avoit reproché à Homere presque toutes les mesmes choses; personne ne luy a jamais répondu, on n'y a pas fait mesme la moindre attention. En estoient-elles meilleures? Non, mais elles ont esté méprisées, & Homere a continué de joüir de sa réputation; il a conservé la Couronne que le Temps & la Terre entiere luy ont mise sur sa teste. Tout vieux qu'il est, il enterrera encore tous ses Censeurs & ces Poëtes mediocres, qui n'ont jamais sçû mettre dans leurs Poëmes la moindre petite partie de ce feu Divin qui éclate dans une seule de ses Images.

J'espere qu'aprés le succés qu'à eu cette nouvelle tentative de M. de la M. les beaux Esprits Modernes se desabuseront, & qu'ils perdront la folle esperance de ruiner la réputation de ces Ouvrages que tous les siécles ont honorez, respectez & consacrez, & qu'ils verront enfin que le seul moyen qu'ils ayent de corriger leur goust entierement corrompu, c'est de suivre la voye qu'ils ont abandonnée, & de former

leur jugement ſur ces excellents Originaux pour le rendre juſte. Car comme ce n'eſt que l'ignorance & le mépris de ces grands Modelles, qui ont dépravé dans tous les temps le jugement & le gouſt, ce n'eſt que par les contraires que l'on peut le reſtablir, & jamais, comme le P. le Boſſu l'a fort bien monſtré, perſonne ne pourra ſe fier à ſoy-meſme avec plus d'aſſeurance dans ce qui regarde la Poëſie, & ſur-tout le Poëme Epique, que quand il ſe plaira à ce que tous les plus grands genies ont admiré; & que ſes penſées, ſon genie & ſes raiſonnements ſeront conformes aux préceptes d'Ariſtote & d'Horace, & à la Pratique d'Homere & de Virgile.



REFLEXION
SUR L'ODE INTITULE'E
L'OMBRE D'HOMERE.

AVANT que de paſſer à l'Examen du nouveau Poëme de l'Iliade, dont il paroiſt que ſon Autheur a trouvé l'execution ſi heureuſe, quoyque faite avec une mediocre diſpoſition à la Poëſie, arreſtons-nous un moment ſur cette Ode qui merite quelque conſideration.

Nous avons veû que ce Critique a accuſé les Heros d'Homere d'une vanité qui dédaigne meſme les apparences de la modeſtie, mais nous avons vû en meſme temps que Plutarque les a aſſez bien juſtifiez. Il faut preſentement tenir la parole que j'ay donnée, & faire voir que ſi Plutarque a juſtifié la vanité de ces Heros, il a confondu celle de M. de la M. car s'il a trouvé fort bon que les grands Hommes ſe loüent quelquefois & qu'ils parlent magnifiquement

d'eux-meſmes, ce n'eſt pas qu'il n'ait connu le prix de la modeſtie. Une marque ſeure qu'il l'a connu, c'eſt qu'il donne ſur cela des regles tres ſages, & que l'orgüeil des Poëtes l'a fort bleſſé. *Pindare,* dit-il, *aprés avoir dit que de ſe vanter hors de propos eſt tres voyſin de la folie, ne ceſſe pourtant de parler hautement de ſon habileté dans ſon art, qui eſt certainement digne de grandes loüanges, qui eſt-ce qui ne l'avoüe pas? cependant nous voyons que ceux qui ſont couronnez dans les jeux publics, ce ſont d'autres qui les préconiſent, pour oſter ce que de parler de ſoy-meſme a de deſagréable & de facheux.* Il ne ſe contente pas de cela, il donne encore la raiſon pourquoy cette vanité des Poëtes eſt impertinente & odieuſe. *Toute loüange,* dit-il, *qu'un homme ſe donne à ſoy-meſme pour eſtre loüé des autres, eſt tousjours vaine & injuſte, parce qu'elle n'eſt jamais accompagnée d'aucune utilité, & qu'elle ne vient que de l'ambition, & d'un appetit importun de gloire, & d'un amour propre tres déreglé; & quand il ſe la don-*

ne pour rabaisser les autres, & pour obscurcir leur réputation, alors, outre la vanité que l'on y condamne, on y déteste encore l'envie & la malignité. Telle est ordinairement la vanité des Poëtes. Et voilà le vray caractere de celle de M. de la M. Jamais orgüeil Poëtique n'a esté porté à un tel excés. Car il rabaisse Homere, & se met infiniment au dessus de luy. Pindare, que Plutarque trouve trop orgüeilleux, n'a que les premiers élements de la vanité; Horace qui l'a imité y est encore plus novice, & nostre Malherbe est une ame basse & rampante qui ne fait que promettre l'immortalité à ses vers. M. de la M. a des idées bien plus nobles de luy-mesme, ne cherchons point un autre maistre en matiere de vanité. Par ses enchantements il évoeque l'ombre d'Homere, & ce grand Poëte, aprés avoir joüi plus de deux mille six cens ans de l'approbation de tous les hommes, aprés avoir eu en differents lieux des Temples & des Autels, aprés avoir esté tousjours regardé comme le Dieu

de la Poësie, forcé par cette énergie magique vient humblement, conduit par Mercure, faire amende honorable devant nostre grand Critique, & luy remettre sa Lyre, le prier de ne pas respecter son Ouvrage, l'en faire le maistre, luy avoüer que tout n'y est pas précieux, le presser de choisir, & luy recommander sur toutes choses de luy sauver l'affront d'ennuyer; il luy enseigne mesme, tant il est benin, ce qu'il faut qu'il fasse pour le corriger. *Il faut*, dit-il, *reformer mes Dieux bizarres, corriger l'orgüeil de mes Heros, purger mes Roys de leur avarice, abreger mes harangues, garantir mes vers du faux merveilleux de la Fable, rebuter ce vilain Bouclier d'Achille, dont Vulcain estoit si sottement charmé, qu'il avoit dit à Thetis qu'il feroit l'admiration & l'estonnement de toute la Terre, & substituer à sa place une autre Image qui anime le courage d'Achille & qui le justifie.* En un mot il luy laisse sa Muse, & avec ce secours M. de la M. entreprend hardiment de

faire ce qu'Homere auroit fait luy-mesme s'il avoit eu autant d'esprit que luy. Tout cela bien entendu & bien appretié, veut dire que ce sage Critique va oster à la Muse d'Homere cet air grave & majestueux, & la dépoüiller de ses ornements simples, mais nobles, pour luy donner des mouches & du vermillon ; & pour luy faire prendre nos prétintailles, nos falbalas & nos escharpes.

L'Autheur du Traitté des *Causes de la Corruption de l'Eloquence*, disoit qu'il aimoit encore mieux l'impetuosité de Graccus & le seul bon sens de Crassus, quoyque esloignez de cette parfaite éloquence où l'on doit viser, que les frisures de Mecenas, *tant il est vray*, dit-il, *qu'il vaut mieux charger un Orateur d'une robe d'une grosse estoffe, que de le parer des habits trop recherchez d'une Courtisanne.* Si ces ornements trop affectez luy ont parû peu convenables, non seulement à un Orateur, mais à un homme, à combien plus forte raison ceux de M. de la M. luy auroient-

Adeo meliùs oratorem vel hirta toga induere quam fucatis & meretriciis vestibus insignire.

ils parû indignes de la Muſe d'Homere, de cette Muſe pleine de gravité, de majeſté & de ſageſſe.

Je ne parle point icy des vers de cette Ode, j'avoüe que je n'en connois point les expreſſions, elles ſont pour moy toutes eſtrangeres : *Aſſeurer aux Dieux par des airs ſublimes l'immortalité de ſes vers; Céder à l'innocente magie de l'énergie poëtique; l'Epocque du débris d'Ilion; Un genie citoyen d'un Pays; Un chant ſublime qui illuſtre un luth; Seconder & regler une yvreſſe; Reprouver l'eſprit timide, dont des vers ſont idolaſtrez; Avoir l'humaine foibleſſe; S'appuyer du fonds vif des penſées de quelqu'un; Abreger de longs combats de plus d'une harangue; Des vers qui ſe garantiſſent du faux merveilleux de la Fable; Animer & juſtifier le courage d'Achille par une image.* Voilà des phraſes qui ne me paroiſſent point du lyrique ordinaire que nous connoiſſons, c'eſt apparemment d'un lyrique de Necromantien; & comme cette Ode eſt la premiere que nous ayons dans ce genre, il ne faut pas s'eſtonner ſi le ſty-

le nous en paroist nouveau. Mais en verité quand la matiere est si grande & si noble, il ne faut pas s'arrester aux mots. Rien n'est si grand que cette idée de faire venir Homere rendre hommage à M. de la M. & en reconnoistre la superiorité.

On dira qu'il est permis à un Poëte, & sur-tout à un Poëte lyrique, dans l'yvresse de son enthousiasme de se loüer luy-mesme. Il peut dire comme Pindare, *que ses vers sont bien d'un autre prix que les statuës ; qu'ils volent par tout l'univers, & qu'ils portent en tous lieux la gloire de ceux qu'il a chantez.* Ou comme Horace, *qu'il se métamorphose en cygne ; qu'il va voler en Orient, en Occident, au Septentrion & au Midy ; que ses Ouvrages resisteront aux injures des temps, & que ses loüanges se renouvelleront dans tous les âges.* Ou comme Malherbe, que *ce qu'il escrit dure éternellement.* Mais il ne luy est pas permis de dégrader un Poëte, desja couronné par les suffrages de tous les hommes, pour se mettre à sa place ; & de promettre qu'il va corriger ce qu'il

a fait, car voilà le caractere de l'orgüeil poëtique que Plutarque a si justement condamné, & qui est celuy de M. de la M. Nous ne voyons pas qu'Horace ait eu la folle présomption d'évocquer Pindare des Enfers, afin que conduit par Mercure il vinst luy soumettre ses vers & luy remettre sa Lyre. On voit au contraire les grands éloges qu'il luy donne, & combien il se reconnoist son inferieur. M. de la M. a cru que c'estoit une fausse modestie, & il s'est livré sans aucun scrupule à un orgüeil tres sincere & tres vray.

Mais que penseroit-on d'un Capitaine d'Infanterie, qui aprés avoir assez bien fait dans une escarmouche ou en parti, plein de son mérite évocqueroit dans une Ode l'ombre du grand Condé, qui mené aussi par Mercure viendroit luy remettre son espée, & reconnoistre qu'il est capable de s'en mieux servir, & d'effacer par ses exploits la gloire de ces Campagnes immortelles qui feront l'admiration de l'Univers, & dans lesquelles, pour me servir de l'ex-

pression d'Homere, ni Mars ni Bellone ne pourroient trouver rien à reprendre! Ou pour me servir d'une comparaison moins élevée, & plus approchante de la Poësie, que diroit-on d'un Peintre mediocre, qui comme dit Horace aprés avoir peint passablement un Cyprés, ou quelques Paysages, viendroit à avoir si bonne opinion de luy-mesme, qu'il évocqueroit l'ombre d'Apelle ou de Raphaël, qui conduit par Mercure viendroit luy remettre sa palette & ses pinceaux, reconnoistre que dans tous les Ouvrages qu'il a laissez, il n'y a ni bon goust, ni noblesse, ni beauté, ni genie, & le prier d'anoblir ses inventions, de corriger ses desseins, de varier ses figures, & de jetter par-tout un grand caractere qu'il n'a pû attrapper! Auroit-on bonne opinion d'un tel Peintre!

Examinons présentement de quelle maniere ce grand genie se sert de la Lyre qu'Homere luy a laissée. On avoüera qu'elle s'est bien desacordée entre ses mains.

EXAMEN
DU LIVRE PREMIER.

RIEN n'eſt plus contraire au progrés de l'Eloquence & de la Poëſie, & generalement de tous les Arts, que le découragement. Pour produire quelque choſe de grand & de noble, il faut préſumer un peu de ſoy, avoir quelque ſorte d'audace & tenir ſon ame groſſe, pour ainſi dire, d'une genereuſe fierté qui faſſe eſperer que ce que l'on produira ſera digne de quelque loüange & de quelque gloire. Et en meſme temps il faut choiſir quelque grand modelle ſur lequel on taſche de ſe former. C'eſt un conſeil que nous ont donné les Anciens ; Longin veut que toutes les fois que nous travaillons à un ouvrage qui demande du grand & du ſublime, nous faſſions cette reflexion : *Comment eſt-ce qu'Homere auroit dit cela ! Qu'auroient fait Platon, Demoſthene ou Thucydide meſme, s'il eſt queſtion d'Hiſtoire ! Car,*

dit-il, *ces grands hommes se presentant à nostre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous élevent l'ame aussi haut que l'idée que nous avons conceüe de leur genie. Un autre motif aussi puissant,* adjouste-t-il, *c'est de penser au jugement que toute la posterité fera de nos escrits. Car si un homme, aprés avoir envisagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui luy survive, il est impossible que les conceptions de son esprit ne soient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainsi dire, sans pouvoir jamais parvenir à la derniere posterité.* M. de la M. a pris tout le contrepied de ce que Longin conseille. D'un costé bien-loin de chercher en composant comment Homere auroit dit cela ou cela, il a commencé par se former une idée tres basse de ce Poëte qu'il a tasché d'imiter, & voilà ce qu'on n'avoit encore jamais vû, car où est l'homme qui prenne un modelle qu'il méprise ! Il ne faut donc pas s'estonner si cette idée tres basse, qu'il a eu d'Homere, ne luy a pu élever l'ame, &

a laiſſé ſa Poëſie dans la baſſeſſe où nous la voyons. D'un autre coſté il a bien enviſagé le jugement de la poſterité, mais avec une confiance outrée ; il a crû non ſeulement que ce qu'il eſcrivoit ſeroit digne d'elle, mais qu'il effaceroit ce qu'Homere avoit eſcrit, & il eſt difficile qu'une temerité ſi aveugle ait le ſuccés dont on s'eſt flatté. Ce ſeroit certainement une choſe tres deſirable qu'il s'élevaſt parmi nous un genie capable de ſurpaſſer Homere, cela feroit honneur à l'eſprit humain, à noſtre Nation & à noſtre Langue. Mais j'oſe dire que cela n'arrivera jamais à aucun genie qui mépriſera Homere. Car dés que la ſource du grand & du beau ſera mépriſée, où ira t-on puiſer ! Et quelles idées grandes & ſublimes pourra-t-on tirer de ce qu'on n'eſtime point , ou qu'on ne regarde tout au plus que comme tres mediocre ! Une imagination incapable de ſentir le beau & le grand , ſera-t-elle capable de le produire ! M. de la M. en eſt une preuve, on ne peut pas douter qu'il n'ait de l'eſprit , du genie meſme

& de l'invention, mais il a manqué de ce gouſt naturel & ſimple qui ſaiſit les beautez d'Homere, & cela l'a perdu. Il me fait ſouvenir de cet excellent joüeur de flute de Thebes qui faiſoit entendre d'abord un homme qui en joüoit mal, & joüoit enſuite luy-meſme, & diſoit: *C'eſt ainſi qu'il faut joüer; c'eſt ainſi qu'il ne faut pas joüer.* Le Poëte Moderne fait de meſme; il nous fait d'abord entendre Homere, & nous dit: *C'eſt ainſi qu'il ne faut pas chanter*, & il chante enſuite & dit, *c'eſt ainſi qu'il faut chanter.* Voyons donc comme il chante, & ſervons-nous du moyen que nous fournit un Ancien dont parle Plutarque, il diſoit *qu'un ſecret infaillible pour avoir un tres grand plaiſir à entendre un bon Muſicien, c'eſt d'en entendre auparavant un mauvais.* Voyons lequel ſervira de luſtre, où Homere a M. de la M. ou M. de la M. à Homere.

Ce Critique ſe pique d'eſtre Traducteur en beaucoup d'endroits; s'il l'eſt quelque part, il doit l'eſtre ſur-tout dans l'expoſition. Cependant rien n'eſt plus

different que celle d'Homere & celle de ſon Poëme, Homere dit : *Déeſſe chantez la colere d'Achille fils de Pelée, cette colere pernicieuſe qui cauſa tant de malheurs aux Grecs, & qui précipita dans le Royaume ſombre de Pluton les ames genereuſes de tant de Heros, & livra leurs corps en proye aux chiens & aux vautours, depuis le jour fatal qu'une querelle d'éclat eut diviſé le fils d'Atrée & le divin Achille, ainſi les decrets de Jupiter s'accompliſſoient.* Le nouveau Traducteur dit :

Muſe raconte-moy la colere d'Achille,
Pour les Grecs, pour luy-meſme en malheurs ſi fertile,
Et qui le retenant dans un cruel repos
Fit aux Champs Phrygiens perir tant de Heros.
Tel fut de Jupiter le decret homicide
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puiſſant Atride
La diſcorde inſolente eut verſé ſon poiſon,
Et dans ces cœurs aigris eut eſteint la raiſon.

Appelle-t-on cela traduire, ou eſt-ce corriger Homere ! Outre qu'il n'y a preſque rien de ce qu'a dit ce Poëte, il n'y a nulle Poëſie, nulle harmonie dans ces vers : ſi j'avois les balances dont Ariſto-

phane se sert dans sa Comedie des Grenoüilles, pour peser les vers d'Eschyle & ceux d'Euripide, & que j'y pesasse les vers du nouveau Critique avec ceux d'Homere, on seroit bien estonné de voir que dans chaque Livre de son Poëme il ne s'en trouveroit pas trois ou quatre qui fussent de poids. Ce qu'il preste à Homere n'est pas meilleur. Je suis estonnée sur-tout de ce qu'il a adjousté *pour luy-mesme en malheurs si fertile*, car outre que cela ruine la surprise dont M. de la M. est si jaloux, comme je l'ay dit dans la Critique du Discours, il esteint dans l'ame l'horreur qu'on doit avoir pour ce caractere injuste & intraitable. Dés que je sçay qu'il va estre puni, je sens diminuer cette aversion, & je commence à le plaindre. Homere n'avoit garde de nous avertir dés l'entrée de ce que cousteroit à Achille son emportement. D'ailleurs le seul malheur d'Achille c'est d'avoir perdu Patrocle. Ce seul malheur suffit-il pour dire *en malheurs si fertile!*

Le trait qu'il donne à ce pauvre pere

qui va pour racheter sa fille, est tres froid,

Il croit desja la voir renduë à ses transports,
Et compte sur ses pleurs plus que sur ses tresors.

Homere n'avoit garde de dire une chose de si mauvais sens, que le grand Prestre d'Apollon allant pour racheter sa fille, comptoit plus sur ses pleurs que sur ses tresors. Il ne comptoit point du tout sur ses larmes, il comptoit sur son caractere, sur les marques de son sacerdoce, sur ses bandelettes sacrées, & sur le sceptre d'or qui devoient le rendre respectable à toute l'armée & aux Roys mesmes. Les larmes, dont parle Homere dans la suite, sont des larmes de douleur que le refus d'Agamemnon & ses paroles dures luy font verser. C'est ce qu'il ne falloit pas confondre.

La priere que fait ce grand Prestre est encore toute défigurée dans le Poëme François, & le Poëte moderne ne dit point du tout ce qu'il doit dire. *Voir vos travaux achevez*, est tres froid. *Laissant vostre affront sur les débris de Troye*, n'est pas une heureuse expression, & l'on ne

dit point *rentrer dans ses foyers.*

Atride à leurs respects sent croistre ses mépris.

Voilà de ces pointes & de ces antitheses qu'Homere n'a jamais connuës, & qui estoient tres éloignées de sa maniere de penser. Tout ce qu'Agamemnon dit au grand Prestre est tres mauvais, aussi ne dit-il point ce qu'Homere fait dire, & malheureusement toutes les fois qu'on s'en éloigne on dit mal. A-t-il oublié qu'Agamemnon déclare qu'il préfere cette Captive à la Reyne Clytemnestre sa femme, comment peut-il donc luy faire tenir ce langage!

Et dans les longs travaux où je veux l'avilir,
La Grece doit la voir indignement vieillir.

Ce n'estoit nullement le dessein d'Agamemnon d'avilir Chryseïs, & M. de la M. n'a point du tout compris le dessein de ce Prince.

La priere que Chrysés adresse à Apollon ne vaut pas mieux, elle est entierement gastée par ses phrases & par ses grands mots qui ne conviennent point icy. Mais la descente d'Apollon est encore plus gastée. Homere dit: *Il*

descend des sommets de l'Olympe le cœur plein de colere avec son arc & son carquois : les fleches agitées par le vol rapide de ce Dieu irrité retentissent sur ses espaules, & couvert d'un nuage il marchoit semblable à la nuit. Il s'assit loin des Vaisseaux, & tira ses fleches qui fendirent les airs avec un sifflement épouventable. Voicy comme M. de la M. rend cette image, qui est si Poëtique, si noble & si vivement representée :

Apollon l'entendit, & du plus haut des cieux,
Armé de tous ses traits, il descend furieux,
Le bruit l'annonce en vain, des nuages le couvrent,
Mais non loin des Vaisseaux ces nuages s'entrouvrent.

N'est-ce pas là une Poësie bien noble! *Le bruit l'annonce en vain.* Mais comment le bruit l'annonce-t-il en vain, puisque ce bruit fut suivi d'effets si terribles! Un Dieu est-il annoncé en vain quand on ne le voit point, & qu'il fait si bien sentir les traits de sa vengeance!

Homere dit simplement qu'*Achille inspiré par Junon qui protegeoit les Grecs & qui estoit touchée de les voir perir, con-*

voque une assemblée. M. de la M. bien-loin de passer cela legerement, comme ce Poëte, appuye sur cette circonstance sans necessité,

Pag. 4. *De leur ravage affreux Junon est allarmée,*
De ses Grecs expirants elle plaint le destin,
Elle veut à la mort arracher son butin,
Et contre ces malheurs sa bonté tutelaire
Inspire au cœur d'Achille un dessein salutaire.

Voilà un verbiage bien opposé à la noble simplicité de ce passage. *Inspirer un dessein au cœur de quelqu'un* est-il heureusement dit! Ce qu'Achille dit à Agamemnon est pitoyable, M. de la M. n'a pas conservé un seul mot d'Homere, & il a suivi son goust.

Pag. 5. *C'est Calchas, d'Apollon cet infaillible éleve,*
Qui comme le present voit d'un regard certain
Tout l'avenir escrit au livre du Destin.

Voilà trois vers dont je suis sure que M. de la M. est tres content, je voudrois qu'il eust raison de l'estre, car je serois bien aise d'avoir occasion de le loüer, mais pour cela il falloit ne s'esloigner pas si fort de l'original & s'exprimer avec plus de noblesse, Calchas *l'infaillible*

esleve d'Apollon est-il dit bien noblement, sans compter l'équivocque! *Comme le présent,* est tres mal placé; d'ailleurs pourquoy ne donner à Calchas que la connoissance du présent & de l'avenir! Homere y adjouste celle du passé, & elle meritoit de n'estre pas oubliée, c'est du passé qu'il s'agit icy.

Tout ce que Calchas dit à Achille, & ce qu'Achille luy répond, ce qu'Agamemnon outré de colere dit à Calchas, & ce qu'Achille replique à Agamemnon, tout cela est entierement défiguré dans le Poëme François, & c'est une chose estonnante de voir avec quel Art M. de la M. évite tout le grand sens d'Homere & cette Heroïque simplicité, il n'y a pas un seul vers qui ne fournist une belle matiere de Critique. En voicy un échantillon :

Jusqu'à quand malheureux dans tes tristes fureurs, Pag. 6.
Feras-tu tes plaisirs d'annoncer nos malheurs!

Voilà un emportement emphatique qui ne convient point icy; Agamemnon dit simplement dans Homere, *Devin qui ne prédis que des malheurs, tu ne*

m'as jamais rien dit d'agréable, tu ne te plais qu'à prophetiser des maux. C'est ainsi qu'Agamemnon doit parler, & c'est ainsi qu'Achab parle du Prophete Michée dans l'Ecriture Sainte. M. de la M. n'a point connu l'adresse qui est dans ce discours d'Agamemnon, & que je croy avoir suffisamment expliquée.

Car enfin à tes yeux je ne m'en cache plus,
Mes feux pour ma Captive ont fondé mes refus.
Je l'aime.

J'ay desja parlé de l'indecence de ce discours d'Agamemnon. Homere n'avoit garde de le faire parler de cette maniere. D'ailleurs M. de la M. oublie qu'il vient de luy faire dire qu'*il veut l'avilir dans de longs travaux*, c'est-à-dire la traiter comme la plus miserable esclave; comment conçoit-il que ce Prince pourroit traiter si mal une captive qu'il préferoit à la Reyne Clytemnestre mesme!

Pag. 7. *Quoy donc sorti des Dieux usurpes-tu leurs droits,*
Et penses-tu comme eux donner icy des loix!
Répond le fier Atride au violent Achille,
Tu te pares icy d'une audace inutile.

Ces quatre vers ne sont asseurément

ni traduction ni imitation, il n'est pas necessaire d'en dire davantage, on n'a pas besoin de goust pour sentir ce qu'ils sont. Aussi Homere ne fait-il pas dire un mot de tout cela à Agamemnon.

Et de quel droit viens-tu par tes libres avis Pag. 8.
Hors d'interest pour toy disposer de mon prix!

Que le Lecteur ne fasse pas le tort à Homere de croire qu'il ait rien dit de cela; l'Auteur du *Clovis* & de la *Magdelaine*, auroit pû employer cette expression tres extraordinaire *hors d'interest pour toy*, mais un grand Poëte comme M. de la M. qui a trouvé le parfait, devoit l'éviter.

Mais qu'un nouveau partage aussi les justifie.

C'est fort mal parler; Agamemnon ne demande pas qu'on fasse un nouveau partage dont Achille vient de faire voir l'impossibilité, il demande qu'on luy donne un prix qui égale celuy qu'on luy ravit, & il n'avoit garde d'appeller cela un partage.

Le temps te fera voir à quel point je te brave.

Voilà une menace trop vague & trop vaine qu'Agamemnon ne fait point. Il

dit seulement: *Et malheur à celuy à qui je m'adresseray.*

Achille l'œil en feu répond à ce discours,
Et quoy de ton orgüeil rien n'arreste le cours.

Voicy sept ou huit vers tout de suite dont Homere n'a pas dit un seul mot. Et dans tout le reste M. de la M. oublie ce qu'il y a de plus fort & de plus sensé dans le discours d'Achille.

Qui m'anime moy-mesme à la chûte de Troye.

Voilà une expression bien estrange! Qui est-ce qui a jamais dit, *cela anime ce conquerant à la chûte de cette place!*

Pag. 9. *Ce prix, sur qui les Grecs, honorant mes exploits*
M'ont donné contre tous d'inviolables droits.

Voilà un plaisant Phœbus pour dire simplement *le prix dont les Gres ont honoré mon courage.* Qui est-ce qui a jamais douté que le prix qu'on a donné à un homme n'appartienne à luy seul!

Dans Homere Achille se plaint de ce qu'aprés avoir bien combattu & exposé sa vie, on choisit pour Agamemnon ce qu'il y a de meilleur, & que pour luy, il est obligé de se contenter de ce qu'il y a de moins considerable.

Mais M. de la M. pour purger le caractere d'Achille de cette prétenduë tache d'avarice, a corrigé cet endroit. Et voicy la belle chose qu'il a imaginée:

Qu'on nous distingue alors par des prix inegaux,
Je consens que ton rang prévaille à mes travaux.

Il a corrompu tout le discours d'Achille par cette fausse generosité qu'il luy preste mal à propos.

Fuy, dit Agamemnon, ne croy pas, fier Achille,
Que je perde à regret ton secours inutile.

M. de la M. a un art admirable pour rendre froids & plats les discours les plus forts, les plus nobles, & les plus Heroïques. Que l'on compare ce qu'Agamemnon dit dans Homere, & ce que le Poëte François luy fait dire icy, on ne sortira point de surprise.

Qui fier d'un cœur altier qu'il a reçeû des Dieux.

Est-ce ainsi que M. de la M. explique ces paroles si remarquables qu'Agamemnon dit à Achille! *Si tu es si vaillant, d'où te vient cette valeur, n'est-ce pas Dieu qui te l'a donnée!* Voilà une estrange alteration. Comment M. de la M. qui aime tant la Morale a-t-il sup- Pag. 10.

prime une verité si pieuse! Et comment n'a-t-il pas senti qu'il la convertit en impieté! Jamais Homere n'a dit que c'est Dieu qui donne un cœur altier; il sçavoit que c'est nous qui le rendons tel, & il dit formellement icy que tous les biens viennent de Dieu.

Va pars, & pour tout fruit d'une impuissante audace,
Remporte de ton chef l'infaillible menace.

Quel galimathias est-ce là! *Je remporte pour fruit d'une audace impuissante l'infaillible menace de mon chef.*

Dans le cœur du Heros s'éleve un nouveau trouble,
Il bruloit d'un couroux que ce discours redouble,
Il est prest à frapper quand Minerve des cieux
Vient arrester le fer qui desja brille aux yeux.

On diroit que M. de la M. a fait serment de gaster tous les plus beaux endroits d'Homere, aucun ne luy peut échaper. Voicy ce que dit le Grec: *A ces paroles Achille penetré de douleur & de rage, délibera d'abord dans son cœur s'il tireroit son espée, s'il écarteroit les Princes, s'il tuëroit Agamemnon, ou s'il retiendroit sa colere, & s'il calmeroit sa fureur. Dans cette agitation, son espée*

estoit desja à demi tirée, lorsque Minerve, &c. Reconnoist-on le moindre trait de cette image si vive, si naturelle, si fiere dans tout ce verbiage si mou & si diffus, qu'on prétend nous donner comme fort au dessus de l'original !

Quel sujet, luy dit-il, dans ces lieux t'interesse !

Je ne dis rien de l'expression platte & basse de ce vers. M. de la M. vient de gaster l'image de l'agitation d'Achille, & il ne gaste pas moins ce qu'Achille répond, car il perd toute la fierté de cette réponse où le caractere de ce Prince est si bien marqué. Mais il y a icy quelque chose de plus important encore ; c'est que M. de la M. a supprimé dans la réponse de Minerve, ce qu'il y a de plus remarquable & de plus digne d'estre respecté. Voicy Homere : *Je ne suis descenduë du ciel, luy répondit Minerve, que pour appaiser vostre colere, si vous voulez m'obéïr. C'est Junon elle-mesme qui m'a envoyée, car elle vous ayme tous deux, & prend un soin particulier de vostre vie. C'est pourquoy, Achille, moderez-vous, n'achevez pas de tirer*

l'espée, & contentez-vous de repousser cet affront par des reproches, &c. Et voicy M. de la M.

Pag. 11.

Modere, dit Pallas ce transport sanguinaire,
Junon a dans les cieux tremblé de ta colere,
Ton sang, le sang d'Atride est cher à ses désirs,
Par les reproches seuls vange tes déplaisirs.

M. de la M. peut parler ainsi, mais Minerve ne doit pas parler de mesme. Sans entrer dans la Critique de ces quatre vers qui presentent plus de quatre fautes, comment ce Censeur a-t-il le courage de supprimer le commencement du discours de la Déesse qui explique si bien la doctrine de la liberté de l'homme, en faisant voir que Dieu nous avertit sans nous forcer, & que nous pouvons obéïr ou ne pas obéïr. Pour moy j'avoüe que je croirois tromper le public, si j'ostois à un Poëte des sentiments si sages & si conformes aux veritez qu'enseigne la Religion.

La réponse d'Achille est aussi malheureusement tronquée. Car M. de la M. luy oste un sentiment pieux qui est compatible avec le fonds de ce caracte-

re feroce, & dont le contraſte fait admirablement icy : *Déeſſe, luy répondit Achille, il faut obéïr à vos ordres, quelque irrité qu'on ſoit, c'eſt tousjours le meilleur parti, car les Dieux eſcoutent favorablement les prieres de ceux qui leur obéïſſent. En achevant ces mots il repouſſa l'eſpée dans le fourreau.* Et voicy ce que M. de la M. ſubſtituë à ces paroles ſi ſenſées :

J'obéïs, dit Achille, à ta loy ſouveraine,
Mon reſpect pour les Dieux eſt plus fort que ma haine.

Qui ne croira pas qu'il dit qu'il reſpecte plus les Dieux qu'il ne les haït !

Sa main au meſme inſtant confirme ſes égards,
Et le fer repouſſé diſparoiſt aux regards.

Voilà deux vers eſtonnants, pour dire ſimplement, *il repouſſe l'eſpée dans le fourreau.*

Tout le diſcours où Achille dit tant d'injures à Agamemnon, eſt entierement changé. Je ne m'amuſeray pas à en faire la critique : on n'a qu'à lire M. de la M. & ce que dit Homere. Mais je ne ſçaurois m'empeſcher de dire qu'il

n'a ſenti ni la Poëſie ni la paſſion qui ſont dans ces paroles d'Achille : *Je te jure donc par ce ſceptre, qui depuis qu'il a eſté ſeparé du tronc de l'arbre qui l'a produit ſur les montagnes, ne pouſſe plus de feüilles ni de rameaux, &c. je te jure, dis-je, par ce ſceptre, &c. & c'eſt le plus grand ſerment que je puiſſe faire.* Ce ſerment marque & ſa fierté & ſa fureur, & M. de la M. a ſi peu compris la beauté, la grandeur & la fierté qu'il y a dans cette image, qu'il n'en a fait qu'une ſimple comparaiſon, en diſant froidement :

Pag. 12.
Mais craignez tous qu'ainſi que ce ſceptre ſterile
Sur ſa tige autrefois fut un rameau fertile,
Qui ſeparé du tronc qui pouvoit le nourrir,
A perdu ſous le fer l'eſpoir de refleurir :
Craignez, craignez ainſi que ſéparez d'Achille,
Vous n'oppoſiez à Troye une haine inutile.

Il n'y a rien de plus malheureux que ces ſix vers. La comparaiſon eſt renfermée dans le ſerment, mais Homere n'a eû garde de l'expliquer.

Pag. 13.
Dans quels tranſports, dit-il, faut-il que je vous voye!
Quel deſeſpoir pour nous! quel triomphe pour Troye!

Le veritable caractere de l'éloquence de Neſtor eſt entierement défiguré par ce diſcours. Comment un Poëte ſi fort au deſſus d'Homere a-t-il pû laſcher ces vers!

Dans quels tranſports, dit-il, faut-il que je vous
voye!
Si le bruit s'en répand.

M. de la M. eſt trop injuſte de nous donner une proſe ſi plate pour les plus beaux vers du monde. Neſtor tout vieux qu'il eſt, a une nobleſſe d'expreſſion & une vivacité que le Poëte François tout jeune qu'il eſt, n'a ni ſentie ni imitée. J'ay parlé ailleurs du changement qu'il a fait à la fin de ce diſcours.

Luy tousjours dans ſes vœux inflexible, effrené, Pag. 14.
Veut uſurper le rang que les Grecs m'ont donné.

Homere n'avoit garde de mettre dans la bouche d'Agamemnon une choſe ſi fauſſe, jamais Achille n'avoit voulu uſurper le rang de ce Prince.

Fils des Dieux prétend-il à leur indépendance!

Non il ne prétendoit point à l'indépendance des Dieux, mais il prétendoit eſtre libre & avoir le droit de ſe ſouſ-

traire à l'obéiſſance d'Agamemnon, & il l'avoit en effet.

Croit-il l'outrage meſme un droit de ſa naiſſance!

Qui eſt-ce qui a jamais dit *l'outrage eſt un droit de ſa naiſſance!*

Non en ſuivant tes loix je croirois me trahir.

M. de la M. fournit icy à Achille des termes qu'Homere n'auroit pas avoüez. Ce diſcours d'Achille eſt d'un fanfaron ridicule, au lieu que dans Homere c'eſt le diſcours d'un homme fier & ſenſé.

Pag. 25.
Et gardent, en fureur tous deux s'enviſageant,
Un dédaigneux ſilence encore plus outrageant.

Pourquoy M. de la M. s'opiniaſtre-t-il à preſter à Homere des choſes qui l'aviliſſent! On ne peut pas tenir contre ces expreſſions.

Il place vingt rameurs, embarque cent Taureaux.

Il a desja parlé de ces cent Taureaux, & j'ay oublié de luy demander comment il conçoit qu'on puiſſe embarquer cent Taureaux dans un vaiſſeau plat qui eſt mené par vingt rameurs. Il faut luy pardonner de n'avoir pas ſçeu que le mot *Hecatombe* ne ſignifie pas tousjours un ſacrifice de cent Bœufs, &

qu'il est souvent pris pour un sacrifice d'un Taureau, d'une Brebis & d'une Chevre. Quelquefois pour un sacrifice d'un petit nombre de ces animaux. Homere va parler tout à l'heure d'une Hecatombe de Taureaux & de Chevres.

Y remet à regret l'aimable Chriseïde,
Et nomme en soupirant Ulysse pour son guide.

Ces regrets & ces soupirs sont de trop icy, M. de la M. qui apparemment a le cœur sensible, & qui est accoustumé à nos Opera & à nos Romans, les a mis par goust. Mais Homere s'est bien gardé de ravaler ainsi Agamemnon, en le faisant si fadement amoureux.

M. de la M. a ravalé de mesme le caractere d'Achille, quand il luy fait dire à Patrocle,

Va, mon cœur en gemit, mais ne l'escoute pas. Pag. 16.

Il embellit encore à sa maniere le départ de Briseïs. Homere se contente de dire *qu'elle suivoit les Herauts à regret & dans une profonde tristesse.* Mais cela est trop simple & trop commun; cecy est bien plus beau,

Elle marche avec eux desolée, interdite,

Craint les fers qu'elle cherche, & plaint ceux
qu'elle quitte.

Cette opposition, ou cette pointe n'est-elle pas bien du caractere d'Homere! *Briseïs cherchoit-elle des fers!*

Pag. 17. *Achille loin des siens, court plein de son malheur,*
Dans le sein de Thetis épancher sa douleur,
Et l'œil baigné de pleurs qu'aprouve son courage,
Genereux suppliant il luy tient ce langage.

Quel jargon recherché! *des pleurs que son courage approuve! genereux suppliant.* Pourquoy ne pas dire comme Horace ce grand Poëte *qui ne fait rien mal à propos : qui nil molitur ineptè : aprés leur départ, Achille versant des larmes, s'assit loin de ses amis prés du rivage, les yeux attachez sur la mer, & là les mains estenduës, il adresse ses prieres à Thetis.*

Ma mere, si mes jours sont comptez par le sort,
S'il a joint de trop prés ma naissance & ma mort,
J'esperois moissonner, vous me l'aviez fait croire,
Dans mes rapides jours une éternelle gloire.

Est-ce là le langage d'un Heros, est-ce de la Poësie, est-ce du François! Pour-

quoy ne pas parler naturellement? Pourquoy ne pas dire ce que dit Homere qui parle tousjours avec tant de sens? *Puisque vous m'avez donné une vie qui doit estre si courte,* luy disoit-il, *le Dieu qui lance le tonnerre devoit au moins la rendre éclatante par de grands honneurs; mais bien loin de m'accorder la moindre distinction, il souffre qu'Agamemnon me deshonnore.*

Voilà comme doit parler Achille; dans la douleur qui le possede, il est bien en estat d'aller chercher cette jolie opposition entre *des jours rapides & une éternelle gloire.* C'est donc là ce qui s'appelle embellir Homere! Quels embellissements!

Que voulez-vous, mon fils, dit-elle! Ah! par ce nom,
Repond-il, confondez l'orgüeil d'Agamemnon;
D'un fils humilié vengez l'ignominie,
Et reparez ma gloire, ou reprenez ma vie.

Quel langage! M. de la M. nous vole une image tres douce & tres naturelle, pour substituer des choses qu'Achille ne doit ni dire ni penser. D'ailleurs il supprime une recapitulation, un sommaire qui est un veritable modelle &

qui fait tres bien icy. Un homme plein de son ressentiment ne peut se taire, il faut qu'il exhale sa douleur en parlant du sujet qui la cause. Tout ce que M. de la M. a supprimé de ce discours d'Achille est précieux, & ce qu'il substituë n'est pas de mesme; ni dans la pensée, ni dans l'expression, on ne trouve rien de simple, ni de naturel, rien qui soit digne d'Achille.

Pag. 18. *Et que mon propre affront devienne son supplice.*

Voilà une enflure estonnante qui jette une obscurité qu'on ne pénetre qu'à peine. M. de la M. abuse trop de la permission d'adjouster & de retrancher, qu'il s'est fait donner par Homere. Au reste il aime fort cette phrase; il avoit desja fait dire à Achille en parlant des Grecs:

Qu'ils reprennent leurs dons, ce sera leur supplice.

Et icy il redit,

Et que mon propre affront devienne son supplice.

C'est trop pour un homme délicat comme luy qui n'aime pas les répetitions d'Homere; cependant elles ne viennent pas de sterilité, & ce ne sont

que celles qui viennent de peu de genie qui ſont fatigantes. Il a desja repeté trois fois dans ce meſme Livre le mot *avilir*, un homme qui trouve noſtre Langue ſi abondante doit ne pas employer un meſme mot, une meſme phraſe ſi ſouvent.

J'iray, mon fils, ce nom ſuffit pour m'y réſoudre.

Voilà un plaiſant compliment que Thetis fait là à Achille. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a pas meſme aujourd'huy une mere capable de parler ainſi à ſon fils dans une pareille conjoncture.

J'iray fléchir pour vous le maiſtre de la foudre.

Thetis ne parle pas ſi affirmativement dans Homere, elle ne doit pas meſme le faire, elle dit ſeulement : *Je diray au Maiſtre des Dieux & des hommes tout ce que je croiray le plus capable de le fléchir.* Mais je prie le Lecteur de comparer le diſcours de Thetis par Homere, avec celuy de Thetis par M. de la M. On ſera eſtonné de la difference.

Chryſeïde s'émeut en touchant le rivage. *Pag. 19.*

Que ſignifie cette circonſtance ſans

ſondement, & qui n'eſt nullement neceſſaire.

Et la remet enfin dans le ſein paternel.

Pourquoy M. de la M. ſupprime-t-il le diſcours qu'Ulyſſe fait au pere en luy remettant ſa fille ! Car il eſt ſi neceſſaire, que c'eſt ce diſcours qui fonde la priere que Chyſés adreſſe à Apollon en faveur des Grecs. Je ne ſuis pas ſurpriſe que M. de la M. ait ſupprimé tout ce qu'Homere dit du ſacrifice, du feſtin qui le ſuit, & des Cantiques ; ſa Poëſie auroit eſté trop embarraſſée.

Tandis qu'au Camp des Grecs, du ſuccés de ſon zele
Ulyſſe impatient va porter la nouvelle.

Qui ne croiroit qu'Ulyſſe laiſſe à Chryſa tout le monde, & qu'il va promptement rendre compte à Agamemnon de ce qui s'eſt paſſé ! Pourquoy ne pas dire que *quand la nuit fut venuë, les Grecs ſe retirerent prés de leur vaiſſeau, & que le lendemain dés que l'Aurore eut doré le ſommet des montagnes, ils ſe rembarquerent & reprirent le chemin du Camp.* Il me ſemble que cela eſtoit neceſſaire.

Thetis plus prompte vole au céleste lambris
Y demander raison de l'affront de son fils.

Ne diroit-on pas que cette Déesse va quereller Jupiter & le prendre à partie! *Voler au céleste lambris y demander raison*, est-ce une expression bien noble! C'est là ce que M. de la M. appelle corriger Homere, c'est par ce beau sublime qu'il prétend nous prouver qu'il le peut traduire en vers.

Thetis devant ce Dieu prompte à s'humilier,
Par ses tendres respects commence à le prier.

Quand on dit qu'une personne *prie par ses respects*, on entend qu'elle prie dans une posture humiliée & sans parler. Cependant Thetis prononce une priere, ce n'est donc point par ses respects qu'elle prie, mais elle accompagne ses prieres de respects. M. de la M. change encore cet endroit à sa fantaisie avec le mesme succés. On n'auroit jamais fait si on vouloit remarquer tous les mauvais vers de ce Liv. I. comme ceux-cy.

Thetis à ses genoux redouble son instance :
Parlez, éclaircissez vos sentimens confus,
Prononcez sans égard la grace ou le refus.

Redoubler son instance est-ce une bonne façon de parler ! *Les sentiments confus* ne conviennent point icy, car quoyque Jupiter garde le silence, ce silence ne marque pas que ses sentiments soient confus, & c'est manquer de respect à ce Dieu que de luy parler ainsi. *Prononcer la grace ou le refus*, est-ce une expression Poëtique, & *refus* & *grace* sont-ce des termes opposez !

En doutez-vous encor, j'en jure par moy-mesme,
Je me lie à vos vœux par ce serment supresme.

C'est tres mal à propos que M. de la M. fait dire à Jupiter, *j'en jure par moy-mesme*, car il ne jure point, ce n'est icy qu'une promesse accompagnée d'un signe, mais il n'y a point de serment.

Il incline à ces mots son front imperieux,
Et ce seul mouvement ébranla tous les cieux.

M. de la M. est heureux de n'entendre pas le Grec, car s'il sentoit la grandeur, la majesté, la force & l'harmonie des trois vers qu'Homere employe à exprimer le signe de Jupiter, il auroit honte d'avoir ainsi gasté ces vers admirables & qui ont esté tousjours admirez.

Homere

Homere dit à la lettre: *En meſme temps il fit un ſigne de ſes noirs ſourcils; les ſacrez cheveux furent agitez ſur la teſte immortelle du Dieu, & il ébranla tout l'Olympe.* Il n'eſt point queſtion d'*un front incliné* ni d'*un front imperieux*, il s'agit d'*un ſigne des ſourcils* du Dieu, & cela eſt bien different. D'ailleurs *& ce ſeul mouvement* rend la choſe petite par cette attention à la faire remarquer, aprés cecy M. de la M. ſupprime quatre-vingts ou cent vers qui ſont la fin du premier Livre dans l'original, & il les ſupprime avec moins de regret qu'il n'en auroit à ſupprimer le moindre de ſes vers, & en cela il nous donne une belle idée du gouſt qu'il a pour la Poëſie.

EXAMEN

DU LIVRE SECOND.

Le ſommeil a chaſſé les ſoins de l'Univers. Pag. 21.

HOMERE n'avoit garde de dire une choſe ſi generale & ſi fauſſe, car il ſçavoit que tout l'Univers ne dort

pas en mesme-temps. Il se contente de dire *que les Dieux & tous les hommes du Camp des Grecs dormoient tranquillement.* Et c'est ce que M. de la M. devoit dire.

Qu'il arme les guerriers qui l'ont choisi pour guide,

Voilà une plaisante expression pour Agamemnon General de tant de Roys, de dire *que les Guerriers l'ont choisi pour leur guide.*

Chargé de tant de soins, ton sommeil est un crime.

Cela est trop fort. Un Roy seroit bien malheureux s'il ne pouvoit dormir sans commettre un crime. M. de la M. n'est moderé en rien. Homere est bien plus sage. Voicy comme il fait parler le songe : *Fils du grand Atrée, quoy vous dormez! Un General, qui préside à tant de Conseils, qui a sous sa conduite tant de peuples, & qui est chargé de tant de soins, ne doit pas dormir les nuits entieres.* Cela est plein de sens, & donne une instruction tres vraye & tres utile. Ce discours du songe est bien different dans M. de la M. de ce qu'il est dans Homere.

Il ignore à quel temps son terme est arresté, Pag. 22.
Et de combien de sang il doit estre acheté.

M. de la M. a une Langue toute particuliere pour sa Poësie. Que veut dire *le terme de Troye est arresté à un tel temps?* *Et ce terme doit estre acheté par beaucoup de sang?* *Acheter un terme* est assez nouveau.

Il se leve, & jaloux de son authorité,
D'augustes ornements accroist sa majesté.

Que font à l'authorité les augustes ornements? Agamemnon en auroit-il esté moins authorisé s'il avoit eu un cothurne moins superbe, une robe moins éclatante, & une garde d'espée moins estincelante? Et peut-on dire qu'un Roy qui met des habits magnifiques, *est jaloux de son authorité?*

M'a dit que Jupiter du haut de l'Empyrée. Pag. 23.

Jamais le pauvre Homere n'a connu l'*Empyrée.*

Qu'ils ne trouvent alors, trop portez à m'en croire,
Qu'une voix pour la honte, & mille pour la gloire.

Quel galimathias est-ce là! J'avoüe que je n'aime point des Enigmes dans la Poësie. Pourquoy ne pas parler hu-

mainement comme Homere. *De mon costé*, dit Agamemnon, *je vais les sonder, & taster leurs courages ; je vais leur ordonner de s'enfuïr sur leurs vaisseaux. Vous de vostre costé vous les retiendrez par vos paroles.* Voilà comme parlent les gens sensez.

La Poësie ne paroist jamais plus pompeuse, ni avec plus d'éclat que dans les Comparaisons. En voicy une où Homere nous remet devant les yeux les Troupes Grecques qui arrivent pour se mettre en bataille. *Comme on voit sortir d'un Rocher creux, des legions infinies d'Abeilles fort serrées & incessamment suivies de nouvelles legions, voler par essaims sur les fleurs du Printemps, & se disperser de toutes parts ; on voyoit de mesme ces bataillons sortir des tentes & des vaisseaux, & courir par pelotons. La messagere de Jupiter, la divine Renommée, brilloit à leur teste & les excitoit à marcher.*

M. de la M. ose-t-il se flatter d'avoir conservé la beauté de cette image, & l'ombre mesme de cette Poësie dans

ces vers si dignes de la Pucelle!

Tels que d'un creux rocher les essains bourdonnants, Pag. 24.
Pour assieger les fleurs s'assemblent dans les champs,
Telles on voit des Grecs les troupes diligentes,
Deserter, à grand bruit, les vaisseaux & les tentes.

Que veut dire ce qui suit?

Et qui tousjours passant de heros en heros,
Fait aujourd'huy l'éclat de l'Empire d'Argos.

C'est le Poëte qui parle, & il semble qu'il parle ainsi de l'estat où estoit de son temps l'Empire d'Argos. Ce qui seroit ridicule. M. de la M. devoit expliquer, comme Homere, que *Pelops transmit ce sceptre à Atrée pasteur des peuples, qu'Atrée le laissa à Thyeste riche en troupeaux, & que Thyeste le fit passer entre les mains d'Agamemnon.* Car c'est de quoy il s'agit.

La crainte & le respect répondent du silence.

Quel pitoyable Phœbus est-ce là! La crainte & le respect répondent si peu de ce silence, qu'Homere marque exprés *que neuf herauts crioient à haute voix pour obliger les troupes à faire silence, & à escouter les Roys.*

Mes amis, leur dit-il, chers compagnons de Mars.

Je prie le Lecteur de lire ce discours d'Agamemnon dans Homere, mesme dans ma Traduction, page 49. & de la comparer avec celuy de M. de la M. il verra combien ce dernier est défiguré, & combien tout l'Art d'Homere y est perdu; & il sera estonné de la confiance de ce nouveau Poëte d'oser nous le présenter en cet estat.

Pag. 25. *Desja nostre vengeance a perdu neuf années.*

Quel jargon est-ce là! Et qui est-ce qui a jamais dit *ma vengeance a perdu tant de jours, tant d'années!*

Tout s'ébransle, il ne part de tout le camp troublé
Que le cri du retour mille fois redoublé.

Les images déplaisent à M. de la M. quelque bonne mine qu'il fasse, car autrement auroit-il oublié icy cette belle Poësie d'Homere, qu'il nous auroit si bien renduë: *L'assemblée s'émeut comme les flots entassez de la mer Icariene lorsqu'ils sont agitez par les vents d'Orient & de Midy qui sont sortis avec violence du sein des nuës amoncellées par Jupiter; ou comme on voit dans la plai-*

ne les moissons ondoyer à grands flots lorsque le zephyre exerce sur elles toute sa rage & les force à baisser la teste sous ses épouvantables coups ; telle s'émeut toute l'assemblée. J'ay assez peu de genie pour trouver cela beau & précieux en Poësie, & pour croire qu'il méritoit d'estre conservé. Ces deux vers ne nous en dédommagent point.

Fille de Jupiter, j'implore ton secours. *Pag. 26.*

Dans ce discours que Junon tient à Minerve, M. de la M. donne beaucoup d'esprit à cette Déesse, mais si cette Déesse avoit voulu parler ainsi, je suis seûre qu'Homere l'auroit corrigée.

Que l'adultere Helene, enlevée à l'Aulide.

Qui est-ce qui a jamais dit qu'Helene fut enlevée à l'Aulide ! M. de la M. veut dire apparemment quelque chose qui ne se présente pas d'abord ; il est trop profond.

Et que les Grecs prenant des sentiments meilleurs, *Pag. 27.*
Meurent icy plustost que d'aller vivre ailleurs.

Minerve n'estoit pas assez imprudente pour parler ainsi à Ulysse. Ces paroles n'estoient pas bien propres à encourager

des troupes & à les forcer de demeurer.

Au discours de Pallas l'ardeur d'Ulysse éclatte;
Il court enorgüeilli d'un ordre qui le flatte.

Je croy bien qu'un homme qui n'a jamais veû Minerve, seroit enorgüeilli d'un ordre qu'elle luy donneroit. Mais Ulysse l'avoit tant veûë, elle l'avoit si souvent honoré de ses ordres & de ses conseils, qu'Homere n'avoit garde de nous le representer dans cette complaisance de novice.

Pag. 28. *Vil soldat, voudrois-tu te soustraire à ses loix!*

M. de la M. a évité avec grand soin par un effet de son grand jugement, ce qu'Ulysse dit icy aux Soldats : *Quoy donc, serons-nous tous Roys icy! La pluralité des Roys n'est point bonne. Qu'il y ait un seul Chef & un seul Roy, &c.* Il a crû que cette sentence estoit icy tres mal placée, & il n'a pas connu qu'elle est au contraire d'une force à laquelle tout doit ceder. J'en ay dit ailleurs les raisons. Pag. 231. 232.

M. de la M. en parlant du laid Thersite, dit

Homme informe & ſans honte, & de qui la nature *Pag. 29.*
Aſſortiſt en naiſſant l'Ame avec la figure.

Homere tenoit-il cette meſchante doctrine, qu'il y a des ames qui ſortent vicieuſes des mains de la Nature! je n'en croy rien. Il n'en dit pas un mot. C'eſt M. de la M. qui la luy preſte. Je pourrois meſme prouver qu'il tenoit une doctrine toute contraire.

Cenſeur infatigable & d'Achille & d'Ulyſſe.

Je voudrois que M. de la M. euſt fait attention à l'adreſſe d'Homere, qui aprés avoir peint le plus meſchant caractere du monde, le finit par ce trait qui marque le dernier des hommes, *c'eſtoit le Cenſeur infatigable d'Achille & d'Ulyſſe.* Peut-eſtre auroit-il craint de nous donner lieu de l'appeller *le Cenſeur infatigable d'Homere.* Achille n'eſtoit pas plus admirable par ſa valeur, ni Ulyſſe par ſa prudence, qu'Homere l'eſt par ſa Poëſie.

L'amas de cent beautez aſſouvit tes deſirs,
Tribut que nos exploits rendent à tes plaiſirs.

Homere eſtoit trop ſage pour donner une idée ſi infame & ſi odieuſe ;

il dit seulement, *Tes tentes sont pleines de belles femmes que nous te donnons.* Et plus bas quand il parle des plaisirs d'Agamemnon, il ne parle que d'une seule captive pour remplacer Chryseïs.

Pag. 30. *Il connoistra bientost si sans nostre courage,*
Il peut garder les biens dont il nous doit l'usage.

M. de la M. parle fort estrangement. Ne semble-t-il pas qu'il est question icy de proprieté & d'usufruit ! Il veut dire, *il connoistra si sans nostre valeur il peut conserver les biens dont nous l'avons mis en possession.* Mais est-ce parler en Poëte ! La Prose la plus plate ne le souffriroit pas. Le discours du Thersite de M. de la M. est bien different de celuy du Thersite d'Homere, & le discours d'Ulysse est encore plus gasté dans le Poëme François. M. de la M. prend grand plaisir à s'esloigner de ce qu'Homere a dit, voilà pourquoy il dit si souvent ce qu'il ne faut pas dire. Par exemple l'Ulysse d'Homere auroit-il jamais dit !

Jupiter l'a fait Roy, Thersite le dépose :
Et l'insensé qu'il est, croit nous ouvrir les yeux.

Ce qui suit n'est pas meilleur :

Il frappe en menaçant, son courroux qui s'essaye, Pag.
Luy fait desja du Sceptre une sanglante playe, 31.
Et fuit au premier coup de crainte d'un second.

Tout cela me paroist bien indigne de la Poësie. M. de la M. n'a nullement connu la beauté & l'adresse du discours d'Ulysse à Agamemnon. On n'a qu'à le lire dans ma Traduction page 60. où il a sans doute perdu beaucoup, & le comparer avec celui-cy.

Atride, il est donc vray qu'une Armée infidelle.

On ne trouvera point dans ce dernier ce tendre, ce naturel & ces images qui sont dans l'autre.

Le pilote un seul mois éloigné de leurs yeux, Pag.
De son impatience importune les Dieux. 32.

Pourquoy réduire cecy au Pilote ! Homere ne parle point icy de Pilote, il parle de tous les hommes, & il ne parle point des enfants, mais des femmes. *Car mesme*, dit-il, *on voit tous les jours des hommes qui n'ont quitté leurs femmes*, il ne dit pas leurs enfants, *que depuis un mois, se consumer de regret & d'ennuy sur leur vaisseau, lorsque des tem-*

pestes & une mer irritée les retiennent dans quelque Port esloigné. Comment M. de la M. n'a-t-il pas senti combien cette image est plus douce & plus touchante que ce qu'il a mis ! Dans tout ce discours il n'y a pas un seul vers qui ne soit digne de critique.

Et depuis qu'Ilion joüit de nos traverses,
Le Soleil a neuf fois veu ses maisons diverses.

Quel langage est-ce là! *Ilion joüit de nos traverses.* Et du temps d'Homere parloit-on *des diverses maisons du Soleil!*

Mais la honte pour nous en croistroit encor plus,
D'avoir tant demeuré pour retourner vaincus.

Ni la *Pucelle*, ni le *Clovis* n'offrent point deux vers plus plats.

Nos serments de Paris avoient proscrit la race.

Quelle est cette race de Paris! Je ne la connois point. Qui est-ce qui a jamais appellé la race de Priam, la race de Paris!

Et leur mere avec eux errant sur les rameaux.

N'est-ce pas se moquer de nous donner ce meschant vers, au lieu de l'image qu'Homere fait ! *Le Dragon devora*

miserablement les petits; la mere lamentant ses chers enfants, & cherchant à les deffendre, voloit tout au tour, & le monstre se tournant tout d'un coup, la prit par l'aisle & la devora malgré ses cris.

A peine ils ne sont plus, que ce dragon énorme
Terrible encor à voir, en rocher se transforme. *Pag. 33.*

Ne diroit-on pas que ce dragon est un enchanteur qui se change en toutes sortes de formes. Pourquoy ne pas dire comme Homere! *Le Dieu qui l'avoit envoyé le rendit un signe stable & merveilleux; le fils de Saturne changea ce dragon en pierre.* C'est trop aimer à s'éloigner du vray.

Une muette horreur au ciel fixoit nos yeux.

Pourquoy *au ciel!* C'est à la chose mesme que les yeux estoient fixez. Homere dit: *Nous regardions tout estonnez ce terrible changement.*

Ne vous rebutez point d'une trop longue attente;
Vostre gloire tardive en sera plus constante.

En verité on est fort rebuté de voir de si méchants vers, & une affectation si vicieuse. Pourquoy ne pas dire ce que Calchas dit: *Genereux Grecs*

pourquoy vous vois-je dans cette consternation & dans ce profond silence! Jupiter, pour nous monstrer de loin l'ordre des destinées, nous envoye ce grand signe, &c. Voilà ce que le bon sens demande. Et Homere ne le manque jamais.

C'est trop perdre de temps en des discours frivoles.

M. de la M. se donne encore icy le plaisir de gaster le discours de Nestor qui est admirable dans l'original. *O Dieux!* s'écria-t-il, *vous vous amusez à discourir icy, comme des enfants qui ne pensent nullement à la guerre. Que deviendront nos promesses & nos serments, nos déliberations, nos résolutions, nos libations, & la foy que nous nous sommes donnée, & à laquelle nous nous sommes confiez! Tout cela a donc disparu avec la fumée de nos sacrifices!* Trouve-t-on quelque part une éloquence plus forte! Cependant c'est ce que M. de la M. méprise, & au lieu de ces paroles si animées & si pleines de sens, il nous donne des vers tres froids qu'on ne peut lire, & que je n'ay pas la force de rapporter.

Qu'aucun ne parte donc que sur quelque Troyenne Pag. 34.
Il n'ait vangé l'affront fait à l'époux d'Helene.

Je n'ose m'arrester sur ces vers pour les critiquer comme ils meritent. Je diray seulement que M. de la M. blesse icy la bienséance, & qu'il est moins sage qu'Homere. Le Poëte Grec s'est servi d'un terme qui n'est point deshonneste, & qui est le mesme dont l'Ecriture Sainte s'est tousjours servie en pareille occasion, au lieu que le Poëte François a employé une expression tres peu modeste ; d'ailleurs Homere nous fait voir icy les larmes & le repentir d'Helene, & c'est ce qu'il ne falloit pas oublier, car cela est tres important pour la Morale.

Bientost l'herbe de Troye auroit couvert les tours.

Voilà un plaisant vers. M. de la M. ne dit pas ce qu'il veut dire.

Je ravis une esclave, & je perds un heros.

Voilà l'esprit que M. de la M. donne à Homere, ces jeux de mots & ces antitheses *ravir* & *perdre;* une *esclave,* un *heros.* Jamais Homere n'a connu ces poisons du bon goust.

Pag. 35. *Mais, que dis-je! ſans luy tout nous ſera facile.*

L'Agamemnon d'Homere eſt bien plus ſage que celuy de M. de la M. Il dit, *Si jamais nous ſommes d'accord, les Troyens ſont défaits, & rien ne pourra retarder un ſeul moment leur perte.* Mais il faut dire auſſi qu'il n'a pas tant d'eſprit; car il ne dit point,

Et desja voſtre ardeur me rend plus d'un Achille.

Cela eſt beau de ſçavoir recouvrer ainſi pluſieurs Achilles. Mais cela eſtant, pourquoy s'aviſe-t-il de ſouhaiter pluſieurs Neſtors. Il va prendre Troye ce jour-là meſme:

Ce jour de nos travaux va nous donner le prix.

Que de fautes pour n'avoir pas ſuivi Homere!

Vous Grecs tenez-vous preſts au combat entrepris.

Eſt-ce un vers qu'un homme oſe faire imprimer!

Quand les vents échappez des cavernes profondes,
Du choc bruyant des flots aſſiegeant les rochers.

Quelle Poëſie! *Les vents aſſiegent les rochers du choc bruyant des flots. Un choc qui aſſiege, & les vents qui aſſiegent du choc des flots*, ſont pour moy des ex-

pressions inoüies & barbares. Est-ce là l'abondance que M. de la M. trouve dans nostre Langue! *Divitias miseras!* Homere s'exprime mieux : *L'air en retentit, comme lorsque des flots poussez par des vents opposez qui se font la guerre, & bouleversant la mer, se brisent impetueusement contre un rocher avancé qui s'oppose à leur furie.* Cela n'est peut-estre pas si beau; mais je l'entends.

Prest à sacrifier, Agamemnon commande
Que six chefs qu'il choisit assistent à l'offrande.

Ne semble-t-il pas que ces six chefs sont necessaires à Agamemnon pour son sacrifice! Homere dit simplement, qu'il invita à ce sacrifice les principaux chefs dont il en nomme six. C'estoit un honneur qu'on faisoit aux principaux Officiers quand on offroit un sacrifice. Si ç'avoit esté pour quelque fonction, le Roy n'auroit pas oublié de nommer son frere, & il est remarqué que Menelas y vint sans estre prié. *Assistent à l'offrande*, est-ce une expression qu'un Poëte puisse employer!

Atride au milieu d'eux forme cette priere.

Nostre Langue dit fort bien, *former des vœux*, mais je doute qu'elle dise *former une priere*.

Voicy les Grecs qui s'assemblent pour se mettre en bataille. Homere commence cette admirable description par cette belle image. *Au milieu d'eux paroist Minerve armée de la redoutable, de l'invincible, & de l'immortelle Egide, & avec cette Egide elle parcourt rapidement tous les rangs, les fait marcher, & les remplit d'ardeur & d'impatience. Dans l'instant la guerre eut pour eux plus de charmes que le retour.* Que fait M. de la M. de cette Poësie si noble, si pleine de sens! Il la gaste à son ordinaire par son bel esprit.

Pag. 36.
Minerve de l'éclat de l'Egide immortelle,
Allume dans leurs cœurs une audace nouvelle;
Par tout chasse la peur & les soins du retour,
Fait naistre à son aspect le fier mépris du jour;
Enflamme tous les Grecs d'une noble furie,
Et du champ de bataille elle fait leur patrie.

Que signifie *faire naistre le mépris du jour*. Est-ce là une de ces heureuses audaces que M. de la M. trouve dans

noſtre Langue! Bien loin d'eſtre heureuſe, elle eſt tres mauvaiſe. N'eſt-ce pas encore une expreſſion bien ingenieuſe, *faire d'un champ de bataille la patrie des Soldats!* Si Homere avoit eu cette ſorte d'eſprit, nous ne combattrions pas aujourd'huy pour ſa deffenſe.

Le temps que ces troupes ſont à ſe mettre en bataille, donne le loiſir à Homere de promener ſon imagination ſur tous les objets qui ſe préſentent. Et pour nous faire voir ces objets comme il les voit luy-meſme, il fait cinq comparaiſons de ſuite toutes également nobles & ſimples. La premiere ſur l'éclat des armes. La ſeconde ſur le mouvement de tant de milliers d'hommes qui ſe mettent en bataille. La troiſiéme ſur leur grand nombre. La quatriéme ſur l'ardeur qu'ils ont pour le combat. Et la cinquiéme enfin ſur l'obéïſſance & la bonne diſcipline de ces troupes qui ſe mettent en bataille ſans confuſion, & qui ſe rangent ſous leurs Chefs, comme les troupeaux ſous leurs Paſteurs. M. de la M. qui n'aime pas les compa-

raiſons par des raiſons qu'il nous a ſi bien expliquées dans ſon Diſcours, n'en retient qu'une de ces cinq, qui eſt la ſeconde.

Pag. 37.
Des Cygnes du Cayſtre on voit les bataillons,
A flots tumultueux inonder les valons;
De cent battements d'aiſle ils expriment leur joye,
Et frappent l'air des cris que l'écho leur renvoye,
Sur les bords du Scamandre ainſi les Argiens
Pouſſent cent cris rendus par les échos Troyens.

Mais cette comparaiſon eſt malheureuſement corrompuë. Homere ne fait point cette image pour nous faire entendre les cris de ces troupes, il la fait pour nous faire voir leur mouvement: *Telles qu'on voit dans les prairies d'Aſius ſur le rivage du Cayſtre de nombreuſes troupes d'Oyes ſauvages, de Gruës, ou de Cygnes fondre du haut des Cieux, & battant des aiſles s'abbattre & ſe poſer à terre les unes devant les autres avec de grands cris qui ſont retentir toute la prairie; tels on voyoit les eſcadrons & les bataillons s'avancer hors des tentes & des vaiſſeaux vers la plaine qu'arroſe le Scamandre.* M. de la M. nous rend-

il cette image! Le Lecteur n'a qu'à voir les autres dans ma Traduction, toute imparfaite qu'elle est ; il admirera le grand goust du Poëte François. *Tom. 1. pag. 71.*

Atride les conduit, garand de leur fortune ;
On le prendroit pour Mars, Jupiter ou Neptune.

Je ne voudrois que ce seul endroit pour faire juger de l'élevation du genie du Poëte François, & de son grand goust pour la Poësie. Homere fait icy une image: *Le Roy Agamemnon*, dit-il, *brilloit au milieu des Combattants avec une fierté incomparable. Il avoit la teste & les yeux de Jupiter quand il lance la foudre, la taille de Mars & la force de Neptune.* De sorte qu'il rassemble en deux vers tout ce qui forme un grand Roy, & il releve la majesté d'Agamemnon en luy donnant ce que les trois plus puissants Dieux ont de plus majestueux & de plus marqué. Au lieu de cette idée veritablement sublime, M. de la M. nous donne deux vers tres plats, & se contente de dire tres froidement que ce Prince seroit pris pour un de ces trois Dieux.

M. de la M. nous dérobe icy le dénombrement des troupes Grecques & de leurs vaisseaux, & celuy des troupes Troyennes. Cependant c'est un morceau tres important, tres necessaire, & tres digne de nostre curiosité. Il a eu sans doute ses raisons, & peut-estre doit-on loüer sa prudence. Mais en mesme-temps il a aussi supprimé des endroits tres Poëtiques qui finissent ce second Livre, & dont un grand Poëte devoit faire quelque cas. Et il a gasté l'envoy d'Iris par où il finit son Livre. *Cette Messagere des Dieux*, dit-il, *fend la plaine azurée*. Comment! Iris fend-elle les eaux! vient-elle à travers les flots! On dit bien *la voute azurée*, pour dire le Ciel. Mais on ne dit *la plaine azurée* que pour dire la Mer. C'est à l'Academie à nous l'apprendre. Iris traverse les airs, & cela est plus raisonnable. Elle prend les traits d'un fils de Priam.

Et se presente au Roy sous des dehors si chers.

Voilà une miserable expression pour une Poësie noble. *Sous des dehors si*

thers ne peut estre souffert. Tout le discours d'Iris est tres sage dans Homere, & très imprudent dans le Poëte François.

Il faut du moins au nombre opposer la valeur. Pag. 38.

Voilà une chose de tres mauvais sens qu'Iris n'auroit jamais dite. Ce qui suit n'est pas plus sensé.

Et du Camp Argien ne fussions-nous que l'ombre.

Car c'est une grande imprudence de parler ainsi à des troupes qu'on veut mener au combat ; & à ne regarder mesme que l'expression, qui est-ce qui a jamais dit que des troupes pour estre peu nombreuses, *ne sont que l'ombre du Camp ennemi.*

EXAMEN

DU LIVRE TROISIE'ME.

D'une aisle audacieuse & voisine des nües, Pag. 39.
Fendent l'air, à grand bruit, les bataillons de Grües.

HOMERE dit : *Les Troyens s'avancerent avec un bruit confus & des cris perçants comme des oyseaux, &*

tels que les Gruës sous la voute du Ciel, lorsque fuyant l'hyver & les pluyes du Septentrion, elles volent avec de grands cris vers le rivage de l'Occean, & portent la terreur & la mort aux Pygmées sur lesquels elles fondent du milieu des airs. M. de la M. ose-t-il se flatter de nous avoir rendu cette comparaison, & ne sent-il pas combien il la rend sauvage & estrange en la dépoüillant des circonstances qui en fondent en quelque sorte la verité, & qui nous familiarisent avec elle!

Avec plus de silence approche l'autre Camp.

M. de la M. n'a pas compris l'opposition qu'Homere fait icy. Les Troyens s'avancent avec un bruit confus & des cris perçants, & les Grecs marchent, non avec plus de silence, car cela ne dit rien, mais *dans un profond silence.* Ce qui est tres different, & c'est ce qu'il falloit dire.

Et ce broüillard épais devant les Grecs marchant,
Semble multiplier le nombre en le cachant.

Comment M. de la M. conçoit-il qu'un broüillard qui cache des troupes semble

ſemble les multiplier quand il empeſche de les voir. On eſt malheureux d'avoir tant d'eſprit. Je ne dis rien de cette Proſe qui n'a du vers que la rime.

Sur ſon dos deſcendoit la peau d'un Leopard.

Comment deſcendoit-elle ſur ſon dos, & d'où deſcendoit-elle! Il eſtoit couvert d'une peau de Leopard. Dit-on qu'*une caſaque deſcend ſur le dos!*

Et ſe flattant alors d'en avoir le courage, Pag.
Il défioit les Grecs indignez de l'outrage. 40.

Il n'y a là ni Poëſie, ni nombre, ni conſtruction, & je ne croy pas qu'il y ait nulle part deux vers plus indignes du Poëme Epique, à moins qu'on ne veüille donner la préference à ceux-cy.

Il ſaute de ſon char; & furieux qu'il eſt,
Du ſang qu'il veut verſer ſon eſpoir le repaiſt.

Homere en parlant de la fuite de Paris à la veüë de Menelas, nous la remet devant les yeux par cette comparaiſon: *Tel qu'un voyageur qui apperçoit un horrible ſerpent dans le fond d'une foreſt, recule tout tremblant, & le viſage couvert d'une paſleur mortelle; tel Paris effrayé à la veüë du fils d'Atrée, ſe retire*

& va se cacher au milieu des bataillons Troyens. Cela n'est pas assez Poëtique pour M. de la M. il le supprime, & nous dit plus Poëtiquement,

Il échappe au peril, d'un pas précipité:
Ordinaire retour de la témerité.

Hector rougit de la lascheté de Paris, & luy parle d'une maniere tres forte; & Paris respond au discours de son frere avec beaucoup d'adresse & de douceur. M. de la M. a entierement gasté ces deux discours. On n'a qu'à les lire dans son Poëme & dans ma Traduction, on en verra la difference.

Tom. 1. Pag. 99.

Ce discours rend un frere à l'amitié d'Hector.
Il court au Camp des Grecs.

Pag. 42.

Voilà une estrange expression, *ce discours rend un frere à l'amitié d'Hector.* Pour dire qu'Hector ravi de ce discours reconnut Paris pour son frere, & luy rendit son amitié. Homere, qui n'avoit pas tant d'esprit, dit simplement: *Hector eut une tres grande joye d'entendre le discours de Paris.* Et je croy cela meilleur. *Il court au Camp des Grecs.* Qu'y va-t-il faire? Il est donc fou. L'Hec-

tor d'Homere eſt plus ſage, il s'avance au milieu de l'armée, & fait ranger les bataillons, &c.

Tout garde le ſilence, & Menelas répond.

Mais il reſpond fort mal dans M. de la M. & tres bien dans Homere. On n'a qu'à conferer leurs diſcours.

Les ſoldats ſont charmez, comme ſi Menelas Pag. 43.
Venoit de revoquer l'arreſt de leur trépas.

Voilà une expreſſion beaucoup trop forte, & M. de la M. a tort de faire ainſi de tous les Grecs & de tous les Troyens des laſches qui ſe regardoient desja comme morts. Homere eſt bien plus ſage. *Le diſcours de Menelas*, dit-il, *donna une grande joye aux Grecs & aux Troyens, car ils eſperoient de ſe voir bientoſt délivrez de cette cruelle guerre.* Sentiment tres raiſonnable, & que les plus braves peuvent faire paroiſtre ſans ſe deshonorer.

Ils deſcendent des chars, renvoyez à leurs tentes.

Les Grecs n'eſtoient pas aſſez imprudents pour renvoyer les Chars à leurs tentes; la faute auroit eſté trop groſſiere. Ils les rangent à la queüe des

bataillons pour les reprendre en cas de surprise. Et dans le Livre suivant on voit que leurs Chars n'estoient pas esloignez, & qu'ils auroient fait une grande sottise de les renvoyer dans leurs tentes. Voilà pour le bon sens. L'expression n'est pas moins estonnante. Qui est-ce qui a jamais dit, *ils descendent du carrosse, renvoyé à leur logis!*

Des traits de Laodice elle a pris l'apparence.

M. de la M. est le seul qui ait jamais dit, *prendre l'apparence des traits de quelqu'un.* Il profite peu de la richesse de nostre Langue.

De ces combats sanglants pour sa cause entrepris,
Et dont sa vanité cüeilloit seule le prix.

Homere, qui n'a pas tant d'esprit, se contente de dire : *Cette Princesse y representoit tous les grands combats que les Troyens & les Grecs livroient pour elle sous les yeux mesmes du Dieu Mars.* Mais M. de la M. plus élegant & plus subtil, dit, *qu'elle y trace l'image des combats entrepris pour sa cause.* Cela n'est-il pas bien Poëtique! Et il adjouste cet-

te profonde reflexion, *que sa vanité cüeilloit seule le prix de ces combats.* Cela n'est-il pas bien digne d'Homere!

Je ne m'amuseray pas à examiner le discours d'Iris qui est tres sensé dans Homere, & tres peu sensé dans le Poëte François, mais je ne sçaurois m'empescher de relever les trois derniers vers comme tres indignes d'Homere. Iris dit simplement dans l'Original, *Paris & le vaillant Menelas vont seuls combattre, & vous serez le prix du vainqueur.* Mais M. de la M. qui ne perd jamais ses idées de Roman, dit

Paris & Menelas combattront pour vos charmes; Pag. 44.
Heureux encor tous deux! l'un va vous conquerir;
Et l'autre, en vous perdant, sçaura du moins mourir.

Menelas qui va combattre pour les charmes d'Helene, & qui mourra du moins s'il ne peut la conquerir, me paroist la plus plaisante chose qu'on puisse imaginer.

Elle arrive au rampart où Priam écoutoit
La venerable cour des chefs qu'il consultoit.

Elle arriva sur la Tour des portes

Scées où elle trouva ces vieillards. Il me semble que c'est mal parler que de dire, *Priam escoutoit la Cour des Chefs*, car c'est distinguer la Cour d'avec le Prince. On peut bien dire qu'un Roy escoute sa Cour; mais non pas la Cour de tels & tels Officiers. La raison en est sensible.

Pag. 45. *Et qui par leurs conseils, l'ame encore des combats,*
Tranquilles font mouvoir les ressorts des Estats.

Cela est dit trop generalement. Ces vieillards qui estoient sur la Tour ne font point mouvoir les ressorts des Estats, à peine faisoient-ils mouvoir ceux de Troye. M. de la M. a supprimé icy la comparaison qu'Homere fait de ces vieillards avec des Cygales. Comme il n'en a pas senti la beauté, je doute qu'il l'eust bien renduë. Tout ce que M. de la M. luy oste, est autant de gagné pour luy.

Le plus bel éloge qui ait jamais esté donné à la beauté, c'est celuy que ces vieillards donnent à Helene dés qu'elle s'offre à leurs yeux. Cet endroit est ad-

mirable dans Homere, je l'avois assez bien expliqué dans mes Remarques pour le faire sentir, & pour empescher M. de la M. de s'y tromper. Les vieillards sont frappez de la beauté d'Helene dés qu'ils la voyent, car ils ont des yeux; mais les glaces de la vieillesse les ayant delivrez de la tyrannie de l'amour, cette impression ne doit estre que passagere & momentanée, & la sagesse doit dans le moment reprendre le dessus, & faire revenir de la surprise. C'est ce qu'Homere a merveilleusement observé. *Ils n'eurent pas plustost apperceu Helene*, dit-il, *que frappez d'admiration ils se dirent les uns aux autres, faut-il s'estonner que les Grecs & les Troyens souffrent tant de maux, & depuis si long-temps, pour une beauté si parfaite! elle ressemble veritablement aux Déesses immortelles. Cependant, quelque belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne sur ses vaisseaux, & qu'elle ne cause pas nostre ruine, & celle de nos enfants aprés nous.* S'il avoit poussé plus loin l'admiration, il auroit péché

contre la nature & contre la vrayſemblance. M. de la M. qui corrige Homere, ſuit d'autres leçons. Pour ſept vers de ce Poëte il nous en donne douze. Et quels vers !

A peine les vieillards apperçoivent Helene,
Admirant, malgré l'âge, une ſi belle Reyne.

Voilà qui eſt desja aſſez mauvais & pour l'expreſſion & pour l'harmonie, & pour cet avertiſſement *malgré l'âge.* Ce qui ſuit n'eſt pas meilleur.

Tant d'appas, dirent-ils, l'éclat de ces beaux yeux,
Donneroient de l'envie aux Epouſes des Dieux.

Cette énumeration ne convient point à des vieillards, *tant d'appas, l'éclat de ces beaux yeux*, c'eſt tout ce que de jeunes gens pourroient dire. Ces vieillards ne doivent parler qu'en general : *Une beauté ſi parfaite, elle reſſemble veritablement aux Déeſſes.* Ce qui ſuit encherit encore.

Si la Grece, pour elle, a pû prendre les armes,
Si pour la conſerver nous bravons tant d'allarmes,
Elle excuſe à la fois le Grec & le Troyen.

Eſt-ce ainſi que doivent parler des

vieillards accablez de tant de maux par une si longue guerre? Et peut-on souffrir qu'ils adjoustent :

Qui peut la regarder, ne s'estonne de rien!

Qui peut lire cela d'un sang froid, se connoist mal en bon sens & en Poësie. Mais voicy bien pis.

Cependant, s'il le faut, rendons à sa patrie,
Rendons à son Epoux cette Epouse cherie.

Ne voilà-t-il pas des vieillards bien sages, *rendons la s'il le faut*. Mais, s'il ne le faut pas, ne la rendons point. Est-ce ainsi que parle la sagesse? Et ne dit-elle pas, *Cependant quelque belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne*. On croiroit que M. de la M. auroit épuisé tout le ridicule, non, il a encore des ressources, & il finit ce bel endroit par ces deux beaux vers :

Sans faire contre nous, qu'excitent tant d'appas,
Murmurer nos neveux qui ne la verront pas.

C'est là le comble. Voilà ces pauvres vieillards, qui excitez par tant d'appas, impression bien longue, ne consentent à rendre Helene, s'il le faut, que pour se mettre à couvert des murmu-

res de leurs neveux, qui privez de la veüe de cette belle Princesse, ne les excuseroient pas. Car s'ils pouvoient la voir, ces vieillards pourroient bien opiner à ne pas la rendre, parce qu'ils seroient seurs d'estre justifiez. Est-ce ainsi que doivent parler des vieillards accablez de maux, & qui en prévoyent de plus grands encore! Et ne doivent-ils pas plustost dire comme dans Homere, *qu'elle s'en retourne, & qu'elle ne cause pas nostre ruine & celle de nos enfants aprés nous!*

M. de la M. aprés avoir entierement corrompu un si bel endroit, gaste encore le discours de Priam à Helene, & la response d'Helene à Priam. Il n'y a pas un vers qui ne donnast lieu à une Critique importante. Mais cela nous meneroit trop loin. Je me contenteray de relever un endroit qui est tres vicieux & qui peche contre la bonne Morale. C'est qu'Helene rejette son crime sur les Destins.

Pag. 46. *Je n'ay pû des Destins interrompre le cours.*

Elle est donc innocente. M. de la

M. se plaint qu'il n'y a point de morale dans Homere, il faut qu'il ne la connoisse pas, car il l'oste quand il en trouve. Icy par exemple Helene dit, *plust aux Dieux que j'eusse préferé la mort à la honte quand je suivis vostre fils, & que j'abandonnay mon mari, mais je n'eus ni assez de courage, ni assez de vertu.* Voilà une morale excellente; elle voit l'horreur de son crime, elle le déteste, & elle l'attribuë à son peu de vertu. M. de la M. change cette morale en impieté, il justifie la coupable, qui se déclare telle, & il rejette son crime sur les Destins dont elle n'a pû interrompre le cours. Et cela contre la doctrine expresse d'Homere qui dans le premier Livre de l'Odyssée, que M. de la M. n'a pas encore leûë, dit, *quelle insolence! Les mortels osent accuser les Dieux. Ils nous reprochent,* (c'est Jupiter qui parle,) *que nous sommes les Autheurs des maux qui leur arrivent, & ce sont eux-mesmes qui par leur folie se précipitent dans des malheurs qui ne leur estoient pas destinez.*

Qui moins grand que plusieurs, paroist pourtant
leur maistre.

Est-ce un Poëte qui parle! *Agamemnon moins grand que plusieurs paroist pourtant leur maistre.* Voilà un terrible vers.

Pag. 47. *Voyez, il a quitté son dard & son bouclier.*

Ulysse avoit laissé ses armes à terre. Mais ses armes, c'est sa cuirasse, son casque & son bouclier. Il est ridicule de dire qu'il avoit aussi quitté son dard; un dard n'embarrasse pas un Géneral qui parcourt les rangs des soldats. Mais est-ce un vers! *Il a quitté son dard & son bouclier.* Quel vers!

Helene monstrant à Priam Ulysse, Antenor le reconnoist, raconte l'occasion où il l'avoit veû à Troye avec Menelas, & fait les deux caracteres de ces deux Heros; caracteres parfaitement bien peints, mais que M. de la M. a défigurez selon sa coustume.

Pag. 48. *L'un plus grand & plus fier monstroit un air de*
maistre;
L'autre plus recüeilli songeoit moins à paroistre.

Voilà des traits qui ne sont point de

la main d'Homere, aussi ne convien-nent-ils point. Homere dit seulement, *que Menelas estoit plus grand qu'Ulysse, mais que quand ils estoient assis, Ulysse avoit un air plus venerable.* Il est bien question d'*air de maistre*, ni de *chercher à paroistre.* Ce qui suit, ne vaut pas mieux :

Tous en furent charmez, aucun n'osa répondre.

Antenor auroit esté tres impertinent, si pour loüer léloquence d'Ulysse, il eust fait de tous les Ministres de Priam, de veritables sots qui n'auroient osé répondre une seule parole.

Plus s'ouvre ma memoire, où mille noms reviennent. Pag. 49.

Voilà une expression bien basse, & bien indigne de la Poësie, *ma memoire s'ouvre*, la Prose ne la souffre pas.

Ou plustost, indignez de mon manque de foy,
N'y rougissent-ils pas de combattre pour moy !

M. de la M. affoiblit tousjours les expressions qui flétrissent le vice. Helene mesme ne ménage pas les termes. Elle dit, *ou ne veulent-ils pas combattre pour cette indigne qui les a deshonorez!*

Voilà comme la bonne morale veut qu'on parle.

Pag. 50. *Sur les mains de Priam l'eau sainte est répanduë.*

Pourquoy *Sainte!* Ne diroit-on pas que c'estoit de l'eau benite. C'estoit de l'eau commune. Et ce n'est pas sur les seules mains de Priam que cette eau est répanduë, mais sur celles des Roys. *Ils donnent à laver aux Roys*, dit Homere.

Atride tond alors le front de chaque Agneau.

Je ne m'accoustume point à la bassesse de cette Poësie. *Atride tond, &c.* Homere dit, *coupa de la laine sur la teste des Agneaux.*

L'ardeur, par ces détails, n'est point diminuée.

M. de la M. nous donne icy en trois vers, une reflexion tres inutile & tres mal amenée. La céremonie de distribuer la laine des Agneaux aux Princes, est-ce un détail!

Vous vangeurs du parjure, effroyables torrents.

Agamemnon ne s'adresse point du tout au Styx, il s'adresse à la terre, aux fleuves pour interesser tous les élements, & enfin il s'adresse aux Divini-

tez infernales qui puniſſent les parjures dans les enfers.

Si malgré nos ſerments, le Troyen criminel
Rompt d'une ſainte paix le lien ſolemnel.

Si Homere avoit dit cela, il auroit dit une choſe peu ſenſée, auſſi ne le dit-il point, mais il dit, *ſi Priam & ſes enfants refuſent de payer ce tribut aprés la mort de Paris, je declare que je continuë le ſiége.* Apparemment M. de la M. a crû qu'Agamemnon ſe deshonoroit en diſant qu'il continuëroit le ſiége pour le payement de ce tribut. Voilà un plaiſant ſcrupule!

Priam dit dans Homere, qu'*il s'en retourne à Ilion, & qu'il n'a pas la force de voir combattre ſon fils avec le fier Menelas, car il n'y a que les Dieux qui ſçachent celuy que les inexorables Deſtinées ont condamné à la mort.* Au lieu d'un ſentiment ſi naturel, M. de la M. donne de l'eſprit à ce pere affligé, & luy met ces paroles dans la bouche:

Ce combat où mon fils va défier la parque, Pag. 52.
Je le déteſte en pere, & l'approuve en monarque.

Défier la Parque, eſt-ce une choſe

bien sensée, & cette opposition de *pere* & de *monarque,* est-elle icy bien de saison!

De l'autheur de la guerre ils esperoient la mort,
comme si nos desirs déterminoient le sort.

Ils ne l'esperoient pas, ils la demandoient aux Dieux; & ils là demandòient comme une chose qui leur paroissoit juste & necessaire, & ce n'estoit pas le lieu de mettre cette refléxion, *comme si nos désirs déterminoient le sort.* Les refléxions ne réüssissent pas à M. de la M.

Paris prend du combat l'appareil menaçant.

Peut-on parler ainsi, pour dire ce qu'Homere dit si simplement: *Paris se couvre d'armes magnifiques!* Toute cette description de l'armure de Paris n'est point menaçante, elle est risible: *Bannir la crainte, & rappeller l'audace sous le brillant rampart d'une forte cuirasse. Le magnifique poids d'une espée, ornement & deffense à la fois, pend à son costé. Le fardeau secourable d'un bouclier; ébransler un dard comme pour essayer son courage.* Voilà des expressions

Pag. 53.

ſort inoüyes, je ne ſçay où M. de la M. va les chercher.

En voicy encore qui ont leur mérite : *Des regards enflammez qui commencent le combat. Du rapide effort penſer qu'on a porté la mort à ſon ennemy. Le fer qui s'ouvre une large trace dans un bouclier. Un dard qui eſt ſans atteinte.* Voilà le langage d'un homme qui corrige Homere & qui ſouſtient que noſtre Langue eſt auſſi élegante que celle du Poëte Grec. Sur ſes expreſſions on ne l'en croira pas. Menelas traiſnoit desja Paris par ſon caſque, mais la courroye s'eſtant rompuë, le caſque ſuivit la main de ce Heros qui le jetta de toute ſa force du coſté des Grecs :

Menelas dans le Camp, le jette avec mépris. Pag. 55.

Cela eſt tres mal imaginé, Menelas ne le jette point du tout avec mépris, il eſtoit ravi de l'avoir, mais il le jette du coſté des Grecs pour le mettre en ſeûreté, comme une marque de ſa victoire. En verité il ne faudroit pas toucher à ce qu'on n'entend point.

Venus ayant dérobé Paris à ſon vain-

queur, M. de la M. fait cette ingenieuse reflexion.

Que n'eust-elle pas fait pour ce Troyen si cher,
Qui, pour elle osa plus que n'osa Jupiter!

Paris osa plus pour Venus que Jupiter n'avoit osé. Cette opposition n'est-elle pas bien judicieuse!

D'un air mysterieux aborde cette Reyne;
Par un signe flatteur l'écarte de sa cour.

Voilà du mystere où il n'en faut point. Venus aborde la Princesse, la tire par sa robe, & luy dit que son mary la demande, il n'estoit pas necessaire de la tirer à l'écart pour cela.

Pag. 56. *Mais quand, à la splendeur, la fille de Léda*
Au travers de la vieille eust connu la Déesse.

Voilà deux plaisants vers; mais sans nous arrester à l'expression ou à l'harmonie, examinons le sens: *à la splendeur connoistre une Déesse au travers d'une vieille!* Comment perce-t-on au travers de cette vieille pour y démesler cette splendeur! C'est une splendeur bien cachée. M. de la M. a fort défiguré ce discours d'Helene à Venus, & en a osté tout ce qu'il y a d'instructif pour la morale.

Si vous m'aimiez encor, je suis assez heureux. Pag. 57.

Homere ne sçait point dire de ces fades galanteries. Il y a icy une faute de langue qui n'est pas pardonnable. *Si vous m'aimiez, je suis heureux.* La Langue demande, *je serois.*

Il l'embrasse & soupire ; à ce soupir si doux, Pag. 58.
Helene ne voit plus qu'un amant dans l'époux.

Il est bon de faire remarquer en passant combien Homere est plus sage que M. de la M. le premier ne s'arreste point sur cet endroit, & en conservant avec soin dans l'esprit de son Lecteur l'idée de mari & de femme entre Paris & Helene, il passe cecy en deux mots. *Paris,* dit-il, *en parlant ainsi, se leva pour aller dans une autre chambre, & Helene le suivit.*

EXAMEN
DU LIVRE QUATRIE'ME.

CE Livre donneroit lieu à une infinité de remarques, si je m'attachois à examiner tous les changements

que M. de la M. y a faits, & toutes les expressions peu heureuses dont il s'est servi. Je me contenteray de marquer ce qui me paroist plus digne d'estre relevé.

Pag. 59. *Ils regardoient de-là le sort douteux de Troye.*

Ils regardoient Troye, mais ils ne regardoient pas *le sort douteux de Troye*, car il n'y avoit plus rien à voir, Paris estoit vaincu, & Agamemnon demandoit l'execution du Traité.

Car, malgré leur pouvoir, l'encens & les autels,
Ils sont des passions les sujets immortels.

Voilà un avertissement tres inutile. Rien n'estoit plus ordinaire que ce langage, qui attribuë des passions à Dieu mesme. Dans cette conversation de Jupiter avec Junon, le caractere de ce Dieu & celuy de cette Déesse sont estrangement gastez.

Pag. 60. *De Minerve pourtant le couroux sçait se taire.*
Junon est moins timide.

Doit-on pardonner à M. de la M. d'avoir attribué à timidité le silence de Minerve, qui est l'effet de sa grande sagesse : Homere dit simplement, *Mi-*

nerve, quelque irritée qu'elle fust contre Jupiter, se surmonta & garda le silence.

Le vainqueur des Titans n'est pas encor le nostre.

Voilà un langage impertinent dans la bouche de Junon. M. de la M. fait de cette Déesse une foible mutine tres ridicule. Homere s'est bien gardé de tomber dans ce deffaut, il en fait une emportée, mais une emportée qui ne se méconnoist point, & qui sçait que Jupiter est plus fort que tous les Dieux. *Quand je voudrois me fascher, & m'opposer à vos desseins,* luy dit-elle, *à quoy me serviroient mon dépit & ma resistance! n'estes-vous pas beaucoup plus puissant que moy.*

Et qu'aussitost le trait que tu vas décocher,
Ne laisse à Menelas que l'honneur du bucher. Pag. 62.

Voilà un plaisant langage pour Minerve. Une précieuse ridicule ne sçauroit mieux s'exprimer. Qui est-ce qui a jamais dit qu'*un trait ne laisse que l'honneur du bucher à un homme*, pour dire qu'il luy donne la mort.

Pandare, à ce discours, tente son premier crime,
Croit, perfide qu'il est, n'estre que magnanime.

M. de la M. adjouste icy quatre vers pour corriger Homere. Mais, s'il l'avoit entendu, il auroit veu qu'il ne devoit pas estre corrigé. J'ay parlé de cette action de Pandarus dans la Critique du Discours.

Il la pose sur l'arc, & sçait contre son corps
En ramener la corde avec de tels efforts.

M. de la M. ne réüssit pas mieux à peindre les petites choses que les grandes. Cette description d'un homme qui tend son arc n'est pas noble.

Pag. 63. *Et pour des jours si chers sans relasche agitée,*
Veille à parer les coups d'une Abeille irritée.

Ne diroit-on pas que la piqueure de cette Abeille va tuer cet enfant. Le naturel fuit tousjours M. de la M. dans sa Poësie. Pourquoy ne pas imiter cette simplicité d'Homere! *Minerve détourna le trait mortel, & prit soin de l'éloigner autant qu'une mere pleine de tendresse, qui voit dormir son enfant d'un sommeil tranquille, éloigne de luy une mouche opiniastre, de peur qu'elle ne l'éveille en le piquant de son aiguillon.* Il n'y a rien là de tragique.

Cher Menelas, dit-il, en embrassant son frere,

Que l'on compare ce discours de M. de la M. avec celuy d'Homere, on en verra la difference. Dans l'un on trouve une simplicité noble & une Poësie admirable, & dans l'autre on ne trouve nulle Poësie, rien de noble ni de naturel.

Où l'orgüeilleux Troyen de quelque affront nouveau Pag. 64.
Oseroit chaque jour charger vostre tombeau.

Charger tous les jours un tombeau de quelque nouvel affront, est une expression bien singuliere, & qui ne peut se presenter qu'à un Poëte comme M. de la M. qui nous a averti qu'il cherchoit la netteté & la précision.

Menelas attendri de ces vives allarmes,
Regrette moins son sang que de si cheres larmes.

Ce qui est si recherché & si outré devient ridicule. Si Homere avoit eu tant d'esprit, il n'auroit pas tant vescu. Il dit tout simplement: *Rasseurez-vous, mon frere, & n'effrayez pas les Grecs, ma blessure n'est pas mortelle.* C'est ainsi que la nature doit parler.

Pag. 65. *L'eau détache le sang sur la playe épanché.*

Homere ne dit point que Machaon lava la playe, mais qu'*il la suçça.* Pourquoy M. de la M. n'a-t-il pas voulu conserver cette particularité, qui nous apprend qu'il y a long-temps que l'on a connu & pratiqué la methode de succer les playes!

Pag. 66. *Du fils d'Atrée alors l'active vigilance*
Va répandre par-tout l'ardeur de la vengeance.

Pour peu que M. de la M. eust esté sensible a la belle Poësie, il se seroit attaché à nous rendre celle d'Homere, qui descrit la reveüe qu'Agamemnon fait de ses troupes. Car cette description est si pleine de force & de sens, & semée de tant d'images si vives, qu'il n'y a point de morceau de Poësie plus fort. M. de la M. en a perdu les traits les plus admirables, & nous donne à la place, des vers fort legers. On n'a qu'à comparer cette copie avec l'original sur ma Traduction mesme. Tom. 1. p. 144. 145. &c.

Pag. 67. *Pour prix de ta valeur, si ma reconnoissance*
N'a jamais entre nous souffert de difference.

Si Agamemnon parloit ainsi à Ido-

menée,

menée, il parleroit fort mal. Ce Roy qui commandoit à tant de Roys, traitoit le Prince de Crete avec beaucoup de distinction, mais il souffroit entre eux quelque difference. Ce n'est pas à M. de la M. à prodiguer la majesté d'Agamemnon.

Soupçonnes-tu la foy que je t'en ay donnée?

Que cette réponse d'Idomenée est differente de celle qu'il fait dans Homere! On n'a qu'à la voir. *Tom. 1. p. 147.*

Il voit les deux Ajax ranimant leurs soldats, &c.

Est-il possible que M. de la M. puisse nous presenter des vers si plats, au lieu de cette belle Poësie d'Homere! *Il arrive au quartier des deux Ajax qu'il trouve desja armez & environnez d'une nüée de bataillons. Comme lorsqu'un pasteur assis sur un cap élevé, voit un nüage se former au milieu de la mer, &c.* On n'a qu'à voir cette image si magnifique, & qui donne une si grande idée de ces troupes des deux Ajax. M. de la M. s'est déclaré, il n'aime pas les Comparaisons. *Tom. 1. p. 148.*

Pag. 69. *De ces jeunes guerriers je conduiray l'audace;*
Ils lanceront les traits, j'en marqueray la place.

Ne diroit-on pas que ces troupes vont tirer au blanc! En verité cela est trop plaisant, que M. de la M. fasse dire par Nestor que dans le combat il marquera *la place des traits* que ses troupes lanceront. Le Nestor d'Homere parle bien plus sensément : *Tout vieux que je suis je ne laisseray pas de marcher à la teste de mes escadrons, & de leur donner mes conseils & mes ordres, car c'est-là le partage des vieillards.* C'est ce que l'experience fait voir tous les jours.

Tom. I. pag. 151.

Tranquilles ils comptoient sur la foy, violée.

Comme M. de la M. a une Poësie à part, il veut avoir aussi une Langue à part. Cette phrase *ils comptoient sur la foy violée,* ne presente d'autre sens, sinon qu'ils comptoient que la foy estoit violée. Mais M. de la M. veut dire tout le contraire. Il veut dire qu'ils comptoient que la foy estoit observée, lorsqu'elle estoit violée. Mais une virgule ne separe point une épithete pour desunir le sens.

Quand à nos longs travaux les Dieux enfin prosperes, Pag. 71.
Nous livrerent ces murs où perirent nos peres.

D'où vient que M. de la M. qui aime tant la Morale, & qui se plaint qu'il n'y en a point dans Homere, ne manque jamais de supprimer toute celle qu'il y trouve! Nous en avons desja veû des exemples. En voicy un nouveau : le fils de Sthenelus enseigne icy que leurs peres ne perirent au siege de Thebes, que parce qu'ils s'estoient vantez qu'ils prendroient Thebes malgré Jupiter; & que leurs fils n'eurent un meilleur Tom. 1. succés & ne prirent cette superbe Ville, p. 157. que parce qu'ils obéïrent aux signes que les Dieux leur envoyerent & qu'ils se confierent au secours de Jupiter. Est-ce là une morale qui méritast d'estre supprimée! Je n'examine point icy l'expression du Poëte François qui n'est pas heureuse. On dit bien *les Dieux prosperes.* Mais *les Dieux prosperes à des travaux*, paroist estrange.

Ainsi qu'on voit les flots par les vents agitez,
Et s'eslevant des mers, à bons précipitez.

Homere fait icy une comparaison aussi magnifique que singuliere ; & M. de la M. nous en donne une tres mauvaise, & qui fait mesme une image contraire à la chose dont il s'agit icy. Le Lecteur n'a qu'à les comparer.

Celle d'Homere est à la p. 159. du 1. vol.

Pag. 72.

Le soldat dont l'ardeur vient de se redoubler,
Impatient d'agir, dédaignoit de parler.

Voilà deux meschants vers ; qu'elles expressions *l'ardeur qui se redouble*, & *dédaignoit de parler !* Mais ce n'est pas là ce qu'il y a encore de plus mauvais. Quand Homere oppose le silence des troupes Grecques au bruit confus des Barbares, il ne s'agit pas là de parler. Il s'agit uniquement de ces cris que jettent des troupes peu disciplinées, & de ces exhortations qu'elles se font pour s'encourager. On peut voir un passage remarquable d'Arrien dans ses Tactiques, où il oppose fort bien le silence des troupes Grecques au bruit confus des Troyens.

Homere fait icy une image de la Discorde, & Longin frappé de la sublimité de cette idée, a fort bien dit que

la grandeur qu'il luy donne, eſt moins la meſure de la Diſcorde que de la capacité & de l'élevation de l'eſprit du Poëte. La voicy dans ma ſimple Traduction : *Et de l'inſatiable Diſcorde, ſœur & compagne de l'homicide Dieu des combats, & qui dés qu'elle commence à paroiſtre, s'eſleve inſenſiblement, & bientoſt, quoyqu'elle marche ſur la terre, elle porte ſa teſte orgüeilleuſe juſques dans les Cieux.* Voicy comme M. de la M. rend cette belle image. Tom. 1. p. 160.

La Diſcorde ſur-tout, qui, ſi prompte à s'accroiſtre,
Naiſt foible, mais bientoſt rempliſſant tous les lieux,
A les pieds ſur la terre & le front dans les cieux.

La diſcorde *ſi prompte à s'accroiſtre,* eſt une expreſſion indigne de la Poëſie. *Rempliſſant bientoſt tous les lieux,* autre expreſſion trop familiere. D'ailleurs il n'eſt pas queſtion de l'eſtenduë, il eſt queſtion de la hauteur. Car cette allegorie eſt pour dire que la Diſcorde ne regne pas ſeulement ſur la terre, mais qu'elle regne auſſi dans les Cieux.

Ils paroiſſent cruels pluſtoſt que genereux. Pag. 73.

Comment peut-on mesler cette réfléxion si froide dans une image aussi vive & aussi pleine de feu que celle qu'Homere présente icy! Je prie le Lecteur de comparer cette page avec la 161. de ma Traduction.

Dans le meurtre chacun par le meurtre affermi,
Veut payer de ses jours la mort d'un ennemi.

Je n'entends point ce langage: *Chacun est affermi dans le meurtre par le meurtre*. Le second vers est encore pire & presente un sens tres faux. Je croy bien que dans les combats les braves gens cherchent à vendre cherement leur vie, & veulent que la mort de plusieurs ennemis paye la leur. Mais je ne croy pas qu'il y en ait aucun qui estime assez la mort de son ennemi pour vouloir la payer de la sienne. Et j'en prends à tesmoin tous nos braves Officiers, ces disciples du Dieu Mars, dont les armées du Roy sont pleines.

Mais enfin des Troyens la valeur affoiblie.

M. de la M. aprés avoir supprimé dans ce Livre beaucoup de choses pré-

cieuſes, & qu'on eſt ravi de voir, ſupprime tout le détail de cette bataille, comme ſi cela eſtoit indifferent. Quand il nous oſte la Poëſie d'Homere, il croit ne nous rien oſter, & il croit nous donner beaucoup quand il nous donne la ſienne.

Vole, prévient leur fuite; & d'une voix puiſſante.

M. de la M. n'y penſe pas. Apollon ne vole point, il ne quitte pas la fortereſſe d'Ilion. *Ainſi parloit du haut de la fortereſſe ce redoutable Dieu. Une voix puiſſante*; eſt-ce une expreſſion bien Poëtique?

Les regards immortels qui ſuivoient ces combats, Pag. 74.
Y comptent des heros autant que de ſoldats.

Par ces expreſſions exagerées & outrées M. de la M. croit-il nous dédommager de l'idée ſimple & naturelle, mais tres noble, qu'Homere donne de cette bataille, en diſant qu'un homme conduit par Minerve meſme n'y auroit pû trouver que des ſujets d'admiration, & en expliquant la cauſe de cette admiration. A ne conſiderer meſme que

ses termes, *des regards qui comptent*, sont quelque chose de bien estrange.

EXAMEN

DU LIVRE CINQUIE'ME.

Mr. de la Motte réduit dans ce Livre, le v. & le vi. Livre d'Homere, ou plustost il passe en quarante vers tout le v. Livre, & mutile à son gré le vi. de sorte que pour prés de quinze cens vers qu'il nous dérobe de ce grand Poëte, il nous en donne trois cens de sa façon, je ne l'en blame point. Je diray seulement que ces vers servent à nous faire mieux sentir le grand goust de ceux qu'il nous fait perdre. Les Rheteurs ont relevé beaucoup de beautez de ces deux Livres. Mais ce n'est pas une loy pour M. de la M. Il faut admirer la confiance d'un homme qui ose retrancher des morceaux si précieux qu'Apollon paroist avoir dictez, & nous présenter une Poësie que certainement ce Dieu n'a point connuë.

Mais dans ce jour de ſang, la guerriere immortelle. Pag. 75.

J'ay bien oüy dire, *des hommes de ſang, une Ville de ſang*, comme dans l'Eſcriture Sainte, *vir ſanguinum. Civitas ſanguinum. Væ civitati ſanguinum. Malheur à la Ville de ſang.* Mais je n'ay jamais oüy dire *un jour de ſang*, pour dire, un jour de bataille. La raiſon de cela eſt que ces expreſſions dans noſtre Langue, comme dans la Langue des Hebreux, dans la Grecque & dans la Latine, ſont tousjours employées en mauvaiſe part.

On ne reſiſtoït plus, il n'avoit qu'à frapper.

M. de la M. ne ſent-il pas qu'en voulant trop dire, il ne dit rien. Si on ne réſiſte plus, Diomede n'a pas grand honneur à faire tout ce meurtre.

Et ſa rapidité ſe redoublant tousjours.

M. de la M. aime bien cette phraſe, *ſe redoubler. Une rapidité qui ſe redouble tousjours*, eſt pourtant une expreſſion bien inoüie.

Homere parle d'un Troyen qui fut

tué dans cette bataille par Merion ; & en expliquant la cause de sa mort, il donne une instruction tres utile pour la morale, car il dit qu'il fut tué parce qu'il avoit basti les vaisseaux avec lesquels Paris alla enlever Helene, & il les avoit bastis parce qu'il avoit ignoré les Oracles des Dieux. Cependant cette ignorance ne l'excusa point ; & Homere monstre par là que l'ignorance est justement punie dans ceux qui negligent de s'instruire de ce qu'ils doivent sçavoir. Encore une fois M. de la M. qui accuse Homere de n'avoir pas jetté de la morale dans son Poëme, ne devoit pas luy oster celle qui y est. Il luy oste de mesme celle où ce Poëte enseigne qu'il n'y a que Dieu qui puisse ouvrir les yeux aux hommes, & leur faire voir ce qu'ils sont incapables d'appercevoir d'eux-mesmes. Il supprime encore celle où ce Poëte par une allegorie tres fine & tres agréable, enseigne aux Guerriers à donner des bornes à leur courage, & a ne faire la guerre qu'à Venus. N'est-ce pas là de la morale! N'en est-

ce pas encore quand Dioné dit que ceux qui ont la folie de combattre contre les Dieux, ne demeurent pas longtemps sur la terre ! tout cela est dans ce v. Livre, & il le supprime. Il retranche encore plusieurs autres préceptes utiles pour les mœurs. Et il y a une infinité d'autres beautez dont M. de la M. n'a pas esté touché & dont il nous prive.

Je n'aurois jamais fait si je voulois relever toutes les fautes qui se présentent en foule dans ce Livre. Ce que j'ay dit sur ses quatre premiers Livres pourroit suffire pour faire voir que si cet Ouvrage peche par le dessein, il ne peche pas moins par l'execution, & que tout ce que M. de la M. a changé, adjousté, ou retranché, prouve également le goust & le talent qu'il a pour la grande Poësie. Mais les Livres suivants me donneront lieu de mettre cette verité dans un plus grand jour. Je ne le suivray pourtant pas pied à pied. Je me contenteray d'examiner dans chaque Livre les endroits les plus importants,

où M. de la M. se flatte d'avoir le mieux réüssi, & je feray voir combien il se trompe.

Tout l'endroit où Helenus ordonne à Hector de rentrer dans Troye pendant le combat, n'est pas plus heureusement traité dans le Poëme que sagement critiqué dans le Discours. M. de la M. supprime sans pitié toute la conversation de Glaucus & de Diomede; & il fait perdre par là à son Lecteur plusieurs choses merveilleuses, des Histoires charmantes, comme celle de l'Impie Lycurgue, & celle de Bellerophon; des Sentences & des points de Morale fort instructifs; & au lieu de ces choses si admirables, il luy donne une douzaine de vers peu dignes de luy. Ce qu'Hecube dit à Hector, & ce qu'Hector respond à Hecube, est encore tres défiguré. M. de la M. a encore pris la liberté de changer fort mal à propos le discours qu'Hector fait à Paris. Et il n'a aucun égard à la Remarque de Plutarque qui fait sur cet endroit une refléxion admirable, & tres utile pour les mœurs. Je prie le

Lecteur de voir ces deux passages à la page 83. de M. de la M. & à la page 260. de ma Traduction. Le discours d'Helene à Hector, ce discours plein d'une douceur charmante, n'est pas reconnoissable dans M. de la M. Mais rien n'approche de la maniere dont ce Poëte morderne a traitté l'adieu d'Hector & d'Andromaque, où Homere a assemblé tout ce que la douleur, la tendresse & l'amour conjugal ont de plus touchant. Je ne parle point du discours d'Andromaque & de celuy d'Hector où M. de la M. convertit en pointes & en traits d'esprit tres froids, la gravité, la force, la noble simplicité, & le grand sens de ces discours, je m'arreste à l'endroit tendre où Hector veut prendre & caresser son fils; rien n'est plus fini que ce tableau dans Homere. Hector s'approche de son fils & luy tend les bras; cet enfant effrayé du pennache qui flotte sur son casque, se rejette dans le sein de sa nourrice; Hector oste son casque pour ne luy plus faire peur, prend l'enfant, l'éleve vers le ciel, fait une prie-

re tres noble, & tres sensée à Jupiter ; aprés quoy il le remet entre les mains de sa chere Andromaque qui le reçoit avec un sousrire meslé de larmes. M. de la M. ne sent point la beauté de ce tableau ; il en renverse toute l'œconomie, en change les caracteres, & en ruine toute la beauté. Il fait qu'Hector veut prendre son fils pour l'embrasser, que cet enfant se rejette dans le sein de sa nourrice, & qu'alors,

Pag. 28.
Hector sousrit de voir ses naïves frayeurs,
Et ce tendre sousris n'interrompt point ses pleurs.

Le moment n'est-il pas bien saisi, & les caracteres heureusement changez ! Homere a eu la sottise de dire d'Andromaque δακρυόεν γελάσασα, c'est elle qui reçoit son fils des mains d'Hector avec un sousrire meslé de larmes. Voilà un trop vilain caractere pour Andromaque, il faut que ce soit Hector qui joüe ce rolle, qu'il commence par pleurer & qu'il finisse par pleurer, & que pleurant tousjours il remette cet enfant entre les bras d'Andromaque.

A ces mots, il l'embrasse ; & pleurant aussitost,
Dans le sein d'Andromaque il remet ce dépost.

Si on avoit cherché exprés à gaster cet endroit & à le rendre ridicule, on n'auroit pû y mieux réüssir. Je ne parle point des vers qui sont d'un froid à glacer, & qui fourniroient à un Longin des reflexions assez utiles, cependant voilà à quoy des hommes sçavants, des hommes de Lettres, ont applaudi. Le sçavoir & le goust ne sont pas tousjours d'intelligence.

EXAMEN

DU LIVRE SIXIE'ME.

DANS ce sixiéme Livre M. de la M. dont l'audace ne fait que croistre, estrangle miserablement le VII. Livre d'Homere qu'il passe en cinquante vers, & dont il retranche non seulement des choses admirables pour la Poësie, mais des parties essentielles au Poëme, comme je l'ay fait voir dans la Critique du Discours. Il passe en

douze vers tout le VIII. qui eſt pourtant un Livre tres précieux, non ſeulement par la grande Poëſie qui y regne, mais par des épiſodes tres importants & tres neceſſaires au Poëme. Un conſeil des Dieux ; la deſcription d'une bataille ; Jupiter qui y peſe dans ſes balances d'or la deſtinée des deux armées ; les Grecs qui ſont pouſſez ; le caractere de Diomede & les exploits d'Hector admirablement repreſentez ; Junon & Minerve qui vont pour ſecourir les Grecs, & qui ſont retenuës par la Meſſagere des Dieux ; la belle harangue d'Hector à ſes troupes ſur le champ de bataille ; ſa prudence de faire allumer des feux dans ſon camp, pour empeſcher que les Grecs ne puſſent ſe rembarquer ſans eſtre découverts ; la ſageſſe des ordres qu'il donne pour la garde d'Ilion, & cette armée qui paſſe la nuit ſous les armes. Tout cela peint avec une Poëſie toute divine, ne touche point M. de la M. il le ſupprime courageuſement. Il eſtropie enſuite le IX. Livre, un peu moins pourtant que les

deux autres, mais il auroit mieux valu qu'il l'euſt paſſé. Car il nous le rend d'une eſtrange maniere. Il gaſte le diſcours d'Agamemnon en le voulant rendre ſincere ; il oſte à la réponſe de Diomede cette adreſſe & cette nobleſſe avec leſquelles il parle au Roy ; il joint & confond enſemble tres mal à propos deux diſcours de Neſtor, comme il a confondu deux aſſemblées, l'une où ſont tous les Grecs ſur le rivage, & dans laquelle Neſtor fait le premier diſcours, & l'autre dans la tente d'Agamemnon où il n'y a que les chefs, & où Neſtor parle pour la ſeconde fois pour conſeiller de fléchir Achille. Dans le premier diſcours Neſtor adjouſte à l'avis de Diomede ce que Diomede n'avoit pas achevé d'expliquer. C'eſt de faire repaiſtre les troupes, de poſer des gardes ſur les bords du foſſé de peur de ſurpriſe, & il conſeille à Agamemnon de donner un repas à tous les chefs de l'armée, de les conſulter & de ſuivre le meilleur avis. Cela s'execute, on ſoupe ; aprés le ſouper on

tient un conseil; Nestor prend le premier la parole, & c'est dans le second discours qu'il conseille à Agamemnon d'appaiser Achille. M. de la M. a tout gasté en confondant & en joignant ensemble, les deux assemblées & les deux discours ; & il n'a senti aucune des beautez qu'il a si malheureusement supprimées. Je suis estonnée qu'il n'ait pas fait grace au moins à ce beau précepte que ce bon vieillard donne à Agamemnon, précepte tiré de la plus profonde philosophie : *Il faut que vous sçachiez non seulement parler avec sagesse & avec dignité, mais aussi entendre tout le monde, & déferer à celuy qui vous aura proposé ce qui est le meilleur pour vostre bien & pour le bien general de la Grece ; le bon avis, dés que vous l'aurez suivi, deviendra le vostre, & vous fera autant ou plus d'honneur qu'à celuy qui vous l'aura donné.*

Tom. 2. p. 80.

Il a encore tres mal changé le discours d'Agamemnon. Je prie le Lecteur de les lire l'un & l'autre, celuy de M. de la M. pag. 97. & celuy d'Ho-

mere, tom. 2. pag. 81. on verra l'énorme difference. Pourquoy avoir retranché ce qu'Agamemnon dit que les Peuples des Villes, qu'il donnera à sa fille en dot, *offriront tous les jours de nouveaux dons à Achille comme à un Dieu, & que gouvernez justement sous son sceptre, ils luy payeront avec joye de riches tributs.* Est-il indifferent de faire sentir que les tributs sont le prix de la justice que les Roys rendent aux Peuples? Je ne releveray point icy toutes les fautes que fait M. de la M. en ne distingant point Phœnix des Ambassadeurs, en ne marquant point qu'Odius & Eurybate suivent ces Ambassadeurs en qualité de Herauts pour rendre l'Ambassade plus solemnelle, & en supprimant du discours d'Achille ce qu'il y a de plus fort, cette noble simplicité, & cet esprit vif & pénétrant, qui à la premiere veüe de ces Ambassadeurs, luy fait deviner ce qui les améne, & l'estat où se trouvent les Grecs. Cela valoit mieux que la froide Poësie que M. de la M. substituë.

Tom. 2. p. 84.

Mais venons aux discours des Ambassadeurs & de Phœnix qui les accompagne. Les anciens ont remarqué que *dans tout ce que les Ambassadeurs disent à Achille, & dans tout ce qu'Achille leur répond, il y a une force d'éloquence admirable pour le genre judiciaire, & que jamais Homere n'a mieux fait voir que dans ce Livre, la force de son art merveilleux dans les discours politiques.* Cela ne paroist nullement dans les discours que M. de la M. leur preste. Il oste premierement tout l'art & toute la force de celuy d'Ulysse, & perd ses plus grandes beautez tant pour les choses que pour l'expression. Par exemple, les conseils que Pelée donne à Achille ne méritoient-ils pas d'estre

Tom. 2 p. 91. conservez tels qu'ils sont ! *Mon fils,* luy dit-il en l'embrassant, *Minerve & Junon vous accorderont la victoire quand elles le jugeront à propos, mais souvenez-vous de moderer vostre fierté & de reprimer vostre colere. La douceur vaut tousjours mieux que la force. Evitez les querelles, source feconde de toute sorte*

de malheurs, & croyez que la bonté & l'humanité vous feront tousjours plus honorer des Grecs que ni la dureté ni la violence. M. de la M. croit-il avoir embelli cela, en disant si froidement:

La gloire vous attend, mon fils, mais gardez-vous Pag. 101.
D'escouter les conseils d'un imprudent couroux;
Joignez à la valeur une douceur modeste;
Faites vostre devoir, les Dieux feront le reste.

Icy M. de la M. fait une parenthese tres mal entenduë pour éviter de faire un second détail des presents.

Pour mieux l'interesser, Ulysse en cet endroit,
De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Mais outre que ces deux vers ne sont pas dignes d'Homere, qui est-ce qui parle ainsi dans la tente d'Achille! Le Poëte ne peut pas intervenir là; il prendroit bien mal son temps de couper un disconrs direct. J'ay déja reproché à M. de la M. qne par ces parentheses il ruine tout ce bel épisode de l'Ambassade, & convertit l'action en recit.

La réponse d'Achille n'est pas moins gastée que le discours d'Ulysse. M. de la M. luy a osté toute cette fougue,

cette force, cette fierté qui font le veritable caractere d'Achille, & qui éclatent dans son discours. Et ce qu'il y a de plaisant, Achille répond à ce qu'Ulysse ne luy a pas dit.

Pag. 204. *Je ne confondray point mon sang avec le sien;*
Qu'il reserve à sa fille un plus heureux lien.

Que veut donc dire Achille ! Ulysse ne luy a pas dit un mot qu'Agamemnon luy offrist sa fille, & voulust l'avoir pour gendre. Il est vray qu'Agamemnon dans ses instructions avoit donné l'ordre aux Ambassadeurs de le proposer. Ulysse le fait aussi dans Homere : *Quand nous serons de retour à Argos où regne l'abondance*, luy dit-il, *vous serez son gendre, & vous tiendrez dans sa Cour la mesme place qu'Oreste son fils unique.* Mais dans M. de la M. Ulysse oublie cela tout net, & Achille ne laisse pas d'y respondre comme s'il l'avoit dit. Ne découvre-t-on pas une vraye prudence dans ce Poëte moderne, dans ce Censeur si severe & si délicat! Il prétend peut-estre que cette offre est comprise dans ce vers :

Tom. 2. p. 93.

De tous les dons offerts fait un détail adroit.

Mais cette prétention seroit tres peu sensée. L'offre de la fille d'Agamemnon meritoit bien d'estre expliquée, & cette offre ne peut estre appellé un don.

Je voudrois que tous les Lecteurs pussent lire les judicieuses refléxions que Denys d'Halicarnasse a faites pour monstrer toute l'adresse du discours de Phoenix. Ce seroit la meilleure Critique qu'on pourroit faire de celuy de M. de la M. Je me contenteray de dire qu'il a perdu toute cette adresse, toute cette insinuation qui est admirable; & qu'en supprimant les Histoires & plusieurs autres morceaux du discours de Phoenix, il a supprimé tout ce qu'il y avoit de plus fort & de plus capable d'ébranler Achille. Je ne releveray point icy toutes les imprudences de ce discours, mais je ne puis m'empescher de faire remarquer la petite negligence de M. de la M. Il fait dire par Phoenix à Achille:

Dés lors vous fistes seul ma joye & mes douleurs;
Vous devintes mon fils, je n'en connus plus d'autre.

Il semble par là que Phœnix avoit plusieurs enfants & qu'il leur préferoit Achille. Mais ce n'est point cela. Phœnix n'en avoit point, il le dit luy-mesme dans Homere : *Je pensois en moy-mesme que puisque les Dieux m'avoient refusé des enfants, j'en avois trouvé un en vous, qu'un jour vous seriez ma consolation & mon appuy.*

Tom. 2. p. 108.

Mais rien ne marque tant le grand goust de M. de la M. pour la Morale & pour la Poësie, que le peu de cas qu'il a fait du plus beau morceau de Poësie qui soit dans aucun Poëte Payen, & d'un morceau qui renferme la verité la plus instructive & la plus merveilleuse. C'est ce qu'Homere dit des Dieux qui se laissent fléchir, & des Prieres & de l'Injure qu'il personifie, & à qui il donne tous les sentiments, & tous les traits de ceux qui font l'injure, & de ceux qui ont recours aux prieres. Il n'y a rien de si noble, de si Poëtique, & de si heureusement imaginé.

Les Dieux, dit-il, *ne se laissent-ils pas fléchir; eux à qui appartiennent pro-*

prement

prement la vertu, la force & la gloire, &c. Quel poids accablant que ces paroles! Ce qui ſuit eſt encore plus fort: *Vous devez ſçavoir, mon fils, que les Prieres ſont filles de Jupiter; elles ſont boiteuſes, ridées, tousjours les yeux baiſſez, tousjours rampantes, & tousjours humiliées; elles marchent tousjours aprés l'Injure, car l'Injure altiere, pleine de confiance en ſes propres forces & d'un pied leger les devance tousjours, & parcourt la terre pour offenſer les hommes; & les humbles Prieres la ſuivent pour guerir les maux qu'elle a faits. Celuy qui les reſpecte & qui les eſcoute en reçoit de grands ſecours; elles l'eſcoutent à leur tour dans ſes beſoins, & portent ſes vœux auprés du Throſne de Jupiter. Mais celuy qui les refuſe & qui les rejette, éprouve à ſon tour leur redoutable courroux; elles prient leur pere d'ordonner à l'Injure de punir ce cœur barbare & intraitable, & de venger le refus qu'elles en ont reçeû.* J'oſe le dire, on ne trouvera nulle part une fiction plus grande, plus noble, plus Poëtique,

& plus touchante. Quel nom donner donc à celuy qui supprime un morceau d'un si grand goust, & qui ne sent pas ce qu'il perd & ce qu'il fait perdre!

Si M. de la M. a si bien gasté le discours de Phœnix, il n'a pas mieux traité la réponse que fait Achille. Il ne paroist pas avoir connu en quoy consiste sa beauté, & ce n'est qu'un verbiage peu digne d'un Poëte. Jamais Homere n'auroit mis dans la bouche d'Achille ces estonnantes paroles:

Pag. 107. *Je garde pour Atride une haine immortelle,*
Mais Jupiter luy-mesme est d'accord avec elle;
C'est luy qui me retient, & fidelle à ses loix,
Je contente les Dieux & ma haine à la fois.

Voilà une pernicieuse morale. Jupiter d'accord avec la haine immortelle d'un homme! Jupiter qui l'inspire, qui l'ordonne! Achille parle bien autrement dans l'original. Tom. 2. p. 117.

Ce Censeur n'a pas mieux connu la simplicité & la force du discours d'Ajax. Et il luy met dans la bouche des paroles non seulement insipides comme celles-cy:

Mais vous, plus fier encor du dépit qui nous brave. Pag. 108.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ! mais encore des paroles peu ſenſées, comme l'imprécation par laquelle il finit, & dont j'ay desja parlé dans la Critique du Diſcours.

La derniere reſponſe d'Achille eſt encore toute défigurée. Achille auroit-il jamais dit :

Cet Ajax qui murmure,
Sçauroit-il mieux que moy pardonner une injure?

M. de la M. ſupprime les libations qu'Ulyſſe & Ajax font dans la tente d'Achille avant leur départ, comme ſi cela n'eſtoit d'aucune inſtruction. Il ſupprime aprés cela la reſponſe qu'Ulyſſe fait à Agamemnon de la part d'Achille, & le rapport du ſuccés de ſon voyage. Il ſe contente de dire :

Ulyſſe leur annonce
Du Heros irrité l'inflexible réponſe.

Comme ſi cette reſponſe n'eſtoit pas aſſez intereſſante pour eſtre rapportée.

Enfin pour comble, M. de la M. gaſte entierement le diſcours fougueux

& noble de Diomede, afin qu'il n'y ait rien dans tout ce Livre qu'il n'ait eu la gloire de gaster. Ce discours de Diomede a pourtant tousjours parû si beau, que de grands Hommes en ont emprunté des traits pour animer leurs discours. Qu'y a-t-il de plus grand que cecy! *Grand Roy, dont nous reconnoissons icy les ordres suprêmes, plust aux Dieux que vous n'eussiez pas prostitué au Fils de Pelée vos prieres & vos dons. Il est naturellement fier & orgüeilleux, & vous n'avez fait qu'augmenter sa fierté. Laissons-le là sans nous informer s'il part ou s'il demeure, &c.*

Il donne ensuite ses conseils, il dit qu'on fasse repaistre les troupes, & qu'on se prépare à la bataille pour le lendemain. M. de la M. tres insensible à ce naturel simple & noble, nous dit avec un esprit guindé:

Pag. 109. *Mais Diomede enfin, plus sensible au mépris,*
Laissons, dit-il, laissons un regret inutile;
Et que nostre valeur nous tienne lieu d'Achille;
Que demain les Troyens renversez sous nos coups,
Puissent à chaque instant le retrouver en nous.

Voilà comme ce Poëte ſe joüe du grand ſens d'Homere, & luy ſubſtituë ces pointes qu'on pardonneroit à peine à un Eſcolier.

EXAMEN
DU LIVRE SEPTIE'ME.

Mr. de la Motte a dit en parlant d'Hector:

Plein de ce fol orgüeil qu'enfante le ſuccés.

Il reconnoiſt donc qu'il y a un orgüeil qui ne laiſſe pas d'eſtre fou, quoy qu'il ſoit enfanté par les ſuccés. Comment appellera-t-on donc l'orgüeil de ce nouveau Poëte, cet orgüeil que certainement le ſuccés n'a point enfanté! On ne peut pas luy donner de nom. Dans le Livre précedent il a eſtropié trois Livres d'Homere, le VII. le VIII. & le IX. ſon orgüeil quoy que peu heureux, croiſt dans celuy-cy, il y en eſtrangle ſix : le X. le XI. le XII. le XIII. le XIV. & le XV. Cette audace mérite de nous arreſter un moment. Il

passe en huit vers tout le x. Livre qui est pourtant précieux, car il contient une infinité de beautez charmantes; je m'estonne qu'un Poëte comme luy qui doit avoir quelque sentiment de la grande Poësie, ait pû se résoudre à les passer. Par exemple tout au commencement de ce Livre il y a une image la plus sublime qu'on puisse imaginer; Agamemnon affligé & prest à donner une bataille, est comparé à Jupiter qui se prépare à inonder la terre, ou à exciter des guerres: *Comme lorsque le Maistre du Tonnerre se prépare à inonder la terre d'un déluge de pluyes, ou à la couvrir de gresle, ou de monceaux de neige, qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il est prest à souffler les guerres funestes, on voit les esclairs se suivre sans relasche, & traverser les cieux; les soupirs qu'Agamemon poussoit sans cesse du fond de son cœur, se suivoient de mesme, & il estoit dans une continuelle agitation.* C'est dans ce Livre qu'Homere descrit la marche de Diomede & d'Ulysse, que les Grecs

Tom. 2, p. 125.

envoyent espions pendant la nuit dans le Camp des Troyens, & celle de l'insensé Dolon envoyé pour le mesme dessein par les Troyens dans le Camp des Grecs. Cela est descrit d'une maniere si admirable, qu'on ne croit pas lire cette aventure, on croit la voir & estre avec eux. Je me souviens qu'un jour j'en lûs un crayon à M. de la Fontaine, il en fut si charmé, qu'il soustenoit que c'estoit le chef-d'œuvre d'Homere. C'est pourtant ce que M. de la M. trouve fort chetif. Il aime mieux nous dire à sa maniere :

Ils égorgent Rhesus, & frappent un grand nombre Pag. 111.
De ses plus braves chefs, compagnons de son ombre.

Ce *Compagnons de son ombre* est si bien placé & si joliment dit !

Le XI. Livre est un des plus forts d'Homere, je croy mesme qu'aprés le XXI. c'est celuy où le Poëte a fait les plus grands efforts, & jetté le plus de Poësie. C'est là aussi qu'il descrit la bataille & les exploits d'Agamemnon. Il n'y a point de page qui ne soit enrichie d'i-

mages magnifiques & ſublimes. L'armure d'Agamemnon & celle d'Hector y ſont peintes avec des traits qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer. On y voit les deux armées ſe ranger en bataille, & ſe charger enſuite avec une égale fureur. Tous les Heros y ſont déſignez par des traits ſublimes qui marquent la grandeur & l'élevation de l'eſprit du Poëte. Par exemple, ce qu'il dit d'Ajax qui ſe retire devant Hector : *Tantoſt il tourne teſte, & jettant l'effroy parmi ſes ennemis, il arreſte leurs phalanges, tantoſt il continuë ſa retraite, & par ſa contenance tousjours fiere & tousjours menaçante, il les empeſche de s'approcher des vaiſſeaux : il marche de la ſorte entre les deux armées, couvrant l'une & repouſſant l'autre.* Peut-on rien imaginer de plus grand pour un Heros qui fuit. Je le dis encore, tout ce Livre eſt plein de choſes dignes d'admiration. Cependant M. de la M. n'en fait aucun compte, il paſſe tout ce Livre en cinquante vers, & quels vers! Il n'a pas conſervé un ſeul trait d'Homere;

Tom. 2. p. 201.

à la bonne heure, cela ne marque que son grand goust pour les beautez de la Poësie; mais voicy ce qui marque la profonde connoissance qu'il a de l'art, c'est qu'il supprime entierement l'épisode qui fonde & qui amene le dénoüement du Poëme. C'est la blessure de Machaon. Car Achille voyant de son quartier Nestor qui ramene sur son char un blessé, envoye Patrocle pour sçavoir qui est ce blessé. Patrocle arrivé dans la tente de Nestor, apprend que c'est Machaon. Nestor se sert de l'occasion pour exhorter Patrocle à tascher de porter Achille à prendre les armes, ou du moins à l'envoyer tenir sa place dans le combat, à luy donner ses troupes, & à luy permettre de se revestir de son armure. Patrocle excité par ses conseils, le quitte pour se rendre auprés d'Achille. En s'en retournant il rencontre Eurypyle blessé, il ne l'abandonne point, il le ramene dans sa tente, & pendant qu'il s'arreste à le penser luy-mesme, il est tesmoin de l'attaque des retranchements, & voit par

là qu'il n'y a d'autre ressource pour les Grecs, que de porter Achille ou à combattre, ou à luy prester ses armes.

M. de la M. comprend si peu cet art, qu'il fait une chose fort estrange au commencement du Livre suivant, comme nous le verrons tout à l'heure. Voicy trois ou quatre de ces vers dont ce Poëte nouveau croit payer les beautez charmantes dont il nous prive :

Pag. 112.
Ils s'attaquent ; desja la meslée est affreuse ;
Desja des plus hardis la mort a triomphé ;
C'est moins un premier choc qu'un combat échauffé.

Cela n'est-il pas bien sublime, *la meslée est desja affreuse, & c'est moins un premier choc qu'un combat échauffé !*

Quand Agamemnon se retire blessé, voicy la belle chose qu'il dit à ses troupes :

Pag. 113.
Je mourray trop content, si ma mort vous anime ;
J'ay fait ce qu'exigeoient & ma gloire & mon rang ;
Suivez, pour triompher la trace de mon sang.

N'est-ce pas une grande idée, *suivez la trace de mon sang pour triompher !* Mais comme Agamemnon va se retirer, il

y aura bientost plus de traces de sang du costé des vaisseaux que du costé des ennemis. Je suis estonnée qu'un homme qui se vante de corriger & d'embellir Homere, nous donne une pareille Poësie.

Le XII. Livre est encore d'une grande force. Si dans le XI. Homere a admirablement bien réüssi à peindre les exploits d'Agamemnon, il ne réüssit pas moins heureusement dans le XII. à peindre ceux d'Hector qui force les retranchements. On ne trouvera nulle part une Poësie plus admirable, plus variée, plus vive. Quand il n'y auroit que l'image qu'Homére fait d'abord d'Apollon, de Neptune & de Jupiter qui se joignent pour abolir les vestiges de la muraille des Grecs, il y a dans cette peinture une force, une magnificence & un fracas que rien n'égale. Ce Livre est varié de plus par des conseils, par des prodiges, & par des actions d'une valeur plus qu'Heroïque; par des comparaisons, qui en marquant l'estenduë & la fecondité du genie

d'Homere, marquent en mesme temps sa sagesse & sa grande justesse; & par des discours pleins de force & de sens. C'est dans un discours d'Hector qu'est cette belle sentence, *Le meilleur de tous les Augures, c'est de combattre pour sa Patrie*. M. de la M. ne fait pas cas de cela. Il le regarde comme chose peu précieuse, & ce qu'il y a de bien merveilleux & qui marque une grande sagesse, c'est qu'il supprime icy cette sentence qui y est à sa place, & qu'il la transporte dans son IX. Livre qui tient lieu du XVIII. Livre d'Homere, où elle ne convient nullement. On verra là ma Remarque. La valeur des deux Lapithes qui deffendent une porte contre un bataillon Troyen, & qui est décrite avec des traits admirables; celle de Sarpedon, & les grandes choses que ce Heros dit à Glaucus; l'effort d'Hector qui enfonce une des portes, & qui entre dans les retranchements, semblable à un tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre, tout cela est pitoyable aux yeux de M. de la M. Il passe tout

ce Livre en quarante-ſix vers, tous dignes de ce nouveau Poëte, & qui marquent un grand gouſt.

Les foſſez ſont bientoſt comblez de funerailles; Pag. 114.
Pluſieurs tombent mourants, qui s'eſtiment heureux
D'aider leurs compagnons à s'élever ſur eux.

Voilà tout ce qui s'y peut faire, & l'Heroïſme ne peut pas aller plus loin que d'eſtre ravi en mourant, de ſervir d'eſchelon aux autres pour monter à l'aſſaut.

La mer blanchit d'écume, & l'horrible tempeſte Pag. 115.
Des paſles matelots environne la teſte.

Voilà qui eſt heureuſement imaginé, *une tempeſte qui environne la teſte des Matelots.* Cela ne doit-il pas nous conſoler de toutes les beautez que M. de la M. nous fait perdre!

Le XIII. Liv. eſt digne des deux autres, il ſemble meſme qu'Homere trouve en luy de nouvelles reſſources pour ſe rendre plus grand. Ce Poëte deſcrit la ſuite du combat aprés les retranchements forcez. Neptune ſous la forme de Calchas excite les deux Ajax; en-

ſuite ſous la figure d'un des Generaux, il ranime un grand nombre de braves guerriers ; le combat recommence avec une nouvelle furie ; Jupiter & Neptune diviſez rallument l'ardeur des combattants. Idomenée fait des actions d'une valeur inoüye. Enée combat contre luy. Menelas ſe bat contre Helenus. Les Troyens ſont repouſſez à l'aiſſe gauche. Mais Hector ſouſtient & conſerve ſon avantage à l'aiſſe droite. Jupiter envoye un ſigne favorable aux Grecs. Ce ſigne n'épouvante point Hector, il continuë ſes attaques. Tout cela eſt deſcrit avec une force de Poëſie ſi admirable, que Longin a tiré de ce Livre pluſieurs paſſages dont il fait voir la ſublimité ; comme celui-cy où Homere parlant de Neptune, dit : *Reveſtu de ſes armes les plus brillantes il attele ſon char, y monte, & prenant les guides, il pouſſe ſur la plaine liquide ſes chevaux infatigables & plus legers que les vents. Les peſantes baleines ſortent de leurs grottes profondes, & ſautant au tour de ce Dieu, elles rendent hom-*

Tom. 2. p. 255.

mage à leur Roy. De joye la mer s'ouvre devant luy & applanit ses ondes. Le char vole avec tant de legereté, que le flot écumeux ne moüille pas mesme l'essieu. Le discours que ce Dieu fait aux Ajax, & celuy qu'il fait ensuite aux autres Officiers Grecs, sont d'une éloquence veritablement divine; les images & les comparaisons y sont abondantes, & d'une force & d'une évidence qui ravit. Par exemple, la description des troupes Grecques qui attendent l'attaque d'Hector: *Les rangs sont si serrez que les picques soustiennent les picques, les casques joignent les casques, les boucliers appuyent les boucliers, & que les brillantes aigrettes flottent les unes sur les autres, comme les cimes touffuës des arbres d'une forest.* La comparaison qui suit d'Hector comparé à un orgüeilleux rocher qu'un torrent impetueux a détaché du sommet d'une montagne, &c. est parfaitement belle. Celle de tant de troupes acharnées au combat les unes contre les autres, & qu'il compare à ces tourbillons de poudre, que de violen-

Tom. 2. p. 257. 259.

Pag. 262.

tes tempestes excitées par des vents contraires, poussent & confondent, ne
Tom. 2. p. 274. l'est pas moins : *C'est ainsi*, dit-il, *que l'esperance, la crainte, la rage, le desespoir avoient rassemblé dans un seul espace tous ces fiers combattants acharnez les uns contre les autres. La mort regne dans tous les rangs, l'horreur augmente, & ce grand nombre de casques, de boucliers, de cuirasses, d'espées & de picques qui se meslent & se heurtent, jettent un esclat d'airain que l'œil ne peut soustenir.* L'image qu'il donne des Troyens ne céde point à ces deux-là ;
Pag. 303. *Tous ces Guerriers marchent semblables à une horrible tempeste qui du sein des nuées entr'ouvertes par les foudres de Jupiter irrité, fond sur la terre, couvre la mer, & agite les flots, qui s'eslançant comme des montagnes, & blanchissant d'écume, s'amoncelent & se poussent avec un effroyable mugissement; tels les Troyens se pressent les uns les autres, & tout brillants de l'esclat de leurs armes, ils marchent sous leurs Chefs.* Quelle idée ne devons-nous pas avoir de M. de la

M. qui trouve toute cette Poëſie indigne de ſes regards, & qui paſſe en ſeize vers tout ce Livre ſi admirable.

Enfin aprés avoir paſſé ces quatre beaux Livres en 124. vers, il arrive au XIV. auquel il s'arreſte davantage, & dont il remplit le reſte de ſon VII.e Livre. La ceinture de Venus luy a parû un morceau digne de ſa Poëſie. Et il a eſté ſi content de ſon imitation, qu'il n'a pas craint de dire que ſa ceinture de Venus eſtoit plus belle que celle d'Homere. Nous allons voir combien il s'abuſe dans cet orgüeil.

Homere n'a pas employé tout ſon XIV. Livre à la deſcription de cette ceinture, & au recit de la tromperie de Junon. Il ne perd point ſon ſujet de veûë. Neſtor entendant le bruit des combattants, ſort de ſa tente pour voir ce qui ſe paſſe, il voit les Grecs plier, il voit la muraille abattuë, il s'avance & rencontre les Roys Diomede, Ulyſſe & Agamemnon qui avoient eſté bleſſez, & qui eſtoient ſortis de leurs vaiſſeaux pour voir où en eſtoit la ba-

taille. Ils parlent enſemble, & cherchent ce qui eſt le plus expedient dans l'extremité où ils ſe trouvent. Tous les diſcours que tiennent Neſtor, Agamemnon, Ulyſſe & Diomede, ſont d'une éloquence tres forte. Et Diomede donne un avis digne de luy, c'eſt d'aller tout bleſſez qu'ils ſont, encourager les troupes, & ſouſtenir le combat. Ils marchent, Neptune les accompagne, & par un cri terrible il rallume le courage des Grecs. Junon le reconnoiſt aux grands effets qu'il produit dans les bataillons, elle en eſt ravie ; mais en meſme-temps elle apperçoit ſur le haut du Mont-Ida Jupiter qui roule dans ſa teſte des deſſeins qui la rempliſſent de crainte. Auſſi-toſt elle cherche les moyens de ſurprendre ce Dieu. Noſtre Poëte Moderne ne s'arreſte pas à ces petites choſes qu'Homere a crû neceſſaires pour amener cet épiſode merveilleux, & à l'expoſition deſquelles il employe le tiers de ce XIV. Livre. Et il paſſe tout d'un coup ſans aucun milieu, à Junon qui voit Nep-

tune encourager les Grecs, & Jupiter machiner quelque chose contre eux. Alors, dit-il,

Un dessein s'offre, est pris, s'arrange & s'execute. Pag. 117.

Il ne pouvoit pas mieux entrer en matiere que par un si beau vers. Que ne promet point un tel début! mais avant que d'examiner la Poësie de M. de la M. arrestons-nous un moment à considerer celle d'Homere. Ce Poëte pour délasser son Lecteur, comme je l'ay marqué ailleurs, imagine icy un épisode plein d'amour, qui fait un effet merveilleux dans sa Poësie, & cet épisode ne laisse pas d'estre moral, comme je l'ay fait voir en son lieu. Homere traite ce sujet avec la galanterie la plus fine, & en mesme-temps avec toute la sagesse d'un Poëte Philosophe. Junon se lave, se parfume, & se pare de tous les ornements les plus capables de relever sa beauté, & il ne faut pas douter que ce Poëte ne peigne icy les usages de l'Ionie, où le luxe, la mollesse, & la magnificence estoient sur le Throne. Aussi le Spartiate Megillus

avoüe dans le III. Liv. des Loix de Platon, *qu'Homere s'introduit fort dans son Pays, quoy que par-tout il peigne, non la vie*, c'est-à-dire les mœurs & les usages, *de Lacedemone, mais celle d'Ionie.* Et pour faire voir que la beauté seule ne suffit pas si elle n'est accompagnée des graces que la Mere des amours peut seule donner, le Poëte feint que cette Déesse va demander à Venus sa ceinture, cette ceinture mysterieuse qui par un enchantement tout divin opere les plus grandes merveilles; car pour charmer Jupiter, pour le provoquer à un doux sommeil, & pour endormir sa prévoyance & sa sagesse, elle a besoin de tous les charmes & de tous les attraits les plus séduisants. Cela est descrit dans Homere avec toute la noblesse convenable à un aussi grand dessein, qu'est celuy de surprendre Jupiter, & de faire triompher les Grecs. Aprés avoir lû Homere, si on lit M. de la M. au lieu de cette simplicité naturelle & noble, & de ce style majestueux, on ne trouve qu'une affectation vicieu-

ſe & un ſtyle plat à force d'eſtre recherché. *Les yeux de la Déeſſe s'arment des regards les plus doux : Elle veut que l'adreſſe & la magnificence ſervent la puiſſance de ſes traits. De ſa ſuperbe robe, des éclats ébloüiſſants ſe reſpandent dans l'air.* Mais ce n'eſt pas-là tout. Ce nouveau Poëte preſte à Homere d'autres gentilleſſes. Dans Homere Junon va emprunter la ceinture de Venus pour eſtre mieux en eſtat de charmer ſon mary. M. de la M. luy donne bien un autre motif, c'eſt une jalouſie de femme. Junon s'eſtant renduë auſſi belle qu'elle eſtoit le jour qu'elle diſputa le prix de la beauté, ſent reveiller ſon ancienne jalouſie :

Mais ce n'eſt pas aſſez, la jalouſe Immortelle Pag. 117.
Se ſouvient que ce jour Venus eſtoit plus belle ;
De ſa rivale meſme, elle veut obtenir
De quoy venger l'affront qu'elle eût à ſouſtenir.

Venus qui n'eſt pas ſotte, & qui d'ailleurs eſt deffiante comme une coquette, s'en apperçoit, & luy répond :

Que ne pourriez-vous pas, meſme ſans mon ſecours, Pag. 118.

Dit-elle ! Ah ! vous m'allez enlever les amours !
Je ne le cele point, vostre beauté m'allarme.

En effet, ce que Junon souhaite, & que Venus craint, arrive sur l'heure mesme. Junon n'a pas plustost la ceinture, qu'on ne sçait plus laquelle de ces deux Déesses est Venus :

Pag. 119.
Junon n'estoit que belle, elle devient charmante.
Les graces & les ris, les plaisirs & les jeux,
Surpris, cherchent Venus, doutent qui l'est des deux.

Cette gentillesse & cette petite pointe de Madrigal ne siéent-elles pas bien dans le Poëme Epique, & sur-tout dans un moment si vif, où il s'agit d'un dessein si grave & si important ! Mais voyons le tissu de cette ceinture. Homere nous dit que *c'estoit un tissu admirablement diversifié. Là se trouvoient tous les charmes les plus seducteurs, les attraits, l'amour, les desirs, les amusements, les entretiens secrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage qui insensiblement surprend l'esprit & le cœur des plus sensez.* Et voilà le miracle, voilà l'enchantement que tout cela

se trouve dans une ceinture. M. de la M. philosophe icy mal à propos:

Ce tissu, le symbole & la cause à la fois,
Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses loix.

Que signifie cette speculation si profonde! D'ailleurs il perd presque tout le miracle & tout l'enchantement, en imputant à cette ceinture des effets que les femmes attribüent tous les jours à des parures & à des ornements qui ne sont nullement miraculeux, & où il n'y a nul enchantement.

Enfin rien n'est plus mal imaginé que d'avoir attribué aux refus, ce qu'Homere dit du *charmant badinage.*

Ces refus attirants, l'écüeil des sages mesmes.

Je n'examineray point icy ce que Junon dit au Sommeil, ni ce que le Sommeil luy répond, quoyque l'expression en soit fort extraordinaire, car qui est-ce qui a jamaisdit, *Mon peril passé me deffend l'imprudence de faire une pareille chose!*

Non, mon peril passé m'en deffend l'imprudence. Pag. 126.

Mais je ne sçaurois m'empescher de blasmer M. de la M. d'avoir fait agir la

ceinture sur le Sommeil en faveur d'une des Graces :

Dés longtemps Pasithée objet de ton ardeur . . .
Ce nom & la ceinture enflammerent son cœur.

Homere pour nous empescher de donner dans cette opinion, a fait sagement refuser d'abord par le Sommeil ce que Junon luy demande ; marque seure que quand il se rend, ce n'est pas par la vertu de la ceinture qui agit sur luy.

Ce que Jupiter dit à Junon me paroist bien indigne de ce Dieu :

Pag. 122.
L'Ocean va vous voir, chere sœur, chere épouse,
Dit-il, de son bonheur que mon ame est jalouse !
Que de charmes nouveaux ! l'Amour est avec vous !
A vostre seul aspect, j'en ay senti les coups.

Je ne sçaurois m'empescher de m'escrier,

Voilà pour Jupiter un langage bien fade !

Ce qu'il adjouste est encore pis,

Le soin de l'Univers est sorti de mon ame.

Homere a pu nous faire voir Jupiter endormi quelques moments, mais jamais il ne luy auroit fait tenir un si estrange

eſtrange langage. Cet aveu que ſa paſſion à banni de ſon ame le ſoin du monde, eſt trop fort.

La fin de cette aventure eſt trés froide dans M. de la M. Ce n'eſt pas la bienſéance qui l'a retenu, car il s'exprime bien moins ſagement qu'Homere; mais comment a-t-il pû ne pas ſentir la beauté de l'image qu'Homere fait icy & la force de cette Poëſie! *En meſme temps la terre fait ſortir de ſon ſein un tendre gazon. Le delicat lotos, le ſafran parfumé, l'agréable iacynthe naiſſent à l'envi ſous ces Divinitez; un nuage d'or les couvre; & une brillante roſée rafraichiſſant les airs, diſtile de toutes parts. Ainſi le Pere des Dieux & des hommes dormoit tranquillement ſur le plus haut ſommet du Mont Ida, la teſte de la Déeſſe nonchalamment penchée ſur ſon ſein immortel.* M. de la M. nous dédommage-t-il de cette Poëſie, en nous diſant froidement,

Le mont qui s'en émeut, ſe couronne de fleurs.

Il abrege malheureuſement la fin de ce Livre, & ſupprime la harangue

que Neptune fait aux troupes, quoyque ce soit sur cette harangue que Plutarque a fait des reflexions tres sages & tres utiles. Mais ce qui est précieux pour Plutarque, ne l'est pas pour ce nouveau Poëte, qui a des idées bien plus justes du parfait.

Homere fait icy une image admirable pour peindre le combat qui recommence entre les Grecs conduits par Neptune, & les Troyens menez par Hector. Je ne sçaurois m'empescher de la remettre devant les yeux du Lecteur : M. de la M. ne sçauroit pas se plaindre de moy ; je ne luy fais pas l'injustice d'opposer à ses vers les vers d'Homere, cela seroit trop inégal, car il n'y a point de vers qui puissent se soustenir contre ceux de ce grand Poëte, je ne leur oppose que ma Prose qui est bien inferieure à l'original. *Cependant l'intrepide Hector range ses bataillons. Le Dieu de la mer & ce Prince marchant fierement l'un contre l'autre, vont engager un sanglant combat, Neptune pour donner la victoire aux Grecs,*

& Hector pour couvrir de gloire ses Troyens. La mer irritée, pour servir son Roy, inondant ses rivages, se répand autour des tentes & des vaisseaux. Les deux armées se chocquent avec de grands cris. Ni les flots de la mer les plus agitez par les violents souffles du Borée ne se brisent avec tant de bruit contre le rivage, ni le plus terrible embrasement qui s'éleve dans le fond d'une valée & qui ravage une forest, ne répand au loin un son si éclatant & si affreux ; ni enfin les vents les plus mutinez & les plus furieux ne battent avec un mugissement si horrible la cime des arbres qui resistent à leurs efforts.

Voilà une Poësie magnifique qui se fait sentir, & voicy comme M. de la M. nous la renduë :

Les deux Camps sont meslez ; & dans le choc fatal, *Pag. 124.*
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre est le bruit des flots que l'orage sousleve ;
Du tonnerre sortant du nuage qu'il créve ;
Des rapides torrents tombant du haut des monts ;
Et des vents opposez luttants dans les vallons.

Homere est-il embelli!

Dans le discours tres mutin que Neptune tient à Junon il y a une chose assez plaisante. Junon l'a exhorté à ceder à Jupiter au moins par prudence; que répond à cela Neptune!

Pag. 126. *Eh bien, dit-il, cedons. Mais s'il pardonne à Troye,*
Plus de prudence alors, ma fureur se deploye.

De sorte que voilà Neptune qui declare qu'il n'écoutera plus la prudence, & qu'il fera des folies, si Jupiter veut épargner Troye. Cela est-il bien sensé!

C'est dans ce xv. Liv. qu'Homere peint la valeur & les exploits d'Hector avec des traits admirables & pleins de feu. Tom. 2. p. 382. On peut les voir mesme dans ma Traduction. M. de la M. supprime tout cela & nous donne six vers d'un froid à glacer:

Pag. 127. *Dans les rangs ennemis seul il se précipite,*
Leur fuite le rebute, & leur valeur l'excite.

Voilà des antitheses bien merveilleuses & placées bien à propos; *fuite* & *valeur* dans les mesmes troupes, & le mesme homme *excité* & *rebuté*.

Dans les cinquante derniers vers de ce VII. Livre. M. de la M. estropie tout le XV. Livre d'Homere. Voilà donc six Livres réduits à un seul. C'est ainsi que ce grand Poëte se joüe de ce que les Muses ont jamais produit de plus parfait. Un divertissement pour moy, c'est de comparer ce qu'Homere fait dire à ses personnages avec les discours que M. de la M. leur fournit. Par exemple, dans Homere Jupiter voyant à son reveil le terrible effet de la surprise que Junon luy a faite, luy parle d'un ton tres severe, & rappelle la memoire des chastiments dont il a sçû autrefois la punir. M. de la M. qui a voulu éloigner toute idée de violence, & qui, comme l'Autheur du *Clovis*, ne trouve pas bon que Jupiter batte sa femme, change tout cela, & fait parler Jupiter d'un ton peu convenable à la majesté de ce Dieu :

Mon amour vous pardonne, effet de la ceinture, *Pag. 125.*
Mais ne l'outragez plus si vous voulez qu'il dure.

Tout ce XV. Livre d'Homere est d'une beauté charmante, tant par les

traits d'une Poësie merveilleuse, que par les choses sensées & solides dont il est rempli. Mais M. de la M. n'en est point touché. Il fait que c'est Junon qui va porter à Neptune les ordres de Jupiter; c'est trop ravaler cette Déesse. Dans Homere Jupiter ordonne à Junon de monter au ciel, & de commander à Iris & à Apollon de venir le trouver. Junon obéït, Iris & Apollon se rendent sur le Mont Ida, & Jupiter leur donne ses ordres.

Dans le Poëme François Neptune tient un discours tres insolent & tres outré, mais je passe tout cela; je passe encore toutes les beautez de la Poësie que M. de la M. a perduës, quoyque pourtant toutes ces grandes beautez qui éclatent dans ce Livre, deûssent estre de quelque prix aux yeux d'un Poëte comme luy, je vais au moral; ce qu'Iris dit à Neptune pour le ramener, & pour luy faire voir l'avantage du droit d'aisnesse: *C'est souvent une mar-* Tom. 2. p. 357.
que de grandeur & de force que de changer; vous n'ignorez pas que les noires

Furies ſuivent tousjours les aiſnez, pour venger les outrages que leur ſont leurs freres. Cela n'eſtoit-il pas aſſez précieux pour eſtre conſervé ! Ce que Neptune reſpond: *C'eſt un grand avantage quand ceux qui nous portent des ordres, ſont capables de nous donner en meſme-temps de ſages conſeils.* Cela ne devoit-il pas eſtre de quelque prix devant un homme ſenſé comme M. de la M.

Le portrait qu'Homere fait de Periphetes fils de Coprée, & la difference qu'il met entre le Pere & le fils, méritoient, à mon avis, l'attention d'un homme qui ſe picque d'aimer la Morale, & qui reproche à Homere de n'en avoir pas aſſez :

Periphetes, dit-il, *eſtoit fils du fameux Coprée, qui portoit à Hercule les ordres injuſtes du Roy Euryſthée, & autant que Coprée s'eſtoit rendu mépriſable par cet affreux miniſtere, autant ſon fils s'eſtoit rendu recommandable par toutes ſortes de vertus. Diſtingué par ſa valeur, il égaloit les plus ſages de Mycenes par ſa prudence.* N'eſt-ce rien

qu'un Poëte Payen qui enseigne qu'un homme se deshonore en prestant son ministere à un Prince injuste, quoy-qu'il ne fasse que porter ses ordres. Plus je lis ce xv. Livre, plus je suis estonnée de l'audace & du goust de M. de la M. qui a osé retrancher tant de choses précieuses, & des beautez si admirables, & qui n'a pas dit un seul mot de l'attaque des Vaisseaux qui est si admirablement décrite dans ce Livre, & qui fonde le dénoüement, comme nous les verrons dans la suite.

La comparaison qu'Homere fait d'Ajax qui alloit sur tous les vaisseaux, & passoit rapidement de l'un à l'autre pour les deffendre, avec un Escuyer habile qui manie en mesme-temps quatre chevaux, & qui les poussant à toute bride dans une course qu'on a reglée, saute legerement de l'un sur l'autre, & vole avec eux, est assez singuliere pour avoir deû estre conservée.

Je finiray l'examen de ce VII. Livre par cette refléxion, qu'il faut qu'un homme qui veut estre Poëte, tasche,

s'il se peut, de ne point faire de fautes contre les Arts dont il s'avise de parler. M. de la M. ne paroist pas mieux instruit de la Chasse que de la nature du Poëme Epique, quand il dit :

Tels que d'ardents Limiers par le Cor excitez, Pag. 126.
Suivent à longs abois les Daims épouvantez.

Il y a trois fautes dans ces deux vers. J'ay oüy dire que les Limiers *ne sont point excitez par le cor ; qu'ils ne suivent point à longs abois* la beste ; qu'on ne s'en sert que pour la détourner & la lancer quand on la veut courir, & qu'on les tient tousjours au trait. Mais, comme dit fort bien Aristote, les fautes qu'un Poëte fait contre un autre Art que le sien, sont pardonnables, il n'y a que celles qu'il fait contre l'Art de la Poësie, qu'on ne peut jamais pardonner, car ce sont celles qui l'empeschent d'estre Poëte. M. de la M. nous fournit une assez riche matiere de ce costé-là.

EXAMEN
DU LIVRE HUITIE'ME.

Mr. de la M. en abregeant Homere, s'est flatté d'avoir rapproché les parties essentielles de l'action, de maniere qu'elles forment dans son Abregé un tout plus regulier & plus sensible. J'ay desja fait voir combien il s'est abusé; mais en voicy une nouvelle preuve, que les deux premiers vers de ce Livre viennent nous fournir.

Pag. 129.
Ainsi, sur les vaisseaux, regnoit l'horreur des armes;
Patrocle aux maux des Grecs donne un torrent de larmes.

Qu'Homere commence son XVI. Livre par ces paroles : *Ainsi les Grecs & les Troyens combattoient avec furie pour le vaisseau de Protesilas*, cela est à sa place, car il a descrit l'attaque des vaisseaux dans le Livre précedent avec beaucoup d'estenduë & de force, & on ne desire rien. Mais M. de la M. qui a

ſupprimé tout ce combat, & qui s'eſt contenté de nous dire à la fin du VII. Liv. qu'*Hector a pouſſé les Grecs ſur leurs nefs, & que les deux Camps font voir l'eſperance, luttant contre le deſeſpoir*, comment peut-il commencer ce VIII. Livre en diſant,

Ainſi ſur les vaiſſeaux regnoit l'horreur des armes.

Ces paroles font deſirer ce qui manque, & que ce nouveau Poëte ne nous a pas dit; & on ne peut s'empeſcher de ſentir que la deſcription de cette attaque des vaiſſeaux eſtoit une partie neceſſaire. A la bonne heure M. de la M. a cru que ce ſeul mot qu'il a dit ſuffiſoit. Mais ces pleurs de Patrocle d'où viennent-ils? Ils n'ont icy nul fondement, parce que M. de la M. a ſupprimé l'épiſode de Patrocle envoyé par Achille pour ſçavoir qui eſtoit le bleſſé que Neſtor ramenoit, comme je l'ay dit ſur le Livre précedent. Au lieu que ces larmes ſont tres bien fondées dans Homere. Car Patrocle, aprés avoir quitté Neſtor, & s'en retournant pour rendre compte à Achille de ce que ce

ſage vieillard luy avoit dit, rencontre Euripyle bleſſé, qui luy confirme ce que Neſtor luy a dit, & qui l'aſſeure qu'il n'y a plus d'eſperance pour les Grecs, que les plus braves Capitaines ont eſté emportez bleſſez, que les retranchements vont eſtre forcez, & tous les Grecs paſſez au fil de l'épée. Pendant qu'il s'arreſte auprés de luy, & qu'il applique ſur ſa playe un appareil pour calmer ſes douleurs, il voit les Troyens maiſtres des retranchements s'avancer vers les vaiſſeaux ; alors penetré de douleur, il quitte Eurypyle, comme Homere a grand ſoin de nous le marquer dans le xv. Livre, va retrouver Achille, & ſe preſente devant luy fondant en larmes. Voilà donc ſes larmes fort juſtes & fort bien amenées. Mais dans M. de la M. on ne ſçait d'où elles viennent, car il n'eſt point ſorti du quartier d'Achille, il n'a rien veû, & il ne peut pas dire comme dans Homere que ſes larmes ſont juſtes, que les Grecs ſont réduits à la derniere extremité, & que les plus vaillants de l'armée ſont

hors de combat. Voilà comme M. de la M. rapproche les parties eſſentielles de l'action, en oſtant les milieux qui ſont ſi neceſſaires pour en faire un tout regulier & parfait. Je ne ſçay s'il reconnoiſtra que ce qu'il a ſupprimé manque à ſon Poëme; mais il ne ſçauroit s'empeſcher de ſentir qu'il eſt tres neceſſaire à l'original.

Tout ce qu'il y a de plus précieux dans ce Livre, tant pour l'expreſſion, que pour les ſentiments M. de la M. l'a entierement gaſté, ou ſupprimé comme inutile. On n'a qu'à comparer les diſcours de Patrocle & ceux d'Achille, on verra que toute l'adreſſe, & toute la grandeur en ſont perduës, & que M. de la M. ne les a pas ſeulement ſenties. Au lieu de ces grandes beautez, il nous donne des vers qu'on ne peut lire.

Achille en envoyant Patrocle au combat à la teſte de ſes troupes, aprés avoir mis luy-meſme ſes troupes en bataille, fait des libations à Jupiter, & accompagne ſes libations d'une priere tres noble & tres digne de luy. M. de la M.

la ſupprime comme une choſe vile, & comme s'il eſtoit indifferent de voir ce caractere fougueux & intraitable s'acquitter juſqu'à certain point des devoirs de la Religion. Mais s'il ne vouloit pas la conſerver comme priere, il devoit au moins faire grace à ce point d'Antiquité, qui nous fait voir dés ce temps-là des Preſtres qui par l'auſterité de leur vie taſchoient de ſe rendre agréables à leurs Dieux, en couchant à terre, & en renonçant au bain. Voicy le commencement de la priere d'Achille : *Puiſſant Jupiter, qui habitez loin de nous au deſſus des Cieux, Roy des Pelaſges qui vous ont fondé un auguſte Temple dans la glaciale Dodone, où les Selles, divins Miniſtres de vos Oracles, vous offrent continuellement leurs parfums, & par l'auſterité de leur vie taſchent de vous faire agréer leur culte, couchant tousjours à terre, & renonçant au bain, &c.* Il me ſemble que cette antiquaille eſtoit aſſez précieuſe pour eſtre conſervée.

Tom. 3. p. 16.

Aprés toutes les preuves que M. de la M. nous a données de ſon inſenſi-

bilité pour cette belle Poësie, je ne laisse pas encore d'estre estonnée de celle qu'il marque dans ce Livre, en supprimant des morceaux d'une grande beauté. Il y a sur-tout un grand nombre de comparaisons tres sublimes qu'un grand Poëte n'auroit pû se résoudre à passer, & qui, s'il n'avoit pû les imiter, luy auroient seules fait tomber le pinceau de la main, & jetter au feu son ouvrage. Je prie le Lecteur de les voir. Il y en *Tom. 3.*
a une sur-tout dont je ne sçaurois par- *p. 18. 20.*
donner la suppression à un Poëte qui *23. 24.*
aime la Morale, & qui accuse Home- *25. 48.*
re d'en manquer : *Comme quelquefois* *51.*
en Automne lorsque la terre gemit sous les tempestes que répand sur elle Jupiter irrité de l'insolence des hommes, qui au mépris de ses Loix & sans respecter sa présence, violent la justice, la font ceder à la force, & la rendent esclave de leurs passions & de leurs interests, on voit les fleuves, ministres de sa colere, se déborder, & les torrents qui tombent des montagnes, entraisner les arbres & les rochers, & roulant leur fureur au travers

des Campagnes, ravager les travaux des Laboureurs, & se précipiter dans la mer avec un bruit terrible; on voit de mesme les chevaux Troyens tout couverts d'écume, inonder la plaine & précipiter leur fuite vers Ilion. Voilà pourtant d'assez bonne morale. D'où vient dónc que M. de la M. a passé un si bel endroit?

Le combat de Patrocle & de Sarpedon, qui est si vivement & si naturellement descrit dans Homere, est malheureusement traité dans M. de la M. qui s'amuse à nous dire tres froidement:

Pag. 136. *La victoire autour d'eux vole d'une aisle agile,*
Du fils de Jupiter, passe à l'ami d'Achille,
Et presqu'au mesme instant, plus prompte que l'éclair,
Va de l'ami d'Achille au fils de Jupiter.

Cette image si frivole est-elle bien de saison dans un moment si vif? On ne la souffriroit pas dans la description d'un Carrousel.

Homere a connu qu'un fils de Jupiter mourant, il falloit que cette mort fust marquée par quelque prodige ex-

traordinaire. C'eſt pourquoy il a ſoin de nous avertir que ce Dieu pour honorer la mort de ſon fils Sarpedon, fit tomber ſur la terre une pluye de ſang, comme n'y ayant que des larmes de ſang qui puſſent dignement annoncer & pleurer cette mort. M. de la M. perd cette grande beauté en faiſant que Jupiter, qui n'a point pleuré lorſque ſon fils eſt tué, pleure & fait pleuvoir du ſang quand on ſe bat pour ſon corps :

Du cœur de Jupiter s'irrite alors la playe ; Pag. 138.
Et du corps diſputé le ſpectacle l'effraye.
Il fait pleuvoir du ſang pour ſigne de ſes pleurs.

Jupiter ne prend-il pas bien ſon temps pour s'attendrir, & pour envoyer cette pluye de ſang ! Et n'eſt-ce pas bien corriger Homere !

Avant que Sarpedon ſoit tué, Jupiter délibere s'il l'arrachera à la mort malgré l'ordre des Deſtinées. Ce qui marque qu'il eſt libre, & qu'il peut ou le ſauver ou le laiſſer mourir. Ce que Junon luy dit, marque encore que cela eſt vray, & que tous les Dieux en ſont convaincus. *Satisfaites-vous,* luy dit-

elle, *mais je vous avertis que tout ce que nous sommes de Dieux sur l'Olympe, nous n'approuverons point cette tendresse hors de saison.* Cette Déesse convient donc que Jupiter a le pouvoir d'arracher Sarpedon à la mort. Malgré tout cela M. de la M. fait dire icy mesme par Jupiter :

Esclave du Destin, j'en subis la rigueur.

Comment est-il *esclave du Destin*, s'il en est le maistre ! Je passe icy beaucoup de choses qui pourroient donner lieu à des remarques utiles, & je me haste d'arriver à l'endroit où M. de la M. se flatte d'avoir heureusement corrigé Homere, en faisant durer l'erreur des Troyens qui prennent Patrocle pour Achille, & en faisant qu'Hector mesme en le tuant, croit tuer Achille. *C'est Patrocle mourant*, dit-il, *qui détrompe Hector. Surprise interessante ; & enfin la tristesse où tombe Hector détrompé, ferme, ce semble, cet incident d'une maniere tendre & pathetique.* J'ay desja dit dans la Critique du Discours que cette surprise est tres mal imaginée, &

Pag. 162. du Discours.
Pag. 368.

que bien loin d'eſtre intereſſante & pathetique, elle eſt puerile, & qu'elle jette icy un comique riſible; & j'ay promis de le prouver. Voyons donc ce que Patrocle mourant dit à Hector qui l'inſulte, penſant inſulter Achille :

Tu gouſtes, dit Patrocle, un plaiſir trop tranquille, Pag. 139.
Tu n'as vaincu que moy ; redoute encor Achille.
Je meurs content ; j'emporte un aſſez digne prix ;
Et tu m'honores trop, puiſque tu t'es mépris.

Eſt-il poſſible que M. de la M. qui a tant d'eſprit, ait jetté une ſurpriſe ſi froide, ſi peu vrayſemblable, ſi injurieuſe à Achille & à Hector dans un moment ſi vif, & dans une action ſi grande, ſi ſerieuſe & ſi noble ! Il eſt moins pardonnable encore qu'un autre. Comment un homme qui prétend que l'Iliade n'eſt que l'éloge d'Achille, a-t'il voulu faire un ſi grand tort à ſon Heros, qu'un autre ait pû eſtre pris pour luy juſqu'à la fin ! Et comment n'a t-il pas ſenti quel grand honneur, & quelle gloire c'eſtoit pour Achille, qu'un homme qui faiſoit de ſi grands exploits, qui ſauvoit les vaiſſeaux, &

qui chassoit les Troyens jusqu'à leurs murailles, ne fust pris pour Achille qu'un seul moment, & qu'aprés la premiere impression il fust reconnu pour n'estre que Patrocle! Quelle grandeur dans cette idée. Mais faisons voir à M. de la M. le Comique de cette surprise dont il s'applaudit si fort. La Comedie Italienne en fera sentir le ridicule. Je ne m'en serviray pourtant qu'aprés avoir demandé pardon à mon Lecteur de luy presenter une image si risible. Arlequin averti qu'un ennemi qu'il a, doit luy donner des coups de baston, cherche à se mettre à couvert de cet orage. Il s'adresse à Scaramouche, & le prie de changer d'habit avec luy. Scaramouche, qui n'y entend pas finesse, y consent. Le voilà donc revestu de l'habit d'Arlequin. Un moment aprés l'ennemi de ce dernier, rencontre Scaramouche, & le prenant pour celuy qu'il n'est pas, il le charge rudement. Scaramouche rit sous cappe de sa méprise, le laisse faire, & pour se venger, se découvre, & fait les cornes à cet ennemi

Tom. 3. p. 52. 53.

qui est si bien attrappé. Si les paroles de Patrocle sont risibles, l'estonnement d'Hector ne l'est pas moins, car que fait ce pauvre homme!

Hector soupire; il semble à son air abatu, *Pag. 140.*
Qu'en le desabusant, Patrocle l'a vaincu.

Un homme comme M. de la M. peut-il avoir seulement eu la pensée de donner de cet esprit là à Homere qui est si sage & si serieux! Tout cet endroit paroistra encore plus plaisant si on prend la peine de lire dans l'Original la maniere dont Hector insulte Patrocle, & la fierté avec laquelle Patrocle luy répond.

Dans les quarante derniers vers de ce huitiéme Livre M. de la M. comprend tout le XVII. Livre d'Homere, où ce Poëte descrit le combat des Grecs & des Troyens autour du corps de Patrocle. Ce Livre est remarquable par une infinité de beautez singulieres qui auroient arresté tout autre que nostre Poëte moderne. Mais celuy-cy ne respecte rien, & ne trouve rien de précieux que sa propre Poësie. Il ne paroist pas que *Tom. 3. p. 52. 53.*

le Public ait esté de son goust.

J'ose au moins assurer que ceux qui prendront la peine de lire ce XVII. Liv. d'Homere, y trouveront tant de choses charmantes & un feu de Poësie si éclatant, qu'ils ne pourront comprendre comment il est possible qu'un homme qui se pique de Poësie n'en ait pas esté frappé, & qu'il ait pû se resoudre à supprimer toutes ces beautez, & à nous donner pour tout ce Livre si admirable, & où l'imagination du Poëte enfante des miracles nouveaux, quarante vers tres prosaïques, & qui n'ont du vers que le nombre des syllabes ; & à nous dire des choses qu'Homere estoit bien éloigné de penser. Parmi ces quarante vers il y en a un seul qui pourroit surprendre le Lecteur, parce qu'il paroist renfermer un sentiment Heroïque, c'est Ajax qui parle,

Pag. 141.
Ah ! faut-il, dit Ajax, que je perde mes coups,
Grand Dieu, rends nous le jour, & combats contre nous.

Dans Homere Ajax ne se plaint point du tout de perdre ses coups, car

il ne tire point ſur ce qu'il ne voit pas. Mais il ſe plaint de ce que les troupes ſont cachées dans un nuage ſi épais, qu'on ne peut ſe reconnoiſtre, qu'il ne peut découvrir Antiloque, pour l'envoyer à Achille, & qu'il eſt obligé de ſe tenir là les bras croiſez, ſans combattre & ſans ſignaler ſon courage au milieu d'une ſi grande obſcurité. Dans cette douleur il s'écrie, *Grand Dieu, &c.* Ce ſecond vers paroiſt plus noble, car M. de la M. l'a imité de M. Deſpreaux qui l'a traduit dans ſon Longin :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Ce qui eſt beaucoup mieux ſans comparaiſon. Mais il ne laiſſe pas d'y avoir un deffaut conſiderable. Je ne ſuis pas ſurpriſe que noſtre Cenſeur n'ait pas ſenti la délicateſſe d'Homere en cet endroit, il ne l'a peut-eſtre lû que dans ce paſſage de Longin, mais je ſuis eſtonnée qu'elle ait échappé à M. Deſpreaux, qui aſſûrement eſtoit auſſi fin Critique que grand Poëte. Ajax, quoy-

que tres impétueux & tres fougueux, n'estoit pas assez emporté pour dire à Jupiter, *Rends-nous seulement le jour & combats contre nous.* Ç'auroit esté une sorte de deffi trop arrogant & trop impie ; il demande seulement qu'il leur rende la clarté du jour, & qu'aprés cela il les fasse perir, si telle est sa volonté. Voicy ses propres termes: *Grand Jupiter dissipez cette obscurité qui couvre les Grecs, rendez-nous la lumiere, permettez que nous puissions voir, & pourvû que ce soit à la clarté des Cieux, faites nous perir, puisque c'est vostre volonté supresme.* Il n'a garde de dire à Jupiter *combats contre nous,* cela est trop fort, mais il luy dit *fais nous perir,* Καὶ ὄλεσσον. C'est-à-dire, *abandonnez-nous, & retirez de nous vostre assistance,* car tous ceux que Dieu n'assiste point, perissent infailliblement. Il y a là une bienséance admirable, mais une bienséance qui n'oste rien de la grandeur de ce sentiment. Cette sagesse d'Homere devoit estre conservée. Passons au IX. Liv. qui merite quelque reflexion.

EXAMEN

DU LIVRE NEUVIE'ME.

IL faut que la passion que j'ay pour Homere soit bien forte, puisqu'elle me fait devorer l'ennuy que donne la Lecture de ce nouveau Poëme. J'ay esté vingt fois sur le point de le quitter, mais l'utilité des remarques qu'il fournit m'a retenuë. Car comme Homere se surpasse tousjours luy-mesme, & que son imagination luy fournit tousjours de nouvelles idées, où la sagesse, la force, la grandeur paroissent avec un nouvel éclat, M. de la M. se surpasse aussi luy-mesme, & donne lieu à des observations qui feront sentir d'un costé les beautez d'Homere, & de l'autre, les grands deffauts de ce nouveau Poëme qu'on a voulu luy opposer.

Premierement, M. de la M. renferme dans ce IX. Liv. trois Livres entiers d'Homere, le XVIII. le XIX. & le XX. les deux derniers sont passez en

cent huit vers, & le premier eſt le plus mal traitté, car c'eſt celuy où il s'arreſte le plus, & qu'il défigure davantage par les changements qu'il y fait. Il faudroit faire un volume pour ce ſeul Livre, ſi l'on vouloit en relever tous les deffauts, je me contenteray de remarquer ce qu'il y a de plus important.

Ce grand Critique ſupprime tout ce qu'Antiloque dit à Achille en arrivant auprés de luy, pour luy annoncer la mort de Patrocle. La maniere dont il luy annonce cette nouvelle, a eſté pourtant admirée de tous les gens ſenſez! *Ah*, luy dit-il, en l'abordant, *Fils du ſage Pelée, quelle nouvelle allez-vous apprendre, &c. Patrocle eſt mort, on combat autour de ſon corps qu'on a dépoüillé, & le terrible Hector eſt maiſtre de ſes armes.* Mais cela ne touche point M. de la M. On ne voit point Antiloque s'acquitter de cette triſte commiſſion, & le nouveau Poëte a crû que tout eſtoit fait, parce qu'à la fin de ſon VII. Liv. il a dit:

Il court à ce Heros d'un pas précipité,

Dire Patrocle mort & ſon corps diſputé.

Volà un eſtrange langage, *il court dire à Achille Patrocle mort & ſon corps diſputé.*

Il ſupprime encore l'image qu'Homere fait d'Achille, & de l'eſtat où il fut quand il eut appris cette funeſte nouvelle. On trouve là un tableau admirable, dont il n'y a point de Peintre qui ne fuſt charmé; Achille d'un coſté, qui dans cette vive douleur prend de la cendre qu'il répand ſur ſa teſte & qui ſe jette par terre; ſes captives ſorties de leurs tentes qui ſe rangent autour de luy, & qui répondent à ſes gemiſſements, & Antiloque qui pouſſe de profonds ſoupirs & qui tient les mains d'Achille, de peur que ſon deſeſpoir ne le porte à attenter ſur luy-meſme. Tout cela n'eſt pas précieux pour M. de la M. qui ſe contente de nous dire froidement qu'Achille alloit ſe percer de ſon eſpée:

Si le jeune Antiloque effrayé du deſſein, *Pag. 143.*
N'euſt arraché le fer tourné contre ſon ſein.

Ce que Thetis dit à ſes Nymphes,

ce qu'elle dit à son fils dans Homere, tout cela est malheureusement changé. Cette Déesse en parlant à son fils a le visage baigné de larmes. M. de la M. trouve cela mauvais, & fait qu'elle s'empesche de pleurer,

Pag. 145. *Elle retient pourtant ses pleurs prests à couler,*
De peur d'aigrir des maux qu'elle veut consoler.

Cela n'est-il pas sensément imaginé & heureusement exprimé! *Consoler des maux*, n'est-il pas d'une grande élegance!

Mais voicy une plaisante délicatesse & une politesse bien imaginée; Achille en répondant à sa mere, & en parlant de ses armes divines qui sont au pouvoir d'Hector, dit,

De ce present des Dieux que Pelée autrefois
Receut lorsque l'hymen le soumit à vos loix.

M. de la M. a crû que parce que Thetis estoit Déesse, & que Pelée n'estoit qu'un homme mortel, il falloit marquer cette inégalité de naissance en disant que l'Hymen avoit assujetti Pelée aux loix de Thetis. Où a-t-il vû que l'Hymen respecte ainsi la naissan-

ce & privé le mary de ses prérogatives & de ses droits, & l'empesche d'estre le maistre quand sa femme est de meilleure maison que luy! Voilà une jurisprudence & une Theologie toutes nouvelles. Mais Thetis elle-mesme ne tient pas le langage que M. de la M. luy fait tenir, elle n'est pas assez enteстée de sa naissance pour prétendre que Pelée luy fust soumis, elle dit au contraire tres franchement dans ce mesme Livre XVIII. *que Jupiter l'avoit soumise à Pelée*, elle tranche le mot ἀνδρὶ δάμασσεν, & voilà ce que le bon sens & la raison demandent. Ce seroit un beau desordre dans un Estat, si une femme avoit droit de dominer son mary, parce qu'elle auroit sur luy l'avantage de la naissance.

Tout ce que dit Achille dans l'impatience d'aller venger Patrocle est tres indigne d'Homere, il fait des imprécations contre luy-mesme de ce qu'il n'a pas encore vengé son amy, & il dit aux Dieux,

Ecoutez contre moy la voix du sang qui crie. Pag. 146.

Cette expression n'est-elle pas bien employée en cet endroit ! Ne diroit-on pas que c'est luy qui la tuë ! Le reproche qu'il se fait plus bas ne vaut pas mieux,

Pag. 247.
J'ay fait joüir Hector d'un triomphe facile,
Et servi sa valeur de l'absence d'Achille.

Cela n'est-il pas heureusement & délicatement exprimé ! *Servir la valeur d'un Heros de l'absence d'un autre.*

La réponse que fait Thetis à Achille est tres sensée dans Homere, & tres peu dans le nouveau Poëme. Dans Homere, elle ne parle point de vengeance à son fils, cela seroit d'un trop mauvais exemple dans la bouche d'une Déesse, mais elle l'exhorte à aller secourir les Grecs. *Il est glorieux*, dit-elle, *de secourir ses amis & de leur sauver la vie.* Voilà comme une Déesse doit parler, & non pas comme dans le Poëme François où elle dit,

Servez vos alliez & vengez vostre ami;
J'y consens, dit Thetis, & ce que j'apprehende
Ne sçauroit me cacher ce que l'honneur demande.

Thetis ne doit point faire valoir cette

maxime du point d'honneur, elle eſt trop déteſtable. D'où vient que M. de la M. qui aime tant la Morale & qui ſe plaint qu'il n'y en a point dans Homere, corrompt toute celle qu'il y trouve, & donne des préceptes pernicieux au lieu des leçons ſi ſenſées que ce Poëte nous preſente!

Les Grecs regagnent leurs vaiſſeaux, Hector les pourſuit, & le combat recommence avec une nouvelle fureur pour le corps de Patrocle. L'imagination d'Homere tousjours féconde luy fournit des images admirables pour peindre la valeur d'Hector & l'audace d'Achille. La peinture que ce Poëte fait de ces deux Heros, & ſur tout des miracles que fait Pallas pour le dernier eſt admirable, & il y a là une Poëſie qu'on ne ſçauroit trop loüer. M. de la M. paſſe par deſſus comme ſur un fatras inutile, & nous donne des vers d'un ſtyle qu'une Proſe un peu ſouſtenuë dédaigneroit.

On peut les voir Tom. 3. p. 117. & 120.

Il revoyoit encor Patrocle en ſa puiſſance..
Alors des deux Ajax s'échauffe la vaillance,

Pag. 148.

Ils fondent sur Hector. Mais quels sont ses exploits!
Trois fois il perd Patrocle, & le reprend trois fois.

Quels vers, & quelle Poësie!

On peut le voir Tom. 3. p. 123. Le discours que Polydamas fait aux Troyens dans Homere est tres sensé & tres digne d'un Capitaine plein de sagesse & d'experience. D'ailleurs il porte des marques de sa penetration dans l'avenir, de sorte que ce discours ne convient qu'à luy. Au lieu que celuy Pag. 150. que M. de la M. luy preste, est un discours tres plat, quoyqu'enflé, & il conviendroit à tout autre Officier de l'armée plustost qu'à un Devin. On voit bien que celuy qui parle n'est pas sorcier:

Je ne vais dire icy que ce que chacun pense.

N'est-ce pas un beau debut! Mais voicy qui est encore pis; ce reformateur d'Homere a confondu le discours que Polydamas fait icy aux Troyens, avec celuy que le mesme Polydamas fait à Hector dans le XII. Liv. de l'Iliade, où il luy conseille de n'aller point attaquer les Grecs dans leurs vaisseaux,

ſur ce que Jupiter leur avoit envoyé un aigle dont le vol ſiniſtre les menaçoit de quelque malheur. C'eſt là qu'Hector répond à Polydamas, en ſe mocquant des preſages qu'on tiroit du vol des oyſeaux, & qu'il applique admirablement cette ſentence, *Le meilleur de tous les augures, c'eſt de combattre pour ſa patrie.* M. de la M. a ſi peu connu la veritable place de cette ſentence, qu'il l'oſte du lieu où elle doit eſtre naturellement, & où elle fait fort bien, pour la tranſporter icy où elle eſt tres mal placée & tres eſtrangere. Elle convient admirablement dans ce XII. Livre, parce qu'il s'agit de décrediter le vol de l'aigle que Jupiter a envoyé, & qui effraye toute l'armée, & qu'Hector déclare qu'il ne fait aucun compte du vol des oyſeaux, *Le meilleur de tous les augures*, dit-il, *c'eſt de combattre pour ſa patrie.* Rien n'eſt plus beau. Mais dans la réponſe qu'Hector fait au diſcours que Polydamas tient dans ce XVIII. Livre, que M. de la M. met dans ce IX. Elle y eſt non ſeule-

ment déplacée, mais ridicule ; car il n'est pas question là du vol des oyseaux, & Polydamas ne conseille pas à Hector de ne pas combattre, mais de profiter de la nuit, & d'entrer dans la Ville pour s'y fortifier, & pour combattre le lendemain de dessus leurs murailles si Achille vient les attaquer. Ainsi il n'y a personne qui ne voye que ce n'est pas là le lieu où Hector puisse appliquer cette sentence. Mais si elle est mal placée, elle est encore aussi mal renduë, car qui est-ce qui pourroit souffrir,

Pag. 151. *L'augure le plus seur est tousjours le devoir.*

Au lieu de cette belle sentence, *Le meilleur de tous les augures, c'est de combattre pour sa patrie!* C'est là cependant ce qui s'appelle corriger Homere.

Dans ce mesme discours Hector, qui
Tom. 3. p. 126. refuse de rentrer dans Troye, ordonne que les troupes repaissent par compagnies chacune dans son rang & toutes sous les armes. Que fait sur cela M. de la M! Il fait dire par Hector,

Que les festins icy tiennent lieu de sommeil.

Les festins ne sont-ils pas bien placez dans une nuit qu'on passe sous les armes pour aller attaquer les ennemis à la pointe du jour! Il semble qu'il soit question de passer la nuit en débauche. Il s'applaudit si bien de cette belle imagination, qu'il repete la mesme chose dans la page suivante,

La nuit se passe au Camp, où cependant les troupes Pag. 152.
Boivent dans les festins l'espoir à pleines coupes.

Voilà assurement des soldats bien traittez, & il faut avoüer qu'Hector est un grand Capitaine, de prendre si bien son temps pour faire des festins!

Les Grecs passent la nuit à pleurer Patrocle, & Homere adjouste icy au caractere d'Achille des traits incomparables & qui font un vray plaisir; ce qu'il luy met à la bouche est tres solide & tres sensé. M. de la M. le change fort mal à propos, & dit froidement,

Il sçait que l'amitié doit une urne à sa cendre.

Homere dans le XVIII. Liv. descrit l'arrivée de Thetis dans le palais de

A a vj

Tom. 8. p. 130. 131. &c. Vulcain. La description de ce palais; l'estat où estoit Vulcain; la belle Charis qui court au devant de cette Déesse pour la recevoir; le compliment qu'elle luy fait ; ce que Vulcain dit quand il apprend que Thetis est chez luy ; le soin qu'il prend de s'ajuster pour paroistre devant elle, tout cela est descrit avec une Poësie si gracieuse & avec un naturel si charmant, qu'on ne conçoit point comment un homme d'esprit & un Poëte a pû y estre insensible. M. de la M. nous en prive tres inhumainement, & nous donne des vers qui certainement ne ressemblent point à ceux d'Homere :

Pag. 53. *Helas ! dit la Déesse,*
Ne prevenez-vous pas le soin qui m'interesse !

Prevenir un soin qui interesse, n'est-ce pas un langage bien digne de Thetis ! Il avoit desja dit dans le 1. Livre, *Quel sujet dans ces lieux t'interesse !* Cette phrase luy plaist.

Patrocle ne vit plus, Hector l'a desarmé.

J'ay oüi dire qu'en nostre Langue

quand on dit qu'un homme a desarmé son ennemi, on veut dire qu'en se battant il luy a osté son espée. On dit fort bien encore qu'*un escuyer desarme son maistre,* pour dire qu'il le depoüille de son armure; mais je ne croy pas qu'on puisse dire *desarmer son ennemi*, pour dire le dépoüiller de ses armes aprés qu'on l'a tué.

Quand Vulcain sort de sa forge pour aller recevoir les ordres de la Déesse, Homere nous dit qu'*à cause de son in-* Tom.
commodité, à ses deux costez marchoient 3. p. 33.
pour le soustenir deux belles Esclaves toutes d'or, faites avec un art si Divin, qu'elles paroissoient vivantes : elles estoient douées d'entendement, parloient, avoient de la force & de la souplesse, & par une faveur particuliere des Immortels, elles avoient si bien appris l'art de leur maistre, qu'elles travailloient prés de luy, & luy aydoient à faire ses ouvrages, &c. Voicy comme M. de la M. nous rend ce miracle:

Des Nymphes le suivoient, chefs-d'œuvres de Pag.
ses mains, 152.

Où l'art seul mit d'abord les mouvements humains,
Mais où depuis les Dieux jaloux de sa puissance
Pour cacher la merveille ont joint l'intelligence.

Voilà une reflexion bien subtile. Vulcain avoit fait deux statuës d'or, qui avoient du mouvement, deux automates, les Dieux jaloux de sa puissance pour cacher cette merveille, donnerent ensuite de l'intelligence à ces statuës, afin que ce chef-d'œuvre de Vulcain ne parust plus, & que la merveille en fust cachée, & passast pour le seul effet de l'intelligence qui venoit d'eux. Cela n'est-il pas bien profond ! Mais pourquoy M. de la M. refuse-t-il à Vulcain le merite d'avoir fait ce miracle là tout seul ! Homere luy en fait tout l'honneur.

Pag. 153. *Il medite un travail prompt quoyque difficile.*

Voilà un terrible vers. Qui est-ce qui a jamais dit *un bonheur adultere!*

Tu te repais Paris d'un bonheur adultere.

Mais encore une fois je ne m'arreste pas à l'expression, qui fourniroit trop de matiere.

Venons à l'endroit favori de ce Censeur, c'est-à-dire, au Bouclier qu'il a substitué à celuy d'Homere, qui luy a parû trop vilain. Je ne repeteray point icy ce que j'ay dit dans mes Remarques & dans la Critique du Discours pour justifier ce Bouclier d'Homere, cet ouvrage merveilleux où ce Poëte a executé avec tant d'ordre, tant d'harmonie, & d'une maniere si charmante un aussi grand dessein que celuy de représenter l'Univers, & tout ce qui y fait l'occupation des hommes pendant la guerre & pendant la paix. La beauté de cet Ouvrage se fera tousjours sentir à tout homme qui aura quelque goust. Je ne m'attacheray icy qu'à faire voir que la complaisance que M. de la M. a pour son Bouclier est tres peu juste. J'ay desja dit que ce Bouclier n'est qu'un deffaut depuis le commencement jusqu'à la fin ; il est question icy de le prouver, & j'espere que cela ne sera pas difficile. M. de la M. a supprimé le Bouclier d'Homere, *parce*, dit-il, *qu'il luy a parû défectueux*

Pag. 145. de son Discours. *par plus d'un endroit ; les objets que Vulcain y représente, n'ont aucun rapport au Poëme, & ils ne conviennent ni à Achille pour qui on le fait, ni à Thetis qui le demande, ni à Vulcain qui en est l'ouvrier.* Je pourrois dire que les deux armées qu'Homere place devant une Ville assiegée, ont un rapport manifeste à ce qui se passe devant Troye, mais je ne veux pas avoir recours à cette raison. Je dis qu'absolument rien de tout cela n'estoit necessaire. Quelle necessité y avoit-il que Vulcain mist sur ce Bouclier des choses qui eussent du rapport au Poëme, à Achille, à Thetis, ou à luy-mesme! Ce Dieu avoit un dessein plus grand, plus vaste & plus digne de luy. Ces raisons que nostre Critique a eües d'en substituer un nouveau, ne sont pas soustenables : *Je n'y place que trois actions*, dit-il, *liées mesmes l'une à l'autre. Les nopces de Thetis qui fondent la noblesse d'Achille.* Il luy paroist heureux d'avoir fait ainsi du Bouclier d'Achille un titre de sa grandeur. Mais c'est ce qu'il ne falloit pas

faire, & ce Heros n'avoit pas besoin de ce titre de grandeur. Quelqu'un luy disputoit-il sa naissance, & falloit-il des titres pour la prouver? Ce n'est pas encore là tout. Ces nopces de Thetis & de Pelée sont tres ridicules representées sur ce Bouclier, & Vulcain n'avoit garde de faire une si grande faute, aprés ce que Thetis vient de luy dire: *Parmi toutes les Déesses qui habitent l'Olympe, en avez-vous jamais vû une aussi affligée que moy, & à qui le cruel fils de Saturne ait donné autant de sujets de douleur! Premierement il m'a choisie entre toutes les Déesses de la mer pour me soumettre à un homme, à Pelée fils d'Eacus, il a fallu malgré moy que j'aye receu un mortel dans ma couche, &c. Jupiter ne s'est pas contenté de me faire cette injure, &c.* Voilà donc Thetis qui avoüe qu'elle est tres mécontente de ces nopces, & qu'elle les regarde comme une injure. Comment donc Vulcain auroit-il eu l'impolitesse de representer sur ce Bouclier un objet qui luy estoit si odieux! Si Vulcain

Tom. 3. p. 134.

avoit commis une si grande imprudence, cette mere affligée auroit sans doute prié ce Dieu de changer son ouvrage, & elle n'auroit pû se resoudre à le porter à son fils en cet estat.

La seconde chose que M. de la M. a placée sur ce bouclier, c'est le Jugement de Paris qui fonde la colere de Junon contre les Troyens. Mais quelle raison de necessité ou de convenance de mettre cette fable sur le Bouclier d'Achille, à qui elle estoit entierement estrangere! Il auroit esté ridicule de la mettre mesme sur le Bouclier de Menelas.

Enfin la troisiéme chose qu'il y a placée, c'est l'enlevement d'Helene qui fonde la vengeance des Grecs, & il se felicite d'avoir fait par là le manifeste d'Achille. Voilà la plus plaisante imagination qui soit peut-estre jamais montée à la teste d'un Poëte. Un manifeste à Achille! C'estoit bien un homme à manifestes. D'ailleurs le sujet de la guerre estoit si connu, que ni Agamemnon ni Menelas mesme n'avoient be-

ſoin de manifeſte, & Achille en avoit encore bien moins beſoin. Qui a jamais oüi dire que dans une guerre d'un Prince qui a pluſieurs Alliez, aucun d'eux ſe ſoit aviſé de faire un manifeſte du ſujet de la guerre du Prince qu'il ſert! Tout le monde s'en ſeroit mocqué, & il eſt encore icy plus riſible. Cependant M. de la M. s'applaudit ſi fort de cette invention, qu'il la loüe dans ſes vers, en condamnant celle d'Homere:

Par cet ouvrage, ainſi Vulcain fait éclater Pag. 156.
La grandeur du Heros qui le devoit porter,
De ſa gloire prochaine il luy donne l'augure,
Et preſſe la vengeance en retraçant l'injure,
C'eſtoit peu pour Vulcain de ſurprendre les yeux,
Le beau s'il n'eſt utile eſt indigne des Dieux.

Rien n'eſt plus plaiſant que cet éloge. Examinons-le un peu, car il eſt digne de nous arreſter. Vulcain, dit-il, fait éclatter par ce Bouclier la grandeur du Heros, parce qu'il y a repreſenté les nopces de Thetis. Il luy donne l'augure de ſa gloire future, parce qu'il y a placé le jugement de Paris; & il preſſe la vengeance en retraçant l'injure, parce

qu'il y a mis l'enlevement d'Helene? Quels rafinements! Mais je demande à M. de la M. pendant dix ans qu'Achille n'a eu que les Armes de Pelée son pere, qu'il a prestées à Patrocle & dont Hector vient de le dépoüiller, en estoit-il moins grand, & quelqu'un luy disputoit-il quelque chose sur la naissance, parce que Vulcain n'avoit pas representé sur son Bouclier les nopces de Thetis? N'avoit-il receu aucun augure de sa gloire future, parce que le jugement de Paris n'y avoit pû estre gravé! Et s'endormoit-il sur la vengeance de Menelas, parce que pour presser cette vengeance, Vulcain n'avoit pû retracer l'injure sur ce Bouclier, en y plaçant l'enlevement d'Helene! Ce Bouclier d'Homere est indigne de Vulcain, parce qu'il est inutile; car il n'y a, ni nopces de Thetis, ni jugement de Paris, ni enlevement d'Helene. Mais celuy de M. de la M. est tres digne de ce Dieu, parce qu'il est utile, car tout cela y est, &,

Le beau s'il n'est utile est indigne des Dieux.

N'eſt-ce pas là une grande utilité, & une utilité bien imaginée!

Le XIX. Liv. eſt plein de choſes précieuſes pour la Poëſie, remarquables pour l'Antiquité, utiles pour les mœurs, & neceſſaires pour la liaiſon des parties du Poëme. M. de la M. eſtrangle tout cela, & paſſe tout ce Livre en ſoixante-huit vers. Il n'eſt touché ni de cette image ſi Poëtique qu'Homere fait de ces Armes, qui eſtant miſes aux pieds d'Achille, rendent un ſon ſi terrible que les Theſſaliens en ſont effrayez, ni de tout ce qu'Achille dit à Thetis, & de ce que Thetis luy répond. Il ne ſent point la beauté & la conſequence de cette tradition qu'Homere paroiſt avoir connuë, d'un Demon de la Diſcorde précipité du Ciel; la peinture admirable qu'il en fait eſt perduë pour luy, auſſi-bien que les beaux diſcours d'Agamemnon & d'Achille, à la place deſquels il en ſubſtituë de ſa façon, qu'Homere n'auroit jamais imaginez; jamais Homere n'auroit mis dans la bouche d'Achille,

Pag. 157. *Mille Grecs ont peri, Patrocle perd le jour,*
Et pour quel interest, pour un indigne amour.

Et

Estoit-ce au fol amour à nous faire rivaux.

M. de la M. a bien mal connu le caractere d'Achille, mais il est fidelle à ses Romans ; il a tousjours l'amour en veûë, & croit que c'est le maistre ressort qui fait tout agir. Enfin de tous les charmes singuliers dont ce Livre est rempli, aucun n'en est conservé.

Il ne traite pas mieux le XX. Livre, il le passe en quarante vers, & ne fait grace à aucune des beautez dont il brille, mais s'il nous ravit de belles choses, il nous donne à son ordinaire de ces vers si finement recherchez ; en parlant d'Achille il dit,

Pag. 159. *Hector & les Troyens le laissent approcher,*
Trop genereux pour fuir, trop peu pour le chercher.
On se promet par-tout un triomphe facile,
Tout Troyen semble Hector, & tout Grec semble Achille.

Dans Homere Neptune ébranle la terre, les cimes du Mont Ida tremblent

jusques dans leurs fondements, Troye, le champ de bataille, & les vaisseaux sont agitez par des secousses frequentes, *le Roy des Enfers épouvanté au fond de son palais s'élance de son throsne, dans la frayeur où il est que Neptune d'un coup de son trident n'entrouvre la terre qui couvre les ombres, & que cet affreux sejour, demeure éternelle des tenebres & de la mort, abhorré des hommes & craint mesme des Dieux, ne reçoive pour la premiere fois la lumiere, &c.* Tom. 3. p. 181.
Cette image si grande, si naturelle, si vive, si vraye, M. de la M. en voulant l'enfler, la gaste entierement :

Neptune du trident frappant la terre & l'onde, Pag. 160.
Entrouvre sous ses coups jusqu'au centre du monde,
Pluton s'en épouvante en son affreux sejour,
Et desja chez les morts croit voir entrer le jour.

A force de vouloir trop dire on ne dit rien. Homere n'a garde de dire que *Neptune entrouvre la terre,* cela est trop fort, il dit seulement que *Pluton a peur qu'il ne le fasse,* effrayé des terribles secousses qu'il sent, ce qui est fort

naturel, au lieu que M. de la M. aprés avoir dit qu'il l'a fait, adjouste fort mal à propos, qu'il *croit voir entrer le jour dans cet affreux sejour*, si le centre est entrouvert, pourquoy le croire! Il le voit.

M. Despreaux a traduit ce mesme passage dans son Longin, & voicy comme ce morceau est manié:

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son throsne, il paslit, il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée;
Ne decouvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des mortels & craint mesme des Dieux.

Voilà de la Poësie. Ce mesme M. Despreaux avoit pourtant renoncé à traduire Homere en vers.

Des obstacles croissants, la valeur s'évertuë,
Tel est blessé qui blesse, & meurt content s'il tuë.

Quelles expressions! Qui est-ce qui a jamais dit *la valeur s'évertuë des obstacles croissants!* Et où est le Poëte qui

qui eust jamais dit, *tel est blessé qui blesse, &c.*

EXAMEN

DU LIVRE DIXIE'ME.

Mr. de la Motte s'est borné à ne renfermer dans ce x. Liv. qu'un seul Livre d'Homere qui est le XXI. avec le commencement du XXII. cela est modeste. Mais ce XXI. Liv. n'est pas moins changé ni moins mutilé que les autres. Il faut avoüer aussi que ce Livre estoit bien difficile, car il n'y en a point dans Homere où il y ait plus de force de Poësie, & où l'imagination du Poëte tousjours sublime & tousjours sage, paroisse avec plus d'éclat. Ce Poëte peint le combat d'Achille avec les fleuves, c'est-à-dire, un combat qui se passe dans une inondation. Cette inondation est peinte avec tant de force, qu'il n'y a jamais eû de tableau plus animé. Si Homere a depeint si vivement une inondation, il n'a pas peint

avec moins d'énergie la sécheresse qui peut seule la combattre & faire retirer ses eaux. Ce sont deux chefs-d'œuvres de peinture. Le caractere d'Achille y est soustenu admirablement, & les nouveaux traits qu'Homere luy donne sont tous tirez du fond de son caractere, & achevent de former le Heros. Il n'estoit guere possible d'attrapper dans nostre Langue le grand & le sublime qui regnent dans ce morceau. Mais M. de la M. devoit au moins faire quelques efforts pour en conserver quelque ombre, & ne pas nous donner des pensées froides & des pointes qui ne tiennent non plus contre le genie d'Homere, que la paille contre un embrasement. Je ne m'arresteray point à relever tous les deffauts de ce Livre, je me contenteray de marquer les plus importants.

Homere dit que les Troyens poussez par Achille jusques sur le bord du Xanthe se partagent, que les uns s'enfuyent vers Troye, & que les autres, pour éviter ce terrible ennemi, se pré-

cipitent dans le fleuve, & que Junon couvre les premiers d'un espais nuage pour les dérober à ce Heros. M. de la M. n'entend point cette œconomie du Poëte, & dit,

L'implacable Junon échauffant le carnage,
A leur fuite trop prompte opposoit un nuage.

C'est une faute tres considerable; Junon n'opposoit nullement ce nuage à leur fuite, elle couvroit au contraire d'un nuage ceux qui fuyoient vers Troye, pour favoriser leur fuite,& pour empescher Achille de poursuivre cette moitié de l'armée ennemie, comme il l'auroit fait sans doute, s'il l'avoit vûë, pour tascher d'entrer dans Troye avec les fuyards. Les destins luy refusoient la gloire de prendre cette Ville, c'est pourquoy Junon l'empesche de perdre là son temps, & l'oblige à poursuivre l'autre moitié qui fuyoit dans le fleuve.

Encore à la bonne heure que cette faute soit eschappée à M. de la M. qui bien qu'averti par mes Remarques, n'a rien compris à la conduite du Poëme, mais en voicy d'autres qu'il semble

qu'un homme d'esprit comme luy pouvoit éviter. Homere pour peindre de quelle maniere Achille poursuit les Troyens & les oblige à se précipiter dans le Xanthe, le compare à un feu qu'on allume dans les Campagnes pour obliger les sauterelles, qui les désolent, à se précipiter dans l'eau : *Comme on voit*, dit-il, *des legions de sauterelles chassées d'une campagne par la violence du feu, se retirer vers un fleuve, & si le feu les poursuit tousjours, s'ensevelir dans ses ondes, on voit de mesme les Troyens poussez par le divin fils de Pelée se précipiter dans les eaux profondes du Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux.* Voilà une comparaison admirable, & en mesme-temps tres sage & tres vraye, car elle est tirée de la pratique des peuples. Voicy comme M. de la M. la rend ;

Tom. 3. p. 210.

Tel d'insectes aislez un escadron timide,
Du feu d'une forest fuit le progrés rapide,
Va dans l'estang prochain follement se plonger,
Et se livre à la mort dans la peur du danger.

Pag. 163.

On diroit que M. de la M. n'a pour

but que de rendre Homere ridicule. Premierement, le Poëte ne parle point d'insectes aislez, il parle de sauterelles. Comment nostre Censeur a-t-il pû concevoir que le feu oblige des insectes aislez à s'aller jetter dans un estang? Ils ne sont pas si sots, ils se servent de leurs aisles, & se mocquent de l'embrasement. En second lieu, il ne parle pas du feu d'une forest, il parle du feu qu'on allumoit exprés dans les Campagnes pour poursuivre ces sauterelles qui les désoloient. Je me connois mal en fautes, si celles-là ne sont sensibles & démonstrées.

M. de la M. ne rend guere mieux l'autre comparaison d'Homere, qui aprés avoir comparé à un embrasement Achille pendant qu'il combat dans la plaine, le compare ensuite à un prodigieux Dauphin dés qu'il s'est jetté dans le Xanthe : *Comme les troupes de poissons*, dit-il, *fuyent devant un prodigieux Dauphin qui les poursuit, & vont se cacher dans les rochers d'une rade frequentée, car il devore tous ceux*

qui n'ont pû l'éviter, de mesme les Troyens fuyent devant Achille à travers les eaux du Xanthe. Voilà qui est peint. M. de la M. ruine toute cette comparaison en disant froidement,

Tel le peuple muet de l'Empire marin,
Se dérobe en tremblant à la dent du Dauphin.

Comment n'a-t-il pas vû que par ce seul mot *se dérobent*, il esloigne & diminuë le péril au lieu de le représenter tel qu'il est!

Voicy encore une chose assez plaisante. Achille rencontre devant luy Lycaon fils de Priam, qu'il avoit fait autrefois son prisonnier, & qu'il avoit vendu dans l'Isle de Lemnos. Le jeune Prince avoit esté racheté par un ami de Priam, & il estoit revenu à Troye;
Tom. 3. p. 212. Achille estonné de le revoir, ne sçait par quel miracle cela s'est fait, & comment la mer n'a pas esté une assez forte barriere pour le retenir. Achille s'écrie donc dans le nouveau Poëme :

Pag. 165. *Lycaon en ces lieux! Quel Dieu me le renvoye,*
Enchainé dans Lemnos il se retrouve à Troye!

Et bien nous allons voir ſi ce fils de Priam
Trompera l'Acheron ainſi que l'Ocean.

L'Iſle de Lemnos eſt-elle dans l'Ocean ! Et jamais Homere a-t-il donné le nom d'Occean à la Mer Egée ! D'ailleurs qui eſt-ce qui a jamais dit d'un homme qui paſſe la Mer qui le ſeparoit de ſa patrie, *qu'il trompe la Mer !*

Je n'ay vû hors des fers qu'une douziéme Aurore. Pag. 166.

Lycaon ne dit point cela, il dit qu'il n'y a que douze jours qu'il eſt de retour à Troye. Il y avoit bien plus long-temps qu'il eſtoit hors des fers, ayant eſté racheté par un ami de ſon pere qui l'envoya à Arisbe pour le mettre en ſûreté & l'empeſcher d'eſtre repris par les ennemis.

Et Patrocle en mourant vous a condamné tous.

Achille ne dit point de ces traits ſi recherchez, il parle en Heros, ſimplement & noblement : *Avant que Patrocle euſt eſté tué*, dit-il, *je prenois plaiſir à pardonner ; mais preſentement de tous les Troyens, & particulierement de tous les fils de Priam qui tomberont entre mes mains devant ces remparts de* Tom. 3. p. 215.

Troye, aucun n'évitera la mort.

Il estoit encore tres incapable de dire,

Pag. 67. *Oüy, meurs fils de Priam, ton nom est ton arrest.*

Ces pointes plaisent fort à M. de la M. cependant comme je l'ay desja dit, c'est le poison du bon goust.

Le combat d'Asteropée & d'Achille est fort defiguré. Le discours que le Scamandre adresse à Achille, l'est davantage, & plus que tout encore, la réponse qu'Achille fait à ce fleuve qui le prie d'esloigner de ses yeux tout ce carnage :

Pag. 68.
Et bien, divin Scamandre, il faut suivre tes loix,
J'abandonne tes bords, tu le veux, je le dois,
Luy répond le Heros, mais promesse frivole,
Il voit mille ennemis dans le fleuve, il y vole;
Son couroux ranimé ne sçauroit se trahir,
Et rebelle au moment qu'il jure d'obeïr, &c.

M. de la M. s'est bien applaudi, & a crû faire des merveilles en faisant d'abord promettre Achille, & en le faisant ensuite manquer à sa parole à la vûë de l'objet. Il a esté charmé de cette expression, *un courroux ranimé qui ne sçait se trahir*, & de cette antithese

rebelle au moment qu'il jure d'obeïr.

Il n'a pas vû combien cela est indigne d'Homere & contraire au caractere d'Achille. Homere est plus serieux, il fait qu'Achille répond au Scamandre ce que doit répondre un Heros comme luy : *J'obeïray à vos ordres une autrefois. Pour aujourd'huy je ne cesseray de m'assacrer les perfides Troyens, &c.* Voilà la seule réponse digne d'Achille. Mais M. de la M. trouve Homere défectueux, & il le corrige. Tom. 3. p. 222.

Le combat d'Achille contre le Scamandre, & le secours que le Simoïs donne ensuite au Scamandre contre ce Heros, tout cela est divinement décrit dans Homere, & tout y est plein d'images si nobles, si grandes, qu'elles estonnent & ravissent l'imagination, & tout est petit dans le nouveau Poëme. Cela pourroit donner lieu à des Remarques qui ne seroient peut-estre pas inutiles ; mais je ne finirois point, & je vais me tirer de la fin de ce Livre aprés avoir dit encore un mot de l'excellent goust de M. de la M. qui retranche beaucoup

de belles choses de ce XXI. Livre d'Homere, & qui s'amuse à nous peindre l'estat où estoient les Troyens qui rentrerent dans leur Ville :

De poussiere, de sang & de fange soüillez,
Ils n'estoient plus aux yeux qu'une forme estrangere;
Le fils mesme se voit méconnu de sa mere;
La femme à qui l'époux est rendu par le sort,
Le cherche en le voyant, & pleure encor sa mort.

Voilà une image puerile & hors de saison. Homere ne perd pas ainsi le temps à des choses si frivoles, il se
Tom. 3. p. 250. contente de dire : *Ils couroient en foule pour regagner la Ville pleins d'effroy, desséchez par la chaleur & par la soif, & tout couverts de sueur & de poussiere.* Le combat d'Agenor contre Achille, & la tromperie qu'Apollon fait à Achille en luy enlevant Agenor, & en prenant sa figure pour l'attirer aprés luy & pour donner par là aux Troyens le temps de rentrer dans la Ville, tout cela est encore gasté dans le Poëme François. Mais sur tout M. de la M. réüssit mal à faire parler Apollon; ce que ce Dieu

dit à Achille, qu'il a trompé n'eſt pas digne d'Homere

C'eſt Appollon qui vient de tromper ta colere,
Et c'eſt l'eſſay des maux qu'un jour je te dois faire.

Eſt-ce là le langage d'un Dieu!

EXAMEN

DU LIVRE ONZIEME

DANS ce Livre M. de la M. comprend le XXII. & XXIII. d'Homere, accommodez à ſa façon; non ſeulement les images qu'Homere y donne ſont toutes perduës & ſa plus belle Poëſie tout-à-fait deshonnorée, mais tout les changements que noſtre Cenſeur y fait ſont tres malheureux; par tout on trouve M. de la M. & nulle part on ne trouve Homere. Dans ce qu'il dit d'abord de Priam qui craint pour Hector,

Plus le fils a d'eſpoir, plus le pere a de crainte.

Voilà une antitheſe & une pointe qu'Homere ne pouvoit pas imaginer.

Tom. 1. p. 152. 153. Homere presente d'abord Achille sous deux images admirables qui augmentent la frayeur de Priam, M. de la M. n'en dit pas un mot. Ce que Priam dit à Hector pour l'obliger à rentrer dans Troye, & ce qu'Hecube luy dit ensuite, tout cela est tres naturel, tres tendre & tres pathetique; M. de la M. change tout le discours de Priam, & fait un discours des plus communs, & il supprime celuy d'Hecube.

Ce qu'Achille dit à Hector,

Tu le sens, le peril surpasse ton courage,
Eh bien il ne faut pas dementir ton effroy,
Tiens voilà le traité que je fais avec toy.

C'est un verbiage indigne de ce Heros, qui parloit plus simplement, & plus noblement.

Je ne puis rien adjouster icy sur le combat d'Hector contre Achille, aprés ce que j'en ay dit dans l'Examen du Discours, où je crois avoir fait voir sensiblement que bien loin que M. de la M. ait rétabli la gloire de ces deux Heros, comme il s'en flatte, il l'a entierement

flétrie, & qu'en changeant la nature de ce combat, il en a fait une chose tres froide.

Sur la suite d'Hector & sur la poursuite d'Achille Homere dit, *qu'ils couroient tous deux sans se ménager, car ils ne couroient pas pour une victime ni pour les autres prix ordinaires des courses, mais il s'agissoit de la vie du vaillant Hector.* M. de la M. gaste cela par cette vaine enflure :

L'interest de la vie, ou l'honneur les inspire,
Et le prix de la course est le sort d'un Empire.

Ce qui inspire Hector, c'est le desir de sauver sa vie ; ce qui inspire Achille, c'est le desir de la luy oster, & de venger son amy. Voilà tout !

Ce qu'Achille dit à Hector aprés l'avoir jetté à ses pieds, est tres sensé dans Homere. M. de la M. fait qu'il s'adresse à Patrocle, & en verité le discours qu'il luy preste ne nous dédommage point de celuy qu'il nous fait perdre,

Tom. 3, p. 271.

Je veux que l'avenir mesure avec effroy
A ma haine pour luy, mon amitié pour toy.

Pag. 182.

C'est là un langage qu'Achille ne sçavoit point.

La priere qu'Hector fait à Achille, n'est pas mieux imaginée. Hector estoit incapable de luy dire,

C'est donc peu de mourir, il faut que je supplie.
Respecte en moy l'honneur de t'avoir combattu.

Homere en parlant des indignitez qu'Achille exerce sur le corps d'Hector, en le traisnant sur le sable dit : Tom 3. p 275. *Cette teste, qui estoit il n'y a qu'un moment si pleine de beautez & de graces, est abandonnée par Jupiter à la rage de ses ennemis.* Ce Poëte dit, *est abandonnée par Jupiter*, pour faire entendre que cela n'arrive que parce que Jupiter le permet, & qu'il auroit pû l'empescher s'il avoit voulu. M. de la M. empoulé mal à propos & tres mal instruit de cette Theologie, dit :

Pag. 184. *Jupiter en fremit, & ne voit qu'à regret*
S'accomplir du Destin l'inflexible decret.

Ce decret n'est inflexible qu'autant qu'il le veut. M. de la M. ne pouvoit pas plus mal prendre son temps pour attribuer à Homere cette fausse Theo-

logie, puiſque c'eſt dans ce Livre meſme, & dans cette meſme occaſion que ce Poëte dit formellement que Jupiter eſt le maiſtre du Deſtin; car ſur ce que Jupiter propoſe qu'on délibere ſi on ſauvera Hector de la mort, Minerve luy dit, *Quoy vous voudriez encore arracher des bras de la mort un mortel, un homme qui eſt livré depuis long-temps à ſa deſtinée, & dont le moment fatal eſt arrivé ! Vous le pouvez.* Il me ſemble que ce point de doctrine eſt bien clair & bien net. J'ay desja parlé ailleurs de cette erreur de M. de la M. c'eſt à la p. 545.

Homere peint d'une maniere tres touchante la déſolation d'Hecube qui voit le ſort de ſon fils, celle de Priam & toute l'horreur qui regne autour d'eux. M. de la M. a eſté peu touché de cette image, & au lieu des paroles tres ſenſées que le Poëte Grec met dans la bouche de ce pere infortuné qui veut ſortir à toute force pour aller ſe jetter aux pieds de cet homme feroce & terrible, *parce*, dit-il, *que peut-eſtre il reſpectera ſon âge & aura* Tom. 3. p. 276.

pitié de ses cheveux blancs, il luy donne un sentiment peu convenable à son grand âge & à sa foiblesse :

Il gemit de douleur, il fremit de colere,
Il veut sortir de Troye, & malgré le danger
Courir aprés son fils, mourir, ou le venger.

Helas le pauvre Priam, venger son fils! Quelle folie!

Andromaque ne sçait pas encore son malheur, elle est dans son appartement où elle travaille à un ouvrage de broderie, & elle a ordonné un bain pour Hector. Tout d'un coup elle entend les cris & les gemissements qu'on fait sur la tour C'est un endroit charmant dans Homere par la Poësie, par la surprise, par tout ce qu'Andromaque dit, & par l'image qu'Homere donne de l'estat de cette Princesse. M. de la M. rejette tout cela comme indigne de l'amuser.

Tom. 3. p. 278.

A la fin de ce onziéme Livre il passe en soixante-huit vers le XXIII. Livre d'Homere. Ce Livre est pourtant rempli de choses précieuses pour la Poësie, de coustumes & de mœurs anciennes,

de grands traits adjouſtez au caractere d'Achille, de miracles meſme, & enfin d'une peinture ſi naïve & ſi belle des jeux funebres, dont Achille termine les obſeques de ſon ami, qu'on ne peut le lire ſans en eſtre charmé M. de la M. qui a une connoiſſance juſte du parfait, retranche toutes ces niaiſeries, & d'abord il nous repreſente Achille comme un bon Courtiſan qui auroit eſté nourri à Verſailles:

Le furieux Achille à ſes tentes arrive, Pag. 185.
Laiſſe Hector en ſpectacle eſtendu ſur la rive;
Et tout ſanglant encor, va ſuivi de ſa Cour,
Inſtruire Agamemnon des ſuccés de ce jour.

Cela n'eſt-il pas honneſte à Achille! Homere eſtoit un groſſier qui ne ſçavoit pas vivre; il fait qu'Achille, au lieu de s'acquitter de ce devoir envers Agamemnon, va avec ſes Theſſaliens auprés du corps de Patrocle, qu'ils pouſſent trois fois leurs chars autour de ſon lit funebre, & qu'enfin il leur fait le repas des funerailles; aprés quoy les Roys ont encore bien de la peine à le mener chez Agamemnon, & ils ne l'y

menent mesme que pour tascher de calmer sa douleur en quelque sorte. Cela peut-il estre souffert!

Tom. 3. p. 290. L'ombre de Patrocle s'apparoist à Achille endormi, & elle luy parle tres sensément dans Homere. Mais elle parle bien differemment dans le Poëme François,

Pag. 186. *Eh pourquoy souffres-tu si long-temps que mes manes*
Par les Dieux des Enfers soient traitez en prophanes.

L'heureuse expression, *des Manes traitez en prophanes!*

Ce qui suit est encore plus estonnant,

Tu me fais refuser dans les Royaumes sombres
Jusqu'à ce froid bonheur reservé pour les ombres.

Voilà une nouvelle Theologie, d'appeller le bonheur d'estre reçeû dans les Champs Elysées, qui estoient la récompense des gens de bien, *un froid bonheur.*

Tom. 3. p. 294. 295. Le convoy de Patrocle est admirablement descrit dans Homere, & on voit tout ce qui se pratiquoit dans ces

occasions. Tout cela est peu précieux aux yeux de ce nouveau Poëte. La description mesme des jeux dont Achille honore les funerailles de son ami, cette description si vive, si naturelle, & dont Virgile a esté si frappé, qu'il l'a imitée pour enrichir & pour embellir son Poëme d'un pareil ornement, M. de la M. l'a supprimée, il n'a pas voulu deshonnorer sa Poësie par ces vieux haillons, il se contente de nous dire :

Par de funebres jeux la pompe se couronne, Pag. 188.
On dispute des prix dont il juge & qu'il donne.

Des prix dont il juge & qu'il donne, n'est-ce pas une expression bien Poëtique! Et qui est-ce qui a jamais dit *de funebres jeux!* Cela est barbare. M. de la M. qui est de l'Academie, ignore-t-il que lorsque les adjectifs ne sont que de simples épithetes, on peut les mettre indifferemment devant ou aprés les substantifs, ainsi on dira également *des jeux magnifiques* & *de magnifiques jeux,* parce que *magnifiques* n'est qu'une simple épithete qui indique une qualité qui peut y estre & n'y estre pas ; mais

quand ces adjectifs marquent la nature mesme de la chose dont on parle, alors ils ne sont plus de simples épithetes, ils marquent la chose & en font la définition, c'est pourquoy ils ne peuvent estre mis qu'aprés les substantifs qu'ils caracterisent. On dit l'*homme est un animal raisonnable ;* mais on ne dira jamais l'*homme est un raisonnable animal.* Cela est si vray, que dans ce cas on peut adjouster des épithetes à la définition. Ainsi on dira *des jeux funebres tres magnifiques, & de magnifiques jeux funebres.* On ne peut donc pas dire *de funebres jeux,* non plus qu'*une funebre oraison.*

Ces deux vers sont suivis de ces deux autres qui couronnent dignement ce XI. Livre.

Qu'Achille eust esté grand s'il n'eust esté cruel!
Mais la vertu sans tache est-elle d'un mortel!

Voilà une reflexion qui fait assez voir que M. de la M. connoist parfaitement le caractere d'Achille. Effectivement sans la cruauté qu'Achille exerce sur le corps d'Hector, sa vertu seroit

ſans tache. Il eſt violent, emporté, inexorable; il ne reconnoiſt aucune juſtice; il n'a d'autre raiſon que ſon eſpée; il n'a aucune équité dans l'eſprit; il eſt ſans compaſſion; il ne connoiſt point la honte; il ſacrifie ſa patrie & ſes amis à ſa vengeance; il dit à ſon General, *Va impudent, yvrogne, timide, il n'y a que des laſches qui t'obeïſſent;* Il dit à Apollon meſme qu'*il ſe vengeroit de luy s'il pouvoit.* N'importe, ſelon M. de la M. tous ces traits ſont les traits d'un grand homme, & ce ſeroit une vertu ſans tache s'il n'avoit exercé cette barbarie ſur le corps d'Hector. Voilà comme ce Cenſeur corrompt la bonne Morale qu'Homere donne dans ce caractere tres vicieux.

EXAMEN

DU LIVRE DOUZIE'ME.

CE ſont de terribles gens que ces Anciens! Homere ſur-tout. Il reſſemble à une haute Montagne; quand

nous la regardons de fort loin, elle paroist à nostre niveau, & si nous la regardons d'une distance encore plus grande, nous la voyons mesme sous nos pieds; mais à mesure que nous nous en approchons, elle croist, & quand nous sommes au pied, nous voyons qu'elle porte son sommet dans les nuës, & nous nous trouvons tres petits auprés. Si M. de la M. avoit fait reflexion à ce point d'optique, il se seroit contenté d'envisager Homere de loin, de luy dire des injures de loin, & de luy reprocher sa petitesse de loin. Car il n'y auroit eu que peu de gens capables de rassembler sous un seul point de veüë & la grandeur de l'un & la petitesse de l'autre. Mais il s'en est approché de trop prés; il a voulu se mesurer avec luy, & on a veû d'abord cette énorme difference. Elle est bien sensible dans tout ce que nous avons vû jusqu'à present. Elle ne l'est pas moins dans ce dernier Livre; & comme Homere dans son XXIV. Liv. se surpasse luy-mesme & s'éleve à la cime de la

Poëſie, on peut dire qu'à meſure qu'il croiſt M. de la M. rapetiſſe.

Ce dernier Livre d'Homere eſt parfait en tout genre, ſoit que l'on regarde l'art qu'il y a dans cet achevement du Poëme, ſoit que l'on conſidere la beauté de la Poëſie, la vivacité & le naturel des images & la force de l'éloquence qui fait qu'Homere trouve tousjours de nouvelles reſſources dans des ſujets qui paroiſſoient desja épuiſez, & à la fin d'un travail ſi long & qui devroit avoir tari l'imagination la plus feconde; ſoit que l'on faſſe attention aux grands principes de Morale qui y ſont ſemez. M. de la M. bienloin de nous rendre ces beautez, les ruine toutes. Nulle Poëſie, nulle image, nulle grandeur dans ſes vers, par tout une mauvaiſe Proſe rimée.

Ce qu'il y a d'abord de plus défiguré c'eſt la Morale, que M. de la M. aime pourtant beaucoup, mais à laquelle il fait une cruelle guerre dans ce Poëme. Homere en parlant du jugement de Paris qui donna l'avantage à Venus,

Tom. 3. p. 350. dit : *Que pour le recompenser de cette faveur, cette Déesse livra son cœur à des desirs criminels, d'où sourdirent enfin ces flammes vengeresses qui mirent sa patrie en feu.* Il n'y a rien de plus instructif que de faire voir aux hommes, & surtout aux Princes, que ces passions criminelles, quand ils s'y abandonnent, allument enfin des flammes vengeresses qui ravagent leurs Estats. Voicy comme M. de la M. rend cette belle instruction :

Pag. 590.

Elles avoient juré la chute de Pergame
Du moment que Paris, par un arrest fatal,
Leur prefera Venus qui l'en paya si mal.

C'est une fin bien comique pour un si terrible sujet, & cet *arrest fatal* est fort mal amené là.

On peut le voir Tom. 3. p. 351.

Le discours qu'Apollon fait aux Dieux est d'une beauté admirable dans Homere, & il est malheureusement corrompu dans le nouveau Poëme ; nul naturel ; par tout une affectation estudiée & vicieuse. Le beau portrait qu'Homere fait d'Achille, qui marque si bien son caractere : *Il n'a nulle sorte*

d'équité

d'équité dans l'esprit ; il a perdu toute pitié; la honte, qui est un des grands biens & un des grands maux des hommes, n'est pas seulement connuë de luy. Voilà des traits qu'un homme sage comme M. de la M. devoit fidellement conserver.

Ce qu'Homere adjouste, *Que les Parques ont donné aux hommes un cœur patient & capable de supporter la douleur,* devoit aussi luy paroistre précieux, car il est beau de voir un payen sentir que les hommes estant assujetis dans cette vie à beaucoup de malheurs & de calamitez, il estoit de la justice & de la bonté de Dieu de leur donner un cœur patient & capable de soustenir leur misere, autrement ils auroient esté bientost livrez à un funeste desespoir.

La reponse que Junon fait à Apollon, & celle que Jupiter fait à Junon, l'envoy d'Iris à Thetis, tout cela est entierement gasté dans le nouveau Poëme, mais sur-tout le discours que Jupiter fait à Thetis. Ce discours dans Homere est d'une beauté digne de ce Dieu, & dans le Poëme François il

Tom. 1. p. 352. 354. 355.

n'eſt pas digne d'un homme comme M. de la M. Voilà une belle conſolation que Jupiter donne à cette Déeſſe qui s'afflige d'avance de la mort de ſon fils ;

Pag. 193. *Mais pourquoy prevenir le triſte arreſt du ſort !*
Ne voyez que ſa gloire & cachez-vous ſa mort.

Et cette maxime de Morale,

Et le triomphe meſme avilit un grand cœur,
Quand le nom de cruel ſuit celuy de vainqueur.

Eſt-elle bien placée dans cette occaſion ! Et cette fin obſcure,

Allez, je vous plaindrois ſi ſon ame inhumaine
N'employoit mes bienfaits qu'à meriter ma haine,

Eſt-elle bien digne de Jupiter ! Tout ce diſcours ne vaut pas ces trois lignes de celuy de Jupiter : *Dites à voſtre fils que ſon cruel acharnement contre le corps d'Hector a irrité tous les Immortels, & moy ſur-tout qui punis tres ſeverement la cruauté & la vengeance.* Voilà parler en Dieu.

Je paſſe icy beaucoup de choſes pour venir au départ de Priam, qui va ſe jetter aux pieds d'Achille pour

racheter le corps de ſon fils. Iris luy en porte l'ordre de la part de Jupiter. Homere fait icy des tableaux admirables dont M. de la M. a eſté peu touché. Il y en a un entre autres qui meritoit quelque grace de ce Cenſeur qui doit ſe connoiſtre en Poëſie, c'eſt celuy d'Hecube qui s'approche de Priam monté ſur ſon char, & qui ſe placeant devant les chevaux, luy preſente une coupe d'or pleine de vin, & luy dit: *Priam ne partez pas ſans avoir fait vos libations à Jupiter, & ſans avoir accompagné de vos vœux les plus ardents ces effuſions, afin que ce Dieu puiſſant beniſſe voſtre voyage, & qu'il vous ramene ſain & ſauf du milieu de vos ennemis.* Il me ſemble que cela eſtoit aſſez précieux pour devoir eſtre conſervé, mais M. de la M. n'eſt pas bien charmé de ces actes de religion, & il n'a pas trouvé que cela fuſt d'un grand ornement dans ſon Poëme, il les a ſupprimez auſſi-bien que la priere de Priam, priere tres belle & tres ſenſée. Il ſupprime de meſme l'envoy

de l'aigle que Jupiter fait paroistre pour luy confirmer ses promesses. Enfin il supprime tant de choses excellentes, que ce goust m'estonne & m'oste la force d'en parler ; je prie le Lecteur de lire l'Original & la Copie ; il ne sera pas moins estonné que moy.

Homere peint Mercure qui se prepare à aller executer l'ordre de Jupiter, & à conduire ce pere affligé: *Il prend*, dit-il, *dans la main le Caducée avec lequel il assoupit les mortels quand il veut, & les retire de mesme de leur plus profond assoupissement.* M. de la M. pour nous faire comprendre comment ce Caducée peut operer ce double miracle, l'explique en ces termes estrangement Poëtiques :

Pag. 198.

Il arme aussi son bras du divin Caducée,
Dont la double puissance à son choix exercée,
Telle qu'un bruit perçant, ou que les froids pavots
Impose aux yeux mortels, ou ravit le repos.

Cette *puissance exercée à son choix*, & ce *Caducée qui impose le repos*, ne sont nullement des expressions Ho-

meriques. Mais ce qu'il y a de plus plaiſant icy, c'eſt cette puiſſance comparée à un *bruit perçant* pour operer ce reveil.

La marche de Priam ; la rencontre de Mercure ; la ſurpriſe & la frayeur qu'elle cauſe à ce vieillard & à ſon heraut ; la converſation de ce Dieu avec ce malheureux pere, tout cela eſt rapporté dans Homere avec tant de grace & de naturel, qu'on ne peut concevoir comment un homme d'eſprit comme M. de la M. a pû ſe reſoudre à le paſſer. La deſcription du Camp d'Achille, & en particulier celle de ſa Tente, meritoient encore qu'un Poëte les conſervaſt.

Voilà Priam dans la tente d'Achille, le voilà proſterné à ſes pieds. Le diſcours qu'il fait à Achille, l'effet qu'il produit ſur ce Heros, & la reponſe que ce Heros luy fait, ſont d'une beauté merveilleuſe dans Homere ; rien de plus noble, de plus ſenſé, de plus touchant. M. de la M. le change à ſon ordinaire, & j'ay de la peine à com-

prendre comment il a pû en soustenir la comparaison.

Dans le discours d'Achille il y a des choses précieuses ; cette grande idée des deux tonneaux qui sont aux costez du formidable throsne de Jupiter, de ces deux tonneaux inépuisables, remplis des presens que ce Dieu fait aux hommes, dont l'un est plein de maux & l'autre de biens, & dans lesquels il puise également pour ceux qu'il favorise, au lieu qu'il ne puise que dans le tonneau funeste pour ceux qu'il veut rendre extrémement malheureux, reservant pour les Dieux seuls le tonneau pur, le tonneau de délices, cette idée si grande, si noble, si Poëtique & si conforme à celles des Hebreux, M. de la M. la passe comme une antiquaille indigne de ses regards, & à sa place il nous donne ces vers où cette idée est corrompuë,

Pag. 301. *Le bonheur est pour eux, & la douleur pour nous*
Quelquefois moins cruels dans les ames humaines,
Ils versent à la fois les plaisirs & les peines ;
Mais tousjours condamnez aux destins les plus durs,

Tous nos biens sont meslez, & tous nos maux sont purs.

C'est avoir trop mauvaise opinion de nous que de nous payer de cette monnoye.

Toute la fin de ce Livre est de mesme, Homere a beau faire de nouveaux efforts pour rendre la fin de son Poëme encore plus touchante, s'il est possible, que ce que nous avons vû ; il a beau adjouster de nouveaux traits au caractere d'Achille ; il a beau faire des peintures tres vives & tres naturelles, M. de la M. a juré de tout corrompre, & il le fait.

Priam arrive à Troye avec le corps de son fils ; on descend ce corps du chariot, on le met au milieu de sa cour sur un lit magnifique, & on l'environne de pleureurs & de pleureuses qui entonnent des chants lugubres que le peuple repete aprés eux avec de grands gemissements. M. de la M. nous peint cela avec des traits chrestiens ; on croit voir un enterrement à sa Paroisse :

On expose d'Hector la dépoüille celebre,

Plaiſante expreſſion, *la dépoüille celebre d'Hector,* pour dire le corps d'Hector.

Rangez autour de luy les ſacrificateurs,
Meſloient leurs triſtes chants aux cris des ſpectateurs.

N'eſt-ce pas une heureuſe imagination d'avoir transformé ces pleureurs & ces pleureuſes en preſtres qui chantent autour du corps.

Homere finit ce Livre par les regrets & par les lamentations qu'il fait faire ſur le corps d'Hector, d'abord par Andromaque, enſuite par Hecube, & enfin par Helene. On auroit crû que les plaintes que ce Poëte a desja miſes dans la bouche de Priam, d'Hecube & d'Andromaque au XXII. Livre l'auroient épuiſé, mais il revient icy avec de nouvelles forces. Le diſcours qu'il donne à Andromaque eſt d'une tres grande beauté, il ſeroit à ſouhaiter que M. de la M. euſt voulu le rendre, & prendre l'eſprit de ce Poëte au lieu de luy donner le ſien. Aprés avoir gaſté ce diſcours, il n'a pas ſi mal fait de ſuppri-

mer celuy d'Hecube & celuy d'Helene.

Voilà ce Poëme qui avant qu'il paruſt, nous eſtoit annoncé comme un ouvrage qui alloit faire diſparoiſtre Homere de nos cabinets, & qui encore aprés qu'il a paru a trouvé deux ou trois panegyriſtes qui nous ont découvert par là le grand gouſt qu'ils ont pour la Poëſie. Et voilà le beau diſcours dont le ton déciſif avoit impoſé à beaucoup de gens peu éclairez ſur ces matieres. Par l'Examen que j'ay fait de l'un & de l'autre, je croy avoir ſuffiſamment tenu tout ce que j'avois promis, qui eſt de faire voir que tout le diſcours roule ſur de faux principes, que toute ſa Critique eſt frivole & fauſſe, que le Poëme eſt une imitation tres vicieuſe, & que M. de la M. eſt également malheureux dans ce qu'il a retranché, dans ce qu'il a adjouſté, & dans ce qu'il a changé. Cela confirme ce que j'avois dit dans ma Préface de l'Iliade, & que M. de la M. n'a pas voulu entendre, que les Poëtes traduits en

vers cessent d'estre Poëtes, & que tout homme qui aura bien lû l'Original, & bien senti toute sa beauté & toute sa force, n'osera jamais se hazarder à le mettre en vers. En mesme temps cela acheve la preuve que j'ay voulu donner dans cet Ouvrage, que le moyen le plus sûr de former son goust, c'est d'estudier ces excellents Originaux, & de se les proposer tousjours pour modelle ; & que le chemin le plus court & le plus infaillible pour le corrompre, c'est de les mépriser & de les perdre de vûë. J'espere qu'il n'y aura point de Lecteur qui n'en soit convaincu. Quelqu'un oseroit-il dire que ce n'est pas comme Homere qu'il faut chanter, & qu'il faut chanter comme M. de la M !

Au reste cette Critique n'est nullement pour diminuer dans le public l'estime qui est dûë à M. de la M. & qu'il mérite par tant d'autres endroits ; elle n'est uniquement que pour luy inspirer celle qu'il doit à Homere, & pour le détromper de la fausse idée qu'il a du

ceptes sur les Comparaisons, donneroit lieu à bien des réflexions curieuses; je me contenteray d'une seule qui, j'espere, se fera sentir. Voicy les belles paroles de nostre Censeur : *Il y a des esprits severement exacts qui ne sçauroient gouster les Comparaisons ; ils pensent qu'elles n'esclaircissent jamais rien, parce qu'elles sont tousjours tres imparfaites, & qu'il vaudroit bien mieux s'attacher à bien peindre l'objet dont on parle, que d'avoir recours à des similitudes tronquées, qui ne servent qu'à confondre les choses. Cela est vray à parler philosophiquement.* Pag. 98.

Qui sont donc ces esprits si exacts à qui M. de la M. applaudit d'une maniere si philosophique! Je crains bien qu'ils ne soient plus insensez qu'exacts. Pourquoy les Comparaisons sont-elles tousjours imparfaites & tronquées! Elles ne le sont jamais que par la faute de celuy qui les fait, lorsqu'il ne sçait ni les bien choisir, ni les bien rendre. Mais elles sont tres parfaites par leur nature, & pour bien peindre les objets dont on parle, il n'y a pas de moyen plus seur

que d'en donner des images par des Comparaisons. Est-ce la Poësie seule qui s'en sert ! L'Eloquence ne s'en sert-elle pas de mesme ! Dieu ne s'en sert-il pas ! Les divines Escritures n'en sont-elles pas toutes pleines, & Nostre Seigneur n'en employe-t-il pas à tout moment dans ses discours ! Dirons-nous, comme ces esprits exacts, que ces Comparaisons n'esclaircissent rien, & qu'il auroit mieux valu que le Saint Esprit se fust attaché à bien peindre les objets, que d'avoir eu recours à ces similitudes tronquées ! Et pour parler philosophiquement avec M. de la M. devons-nous asseurer que ces Comparaisons sont imparfaites, & qu'elles ne servent qu'à confondre les choses au lieu de les esclaircir ! Vrayment selon ces beaux esprits il y a bien des choses à réformer dans la Sainte Escriture. Ne sent-on pas l'affreuse impieté de ce langage ! Ce n'est pas sans grande raison que l'Escriture appelle *Ignorance*, l'Impieté. Ne sortons point d'Homere. Jamais Poëte n'a mieux reüssi que luy à bien peindre les objets

quelquefois eux-mesmes, sans s'en apper-cevoir. Le pauvre Homere est bien malheureux d'avoir employé cette belle Sentence, qui a fait descouvrir qu'il ne pense pas par principes. Mais un Critique plus sage & plus judicieux en auroit tiré une consequence toute contraire ; il auroit pensé que puisqu'Homere estoit si bien instruit de cette maxime, il n'estoit pas vraysemblable qu'il l'eust démentie si grossierement ; & qu'il falloit donc que ses harangues fussent si heureusement placées, qu'elles ne nuisissent point aux combats. Et il auroit deviné juste.

Toutes les maximes de l'Iliade ne sont Pag. 107.
pas de la mesme beauté, continuë-t-il, *il y en a de triviales, comme celle-cy :* les hommes n'ont pas tant de vigueur à jeun qu'aprés avoir mangé, &c. *Les Sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien, & l'on ne veut pas perdre de temps à ce qui ne vaut pas la peine d'estre dit.* Je ne sçay de quel endroit ce Censeur a tiré cette prétenduë Sentence, car pour obliger les Lecteurs

à le croire sur sa parole, il ne cite point les Livres d'où il tire ce qu'il dit. Cela n'empeschera pas que je n'asseure que c'est encore icy une Critique tres fausse. Premierement ce qu'il appelle Sentence, ne l'est point, car toute verité n'est pas Sentence : *Les hommes n'ont pas tant de force à jeun, que quand ils ont mangé,* est une verité commune ; comme quand on dit, *un convalescent n'a pas tant de force, que quand il est en pleine santé.* Appellera-t-on cela une Sentence? En second lieu, que ce mot soit dans Homere, il ne sçauroit estre appellé Trivial, s'il est dit à propos, & à des Soldats qui se préparent à combattre avant que d'avoir repu. Et il est au contraire plein de sens. C'est ainsi que tous les Generaux ont tousjours parlé à leurs Troupes. C'est ainsi que dans le xix. Liv. Ulysse dit à Achille, qui veut qu'on marche tout à l'heure pour combattre sans avoir pris de la nourriture : *Divin fils de Pelée, quelque impatience que vous ayez d'aller au combat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'en-*

Tom. 3. p. 159.

Poëme Grec, dont il n'a connu ni le deſſein, ni la conduite, ni les beautez. Nous voyons dans Homere que Minerve diſſipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomede, & luy fait diſtinguer les hommes & les Dieux. Je voudrois que cette Déeſſe m'euſt inſpiré une partie de ſon bon eſprit, & qu'elle m'euſt donné aſſez de force pour diſſiper celuy qui empeſche M. de la M. de diſcerner ce qui eſt d'un homme & ce qui eſt d'un Dieu. Je croirois rendre un grand ſervice au public ſi je pouvois éclairer un homme de ſon mérite ; ce ſeroit en quelque ſorte avoir contribué à tout ce qu'il feroit de beau dans la ſuite, car il eſt bien ſûr que par le chemin qu'il a pris, il ne fera jamais un Poëme qui ſoit digne de luy, & qui faſſe honneur à noſtre ſiécle. Il faut neceſſairement qu'il apprenne à eſtimer & à admirer ce qu'il a mépriſé & condamné juſqu'à cette heure.

Il peut voir ſon portrait dans Homere ſous le nom de Thamyris, de ce Poëte audacieux & temeraire, qui

Dans le II. Liv. p. 79.

osa se vanter qu'il remporteroit le prix de la Musique quand les Muses mesmes, filles du grand Jupiter, viendroient chanter & disputer de leur Art contre luy. Ces Déesses irritées de cette insolence luy firent oublier l'art de chanter & de joüer de la Lyre, & le priverent de la vûë, c'est-à-dire, qu'elles luy osterent l'esprit de la Poësie. Voilà l'histoire de M. de la M. Au lieu de la passer comme il a fait, il auroit deû en profiter, c'est-à-dire, la conserver & s'y reconnoistre. Il faut donc qu'il fasse reparation à ces filles de Jupiter qu'il a offensées en escrivant contre Homere, & en voulant s'élever au-dessus de luy; il n'aura pas plustost chanté la palinodie qu'elles luy rendront la voix, & qu'elles luy feront de nouvelles faveurs qui mettront le comble aux premieres.

J'ay fait tout ce qui a dépendu de moy pour bien deffendre Homere contre les insultes de M. de la M. & je croy pouvoir me flatter que je l'ay maintenu dans son ancienne reputa-

tion. Il ne faut pourtant pas encore chanter victoire, nous avons un autre adversaire bien plus redoutable. Un Geometre, quel fleau pour la Poësie qu'un Geometre! Un Geometre, dis-je, fait imprimer un gros Ouvrage, dont celuy de M. de la M. n'approche pas. On peut dire de ce dernier Champion au prix de l'autre, ce que Parmenon dit de Cherea dans l'Eunuque de Terence, par rapport à Phedria :

Hic verò est, qui si occeperit, ludum jocumque dices Act. 2. sc. 4.
Fuisse illum alterum, præut hujus rabies quæ dabit.

Si celuy-cy a une fois commencé, tout ce que l'autre a fait ne paroistra que jeu au prix des scenes que donnera ce dernier. En effet ce Geometre, qui est homme d'esprit & de mérite, & un des membres de la célebre Academie des Sciences, nous promet deux mille Démonstrations Geometriques, qui prouvent incontestablement qu'Homere est un sot, & ses Poëmes, des ouvrages monstrueux. Voilà une grande promesse;

veritablement celuy qui la fait est un Auteur tres nouveau, & dont le nom est encore inconnu dans les Lettres, mais cela n'empesche pas, & le siécle autorise de pareils miracles. Cet inconnu va tout d'un coup se bien faire connoistre & acquerir une grande réputation. Quelle réputation plus juste & plus sûre qu'une réputation fondée sur deux mille Démonstrations! Je prévoy que l'interest de la Poësie demandera que M. de la M. & moy réünissions nos forces contre cet ennemi commun, qui avec ces deux mille Démonstrations, comme avec une phalange invincible, menace de faire de grands ravages. Pendant que de son costé il défendra ce peu de beautez qu'il a entrevûës si obscurement & au travers de tant de deffauts, je soustiendray de mon mieux celles que toute la terre a clairement vûës & admirées, & que voyent & admirent encore tous ceux qui ont la faculté de voir.

FIN.

Omiſſions à ſuppléer.

Page 2. d'une coudée en groſſeur, & de deux coudées en hauteur. *Liſez:* d'une coudée en groſſeur & de trois ou quatre coudées en hauteur.

Pag. 226. à la fin adjouſtez : Et rien ne le montre mieux que ce trait qu'Homere adjouſte, *que ces enfants ne le chaſſent qu'avec peine & aprés qu'il s'eſt raſſaſié.* Car ce trait répond trés noblement à la valeur obſtinée d'Ajax & à la fureur de ſes ennemis. C'eſt ce qui acheve la juſteſſe de l'image. Cet aſne ne ſort de la piece de bled qu'aprés avoir aſſouvi ſa faim & s'eſtre raſſaſié d'eſpics. De meſme Ajax ne ſe retire du milieu de ces troupes qu'aprés s'eſtre raſſaſié de meurtre & de ſang.

Fautes d'impreſſion.

Pag. 15. Quitilien. *Liſez,* Quintilien.

Pag. 255. les contemperains. *Liſez,* les contemporains.

Pag. 381. à aller faire des propo-sition. *Lisez,* à aller faire des proposi-tions.

Pag. 582. par ce seul mot *se dé-robent. Lisez,* par ce seul mot *se dé-robe.*

Pag. 586. les Troyens qui ren-trerent. *Lisez,* les Troyens qui ren-troient.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Livre intitulé *Des Causes de la Corruption du Goust;* & j'ay crû qu'un Ouvrage, où l'on démesle si bien les Causes de la Corruption du Goust, seroit tres capable de le restablir. Fait à Paris ce 25. de Novembre 1714.

Signé, FRAGUIER.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Le Sieur André Dacier de l'Academie Françoiſe, & de noſtre Academie Royale des Inſcriptions, nous a fait remonſtrer qu'outre pluſieurs Ouvrages tant de ſa compoſition que de celle de la Dame Anne le Févre ſa femme, cy-devant imprimez en vertu de nos Lettres de Privilege, ils travaillent encore à d'autres Ouvrages, pour l'impreſſion deſquels ils nous ont fait ſupplier de leur accorder auſſi nos Lettres de Privilege. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter leſdits Sieur & Dame Dacier; Nous leurs avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Preſentes, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'ils voudront choiſir: *Toutes les Traductions & autres Ouvrages de leur compoſition, cy-devant imprimez ou à imprimer*, en telle forme, marge, caractere, en autant de volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon leur ſemblera pendant le temps de quinze années conſecutives, à compter, à l'égard des Ouvrages cy-devant imprimez, du jour de l'expiration des precedens Privileges; & à l'égard de ceux qui ſeront imprimez cy-aprés & de leur vivant, du jour que chacun deſdits Ouvrages ſera achevé d'imprimer pour la

premiere fois; & de les faire vendre & distribüer par-tout nostre Royaume : faisant défense à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits Ouvrages sous quelque pretexte que ce soit, mesme d'impression estrangere & autrement, sans le consentement des exposants, ou de leurs ayans cause; sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende applicables, un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre ausdits Exposants, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique, un dans le Cabinet des Livres de nostre Chasteau du Louvre, & un en celle de nostre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, avant que de les exposer en vente; de faire imprimer lesdits Ouvrages dans nostre Royaume, & non ailleurs, en beau caractere & papier, suivant ce qui est porté par les Reglements des années 1618. & 1686. & de faire enregistrer les Presentes és Registres de la Communauté des Marchands Libraires de nostre bonne Ville de Paris; le tout à peine de nullité d'icelles; du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir les exposants ou leurs ayans cause pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empeschements contraires. Voulons que la Copie ou Extrait desdites Presentes qui sera au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit adjoûtée comme à l'Original : Com-

mandons au premier noſtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution des Preſentes, toutes ſignifications, deffenſes, ſaiſies & autres actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt noſtre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-uniéme jour de Decembre, l'an de grace mil ſept cents, & de noſtre Regne le cinquante huitiéme. *Signé*, Par le Roy en ſon Conſeil, LE COMTE. *Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.*

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens. A Paris le 23. Decembre 1700. Signé, *C. BALLARD, Syndic. Enregiſtré ccclxvij. des Privileges de noſtre Syndicat.*

J'ay cedé à M. Rigaud Directeur de l'Imprimerie Royale, le Privilege que j'ay obtenu du Roy, en datte du 21. Decembre 1700. pour quinze années, Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 23. Decembre de la meſme année, pour l'impreſſion d'un Livre intitulé *des Cauſes de la Corruption du Gouſt.* Fait à Paris le 29. Decembre 1714. *Signé* ANNE LE FEVRE DACIER.

La preſente Ceſſion eſt regiſtrée ſur le Regiſtre Numero 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 897. A Paris le 8. Janvier 1715. Signé *ROBUSTEL, Syndic.*

